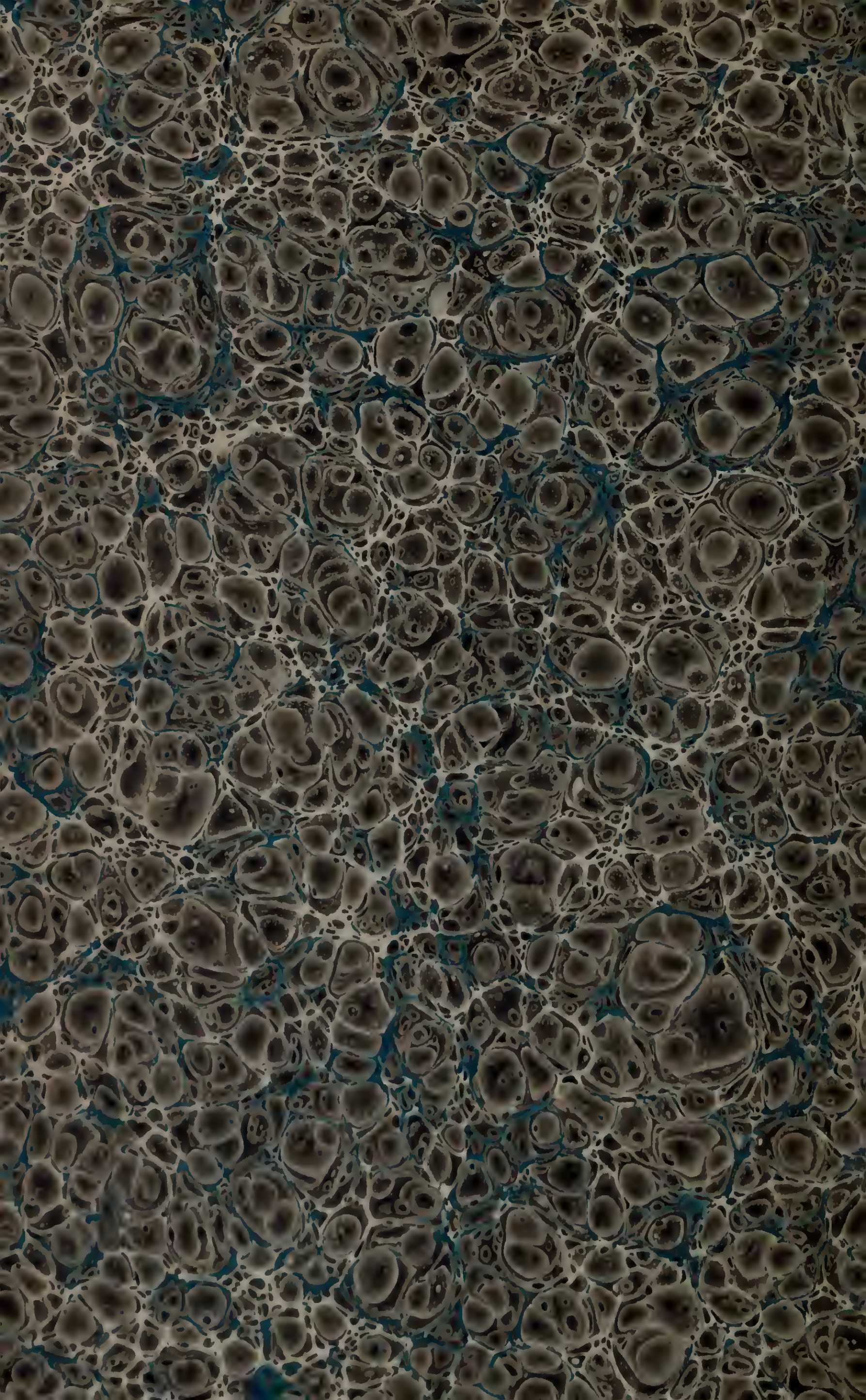
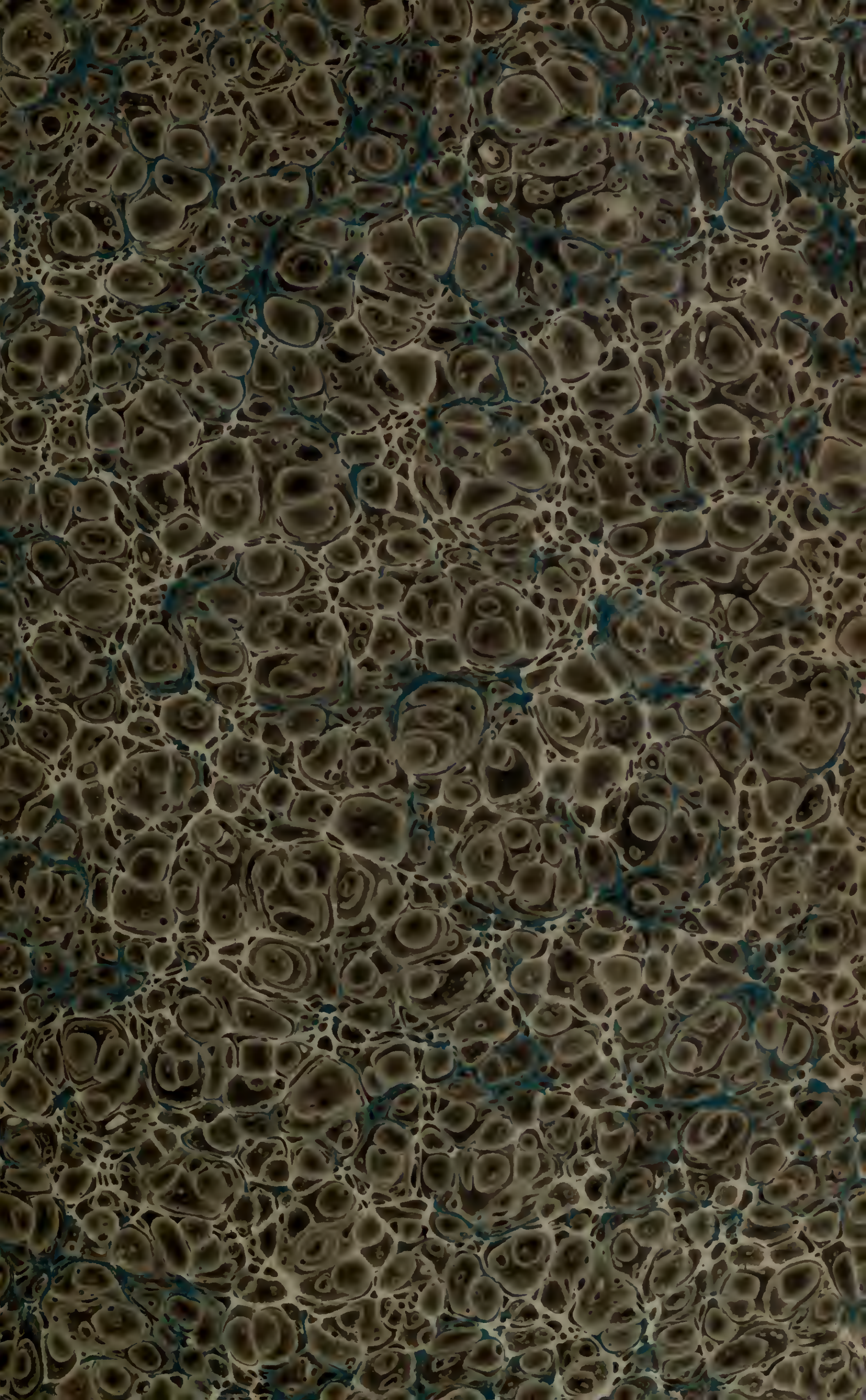






HISTOIRE

DU PEUPLE D'ISRAËL

V

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.
LES APÔTRES.
SAINT PAUL, avec cartes des voyages de saint Paul.
L'ANTECHRIST.
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE.

INDEX GÉNÉRAL pour les 7 volumes de l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

FORMAT IN-8

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème........ 1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème........ 1 —
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre........ 1 —
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES........ 1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL, tomes I, II, III, IV et V........ 5 —
ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE........ 1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE........ 1 —
AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, essai historique........ 1 —
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE........ 1 —
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES........ 1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES........ 1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE........ 1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE........ 1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES........ 1 —
DRAMES PHILOSOPHIQUES, édition complète........ 1 —
CALIBAN, drame philosophique........ 1 —
L'EAU DE JOUVENCE, drame philosophique........ 1 —
LE PRÊTRE DE NEMI, drame philosophique........ 1 —
L'ABBESSE DE JOUARRE, drame........ 1 —
VIE DE JÉSUS, édition illustrée........ 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE........ 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES........ 1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES........ 1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE........ 1 —

MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage comprend un volume in-4 de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches.

FORMAT GRAND IN-18

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE........ 1 vol.
ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE........ 1 —
VIE DE JÉSUS, édition populaire........ 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE........ 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES........ 1 —
PAGES CHOISIES........ 1 —

En collaboration avec M. VICTOR LECLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIVe SIÈCLE. — 2 vol. gr. in-8°.

HISTOIRE

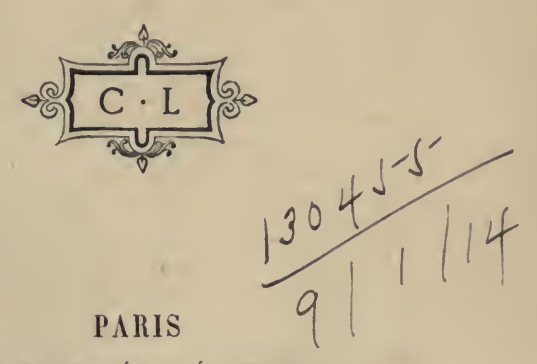
DU

PEUPLE D'ISRAËL

PAR

ERNEST RENAN
Membre de l'Institut, professeur au Collège de France

TOME CINQUIÈME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1893

HISTOIRE
DU PEUPLE D'ISRAËL

LIVRE IX

AUTONOMIE JUIVE

CHAPITRE PREMIER

PRINCIPAT DE SIMON

Nous avons vu Jonathan l'Asmonéen arriver au rôle de chef de parti très important sans toutefois conquérir les insignes de la souveraineté. Il y fut probablement parvenu sans le guet-apens où il tomba et la captivité qui mit bientôt fin à ses jours. Ce fut son frère Simon qui réalisa, au bout

de près de trente ans de luttes, le but poursuivi par l'ambition des fils de Mattathiah.

Il était convenu dans le parti que Simon, à qui l'on accordait un don supérieur de prudence et d'esprit de gouvernement, prendrait la place de son frère, si celui-ci venait à disparaître. La position de Simon était une des plus difficiles qu'on pût imaginer, et un gouvernement sérieux qui eût voulu le perdre l'aurait pu sans difficulté. Mais, nous l'avons déjà dit, il n'y avait plus de Syrie. Tryphon était un vrai bandit; par une cruauté abominable, il se débarrassa de son enfant-roi et se mit en sa place. L'argent lui manquait; ses troupes étaient hésitantes. Ce qu'il y avait de plus dangereux pour Israël, c'était la haine des populations voisines de la Palestine, qui croyaient le moment venu d'exterminer le peuple qu'elles détestaient.

Simon rassembla la *gérousie* et montra beaucoup de sagesse. Proclamé souverain pontife par la nation, son premier acte fut de faire occuper militairement Joppé, dont l'annexion à la Judée était si incertaine. Tryphon allait et venait dans le nord de la Palestine, traînant avec lui son malheureux prisonnier. Simon l'arrêta, par une marche habile, à Hadida. Il exigeait une rançon de cent talents et

les deux fils du prisonnier comme otages. Simon était persuadé de la duplicité de Tryphon ; mais il y aurait eu quelque chose de dur à ne pas tout essayer pour sauver son frère. Il paya, donna les otages ; ce qui n'empêcha pas Tryphon de garder Jonathan et de menacer Jérusalem. Les Hiérosolymites poussaient vivement le blocus d'Akra ; les vivres manquaient dans la ville syrienne ; elle envoya réclamer le secours du roi de Syrie. Tryphon expédia de la cavalerie, qui réussit mal. Il tourna ensuite vers la Cœlésyrie. En traversant le pays de Galaad, il fit tuer et enterrer Jonathan ; puis il regagna Antioche.

Simon fit rechercher le cadavre de son frère et le déposa à Modin, près des corps de Mattathiah et de Juda Macchabée. La pensée d'un grand monument qui recouvrirait tous ces morts illustres était déjà dans son esprit. L'exécution n'eut lieu que plus tard.

Démétrius II vivait toujours. Simon s'adressa à lui comme au souverain légitime de la Syrie, dont il se reconnaissait encore le vassal. Démétrius répondit par une lettre qui équivalait à une charte d'indépendance :

LE ROI DÉMÉTRIUS A SIMON, GRAND-PRÊTRE ET AMI DES ROIS, AINSI QU'AUX ANCIENS ET A LA NATION DES JUIFS, SALUT.

Nous avons reçu la couronne d'or et le rameau de palmier[1] que vous nous avez envoyés. Nous sommes prêts à conclure avec vous une grande paix et à écrire aux agents du fisc de vous tenir pour quittes de toutes vos contributions. Et tout ce que nous avons fait pour vous reste valable, et les fortifications que vous avez bâties, qu'elles soient à vous. Nous vous remettons toutes les erreurs et fautes que vous avez pu commettre jusqu'au jour d'aujourd'hui; et la couronne que vous devez et tout autre tribut qui était à percevoir à Jérusalem, qu'il ne soit plus perçu. Et si quelques-uns d'entre vous sont propres à être enrôlés dans notre garde, qu'ils soient enrôlés, et que la paix soit entre nous.

L'année 170 des Séleucides (an 143 et 142 avant J.-C.) fut ainsi considérée par les Juifs comme l'an 1 de leur indépendance[2].

Il fut décidé que les actes publics ou privés seraient datés ainsi : « L'année..., sous Simon, grand prêtre, stratège et higoumène des Juifs[3] ». Simon battit monnaie[4] ou plutôt on battit monnaie sous son principat. Les beaux sicles ou demi-sicles d'argent portant : « Jérusalem la Sainte; sicle

1. Les cadeaux d'or se faisaient sous forme de couronnes ou de palmes que l'on convertissait ensuite en numéraire.

2. Comp. Justin, XXXVI, I, 10; III, 9.

3. I Macch., XIII, 42; Jos., *Ant.*, XIII, VI, 6.

4. I Macch., XV, 6, qui aurait sa valeur, même quand la lettre d'Antiochus Sidétès serait fausse.

d'Israël », sont de ce temps. Ce sont des sicles de ville libre, et l'ère qui s'y trouve semble bien être celle de la liberté de Jérusalem[1]. Plus tard, pendant la grande révolte juive, on surfrappa à son nom des monnaies romaines. Il était devenu le fondateur de la dynastie nationale, et c'est son nom que l'on voulut inscrire, quand l'esprit national se réveilla, sur les pièces destinées à un usage religieux[2].

L'influence romaine fut certainement pour beaucoup dans cet événement considérable. L'idée de s'appuyer sur cette puissance toujours grandissante, en opposition avec les Séleucides, devait venir naturellement, et, quoique les idées que les Juifs se faisaient des Romains fussent encore des plus naïves[3], Simon chercha sans aucun doute de l'appui chez ceux que tout lui indiquait comme hostiles à ses adversaires[4]. Les Romains, d'un autre côté, se

1. Merzbacher, dans le journal de Sallet, 1878, p. 292-319; Madden, *Jew. coin.* (nouv. édit.), p. 65-67. L'aspect antique de ces pièces écarte l'hypothèse de quelques savants qui voudraient les rapporter au temps de la première révolte. V. Schürer, t. I, p. 635 et suiv.; t. II, p. 192 et suiv.

2. *Orig. du christ.*, t. VI, p. 203 et suiv. Ceux qui voient dans ce nom une désignation d'un personnage du temps de la révolte font comme celui qui viendrait demander à un cabinet de médailles des monnaies de Robespierre, de Gambetta.

3. I Macch., ch. VIII.

4. *Amicitia Romanorum petita, primi omnium ex orienta-*

prêtèrent volontiers à des tractations qui les engageaient peu et où ils n'avaient à donner que ce qui ne leur appartenait pas. Il y eut donc des négociations, qui plus tard furent transformées en traités réguliers et titres officiels[1]. Puis l'on rapporta rétrospectivement aux temps de Juda Macchabée et de Jonathan ce qui n'était vrai que du temps de Simon[2]. Il y eut sûrement vers ce temps des Juifs à Rome; car un singulier renseignement nous a été gardé sur leur propagande indiscrète et le mauvais accueil qu'on y fit[3].

Les sept ou huit années du principat de Simon (143-135), malgré la guerre dont nous parlerons bientôt, furent prospères. Les apostats, les tièdes

libus libertatem acceperunt, facile tunc Romanis de alieno largientibus. Justin, XXXVI, III, 9.

1. I Macch., XIV, 16 et suiv., 24, 40. Ce qui est rapporté I Macch., XV, 15-24, est certainement faux. Les singulières ressemblances de Josèphe, XIV, VIII, 5 (sous Hyrcan II) avec ce que le premier livre des Macchabées place sous Simon (V. Schürer, II, p. 199-200) ne sont pas faites pour inspirer beaucoup de confiance dans tout ce qui concerne ces relations diplomatiques. Ni les historiens macchabaïques, ni Josèphe ne travaillèrent sur des pièces.

2. Voir t. IV, p. 384, note 3, 405.

3. Valère Maxime, I, III, 2: *Idem [prætor Hispalus] Judæos, qui Sabazi Jovis [Jova-Sabaoth] cultu Romanos inficere mores conati erant, repetere domos suas coegit.* Cf. Schürer, I, p. 200; II, p. 505-506.

furent soigneusement écartés[1]; les *anavim* furent protégés[2]. Les places fortes furent remises en état et bien approvisionnées. Le temple fut embelli et le mobilier sacré enrichi[3]. Gézer et Joppé vinrent arrondir le petit domaine juif. Gézer surtout eut dès lors beaucoup d'importance; on en fit une ville toute juive[4], et Simon s'y construisit une maison. Quand on prenait une de ces villes autrefois païennes, on en chassait les habitants, on purifiait les maisons où il y avait quelque signe idolatrique; puis on entrait en chantant des hymnes et des bénédictions. On remplaçait la population expulsée par des observateurs de la Loi. A Gézer, on poussa le scrupule jusqu'à poser sur les routes des inscriptions marquant le point jusqu'où l'on pouvait aller le jour du sabbat[5].

Enfin l'Akra maudite tomba. Il y avait près de trente ans que les Juifs pieux voyaient se dresser à côté de leur ville cette odieuse citadelle[6], qui repré-

1. I Macch., XIV, 14.

2. I Macch., XIV, 14, ταπεινοὺς τοῦ λαοῦ = ענוי העם.

3. I Macch., XIV, 15.

4. Cf. Strabon, p. 759.

5. תחום גזר. Clermont-Ganneau, *Acad. des inscr., Comptes rendus*, 1874, p. 201; Schürer, I, p. 194-195, note (texte résumant).

6. Ἐχθρὸς μέγας ἐν Ἰσραήλ.

sentait la domination de l'étranger et servait d'asile à tout ce qu'ils haïssaient. Le système de blocus inauguré par Jonathan porta ses fruits. On mourait de faim entre ces hauts murs; on ne pouvait se ravitailler d'aucun côté. Les gens d'Akra demandèrent à capituler; ce à quoi Simon consentit. Tous furent chassés; on fit les purifications voulues; puis la population orthodoxe prit possession de la place, en chantant des psaumes, au son des cinnors, des cymbales et des nebels, en portant des palmes à la main, le 23 iyyar de l'an 142. Ce jour fut pendant quelque temps un jour de fête nationale[1].

Les textes anciens ne disent nullement que Simon fit raser la citadelle d'Akra; ils disent plutôt le contraire[2]. Akra devint citadelle juive, après avoir été citadelle syrienne. Les constructions syriennes restèrent la base des constructions assez fortes qui couvrirent toujours depuis la colline occidentale[3]. Simon fortifia la colline opposée, et s'y fit bâtir une demeure, pour lui et les siens, près de l'enceinte

1. I Macch., XIII, 49-52 (cf. XIV, 7, 36-37); *Megillath Taanith*, § 5, Derenbourg, *Pal.*, p. 67.

2. I Macch., XIII, 50. Si on devait la détruire, pourquoi la purifier? Tout ce que dit Josèphe, *Ant.*, XIII, VI, 6, est un conte puéril. Le passage I Macch., XIV, 37 (tiré de l'inscription), est décisif. Cf. XV, 28.

3. Robinson, *Palästina*, t. II, p. 17, 25, 110-114.

sacrée. Quand il vit que son fils Jean était devenu un homme, il lui donna le commandement des troupes et l'établit à Gézer. Aucun païen, ni aucun Juif hélléniste, ayant trempé dans les coupables entreprises d'Antiochus Épiphane, ne fut supporté dans le pays[1]. Simon paraît avoir été, dans les mesures qu'il prit pour l'observation de la Loi, d'une grande sévérité [2].

Sauf cette intolérance, qui était l'essence même de l'État juif, le gouvernement de Simon fut probablement assez sage. En quelques années, il accumula des sommes énormes. Sa maison était somptueuse; ses buffets chargés de vaisselle d'or et d'argent, le nombre et l'ordre des services de ses festins excitaient l'admiration des Grecs[3]. Les fonctions de grand prêtre étaient prodigieusement lucratives; ses coffres récoltaient ce qu'il y avait de plus clair dans les richesses de la nation[4]. La nation en tout cas, était fière et contente de son stathouder. Elle lui érigea, dit-on, sur le mont Sion, une stèle honorifique avec inscription en hébreu, où toute sa vie était racontée[5].

1. I. Macch., XIV, 36.
2. *Megillath Taanith*, § 15. Cf. Derenbourg, p. 68-69.
3. I Macch., XV, 32, τὴν δόξαν Σιμῶνος.
4. Comp. I Macch., XV, 11-12.
5. I Macch., XIV, 25 et suiv. L'authenticité de cette inscription

Simon fut vraiment l'idéal du *nasi* rêvé par Ézéchiel. La théocratie juive avait réalisé en lui ce qu'elle regardait comme la perfection. Le Juif moyen, si l'on peut s'exprimer ainsi, étranger aux agitations utopiques, aux idées messianiques, devait être satisfait. Israël était récompensé de sa fidélité à la Loi par le bien-être. Malheureusement pour lui, il n'était fort que par la faiblesse de son adversaire; le moindre relèvement du royaume séleucide le perdait.

n'est pas impossible. L'épigraphie orientale, vers ce temps, imitait souvent les tours de l'épigraphie grecque (Voir le décret honorifique du Pirée, *Revue archéol.*, janv. 1888, p. 5-7). v, 27 : ΕΝΑCΑΡΑΜΕΛ est, je pense, un souhait, comme ceux dont on fait suivre les noms chez les musulmans.

CHAPITRE II

DERNIÈRES ÉPREUVES. L'ÉPOPÉE MACCHABAÏQUE.

L'empire séleucide, qui semblait expirer dans les ignominies de Tryphon, eut, durant son agonie, un retour de vie inattendu. Un second fils de Démétrius Ier, caché jusque-là dans la ville de Side[1] en Pamphylie, s'annonça, en 138, comme allant relever le royaume de ses pères et chasser l'usurpateur qui l'avait déshonoré. Par sa bravoure et sa capacité, Antiochus (VII) dit *Sidétès* rétablit, en effet, pour dix ans, la forte machine créée par Séleucus Nicator. Les privilèges accordés au grand prêtre juif avaient été la conséquence de l'affaiblissement du pouvoir central à Antioche. La renaissance du royaume séleucide devait suggérer l'idée de retirer ces privilèges et de ramener la

1. I Macch., xv, 1; Porphyre, dans Müller, *Fragm.*, III, p. 712.

garnison syrienne à Jérusalem. Dans sa première époque, pendant qu'il était faible, Antiochus Sidétès fit comme tous les prétendants syriens : il ménagea Simon, lui renouvela ses titres, reconnut la quasi-autonomie de son ethnarchat[1], accepta son concours pour réduire Tryphon dans Dora.

Quand il se vit complètement établi, il se brouilla avec Simon. Il lui fit reprocher par un de ses conseillers, Athénobius, comme des usurpations, la prise de la citadelle de Jérusalem, ainsi que l'occupation de Joppé et de Gézer, ces trois points faisant partie du domaine immédiat du royaume. Par ses mesures vexatoires, Simon avait opprimé des sujets du roi. Il lui était ordonné de rendre toutes les villes dont il s'était ainsi emparé, de payer les tributs dus par ces villes, de réparer les dommages qu'il avait commis aux biens et aux personnes. A défaut de cela, il devait payer immédiatement une somme de mille talents.

Simon se défendit comme il put. Israël n'avait fait que reprendre son bien. Joppé et Gézer avaient ravagé la Judée ; les Juifs ont simplement usé de représailles à leur égard. Simon consentait tout au plus à payer cent talents.

1. I Macch., XV, 3 et suiv. L'authenticité de la lettre est douteuse ; cependant elle est possible.

Athénobius irrita fort le roi, en lui rapportant cette réponse et en lui disant tout ce qu'il avait vu du luxe de Simon. Antiochus résolut de faire la guerre aux Juifs, et chargea de l'expédition un général appelé Cendébée, qu'il nomma gouverneur de toute la côte de Phénicie. Cendébée établit son quartier général à Iabné, et commença de harceler la Judée. Il bâtit, près de Modin, à l'entrée des défilés qui conduisaient à Jérusalem, une ville ou plutôt un camp retranché fortifié, qu'on appelait Kédron. De Gézer, Jean Hyrcan[1], fils aîné de Simon, surveillait tout cela. Son père lui remit, en lui associant son frère Juda, le soin de toute la campagne. Jean fut digne de sa race. Il se fit une bonne armée, où figurait même, ce qui jusque-là avait manqué aux Juifs, un peu de cavalerie. Il avait, ce semble, son quartier général à Modin. L'ennemi s'était couvert par un torrent grossi des pluies d'hiver; Jean franchit le premier cet obstacle, et

1. C'est bien à tort que l'on tire le nom de Hyrcan de l'expédition qu'il fit avec Antiochus Sidétès chez les Parthes. Le nom de Hyrcan est porté par des Juifs antérieurs à l'époque de notre Jean. Ce nom vient des Juifs d'Hyrcanie qui rendirent assez commun le nom de ὁ Ὑρκανός. Voir ci-dessus Ochus. Les Juifs avaient, dès cette époque comme de nos jours, l'habitude de faire des équivalences arbitraires de noms : ainsi Hyrcan = Jean ; Aristobule = Juda ; Alexandre = Jonathan.

entraîna les siens. Cendébée fut battu; son armée dispersée se sauva dans les châteaux du côté d'Azote. Jean brûla Kédron, et retourna en vainqueur à Jérusalem.

C'était là une belle victoire; mais la difficulté n'était qu'éloignée. Jamais la Judée n'avait pu résister à l'effort bien combiné de toutes les forces séleucides. Pour comble d'infortune, Simon mourut, à ce moment, de la manière la plus malheureuse. La famille asmonéenne, en devenant princière, prenait les détestables mœurs des dynastes du temps. Jamais on ne s'était plus tué; les assassinats entre membres de la même famille étaient quotidiens. Simon avait pour gendre un misérable nommé Ptolémée, fils de Haboub, qu'il avait fait gouverneur de Jéricho, et qui, devenu fort riche grâce à la position de son beau-père, conçut le projet de le tuer, lui et ses fils, et de se mettre à sa place. Le vieux grand-prêtre avait l'habitude de faire des visites d'inspection dans les villes de son territoire. Il vint à Jéricho avec ses deux fils Mattathiah et Juda (février 135 av. J.-C.). Au lieu de les faire entrer dans la ville, Ptolémée les reçut et leur donna un grand festin dans un fortin qu'il avait fait construire, appelé Dok[1]. Quand Simon et ses fils furent ivres, Ptolémée

1. Ruine voisine de Aïn-Douk.

et ses gens tombèrent sur eux et les massacrèrent, eux et leurs serviteurs. Des assassins étaient en même temps envoyés à Gézer pour tuer Jean Hyrcan. Mais celui-ci fut averti. Les assassins, en arrivant, furent mis à mort.

Ptolémée, fils de Haboub, était-il d'accord, en complotant ce meurtre, avec Antiochus Sidétès? Cela est possible[1]. Cependant, s'il y eût eu là véritablement un coup monté, il semble qu'Antiochus eût soutenu son complice. Or, il l'abandonna complètement. Ptolémée, ayant manqué sa tentative pour faire périr Jean et s'emparer de Jérusalem et du temple, alla s'enfermer dans une forteresse nommée Dagon, au-dessus de Jéricho[2]. Il y fut assiégé par Jean Hyrcan; mais il put s'échapper et se réfugier chez Zénon Cotylas, tyran de Rabbath-Ammon.

Le principat et le sacerdoce avaient été attribués à Simon comme héréditaires. Son fils Jean Hyrcan lui succéda sans opposition, et dès lors l'hérédité dans la famille asmonéenne fut absolument établie. A part l'horrible épisode de Ptolémée, fils de Ha-

1. I Macch., xv, 18.

2. Aujourd'hui Harbet-Kakoun. Saulcy, *Sept siècles de l'hist. jud.*, p. 135. Jos., *Ant.*, XIII, viii, 1 ; *B. J.*, I, ii, 3-4. Les circonstances romanesques de Josèphe sont écartées par I Macch., xvi, 14-16.

boub, cette famille montra, en ses premiers temps, des mœurs supérieures à celles du monde syrien à cette époque. On n'y trouve pas d'abord ces horribles drames qui remplissent l'histoire du temps ; mais bientôt le milieu ambiant prédomina, et la famille asmonéenne compta presque autant de crimes que les plus mauvaises dynasties des pays environnants.

Antiochus Sidétès tenait absolument à conserver ses droits sur la Judée, au moins sur les villes annexées par Jonathan et Simon. Il vint mettre le siège devant Jérusalem, qui fut énergiquement défendue. On fut à la veille de voir compromises toutes les conquêtes des frères asmonéens. Heureusement, Antiochus Sidétès montra beaucoup de modération. Il borna ses exigences aux conditions premières : payement d'un tribut pour Joppé et les villes annexées, ou reprise de ces villes[1] ; garnisons grecques dans ces villes ; pour les Juifs, liberté de vivre selon les lois de leurs pères. Les garnisons furent évitées au moyen d'une somme de cinq cents talents, dont trois cents furent soldés tout de suite. Les deux cents autres furent tirés des fouilles que fit faire Jean Hyrcan dans le tombeau de David[2].

1. Jos., *Ant.*, XIII, IX, 2.
2. Jos., *Ant.*, VII, XV, 3.

Des otages furent livrés, parmi lesquels le propre fils de Jean. Les murs de Jérusalem furent abattus. Le roi se retira, après avoir, dit-on, témoigné de son respect pour le culte juif[1]. Il est possible aussi que l'action des Romains n'ait pas été étrangère à la façon inespérée dont Israël échappa à une épreuve qui aurait pu être la plus grave de celles qui l'avaient atteint[2].

Ce qui semble bien probable, c'est que Jean Hyrcan fit des réflexions pendant le siège et se réconcilia avec Antiochus Sidétès. De ce moment, en effet, jusqu'à la mort d'Antiochus (128 av. J.-C.)[3], ils paraissent dans la meilleure amitié. Jean Hyrcan reçut magnifiquement le roi de Syrie dans Jérusalem, et l'accompagna avec ses troupes dans sa grande expédition contre les Parthes[4]. Le roi de

1. Jos., *Ant.*, XIII, VIII, 2-3; *B. J.*, I, II, 5. Josèphe ne peut plus désormais être contrôlé par le premier livre des Macchabées, qui, tant de fois, nous l'a montré en flagrant délit d'arrangements sentant la légende. Porphyre (dans Eus., *Chron.*, édit. Schœne, I, 255; Müller, Fragm., III, p. 712) raconte la chose tout autrement : *Hic Judæos vi subdidit, obsessæque urbis evertit, moenia et gentis optimates occidit.* Cf. Diod. Sic., XXXIV, 1; Justin, XXXVI, I, 10; *Judæos... subegit.*

2. Comp. Jos., XIII, IX, 2; XIV, X, 22. Cf. Schürer, p. 206-207.

3. Date très controversée. Voir Saulcy, *Sept siècles de l'hist. jud.*, p. 139.

4. Jos., *Ant.*, XIII, VIII, 4; *B. J.*, I, II, 3.

Syrie l'eut, à ce qu'il paraît, dans son intimité et se prêtait complaisamment à ses scrupules religieux, à ce point qu'une fois il s'arrêta deux jours à un endroit, parce que Jean Hyrcan était empêché de marcher par une de ses fêtes[1]. Avec Jean Hyrcan commence le Juif mêlé au grand monde et y faisant figure à cause de sa richesse, pratiquant étroit et cependant homme aimable. Ce fut vraiment un prince juif, très différent de ses ancêtres, qui sont encore des Juifs, ou si l'on veut des Arabes, sans alliage, sans frottement avec le monde extérieur.

Qu'étaient devenus les saints? Cette armée de saints que le livre de Daniel, il y a trente ans, présentait comme devant fonder un royaume éternel, sont-ce bien les rudes soudards, plus analogues à des Bédouins qu'à des ascètes, sont-ce les principicules que nous voyons étaler leurs vices à Jérusalem, à côté d'un culte soigneusement pratiqué? Un ethnarchat de quelques lieues de long et de quelques lieues de large, voilà ce à quoi aboutissaient tant de visions, tant d'enthousiasme, tant de martyres. L'intolérance était la seule réalité palpable de tout cela. Quelle désillusion! Mais les

1. Nicolas de Damas, dans Josèphe, *l. c.* (v. p. 17, note 4).

saints n'ont que des désillusions, jusqu'au jour où ils ont raison. L'esprit de Daniel n'est pas mort. Il reparaîtra en Jésus. Toujours il y aura en Israël de profonds rêveurs, qui soutiendront que l'œuvre de Dieu n'est pas accomplie avant que les vrais saints de Dieu y règnent. Le fond de la haute moralité de ce peuple, c'est l'inassouvi. Le mécontent est le vrai Israélite, toujours en soif de l'avenir. La race n'est pas près d'en faire défaut.

De très bonne heure, l'épopée macchabaïque se fixa[1]. Ceux qui avaient participé à cette période héroïque aimaient à en raconter les traits les plus émouvants. Le courage admirable des martyrs inspira bientôt des récits légendaires. La vie aventureuse de Jonathan contenait des épisodes qui rappelaient ceux de la jeunesse de David qu'on lisait dans le second livre de Samuel. Le côté religieux et le côté aventureux n'allaient pas très bien ensemble. La partie profane se fixa plus tard, en hébreu, dans ce que nous appelons le premier livre des Macchabées; la partie pieuse fut rédigée la première en grec par un certain Jason de Cyrène,

1. Voir la lettre II Macch., I, 9 jusqu'à II, 18, pièce supposée écrite du temps de Juda Macchabée, qui représente bien la première conception rétrospective qu'on se fit de l'époque macchabaïque.

dont le livre original est perdu, mais dont nous possédons un arrangement écourté dans ce qu'on appelle le second livre des Macchabées[1]. La rhétorique en est précieuse, fleurie, recherchée; mais le ton est doux, pénétrant, dévot, comme un écrit du Nouveau Testament. L'intervention des anges est prodiguée. Ce Jason de Cyrène écrit pour édifier, bien plus que pour raconter. Il est du nombre des exaltés; il est un des croyants les plus ardents à la résurrection, et il en tire les dernières conséquences. Dans un combat, nous raconte-t-il[2], on releva les cadavres juifs pour les ensevelir avec leurs proches dans les tombeaux de leurs pères. Sous la tunique de chacun des morts on trouva, en guise d'amulettes, des petites idoles de Jammia. On fit ce raisonnement que c'était pour le péché de ces amulettes qu'ils avaient été tués. Juda Macchabée et ses pieux compagnons louèrent le Seigneur qui révèle ce qui est caché, et se mirent à prier pour que ce péché ne nuisît pas à leur cause.

Le noble Juda exhorta ses gens à se bien garder d'un pareil péché, puisqu'ils avaient sous les yeux les conséquences

1. II Macch., II, 19-32. Le livre a été connu de Philon, de l'auteur de l'Épître aux Hébreux, de l'auteur de ce qu'on appelle le 4e livre des Macchabées.

2. II Macch., XII, 38 et suiv.

de la faute dans le sort de ceux qui avaient péri. Ensuite il fit faire une collecte et envoya deux mille drachmes à Jérusalem pour un sacrifice expiatoire. C'était une belle et louable action, supposant la résurrection. Car s'il n'avait pas espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient, il aurait été superflu et ridicule de prier pour les morts. Mais si l'on considère la belle récompense réservée à ceux qui meurent pour une cause, c'était une pensée sainte et pieuse que de faire ces expiations pour les morts, afin de leur obtenir l'absolution de leurs fautes.

Voilà du saint Paul. La croyance pieuse marchait à pas de géants, tandis que le judaïsme bourgeois ne sortait pas de sa correction routinière, de sa foi exagérée à la valeur des pratiques. Par le style et les idées, Jason de Cyrène donne la main à l'Évangile. L'apparition et le rôle de Jérémie[1] pourraient se trouver dans un des synoptiques. Jason de Cyrène ne parle jamais du Messie personnel ; mais il montre mieux qu'aucun autre texte comment Israël couvait dès lors les croyances chrétiennes, destinées à devenir bientôt les idées de l'humanité.

1. II Macch., xv, 12 et suiv.

CHAPITRE III

L'APOCALYPSE D'HÉNOCH.

Vers ce temps paraissent avoir été écrits les premiers livres attribués à Hénoch[1]. L'esprit apocalyptique allumé par l'auteur de Daniel ne

1. Les écrivains chrétiens du Ier siècle, l'auteur de l'épître de saint Jude (v, 14), l'auteur de l'épître de saint Barnabé (c. 4 et 16) citent, comme écriture sainte, des livres attribués à Hénoch. Le livre des Jubilés, les Testaments des 12 patriarches en font largement usage; Celse les côtoie; les discours de Jésus rapportés par les Évangiles synoptiques offrent avec les textes hénochiques des coïncidences frappantes. Saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, les Constitutions apostoliques, les listes des livres canoniques les plus anciennes, en font mention. Le Syncelle en donne deux fragments considérables. — Depuis 1821, la science critique possède, traduit de l'éthiopien, un livre d'Hénoch, qui est bien celui que tinrent entre leurs mains l'auteur du livre des Jubilés, l'auteur du Testament des 12 patriarches et le Syncelle, mais qui ne répond pas complètement aux citations de Jude, de Barnabé et des

s'éteignait pas, et une des lois de ce genre de littérature était l'apocryphisme, c'est-à-dire l'attribution de la révélation nouvelle à un nom révéré. Le nom d'Hénoch était admirablement désigné pour cela. Ce pieux patriarche, qui avait eu, comme Élie, le privilège unique de passer à Dieu sans goûter la mort et dont on faisait un double de Noé[1], annonçant comme lui le déluge, parut indiqué pour donner aux hommes de bons

autres Pères de l'Église. Grâce à une récente découverte de M. Bouriant, on possède maintenant à peu près le tiers du texte grec. — Le livre ainsi constitué ne représente pas évidemment la totalité de la littérature hénochique, et il la représente altérée, remaniée (certaines interpolations, par exemple XC, 38, sont évidentes), c'est une compilation (Βιβλία Ἐνώχ Orig.) de pièces de provenance fort diverse. On peut distinguer sept parties : *a*, ch. 1-36, *b*, ch. 37-71, *c*, ch. 72-82, *d*, ch. 83-93, *e*, ch. 94-105, *f*, ch. 106-107, *g*, ch. 108 seul. La partie *a*, pleine d'une folle angélologie, répond bien à ce que dit Celse. On peut la rapporter, au moins pour le fond, au temps d'Hérode. La partie *b* est à peu près du même temps, mais d'un autre auteur. La partie *c* est une sorte d'astronomie gnostique, difficile à dater. La partie *d* de beaucoup la plus intéressante, renferme des visions symboliques, très analogues à celles de Daniel. La partie *e* se compose de prédications eschatologiques, très analogues aux derniers discours de Jésus. La partie *f*, agadas sur Noé et prédiction du déluge. La partie *g*, livret hénochique à part, feu des damnés, etc. Pour le moment, c'est la partie *d* seule qui doit nous occuper.

1. Sirach, XLIV, 16; Hebr., XI, 5; vieille tradition juive dans Eusèbe, *Præp. evang.*, IX, XVII, 8.

conseils, à l'heure solennelle où l'on était[1].

Le livre fut très probablement composé en hébreu[2]. L'auteur, nourri du livre de Daniel, imite sans cesse ce livre mystérieux. Il a les mêmes défauts et les mêmes qualités : une médiocrité générale, une prolixité fatigante, ce qui n'empêche pas que certains morceaux vous réveillent par leur étonnante beauté[3]. Le cadre est, ainsi que dans Daniel, une sorte d'histoire universelle. Israël traverse naturellement cette histoire, comme un juste et un élu.

Israël est le troupeau de Dieu. Par un décret insondable, Dieu trouve bon de laisser les mauvaises bêtes (les païens) manger un certain nombre de ses moutons, sous le contrôle de gardiens[4] qu'il a constitués à cet effet. Mais ces gardiens remplissent assez mal leurs fonctions; ils laissent les païens prendre du troupeau sacré beaucoup plus de têtes qu'il ne devrait leur être permis. Alors le Seigneur

1. L'apocalypse hénochique du temps des Macchabées comprenait probablement les ch. LXXXIII-CV du livre actuel. L'encadrement, sous forme de discours à Méthusalah, est sans doute l'œuvre du compilateur.

2. Halévy, *Journ. Asiat.*, 1867, avril-mai, p. 352-395. Notez *Methusalah*, forme hébraïque, non *Mathusalem*.

3. Un Israélite de l'ancienne école à qui je le communiquai, en fut frappé d'admiration et parut tout disposé à admettre qu'il était l'ouvrage authentique d'Hénoch.

4. Des anges ?

des brebis donne une grande épée aux brebis elles-mêmes[1], et ce sont les brebis qui poursuivent les bêtes sauvages et font fuir les oiseaux de proie.

Sans aucun doute, ces brebis armées, ce sont les révoltés groupés autour des Macchabées. Des agneaux naissent aux brebis; leurs cornes grandissent, malgré l'effort que font les corbeaux pour les arracher. Voilà sûrement la dynastie asmonéenne. Une des cornes est plus forte que les autres et met en fuite les corbeaux. On pense que c'est là Jean Hyrcan, qui, comme nous le verrons, fit passer le royaume juif à l'état agressif et conquérant.

Car je le sais[2], la persécution régnera un jour sur la terre; mais, à la fin, un grand jugement sera fait sur la terre. Quand l'iniquité sera consommée, elle sera extirpée jusque dans sa racine. Elle repoussera sans doute; mais ses œuvres seront encore une fois anéanties; toute oppression, toute impiété sera de nouveau punie sur la terre.

Oui, lorsque l'iniquité, le péché, le blasphème, la tyrannie se seront accrus sur la terre; quand la désobéissance, l'iniquité et l'impunité auront prévalu, alors viendra du ciel un châtiment sans nom.

Le Seigneur de sainteté apparaîtra dans sa colère et viendra juger la terre.

En ces jours-là, la persécution sera extirpée jusqu'à la racine, et l'iniquité sera exterminée sous le ciel.

1. Ch. xc, 19, 34.

2. Ch. xci, v. 5 et suiv., traduction Laurence et Dillmann.

Et les idoles des païens seront renversées, et toutes les tours seront brûlées. Tous viendront de tous les côtés; ils seront jugés selon leurs œuvres, et leurs supplices seront éternels.

Alors le juste se réveillera de son sommeil; la sagesse se lèvera et leur sera donnée.

Alors les racines de l'iniquité seront détruites, les pécheurs et les blasphémateurs seront exterminés; ceux qui oppriment leurs frères, comme ceux qui blasphèment, périront par le glaive.

Comme l'auteur du livre de Daniel, l'auteur du livre d'Hénoch croit aux récompenses après la mort pour les justes ressuscités[1] et à la punition des méchants[2], au jugement, après que le monde aura accompli les « semaines » de son évolution[3], à la fin prochaine du monde et au règne de la justice sur la terre. Dans l'avenir, il n'y aura plus de péché. Les œuvres de l'impie s'effaceront[4].

L'histoire du monde est divisée, pour notre auteur, en dix semaines. En la septième, s'élève une race perverse, qui ne fait que des impiétés. La huitième semaine sera la semaine de la justice; le glaive lui sera donné pour exercer le jugement sur les persécuteurs. Les pécheurs seront livrés entre

1. Ch. xc, 33 et suiv. Le Verbe, v. 38, est une glose chrétienne. Cf. xciii, 10.

2. Quelquefois le néant. xcvii et xcviii; il hésite.

3. Ch. xcii et xciii.

4. Ch. xciii,

les mains des justes, qui, pendant cette semaine, régneront et bâtiront une maison éternelle au grand Roi. On ne peut désigner plus clairement cette époque de Jean Hyrcan, où l'Israël orthodoxe eut le glaive en main et s'en servit pour exterminer ceux qu'il tenait pour des impies, et bâtit un état de choses (la royauté asmonéenne) que l'auteur croit éternel. Dans la neuvième semaine, la justice (la religion juive) sera révélée au monde entier; les œuvres des impies disparaîtront de la terre; le monde est condamné à la destruction, et tous les hommes marcheront selon la justice (pratiqueront la religion juive). Puis, dans la septième partie de la dixième semaine, aura lieu le jugement éternel, qui sera exercé sur les Égrégores[2], et sera fondé le grand ciel éternel, qui surgira du milieu des anges. Alors le ciel antérieur disparaîtra, s'évanouira, et un nouveau ciel apparaîtra, et toutes les puissances du ciel brilleront dans l'éternité d'une lumière sept fois plus forte. Puis viendront des semaines en nombre incalculable, qui s'écouleront durant toute l'éternité dans

1. Ch. XCIII, 9 et suiv.; XCI, 12 et suiv. (transposé). Les versets XCIII, 10-14, paraissent interpolés d'une main gnostique.

2. Il semble que, dans la pensée de l'auteur, les anges mêmes seront jugés.

la bonté et la justice, et désormais il ne sera plus question de péché.

Hénoch tiendra à Israël, par-dessus la tête de Methusalah, bien d'autres discours[1]. La légende est ouverte; elle recevra de nombreux accroissements. Toutes les sévérités que les anciens prophètes avaient pour les riches et les maîtres de ce monde seront mises maintenant sous le nom d'Hénoch. Avant Jésus, Hénoch sera le grand eschatologiste, le prédicateur du jugement dernier, celui qui condamne les riches et les puissants à l'enfer. Le patriarche antédiluvien tiendra des discours si semblables à ceux de Jésus, que la ligne entre eux sera indiscernable, et que la critique restera suspendue devant ce problème insoluble : Les discours apocalyptiques de Jésus[2] ont-ils été calqués sur Hénoch, ou Hénoch est-il un décalque de Jésus? Un chrétien seul aurait pu faire une telle œuvre, et que les pages que nous venons d'analyser soient d'un chrétien, c'est ce qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'admettre. Il faut donc supposer que les discours apocalyptiques de Jésus eurent des précédents et que c'est dans les livres attribués à Hénoch qu'il faut les chercher.

1. Voir ci-après, p. 383.
2. Matth., XXIV.

Mais nous croyons que les prédications hénochiques de ce genre[1] ne furent écrites que plus d'un siècle après l'Apocalypse dont nous venons de parler.

1. Partie *e*, voir ci-dessus, p. 22-23, note 1.

CHAPITRE IV

JEAN HYRCAN.

A partir de la mort d'Antiochus Sidétès, la situation de Jean Hyrcan fut totalement changée. Cette mort l'émancipait en quelque sorte, et, quoiqu'il n'eût point encore le titre de roi, lui laissait un degré de liberté qu'aucun ethnarque juif n'avait eu avant lui. La Judée, à compter de ce moment, a vraiment un souverain, travaillant uniquement en vue des intérêts juifs. Aucune armée syrienne ne viendra plus désormais rappeler durement à Jérusalem son état de vassalité. Cette vassalité restera un fait. La suzeraineté syrienne durera jusqu'à ce que commence la suzeraineté romaine. La Judée était trop petite matériellement pour échapper aux grandes hégémonies qui se disputaient le monde. Mais la folle pensée d'Épiphane ne sera reprise par personne.

Les Macchabées, malgré toutes leurs défaites, ont vaincu. L'existence indépendante du judaïsme est assurée.

Toute la Syrie, du reste, inaugurait une période d'émancipation municipale et provinciale. Les ères des villes de Phénicie et de Cœlésyrie commencent en ce temps [1]. Le pouvoir central des Séleucides, en s'affaiblissant, laissait aux individualités locales le moyen de s'affirmer [2]; de toutes parts se créaient des monnayages. Les tyrans, les dynasties [3] se multiplient. C'est au travers des fissures du pouvoir grec s'écroulant que passa la liberté d'Israël. Ainsi se réalisa le phénomène qu'on n'aurait pas cru possible, d'une autonomie israélite. Ce ne fut pas long; cela dura soixante ans, le temps qui s'écoule entre la domination grecque et la domination romaine, et l'expérience ne fut pas heureuse. La *Thora* n'était pas faite pour régir un État; ce qui en devait sortir, c'était une Église, non une patrie.

1. Tyr de 120 av. J.-C.; Sidon de 111; Ascalon de 104. Voir Norris, Eckhel. Jérusalem a ici une priorité : *Primi omnium ex orientalibus*. Voir ci-dessus, p. 5.

2. Miss. de Phénicie, p. 615-616.

3. Lysanias, Zénodore, Ptolémée, fils de Mennée, Zénon Cotylas, Zoïle, Dionysius de Tripoli, Théodore d'Amathus, Démétrius de Gamala, Marion de Tyr.

L'idée dominante du Juif positiviste, étranger aux rêves du Juif résurrectionniste, était que sa Loi était parfaite et donnerait à une société le complet bonheur, si elle était bien appliquée. Jusqu'à présent, on pouvait dire que des empêchements extérieurs s'étaient opposés à cette réalisation. A partir de l'affaiblissement définitif de la domination syrienne, de tels obstacles n'existaient plus. Israël était absolument maître de ses lois et avait une autorité pour leur application. Le bonheur du peuple fut réel, surtout sous le principat de Simon[1]; la Loi était rigoureusement pratiquée; le but semblait atteint. Oh ! non vraiment, il ne l'était pas. On peut dire que l'idéal juif a eu soixante ans de pleine réalité, depuis la mort d'Antiochus Sidétès jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée. Des tribunaux (*bethdin*) étaient chargés d'appliquer la Loi; des supplices étaient ordonnés par l'autorité juive; la force publique n'était qu'exécutive. La distinction du spirituel et du temporel existait moins encore que du temps de la papauté temporelle. Les peuples ont cru souvent que leur code était le meilleur; le peuple juif seul a observé comme loi d'État, pendant une période assez longue, une loi censée

1. I Macch., XIV, 4 et suiv.

révélée, ne permettant pas de distinction entre le jurisconsulte et le théologien. La paix, en outre, fut absolue durant ces soixante années. On peut donc dire que l'expérience fut complète. Si le bonheur de l'humanité avait dû venir de la *Thora*, il aurait été réalisé en Judée, de Jean Hyrcan à Pompée. Or, cette époque fonda justement ce que Jésus combattra le plus énergiquement, la bourgeoisie religieuse, le pharisaïsme et, en face de lui, le sadducéisme, le matérialisme religieux, l'idée que l'homme est justifié par les pratiques extérieures et non par la pureté du cœur.

L'époque asmonéenne est une des époques les plus attristantes de l'histoire. Ce n'est point par là qu'il faut juger Israël. Une Église officielle devenue une chaire de subtilités, une cour qui n'est pas civilisatrice, une nation travaillée par un mal profond; on ressuscite de tout, même de cela. Le peuple juif était dans l'état d'une nation qui a un sous-sol admirable; mais une croûte s'est formée; il faut attendre quelqu'un qui sache la rompre. Ce quelqu'un ne viendra pas du monde officiel; il ne viendra pas de Jérusalem, du cercle des scribes, des docteurs. Il viendra de Galilée, des rangs du peuple. La société officielle est sans moralité élevée, sans art, sans science, sans idéal, sans

progrès. On avait des livres sublimes; on ne les comprenait plus; des ébauches surprenantes de réforme sociale; on en faisait un code mesquin. La Loi, durant le temps dont il s'agit, fut loi de l'État; mais ce n'est pas pour cela qu'elle avait été faite. Origène a raison de dire qu'envisagée comme loi civile et politique, la loi de Moïse est inférieure à celles de la plupart des anciens législateurs grecs[1]. Une secte religieuse ne devient pas une nation. Qu'on imagine une secte orientale, les Maronites, par exemple, obtenant la complète autonomie politique, on aura l'analogue de la dynastie asmonéenne. Que d'étroitesses! Que de chaînes à la liberté! On justifie ces chaînes, pendant qu'elles ont servi à maintenir une nationalité; une fois la nationalité libérée, elles ne sont plus qu'une entrave.

Les anciens prophètes eussent été les premiers à protester contre l'emploi abusif qu'on faisait de leurs rêves. Ils avaient formulé des aspirations, non rédigé un code. On observait tout sans distinction, même les utopies, les articles les moins

1. *Erubesco confiteri quia tales leges dederit Deus. Orig. du christ.*, VII, 512-513. Les peuples chrétiens n'ont jamais pensé que la loi de Moïse pût devenir une loi appliquée par les tribunaux. L'Écosse puritaine est le seul pays où des lois du Pentateuque aient figuré dans le visa d'un jugement et entraîné des condamnations.

rationnels, l'année sabbatique[1], l'année jubilaire, qui, dans diverses circonstances, causèrent de grands embarras, l'unité absolue du lieu où l'on pouvait célébrer les fêtes, prescription qui, deux ou trois fois par an, amenait à Jérusalem des encombrements indicibles[2]. Le judaïsme officiel devint une religion de pratiques gênantes, absorbant la vie et ne l'ennoblissant pas (ce qu'il est encore dans les pays orientaux). Ces pratiques, sous un pouvoir qui les sanctionnait, devenaient des lois de l'État. Quoi de plus intolérable ! Les mœurs, avec tout cela, restaient dures, âpres, égoïstes. La sainteté, comme aux premiers temps de l'islamisme, pouvait aller avec des mœurs de brigands. Ces saints se dépouillent, s'assassinent entre eux. Un saint pouvait être un meurtrier, un ivrogne, un homme de mauvaises mœurs. Heureusement au travers de tout cela, quelques bonnes âmes maintenaient la tradition d'où sortira Jésus. Oh ! Dieu ! qu'il est temps qu'il vienne ! Dans tout ce vilain monde, nous n'aimons guère que Mattathiah.

1. Année 38-37, Saulcy, *op. cit.*, p. 200. Jos., *Ant.*, XVI, VIII, 1. Cf. Schürer, I, 29-31. Jos., *Ant.*, XV, I, 2. Josèphe reconnaît presque l'absurdité.

2. Jos., *Ant.*, XIV, XIII, 4. Voir *Vie de Jésus*, p. 219.

Ce qui se développa dans ces tristes années, ce fut l'esprit de conquête. La circoncision forcée d'un grand nombre de populations non israélites de race, voilà le résultat le plus clair de la période asmonéenne. Les trois premiers Macchabées avaient été de vaillants hommes de guerre; Jean Hyrcan suivit leur exemple. Son règne fut un grand règne militaire. Et ses conquêtes, les fit-il avec des Israélites passés tout à coup à cet exercice nouveau pour eux ? Non certes ; quand la défense de la religion ne l'anima plus, l'Israélite déposa les armes. C'est avec des mercenaires et des mercenaires étrangers que Jean Hyrcan fit ses conquêtes[1]. Et ces mercenaires, avec quoi les payait-il ? Avec l'argent sacré que la piété des fidèles faisait affluer au temple, et, dit-on, avec les richesses trouvées dans le tombeau de David. Mauvaise éducation pour une nation. Ces mercenaires étaient sans doute souvent circoncis[2]. Que devint la pureté du sang juif? Voilà pour le relever de singulières recrues.

Juda Macchabée, Jonathan et Simon avaient fait de nombreuses expéditions en dehors de la Judée, mais non avec l'intention de garder les

1. Πρῶτος Ἰουδαίων ξενοτροφεῖν ἤρξατο. Jos., *Ant.*, XIII, VIII, 4.
2. Josèphe (*Ant.*, XIII, XVI, 2, 3) les fait parler en style païen.

villes qu'ils prenaient. Gézer, Joppé et quelques localités très voisines, avaient seules été annexées à Juda, et encore la possession en était-elle restée contestée ou exposée aux hasards d'une guerre malheureuse, les rois de Syrie les réclamant sans cesse ou exigeant pour elles des indemnités. Maintenant, il n'en sera plus ainsi : les conquêtes seront durables; la Judée s'agrandira réellement, et, comme la règle de ces conquêtes sera que les populations soient soumises à la circoncision, on voit ce qui subsiste, devant de pareils faits, de la théorie de la race juive exempte de mélanges. En réalité, le judaïsme désormais n'est plus qu'une religion conquérante, s'adjoignant des éléments pris des côtés les plus divers, les uns par l'effet d'un prosélytisme louable, les autres par la violence et la coaction.

La vie entière de Jean Hyrcan se passa ainsi à batailler contre les peuples voisins de la Palestine, et ses armes paraissent avoir été presque toujours heureuses en ces combats [1]. Il s'empara d'abord de Médaba, de l'autre côté du Jourdain, après un siège de six mois. Puis il attaqua les Samaritains, prit Sichem et le mont Garizim, dont il détruisit le

1. Jos., *Ant.*, XIII, IX, 1; X, 2.

temple. Ensuite il se tourna vers l'Idumée. Ce fut la plus importante de ses expéditions. Les villes d'Adora et de Marissa furent annexées. Les Iduméens en masse furent circoncis, et passèrent désormais pour des Juifs[1]. Un des futurs souverains de la Judée, Hérode, viendra de là; mais les aristocraties ont le souvenir long, quand il s'agit d'humilier les plébéiens religieux ou politiques. L'Iduméen n'était pour eux qu'un demi-juif; Hérode, jusqu'à son élévation à la royauté, ne fut qualifié par eux que de cette épithète insultante[2].

Samarie était le centre des haines les plus persistantes contre le nom juif. Jean Hyrcan dut revenir à la charge dans les dernières années de son règne. Les habitants de Samarie assiégés appelèrent à leur secours le roi de Syrie Antiochus de Cyzique. Ce fut l'occasion d'une dernière expédition syrienne en Palestine. Mais, cette fois, les Juifs en vinrent facilement à bout, même quand le roi d'Égypte, Ptolémée Lathyre, se porta en avant pour la soutenir. L'influence romaine se fit peut-être sentir[3]. L'effort syrien et l'effort égyptien furent

1. Jos., *B. J.*, IV, IV, 4.

2. Ἡρώδῃ .... ἰδιώτῃ τε ὄντι καὶ Ἰδουμαίῳ τουτέστιν ἡμιιουδαίῳ. Jos., *Ant.*, XIV, XV, 2.

3. Jos., *Ant.*, XIII, IX, 2.

d'ailleurs très mous. En Égypte, la reine-mère Cléopâtre favorisait les Juifs, malgré son fils, et mettait à la tête de ses armées deux généraux juifs, Helkiah et Ananiah, fils de cet Onias que nous avons vu construire à Leontopolis un temple schismatique.

Samarie fut prise après un siège d'un an [1]. La haine juive s'en donna à cœur joie. La ville fut détruite avec des raffinements pour qu'il n'en restât aucune trace. Le jour de sa destruction fut inscrit au calendrier des bons jours, le 25 novembre [2]. Cet événement joyeux arriva probablement vers l'an 108.

Au point de vue temporel, le règne de Jean Hyrcan fut extrêmement heureux. Il rétablit presque le royaume dans ses anciennes limites du temps de Salomon. Malgré plus d'une difficulté intérieure, il fut toujours respecté du peuple. On lui attribuait des pouvoirs surnaturels, ou plutôt l'idée s'établissait que le grand-prêtre, par suite de l'oracle placé sur sa poitrine, avait le don de seconde vue, surtout au moment où il faisait monter l'encens du soir [3]. Comme son fils, il fut sans doute philhellène, au

1. Jos., *Ant.*, XIII, x, 3.
2. *Megillath Taanith;* Derenbourg, p. 72 et suiv.
3. Jos., *Ant.*, XIII, x, 3, 7.

moins dans l'ordre profane; trois de ses cinq fils portent des noms grecs à côté de leurs noms hébreux.

Jean Hyrcan ne prit jamais le titre de « roi ». Il resta grand-prêtre souverain, dans le sens théocratique et républicain. Ses monnaies, sans effigie, portent la légende :

JEAN, GRAND-PRÊTRE ET LE SÉNAT DES JUIFS[1],

ou bien :

JEAN, GRAND-PRÊTRE, CHEF DU SÉNAT DES JUIFS[2].

Jérusalem est encore une ville de prêtres; le grand prêtre est le chef de la communauté, représentée par le sénat ou gérousie.

C'était bien une république théocratique, en effet, que Jérusalem à cette époque. Le mot que nous traduisons par sénat ou gérousie[3], d'autres le traduisent par communauté. Les inscriptions de Carthage[4] confirment le premier sens. Dans ces

1. Madden, *Jew. coin.*, 74-81.

2. יהוחנן הכהן הגדל וחבר היהודים, ou יהוחנן הכהן הגדל ראש חבר היהודים.

3. חבר = *senatus populusque.*

4. *Corpus inscr. sem.*, n° 165, t. I, p. 228.

vieilles sociétés, d'ailleurs, cette distinction ne se faisait pas. A cette époque, on n'avait pas l'idée du suffrage universel. Une ville n'était représentée que par ses vieillards.

CHAPITRE V

PHARISIENS ET SADDUCÉENS.

Dans cette république de prêtres et de vieillards, la vie était ardente et, par conséquent, les divisions étaient profondes. Les partis ont toujours été très animés chez les Juifs. La grande distinction des hellénistes et des nationaux, si capitale il y a cinquante ans, s'était fort affaiblie. A vrai dire, il n'y avait presque plus d'hellénistes en Palestine; ils avaient été exterminés ou chassés. Le parti des *hasidim* l'avait emporté presque complètement; mais chez les *hasidim* mêmes, il y avait bien des nuances. Les uns admettaient ou toléraient les nouvelles croyances sur la résurrection et les rémunérations futures; les autres s'en tenaient strictement à la vieille doctrine juive et niaient la résurrection, les anges. Les uns compliquaient la Loi

d'une foule d'explications traditionnelles ; les autres voulaient qu'on gardât la Thora dans son antique simplicité. Les uns étaient ce qu'on peut appeler des démocrates dans le sens d'alors; les autres des aristocrates fiers et dédaigneux. Ce qui faisait ces différences, à vrai dire, c'était les classes et la richesse, bien plus que des articles de foi sérieusement libellés. La richesse n'avait guère alors qu'une seule source, le sacerdoce et, dans des cas rares, l'association avec les Nabatéens voleurs. L'appaltation des impôts, autrefois si lucrative, n'existait plus guère.

Le *cohen* riche, de famille sacerdotale (*sadoki*[1]), devenait vite un aristocrate, un conservateur. Il en prenait les habitudes, visait à maintenir un ordre de choses dont il profitait, ne voulait entendre parler ni de résurrection, ni d'anges, ni de Messie, ni d'interprétations nouvelles de la Loi. Une sorte d'incrédulité se déguisait souvent sous cette simplicité de croyance. L'horreur de la superstition, qui a toujours caractérisé le Juif, le dégoût pour les sottises populaires, que le prêtre voit de trop près, amenaient ce phénomène frappant du prêtre matérialiste, parfait en sa tenue extérieure, voyant

1. Jos., *Vita*, 1 ; *Ant.*, XX, IX, 1 ; *Act.*, V, 17.

en secret la vanité du culte dont il est le ministre et dont il touche de gros bénéfices. Tel était ce type éternel, que le judaïsme asmonéen frappa avec une finesse inouïe, sous le nom de « sadducéen ».

En un sens, les sadducéens représentaient les anciens hellénistes du temps des Antiochus. C'étaient des hommes éclairés, médiocrement patriotes, nullement fanatiques et n'aimant pas les fanatiques. Le grand-prêtre Alcimus avait été, ce semble, un personnage de ce genre.

La poussée de l'hellénisme, sous Antiochus Épiphane, avait été l'œuvre du haut clergé de Jérusalem. Un grand nombre de prêtres auraient consenti à sacrifier à Jupiter Olympien au lieu de Iahvé. Plus habiles que les hellénistes, les sadducéens ne voulaient pas que l'on touchât au culte établi. Rarement, le prêtre apostat reçoit le prix de son apostasie. Il vaut mieux ne servir qu'un seul dieu. C'est par leurs habitudes de corps et d'esprit que les sadducéens étaient des hommes de civilisation, des raffinés, des gens du *high life*[1], peu sympathiques aux piétistes arriérés, et, comme les modes grecques gagnaient alors le monde, les sadducéens devaient à beaucoup d'égards paraître des

1. Se rappeler le grand-prêtre qui mettait des gants pour les sacrifices. *Vie de Jésus.*

philhellènes. Mais, au fond, c'étaient des Juifs de la plus ancienne école, s'occupant beaucoup du présent, peu de l'au delà et de l'avenir, niant la résurrection[1], les anges[2]. Le judaïsme a cela de particulier que, dans cette religion, c'est l'orthodoxe qui a horreur des croyances consolantes, de la superstition; ce qui le fait parfois confiner en apparence à l'incrédulité.

En somme, le sadducéen n'était pas dans le progrès religieux; il niait les dogmes en voie de se faire; sa situation était analogue à celle des vieux catholiques vis-à-vis de l'ultramontanisme toujours renchérissant sur les dogmes du passé. Le sadducéisme représente l'opposition aux nouveaux dogmes que les temps macchabaïques, surtout le livre de Daniel, avaient introduits. Les sadducéens étaient presque des libres penseurs, en tout cas des hommes peu religieux, des mondains. Leur sagesse était toute profane. Les dogmes que leur prête Josèphe sur la liberté et la providence divine[3] sont des interprétations, des arrangements à la grecque. Pour eux, il n'y avait sûrement là qu'une

1. Marc, XII, 18; Matth., XXII, 23; Luc, XX, 27; *Act.*, IV, 1-2; XXIII, 8; Jos., *B. J.*, II, VIII, 14; *Ant.*, XVIII, I, 4.

2. Act., XXIII, 8.

3. Jos., *B. J.*, II, VIII, 14; *Ant.*, XIII, V, 9; XVIII, I, 3.

manière de réduire le surnaturel à son *minimum*, un procédé pour écarter Dieu.

Au fond, le sadducéen ressemblait beaucoup à l'Israélite riche et mondain de nos jours, demeurant à Paris, fréquentant peu la synagogue, vivant la plupart du temps avec des non-Juifs. Ce qu'il y a de plus difficile à observer pour les Israélites de cette sorte, c'est la séquestration, l'espèce de clôture qui entoure la vie juive strictement pratiquée. Dans l'antiquité, la chose était encore plus sensible qu'à présent. On reconnaissait l'Israélite pieux, le *hasid*, à son séparatisme[1]. L'observation rigoureuse de la Loi l'obligeait à mener une vie absolument séparée des infidèles. La distinction des états purs et impurs amenait, même entre Israélites, des précautions extrêmement gênantes[2]. L'homme pieux, en Judée surtout, était essentiellement un « homme séparé », un *nibdal*. Quand la langue araméenne fit des progrès considérables en Judée, au mot *nibdal*[3] se substitua le mot *peris*

1. Ἀμιξία. II Macch., XIV, 3, 38; Jos., *Ant.*, XIII, VIII, 3; Tacite, *Hist.* V, 5, *separati epulis*...

2. Mischna, *Iadaïm*, IV, 6 et 7 *a*. Comparer de nos jours les métualis de Syrie, excellentes populations, absolument exclues de l'humanité par leur observance exagérée des servitudes légales.

3. Esdras, IX, 1; X, 11, 16.

ou *pheris*, qui a le même sens. Le *pharisien* est le dévot juif, le Juif pratiquant; c'était tout le monde, excepté les tièdes (peu nombreux) et les hommes éclairés. Ce furent eux qui opposèrent une résistance acharnée à l'hellénisme, qui empêchèrent la domination syrienne; ils devinrent ainsi le parti national, comme le fut devenu le parti catholique, en 1870, s'il eût « sauvé la France, au nom du Sacré Cœur ». Au fond, le pharisien, c'est le *hasid* du temps des Macchabées; seulement, après la victoire, les *hasidim* prirent l'allure d'une bourgeoisie assise, peu riche[1], mais pleine d'ordre, régulière en ses mœurs, obéissant aux préceptes religieux avec les scrupules les plus exagérés, gouvernant sa vie pratique avec la sagesse du fils de Sirach.

Voulant observer la Loi tout entière, les pharisiens observaient en réalité plus que la Loi. Ils prétendaient que les prescriptions divines doivent être entendues d'après les traditions des anciens, et il en résultait de fortes additions aux obligations reçues[2]. Le Talmud était en germe dans ces règles sans nombre, qui donnaient lieu à des discussions sans fin. Les sadducéens, trouvant, avec leur désin-

1. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 3.

2. Matth., XV, 1 et suiv.; Marc, VII, 1 et suiv.; Luc, XI, 38 et suiv.; *Act.*, VI, 14.

volture de gens du monde, qu'il y en avait bien assez à observer dans la Loi, niaient qu'il y eût rien d'obligatoire en dehors des livres de Moïse[1]. On sent que, s'ils avaient pu, ils auraient encore réduit le nombre des textes divins.

Les dogmes que le judaïsme faisait en marchant, les pharisiens les adoptaient, sans s'arrêter au peu de fondement qu'ils avaient dans les livres anciens. Ils admettaient la résurrection, les récompenses et les peines futures[2], le rôle exubérant des anges[3], l'intervention perpétuelle de Dieu dans les choses humaines[4]. Ils étaient le judaïsme vivant, se développant. Le dévot regarde le nombre des absurdités qu'il avale comme un sacrifice agréable à Dieu. Cette abdication de la raison, en tout cas, plaît aux femmes; elles s'attachaient avec passion à ces rigoristes, et voyaient en eux les vrais représentants de la religion[5]. Bientôt l'influence d'une

1. Jos., *Ant.*, XIII, x, 6; xvi, 2; XVIII, i, 4.

2. Jos., *B. J.*, II, viii, 14; *Ant.*, XVIII, i, 3.

3. *Act.*, xxiii, 8.

4. Il faut se défier de l'effort que fait Josèphe pour rapprocher ces doctrines du spiritualisme grec. Cette observation est applicable surtout à ce qu'il dit du destin et de la liberté.

5. Jos., XVII, ii, 4. Μόριόν τι Ἰουδαϊκῶν ἀνθρώπων ἐπ' ἐξακριβώσει μέγα φρονοῦν τοῦ πατρίου νόμου, χαίρειν τὸ θεῶν προσποιουμένων, οἷς ὑπῆκτο ἡ γυναικωνῖτις. Une femme bigote s'appelle אשה פרושה. Mischna *Sota*, iii, 4; Talm. de Jér., *Péa*, viii, 8; *Sota*, iii, 4.

femme leur assurera pour un temps le gouvernement d'Israël.

Comme importance, en effet, il n'y avait pas de comparaison entre les deux partis. Grâce à leur exactitude religieuse, chose fort prisée en Orient, et à leur patriotisme, les pharisiens jouissaient de la plus grande autorité. Une critique venant d'eux, s'adressât-elle aux personnages les plus élevés, était tout de suite adoptée par le peuple[1]. De là, une opposition étroite, acariâtre, ainsi que le fut celle des républicains doctrinaires sous le règne de Louis-Philippe. C'étaient au fond des républicains rogues avec le pouvoir, fiers de leur puritanisme religieux, comme la bourgeoisie janséniste de Paris avant 1789. Avec cela, cléments, humains, ne partageant pas la dureté du temps, que les sadducéens appliquaient avec la dernière rigueur[2]. Les gens riches et constitués en dignité étaient seuls du parti des sadducéens; toute la masse du peuple était pour les pharisiens[3]. Dans la pratique, la différence se réduisait à peu de chose; car les sadducéens, quand ils exerçaient quelque fonction, étaient obligés d'agir en définitive comme

1. Jos., *Ant.*, XIII, x, 5; XVII, ii, 4; XVIII, i, 4.
2. Jos., *Ant.*, XIII, x, 6; XX, ix, 1.
3. Jos., *Ant.*, XIII, x, 6; XVIII, i, 4.

des pharisiens, pour se faire tolérer par le peuple [1]. En réalité, ils étaient impuissants. Ils avaient raison; mais toute l'histoire d'Israël se passera sans eux et en dehors d'eux.

Sous le règne de Jean Hyrcan, ces deux dénominations de *pharisiens* et de *sadducéens* s'opposèrent comme celles de deux coteries rivales, et dès lors tout le secret de l'histoire juive sera dans le balancement de ces deux partis. Les princes asmonéens étaient d'origine pharisienne. Ils sortaient du peuple, et le principe de leur élévation avait été leur piété, leur patriotisme ardent. Mais les dynasties arrivées de la sorte tournent bien vite le dos à leurs origines. Un prince est nécessairement un homme du monde, suivant la mode et la faisant; il ne peut vivre avec des gens grossiers, mal appris; il appartient forcément à la haute société. Nous avons vu le luxe de Simon étonner les Syriens et Jean Hyrcan devenir tout de suite le compagnon de voyage d'Antiochus Sidétès. Plus d'une évolution du même genre s'est produite parmi les parvenus de la démocratie de notre temps. Le pouvoir est une chose civile et polie; quelle que soit la voie par laquelle on y est arrivé, on

1. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 4.

devient le lendemain un homme bien élevé; du moins on éprouve le besoin de vivre avec des gens bien élevés.

Un incident[1] décida le changement d'attitude qui s'imposait à Jean Hyrcan, et le jeta du parti pharisien, qui était en quelque sorte son milieu naturel, dans les bras du groupe sadducéen. Le principat de Jean Hyrcan le mettait encore si peu hors de page que l'on était jaloux de lui; on ne jalouse que ses égaux. Son luxe, sa haute mine faisaient murmurer les vieux républicains; les pharisiens ne l'aimaient plus. Jean Hyrcan avait été un de leurs adhérents les plus dévoués et de leurs élèves les plus dociles; mais la fortune du disciple tourna ses maîtres contre lui. Beaucoup pensaient qu'il fallait séparer le spirituel du temporel; on voulait bien de Jean Hyrcan comme chef militaire; mais on ne le trouvait pas assez noble pour le pontificat; on allait jusqu'à dire qu'il devait donner sa démission du pontificat, dignité trop relevée pour lui, et ne garder que le principat laïque.

Un grand nombre de docteurs ultra-légitimistes pensaient d'ailleurs que les Asmonéens ne pou-

1. Jos., *Ant.*, XIII, VIII, 5-6. Comp. Derenbourg, *Pal.*, p. 80, note.

vaient être grands-prêtres, n'étant pas de la famille sadokite, que leur sacerdoce était nul et sans valeur légale[1]. Dans un dîner magnifique que Hyrcan donna aux pharisiens, un grossier personnage nommé Éléazar, le lui dit en face de la manière la plus insolente, et appuya son opinion sur ce fait que sa mère avait été une prisonnière de guerre, allégation fausse, à ce qu'il paraît, en tout cas bien déplacée. Les pharisiens furent indignés, comme tout le monde, de l'impertinence d'Éléazar; mais quand on leur demanda quelle peine il fallait appliquer à ce manant, on ne put obtenir d'eux de prononcer la peine de mort. Jean Hyrcan fut très blessé. Les sadducéens, envenimant la chose, prétendirent que ce qu'avait dit Éléazar, tous les pharisiens le pensaient. Ce fait et sans doute bien d'autres froissements du même genre, venant de ce que les vieux héros du temps de ses oncles n'oubliaient pas facilement une époque où tous les enrôlés volontaires étaient égaux et avaient leur franc-parler, poussèrent Jean Hyrcan dans la coterie des sadducéens. Conformément aux conseils de ces derniers, il réagit contre toute

1. Hénoch; Assomption de Moïse (Lucius); *Ps. Sal.*, VIII, 12; Leptogenèse (Lucius), p. 109 et suiv. *Servi de servis nati* (Ass. de Moïse).

la discipline nouvelle que les pharisiens prétendaient imposer comme résultant de la Loi. Il sévit même contre quelques-uns des observateurs de ces innovations. Cela déplut fort au peuple, qui regardait les pharisiens comme ses chefs et ses modèles. Il y eut des séditions, qu'on fut obligé de réprimer[1], sans doute avec les corps mercenaires. Jean Hyrcan mourut impopulaire; ses fils, qui l'imitèrent dans son adhésion au sadducéisme, participèrent à la même défaveur. Le principat fondé par l'héroïsme du peuple tournait déjà à l'aristocratie. *Malkouth*, la royauté, la cour arrivèrent à désigner un monde à part, un monde profane, où beaucoup de choses défendues ailleurs étaient permises[2].

Il faut dire aussi que le pharisaïsme était trop étroit pour permettre une sérieuse action du pouvoir, et que la fatalité poussait les descendants d'une famille toute sacerdotale à devenir des souverains laïques et mondains. Impossible de faire la moindre politique suivie avec ces pauvres *hasidim* qui ne voyaient le monde qu'à travers leurs préjugés et leurs haines.

Pour la masse, la vertu devenait de plus en plus

1. Jos., *Ant.*, XIII, x, 7.
2. *Vie de Jésus*, « parce qu'il approchait de la royauté ».

synonyme de « séparation[1] ». On en arrivait à des folies. José ben-Joézer et José ben-Johanan de Jérusalem[2] défendaient de se servir du verre, parce qu'il est fait avec de la terre païenne. Les sadducéens soulageaient le peuple d'une foule d'obligations pénibles; mais le peuple ne voulait pas être soulagé. En religion, il faut être dur. Une règle a d'autant plus d'adhérents qu'elle est plus sévère; on gagne plus d'âmes fortes par la rudesse et l'austérité que par la tolérance et par la largeur.

1. פרישות.

2. Talm. de Jér., *Schabbath*, I, 7; *Ketouboth*, VIII, 11. Derenbourg, p. 75.

CHAPITRE VI

LES ESSÉNIENS.

La fermentation extraordinaire du temps des Macchabées, l'espèce de radicalisme que cette époque porta en toute chose, donnèrent lieu aux apparitions les plus étranges.

Vers le temps de la consolidation de l'État asmonéen[1], se manifeste dans le judaïsme un phénomène des plus singuliers. Sous le nom d'Esséniens[2], se développent de véritables instituts monastiques, dont le caractère ne saurait être étudié d'assez

1. La première mention de l'essénisme est placée par Josèphe vers 150 ans avant J.-C. En l'an 104, il est question d'un essénien (Jos., *Ant.*, XIII, v, 9; xi, 2; *B. J.*, I, iii, 5).

2. Ce nom paraît venir du syriaque ܚܣܝܐ « pieux » (Voir Payne Smith). Les deux formes Ἐσσηνός et Ἐσσαῖος prouvent que Ἐσσ seul est radical.

près[1]. Au premier coup d'œil, rien, dans le mosaïsme, ne menait à cela. Le mosaïsme a pour idéal la constitution d'une société juste, sévèrement religieuse, mais en même temps d'une société complète, laïque, si l'on peut s'exprimer ainsi, nullement sacerdotale ni ascétique. S'il était difficile que le mosaïsme pût servir de code civil et religieux à une république durable, à un État puissant, le mosaïsme, d'un autre côté, ne conduisait nullement à l'idée du monastère. Ce qui devait en sortir, c'était la synagogue, puis l'église, des associations d'hommes ayant les uns avec les autres un lien religieux, mais conservant d'ailleurs leur libre individualité dans la société générale de leur temps. Des vœux comme ceux des nazirs ou des réchabites ont peu de rapport avec des essais complets de vie cénobitique tels qu'on les trouve chez les esséniens,

1. Ce qui concerne les esséniens nous est connu par Philon, *Quod omnis probus liber*, § 12-13 et le fragment de l'Apologie pour les Juifs conservé par Eusèbe, *Præp. evang.*, VIII, XI, — par Josèphe, *Ant.*, XIII, V, 9; XV, X, 4-5; XVIII, I, 5; *B. J.*, II, VIII, 2-13, — et par Pline, *Hist. nat.*, V, 17; Cf. Dion Chrysostome (*Synesii Op.* édid. Petav., p. 39). Il faut se défier, dans ces renseignements, d'un peu d'exagération. Le *Traité de la Vie contemplative* de Philon ne doit pas être employé comme document dans un exposé de l'essénisme. C'est une composition idéale, dont il n'y a guère à tenir compte dans une exposition de faits. Voir ci-après, p. 366.

essais qui impliquent une ascèse de corps et d'âme, un mysticisme auquel la race sémitique ne nous avait pas habitués jusqu'ici.

C'étaient de vrais monastères[1], en effet, que l'on fondait maintenant en Israël. L'essénien est un moine, qui a sa règle, ses supérieurs, tout excepté le pape. Il est difficile de se figurer l'apparence matérielle de ces antiques maisons conventuelles; il est probable, cependant, qu'une laure du mont Athos ou des ruches d'hommes comme le couvent de Saint-Sabas, près de Jérusalem, en donnent une idée approximative. Quant à l'organisation spirituelle, la ressemblance de l'essénisme et du monachisme chrétien était très grande. Les supérieurs (épimélètes) obtenaient de leurs subordonnés une obéissance absolue. Il y avait un noviciat, un premier temps d'épreuve, d'un an; puis deux années encore de probation. A l'entrée définitive dans l'association, on prêtait serment de ne pas

1. Philon, éd. Mangey, II, 458, 632. La première édition générale de Philon est celle de Turnèbe (Paris, 1552). L'édition classique est celle de Mangey (Londres, 1742). Depuis, on n'a presque fait que la reproduire. Auchez fit de grandes additions tirées des traductions arméniennes. Maï, Grossmann, Tischendorf, Pitra ont fait de nouvelles additions. Voir Schürer, II, 831 et suiv. Editions manuelles (Richter et Tauchnitz).

révéler les secrets de l'ordre et, au contraire, de n'avoir rien de caché pour les frères[1].

Tous les membres de la congrégation s'appelaient frères[2]. On n'admettait dans l'ordre que des hommes faits; mais on prenait des enfants pour les former aux habitudes que la règle supposait[3]. La seule peine était l'exclusion, prononcée par un tribunal de cent membres. Mais l'exclusion entraînait la mort presque certainement, comme cela arrive dans les communautés religieuses de l'Orient[4]. Le costume était celui de tout le monde, mais absolument blanc[5].

Tous les biens étaient en commun[6]. Ceux qui entraient dans l'ordre donnaient leur fortune à la communauté; les confrères ne vendaient ni n'achetaient entre eux; tout se faisait par échange ou par don gratuit[7]. Les intérêts communs étaient confiés à des économes éprouvés[8]. Les vêtements mêmes appartenaient à la communauté[9]. Quand un frère

1. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6, 7.
2. Jos., *B. J.*, II, VIII, 3.
3. Philon, II, 632; Jos., *B. J.*, II, VIII, 2.
4. Jos., *B. J.*, II, VIII, 8, 9.
5. Jos., *B. J.*, II, VIII, 3, 7.
6. Comparez *Actes*, IV, 32 et suiv.
7. Jos., *B. J.*, II, VIII, 3, 4; Philon, II, 458, 632.
8. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5; Philon, II, 458, 633.
9. Philon, II, 458, 633; Jos., *B. J.*, II, VIII, 4.

était malade, il était soigné aux frais de tous; les vieillards, entourés par les jeunes gens, semblaient des pères au milieu d'excellents fils[1]. Les aumônes se faisaient de la caisse commune[2]. Dans chaque ville, un frère était chargé de l'hospitalité envers les frères[3].

La règle de chaque jour était rigoureusement fixée : au lever du soleil, une prière[4]; puis les frères étaient envoyés à leur travail par les supérieurs; puis ils se réunissaient pour les ablutions; puis avait lieu le repas du milieu du jour; puis de nouvelles heures de travail; puis le repas du soir[5].

L'agriculture était la principale occupation de la secte[6]; certains métiers étaient pratiqués; le commerce était absolument interdit[7], comme impliquant amour du lucre et désir de nuire à son prochain. Il n'y avait pas d'esclaves dans l'ordre[8]. On ne prêtait jamais aucun serment[9].

Les soins de la propreté et de la modestie étaient

1. Philon, II, 633.
2. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6.
3. Jos., *B. J.*, II, VIII, 4.
4. Voir ci-après, p. 68-69.
5. Jos., *B. J.*, II, VIII, 5.
6. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5.
7. Philon, II, 457, 633.
8. Philon II, 457; Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5.
9. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6; *Ant.*, XV, X, 4. Cf. Philon, II, 458.

poussés jusqu'à une minutie qui nous paraît puérile[1]. Les ablutions venaient à tout propos. Pour ne pas « faire injure à la lumière de Dieu »[2] les esséniens portaient au comble certaines précautions. Ils ne prenaient de bains qu'avec une serviette autour des reins, et les femmes recouvertes d'un *indusium*. Il y avait même des règles pour le crachat[3].

Le mariage était absolument interdit[4], et, en principe, il n'y avait pas de femmes dans l'ordre. Il semble, cependant, qu'il y eut, à cet égard, divergence ou plutôt atténuation de la rigueur primitive. Une école en vint à permettre le mariage, à condition qu'il n'eût pour but que la propagation du genre humain. Le mariage n'avait lieu qu'après que la femme avait été soumise à une épreuve de trois ans, et qu'on était sûr qu'elle pouvait avoir des enfants[5]. Encore les époux se bornaient-ils au strict nécessaire pour que le but du mariage fût atteint[6].

1. Jos., *B. J.*, II, VIII, 5, 9, 10, 13.
2. Ὡς μὴ τὰς αὐγὰς ὑβρίζοιεν τοῦ θεοῦ.
3. Comp. Talm. de Bab., *Hagiga*, 5*a*.
4. Philon, II, 633-634; Jos., *B. J.*, II, VIII, 2; *Ant.*, XVIII, I, 5; Pline, *H. N.*, V, 17.
5. Jos., *B. J.*, II, VIII, 13. Obscur.
6. Ταῖς δὲ ἐγκύμοσιν οὐχ ὁμιλοῦσιν, ἐνδεικνύμενοι τὸ μὴ δι' ἡδονὴν ἀλλὰ τέκνων χρείαν γαμεῖν.

Les esséniens tenaient à garder leur lien avec le temple de Jérusalem ; mais, repoussant les sacrifices sanglants et croyant avoir des rites plus saints, ils y envoyaient des offrandes[1], ne consistant pas en victimes[2]. Aussi les Juifs les excluaient-ils du temple. Mais la sainteté de leur vie les préserva de toute persécution. « C'étaient, disait-on, les meilleurs des hommes[3] »; évidemment ils ne se livraient à aucune attaque contre le culte officiel. Ils furent sauvés par leur inoffensive sainteté.

Ce culte qu'ils regardaient comme plus saint que celui du temple, où le pratiquaient-ils? Sans aucun doute, dans leurs monastères. Les repas en commun, surtout, avaient revêtu chez eux un caractère tout à fait sacré. C'est ici que les ressemblances avec le christianisme deviennent frappantes[4].

Les repas[5] étaient préparés par les prêtres, selon des règles strictes de pureté ; les confrères ne pouvaient manger d'autre nourriture que celle qui leur était ainsi administrée. Après le bain de pureté, ils se réunissaient dans une pièce où aucun profane ne devait être reçu. Il est probable qu'avant

1. Ἀναθήματα.
2. Philon, II, 457; Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5.
3. Βέλτιστοι δὲ ἄλλως ἄνδρες.
4. Voir *Vie de Jésus*, p. 312-319.
5. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5; *B. J.*, II, VIII, 5, 8.

d'entrer ils se couvraient le haut du corps d'un surtout de toile blanche[1]. Ils y pénétraient comme dans un sanctuaire, se rangeaient le long des tables doucement et d'un air recueilli. Devant chacun, un pain et un vase plein du mets quotidien[2]. Le prêtre prie avant le repas, et personne ne peut avant la prière toucher à rien. Après le repas, il prie de nouveau. Au commencement et à la fin, les frères remercient Dieu, qui donne aux hommes la nourriture. Quand l'acte eucharistique est fini, ils déposent leur surtout de lin, et ils retournent à leur travail jusqu'au soir.

Ce rite était de beaucoup celui qui frappait le plus dans la secte essénienne. Les étrangers admis à y assister étaient remplis d'un respect mystérieux. La pièce semblait un vrai temple; on n'y entendait jamais une clameur, un bruit quelconque; les frères se contentaient d'échanger quelques mots, sobrement et à voix basse[3].

1. Schürer, II, p. 477, note 64; Zeller, III, 2e partie, p. 290 (3e édit.).

2. L'opinion que les esséniens s'abstenaient de chair et de vin est une erreur. Elle n'a pour base qu'une assertion de saint Jérôme (*Adv. Jovin.*, II, 14), rapportant mal le texte de Josèphe et de Porphyre (*De abstin.*, IV, 11-13). Philon, II, 633, suppose qu'ils avaient des troupeaux (Apol., § 18).

3. Τοῖς ἔξωθεν ὡς μυστήριόν τι φρικτὸν ἡ τῶν ἔνδον σιωπὴ καταφαίνεται, Jos., *B. J.*, II, VIII, 5.

L'essénien était de tous les Juifs celui qui croyait le plus fortement à l'action immédiate de Dieu sur toutes choses, le plus pieux en d'autres termes[1]. Il poussait aussi loin que personne le culte de la Loi. Il paraît que ces hommes doux auraient puni de mort (c'est-à-dire d'expulsion) celui qui eût blasphémé la Loi ou Moïse[2]. Ils pensaient qu'il était impossible qu'une âme humaine eût inventé quelque chose d'aussi beau sans inspiration divine[3]. Dans leur office divin, comme les autres Juifs, ils lisaient et commentaient la Bible. Leur goût pour les explications allégoriques[4] était une marque de respect ; de telles explications venaient de ce qu'on ne pouvait admettre que le texte sacré renfermât des choses ordinaires. Enfin ils observaient le sabbat avec une telle exactitude qu'ils se faisaient scrupule, en ce jour, de remuer une vaisselle, de vaquer aux nécessités les plus absolues[5].

C'étaient, on le voit, comme les premiers chrétiens, des piétistes de la plus belle eau. Mais la

1. Jos., *Ant.*, XIII, v, 9 ; XVIII, I, 5.
2. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6, 9.
3. Philon, II, 458.
4. Philon, II, 458, Zeller (*Phil. der Gr.*, t. III, 2e part., p. 248, Cf. 296) ; Schürer, II, p. 479.
5. Jos., *B. J.*, II, VIII, 9. Derenbourg, p. 178, note.

piété douce est bonne inspiratrice. Le sectaire pieux est plus près des idées larges, même du rationalisme, que l'adhérent de l'Église officielle. Le quaker, le salutiste même sont plus libéraux que l'anglican pur. C'est ainsi que deux fois, par l'essénisme et le christianisme, la destruction du judaïsme parut sortir de l'excès de la piété juive. Dans le catholicisme, le même fait s'est souvent produit avec beaucoup d'originalité.

On ne saurait dire avec certitude si leurs prêtres étaient au choix, ou s'ils gardaient le sacerdoce aaronide[1]. Outre la Bible, ils possédaient certainement des livres particuliers[2], où les noms d'anges jouaient un grand rôle[3]. Le lien entre ces sectaires et les faiseurs d'apocalypses est visible[4]. Ils interprétaient les songes, comme Daniel ; ils faisaient des prédictions ; c'était pour eux une sorte de spécialité ; quand on voulait savoir l'avenir, on appelait un essénien. Le nom de trois d'entre eux, Juda sous Aristobule Ier, Menahem sous Hérode, Simon

1. Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5, phrase Ἀποδέκτας δέ..., sens douteux. Comp. Philon (*Vie contempl.*), ci-après, p. 366.

2. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6, 7, 12.

3. Comparez Hénoch, 1re partie.

4. Comp. Dan., X, 2-3; Hénoch, LXXXIII, 2; LXXXV, 3; IV Esdr., IX, 24, 26; XII, 51.

sous Archelaüs, est ainsi venu jusqu'à nous[1]. Ils pratiquaient la sorcellerie par les noms des anges, la médecine par des lustrations et des charmes superstitieux, sans négliger cependant les vertus des plantes et des pierres[2]. Tout cela, on le voit, rappelle assez le livre d'Hénoch, et il n'est pas impossible que ce livre singulier soit un livre essénien, un des livres qu'ils juraient, à leur entrée dans la secte, de garder avec autant de soin que les noms des anges[3].

Les idées des esséniens sur la vie future durent varier selon les temps, et sûrement elles n'eurent pas dès le II[e] siècle avant Jésus-Christ la clarté et la décision que leur prête Josèphe, au I[er] siècle après Jésus-Christ. Selon Josèphe, les esséniens auraient toujours professé les plus pures doctrines de la philosophie grecque sur l'immortalité de l'âme[4]. Josèphe, soucieux d'helléniser ses compatriotes[5], fausse toujours le dogme juif de la résurrection, ridicule aux

1. Jos., *B. J.*, II, VIII, 12. Comp. *Ant.*, XIII, XI, 2 (*B. J.*, I, III, 5); XV, X, 5; XVII, XIII, 3 (*B. J.*, II, VII, 3).

2. Jos., *B. J.*, II, VIII, 6.

3. Καὶ συντηρήσειν ὁμοίως τά τε τῆς αἱρέσεως αὐτῶν βιβλία καὶ τὰ τῶν ἀγγέλων ὀνόματα. Jos., *B. J.*, II, VIII, 7.

4. Jos., *B. J.*, II, VIII, 11.

5. Il fait de même pour les pharisiens et les sadducéens, qu'il transforme en une secte grecque. Jos., *Ant.*, XV, X, 4; *Vita*, 2.

yeux des Grecs[1], et l'identifie à tort avec le dogme grec de l'immortalité de l'âme. Il dissimule également le messianisme, si intimement lié avec la résurrection. On doit supposer que les idées esséniennes sur ce point suivirent la marche des idées juives, analogues d'abord à celles du livre de Daniel, du plus ancien livre d'Hénoch, du 2e livre des Macchabées, pour arriver, vers le temps d'Hérode et au Ier siècle de notre ère, à une pleine fixité, surtout à la localisation rigoureuse d'un paradis, où l'on jouit d'un printemps éternel, et d'un enfer souterrain, rempli d'horreurs[2]. L'apparente absence d'idées messianiques chez les esséniens s'explique peut-être de même par l'antipathie de Philon et de Josèphe pour ces idées. Tous les deux tiennent à présenter ces ascètes par le côté le plus honorable aux yeux des non-Juifs, et suppriment ce qui eût été pour les Grecs inintelligible ou ridicule.

1. *Actes*, XVII, 32. Cf. *Orig. du christ.*, VII, p. 385.

2. Ζοφώδη καὶ χειμέριον ἀφορίζονται μυχὸν, γέμοντα τιμωριῶν ἀδιαλείπτων. Comparez Hénoch.

CHAPITRE VII

AVANT-GOÛT DU CHRISTIANISME.

Si l'on tient compte des observations qui précèdent, la plupart des singularités de l'essénisme s'expliquent par des exagérations du judaïsme orthodoxe. Le puritanisme qui voulait remplacer les sacrifices par des offrandes, par des hymnes et surtout par la pureté du cœur est le dernier mot de l'ancien prophétisme[1]. La pensée que tout est à Dieu et que lui offrir des bêtes, c'est lui offrir ce qui est à lui, revient sans cesse dans les psalmistes et dans les écrits prophétiques. Les pruderies bizarres dont nous avons parlé sont ou des exagérations pharisaïques[2], ou les excès d'une simplicité de mœurs qui a le luxe en horreur[3]. L'exagération

1. Voir t. II, p. 488-491, 503; t. III, 488-490.
2. Cf. Deuter., XXIII, 13-15.
3. Par exemple l'interdiction des lotions d'huile. Jos., *B. J.*,

des ablutions religieuses était dans l'esprit du judaïsme d'alors[1]; qu'on se rappelle Jean-Baptiste. Le séparatisme pharisien devait conduire à la méticulosité essénienne. Beaucoup des enfantillages esséniens qui nous font sourire sont encore aujourd'hui des préceptes juifs ou des règles de propreté musulmane[2]. Les repas en commun[3], préparé par des prêtres très forts sur le *koscher*, donnaient l'assurance que l'on n'était exposé à manger rien que de pur. La précaution de ne pas se laisser approcher par des serviteurs à gages, des gens du dehors, ou même par des novices d'ordre inférieur[4], venait d'un scrupule du même ordre. La loi, pharisaïquement observée, rendait la vie impossible. Il était naturel que, pour ne pas risquer de la violer, on se retirât au désert, comme Jean-Baptiste, ou dans des laures, comme les esséniens. L'abolition de l'esclavage, tant de préceptes de charité, de justice entre frères, sont en germe dans la Thora. La prétendue prière essénienne au

II, VIII, 3. La lotion d'huile rompait le jeûne. Derenbourg, p. 168-169.

1. Marc, VII, 3-4, etc.

2. Talm. de Jér., *Berakoth*, III, 5, etc. Comp. Talm. de Bab., *Berakoth*, 61 *b* et suiv.

3. Comparez les *habouroth* des pharisiens. Derenbourg, p. 168.

4. Jos., *B. J.*, II, VIII, 10.

soleil[1] n'est que le *schema*, qu'on doit réciter avant le lever du soleil[2].

L'essénisme est ainsi le superlatif du pharisaïsme, la perfection du judaïsme, comme plus tard la vie religieuse fut la perfection du christianisme. Les esséniens sont les radicaux du judaïsme, voisins par cela même des latitudinaires. Ce sont surtout les *raskolnik* du judaïsme, à la fois puritains exaltés et hérétiques, hérétiques par excès de logique et de scrupule, hérétiques surtout de la grande hérésie, qui est le mépris de la hiérarchie et la préférence accordée à la voie particulière sur la voie générale patronée par l'autorité.

N'y avait-il pas, dans cette apparition si originale, quelque influence étrangère qui expliquerait certains traits qui détonnent à première vue dans le judaïsme? Ces traits se réduisent au fond à bien peu de choses, et presque toutes les particularités dont on a voulu chercher la raison dans le parsisme,

1. Jos., *B. J.*, II, VIII, 5. Josèphe s'abandonne ici à son goût pour la phrase. Ὥσπερ ἱκετεύοντες ἀνατεῖλαι, est une réflexion. Εἰς αὐτόν = « en se tournant vers lui »; ce qui n'implique pas une *kibla* proprement dite. Même malentendu chez les chrétiens (Clem. Alex., *Strom.*, VII, VII, 48; *Solem credunt deum nostrum*, Tert., *Apol.*, 16).

2. Talm. de Jér., *Berakoth*, I, 2; Derenbourg, p. 169-170, note 4. Comp. Hénoch, LXXXIII, 11.

dans le bouddhisme, dans le pythagorisme, proviennent, sauf peut-être la magie et l'angélologie, toujours d'origine persane, des fausses couleurs de Josèphe ou d'une germination naturelle du judaïsme. Le célibat lui-même, qui est une chose assez peu juive[1], est sorti d'une exagération de l'idée de pureté légale et peut-être des idées messianiques, comme chez les premiers chrétiens. Un emprunt intellectuel ou moral se trahit toujours par quelque fait matériel, par quelque mot caractéristique. Rien, dans l'essénisme, ne mène à une pareille induction. Des ressemblances ne sont pas des preuves d'imitation voulue. Le cercle de l'imagination religieuse n'est pas fort étendu; les croisements s'y produisent par la force des choses; un même résultat peut avoir des causes tout à fait différentes. Toutes les règles monastiques se ressemblent. Le cycle des créations pieuses offre peu de variété.

Ce n'est pas en arrière, dans le passé, c'est en avant qu'il faut chercher les parentés de l'essénisme. Le christianisme est un essénisme qui a largement réussi. L'esprit est le même, et certai-

1. Talm. de Jér., *Iebamoth*, VI, 6; *Ketuboth*, V, 6-7; *Gittin*, IV, 5; *Eduïoth*, I, 13; IV, 10; Talm. de Bab., *Iebamoth*, 63 *a* et *b*; Pirke Aboth, I, 5, etc.

nement, quand les disciples de Jésus et les esséniens se rencontraient, ils devaient se croire confrères. Cette fois encore, il faut être très sobre de conjectures en ce qui concerne les emprunts directs.

A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, il fut à la mode d'expliquer presque uniquement le christianisme par l'essénisme : Jésus fut un essénien qui développa certains côtés de la secte et fit bande à part; l'Évangile ne fut autre chose qu'une rédaction de la morale essénienne. Une difficulté capitale s'élevait contre une telle hypothèse : pas un mot dans la littérature chrétienne du Ier et du IIe siècle ne rappelle ni le nom ni l'existence si caractérisée des solitaires en question[1]. Jean-Baptiste lui-même fait partie de la grande famille vraiment israélite des prophètes, des agitateurs religieux, mais il ne relève pas d'un ordre religieux quelconque. Son ascétisme est celui d'Élie, des anciens prophètes vivant fréquemment dans le désert, non celui d'un homme formé par une règle. Comment se fait-il en particulier que le nom d'*esséniens* ne se trouve pas une seule fois dans la littérature chrétienne pri-

1. Il faudrait supposer que la première génération aurait fait exprès de supprimer la trace de ces rapports.

mitive? Les doctrines sœurs ont des marques de naissance, des *nævi*, si j'ose le dire, qui, plus que la ressemblance, marquent leur fraternité. Aussi a-t-on à peu près renoncé, de nos jours, à demander l'explication des origines chrétiennes à l'essénisme. Peut-être même a-t-on été trop loin dans ce sens. Certes, on a eu raison de rattacher les fondateurs du christianisme à la grande tradition prophétique du peuple d'Israël, et non à des fantaisies locales et sans portée, mais on n'a peut-être pas assez tenu compte des mouvements latéraux du judaïsme, dont l'influence indirecte sur les premiers chrétiens a pu être plus considérable qu'on ne le croit.

Entre le christianisme et l'essénisme, le commerce direct est douteux; mais les ressemblances sont profondes[1]. Près de deux cents ans avant Jésus, il y eut une tentative sérieuse pour tirer les conséquences morales du judaïsme et pour développer le fruit de la prédication prophétique, que le pur pharisaïsme, réduit à l'observance de la Loi, ne réalisait guère. Il en résulta un ascétisme touchant, respectable, impliquant des impossibilités, condamné d'avance, parce qu'il

1. Noter la Cène, la communauté des biens, etc.

n'avait pas les moyens de se transformer que posséda l'œuvre de Jésus. Pline, qui eut connaissance de la secte comme d'une curiosité, la jugea avec son bon sens d'homme du monde[1]. C'était une société impossible. Tout se borna à un petit paradis passager, dont il n'y a pas à médire, puisque le respect de la nature humaine y fut porté jusqu'à la puérilité et que probablement on y fut heureux. La vie matérielle de l'homme est pleine de choses choquantes, humiliantes, que l'on supporte impatiemment quand on est arrivé à l'idéalisme, à la vue de la complète supériorité de la vie de l'âme. Il y a deux partis à prendre alors, ou de regarder face à face les côtés choquants de la vie humaine, de les régler, de les corriger, ou de mépriser ce qui n'est rien, de ne voir dans la vie que l'esprit, d'oublier le corps. C'est ce que nous faisons, nous autres gens de l'Occident et du Nord, et nous avons raison. Mais il ne faut pas être sévère pour ce vieil Orient, moins spiritualiste que nous, qui, ne distinguant pas entre les deux moitiés de l'homme, voulut ennoblir et rapproprier la vie telle qu'elle est dans sa complexité, sans son-

1. *Gens sola et in toto orbe præter ceteras mira, sine ulla femina, omni venere abdicata, sine pecunia, socia palmarum... in qua nemo nascitur. Hist. nat.*, V, 17.

ger que ces soucis du corps émacieraient l'âme, absorberaient le meilleur de son activité. L'ancien Juif, le Parsi et l'Hindou qui se respectent, le parfait musulman, sont occupés sans cesse à ces ingrates disciplines, qui peuvent laisser l'âme assez inculte, assez basse. La vie, en ces petits mondes, se passe à devenir un homme propre et bien élevé. Dans l'éducation de l'humanité, ces minuties ont eu leur utilité. Quand on admet que la nature est une belle liturgie qui s'accomplit sous l'œil de Dieu, il n'y a plus de solitude. Ce grand œil ouvert inspire le respect de la réalité. Tout se passe *modeste tanquam sub oculis Dei*, selon la parole de Tertullien.

Là où l'essénisme a échoué, le christianisme réussira. L'idéal de « l'homme doux qui possédera la terre » fut déjà esquissé par l'essénien. Jésus ira plus loin. De la Thora et des prophètes, il tirera l'amour. La pudeur inquiète de l'essénien, avec ses précautions déjà presque jansénistes, le préoccupera peu. Jésus est chassé du temple, comme les esséniens, ou plutôt il s'en chasse lui-même, parce qu'il a une idée trop exaltée du culte que Dieu aime. Mais Jésus n'est pas observantin ; il néglige la pureté matérielle ; il tient médiocrement au sabbat. Dans le christianisme, le messianisme n'est que

le levain nécessaire pour faire lever la pâte; une fois ce ferment rejeté, il reste une règle de vie bien supérieure à l'essénisme. Mais l'essénisme eut une priorité de près de deux cents ans. Il prouva pour la première fois quels trésors de foi, de naïve croyance, de mépris du monde, de charité, d'amour de la pauvreté le judaïsme renfermait. Il se sépara du pharisaïsme légal et sembla lui prédire son peu d'avenir.

L'essénisme paraît s'être développé uniquement en Palestine. Les pieux cénobites habitaient de préférence les villages, pour éviter le contact de la corruption citadine[1]. On estimait leur nombre à environ quatre mille[2]. Il y en avait à Jérusalem, où une porte tirait d'eux son nom[3], sans doute parce que leur quartier était près de là[4]. Au Ier siècle de notre ère, ils habitaient surtout du côté d'Engaddi et sur la rive orientale de la mer Morte[5]. C'est là que

1. Philon, II, 457, 632; Jos., *B. J.*, II, VIII, 4.

2. Philon, II, 457; Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5. Josèphe prend probablement ce chiffre à Philon.

3. Jos., *Ant.*, XIII, XI, 2; XV, X, 5; XVII, XIII, 3; *B. J.*, II, XX, 4; V, IV, 2.

4. Cette porte était ouverte dans la partie occidentale du mur, entre la porte actuelle de Jaffa et l'extrémité sud (quartier arménien).

5. Pline, V, 17; Synesius, ed. Petav., p. 39.

Pline et Dion Chrysostome les localisent, les considérant, le premier, comme un cas original de folie mélancolique[1], le second, comme des utopistes qui ont à leur manière trouvé le bonheur[2]. Philon et Josèphe en sont fiers, comme de compatriotes qui ont réalisé sur terre la vie parfaite, l'idéal d'une existence sans besoins, sans désirs, la complète modération des passions, la sobriété absolue[3]. Lors des grandes persécutions romaines, il y en eut qui subirent le martyre avec un courage admirable[4]. Au IIe et au IIIe siècle, on les trouve encore, mais à peine reconnaissables, derrière les confusions et les travestissements des hérésiologues chrétiens[5].

La tradition rabbinique leur fut défavorable. On affecta de ne pas parler d'eux, de les traiter en purs égarés[6]. La philosophie moderne a été trop loin, voyant en eux une secte presque profane, de libres ascètes plus près de Pythagore que de Moïse.

1. *Quos vita fessos ad mores eorum fortunæ fluctibus agit... vitæ pœnitentia.*

2. Πόλιν ὅλην εὐδαίμονα.

3. Philon, II, 457, 633; Jos., *Ant.*, XVIII, I, 5; *B. J.*, II, VIII, 2, 4, 5, 6.

4. Jos., *B. J.*, II, VIII, 10.

5. Surtout saint Epiphane.

6. C'est à tort qu'en certains passages du Talmud on traduit אסי par « essénien ». Le nom des Esséniens eût été חסי ou

Non; ce furent des Juifs; leur science fut chimérique; ils nièrent l'amour. Mais leur tentative de remplacer le sacrifice sanglant par l'hymne et la vie sainte, tentative relevée avec plus de succès par le christianisme, était dans la voie du progrès. Leur sainteté s'égara en des minuties; ils ne tuèrent pas la Loi; ils furent tués par elle; mais rien ne supplée à la maturité des temps. Le moment où Israël devait porter son fruit, qui est le culte pur, n'était pas encore venu.

חסאי. On est quelquefois tenté de songer aux Elxaïtes ou Elchasaïtes, dont les doctrines et les pratiques ressemblaient fort à celles des esséniens; mais l'hérésiologie chrétienne est un champ si trouble qu'on n'y peut suivre aucune piste sans s'égarer.

CHAPITRE VIII

LE JUDAÏSME EN ÉGYPTE.

La tolérance que pratiquèrent toujours les Ptolémée épargna aux Juifs d'Égypte les terribles épreuves que leurs frères de Palestine traversèrent victorieusement. Les Juifs d'Égypte furent toujours dans les meilleurs termes avec leur gouvernement, et remplirent souvent, en particulier dans l'armée, des emplois considérables[1]. La garde des places fortes à la frontière, surtout de Péluse, leur fut plusieurs fois confiée[2]. Ils occupaient des provinces entières du côté d'Héliopolis[3]. Dans l'affaire du temple de Leontopolis, qui impliquait une sorte de

1. Voir *supra* et *infra*. Jos., *Contre Apion*, II, 5. Saulcy, p. 144.
2. Jos., *Ant.*, XIV, VIII, 1 et ailleurs ; III Macch., VI, 25.
3. Jos., *Ant.*, XIV, VI, 2 ; VIII, 1 ; *B. J.*, I, IX, 4 ; *Contre Apion*, II, 5. *Castra Judæorum*, *vicus Judæorum*, etc. Schürer, II, p. 545.

schisme et aurait pu amener des brouilles internationales, les Ptolémées donnèrent le modèle de la conduite à tenir dans les questions religieuses. Ils se contentèrent de laisser à tout le monde toute liberté. Le schisme ne prit pas; Jérusalem était déjà impossible à supplanter. Les Juifs d'Égypte continuèrent à envoyer à Jérusalem leurs offrandes et à y venir en pèlerinage[1].

Les relations, en effet, entre les deux grandes parties du judaïsme, malgré les différences profondes qui les séparaient, furent toujours excellentes. Les souffrances de l'époque des Macchabées furent vivement senties en Égypte. Depuis le temps de Jonathan, chaque année, les Juifs de Jérusalem invitaient ceux d'Égypte à venir célébrer avec eux la fête de la purification du temple. Il y avait pour cela des formulaires[2], où l'on variait seulement la date; ce qui amena à en fabriquer un, qu'on supposa écrit par Juda Macchabée à un prétendu Aristobule, précepteur du roi. Ce fut le premier exemple de l'épître de communauté à communauté, genre littéraire qui devait prendre ensuite tant de développement.

1. Philon, éd. Mangey, II, 646; Josèphe, *Contre Apion*, I, 7.

2. Première lettre en tête de II Macch., datée de 124, en visant une autre écrite en 143.

Un commerce moral, prompt et actif, reliait étroitement le judaïsme des deux régions. Les livres qui se produisaient en Judée étaient immédiatement traduits à Alexandrie, et souvent ce sont ces traductions qui ont sauvé le livre. Nous en avons vu un frappant exemple pour le livre de Jésus fils de Sirach. Il en fut de même pour les ouvrages apocryphes de Daniel, d'Hénoch, de Baruch, du (premier) Livre des Macchabées, du Psautier de Salomon. Il arrivait souvent que le traducteur ne bornait pas sa tâche à rendre le sens de l'original, mais qu'il y faisait des additions, toujours conçues dans un sens piétiste, cantiques, prières, etc. Ainsi dans le livre hébreu d'*Esther*, les Juifs ne prient pas, le nom de Dieu n'est pas prononcé. Dans le livre grec d'*Esther*, il y a de longues et belles prières, très dévotes. Dans le livre de Daniel, on ajouta deux histoires du cycle de Daniel, *Susanne* et *Bel et le dragon*, qui probablement existaient aussi dans la tradition palestinienne, mais dont on n'avait pas le texte hébreu. On ajouta peut-être, au chapitre de la fournaise, le cantique des trois enfants[1].

Un touchant témoignage de fraternité entre les deux parties d'Israël fut ce livre des Macchabées,

1. Ch. III, v. 27-67. Voir t. IV, p. 327, note 1 ; 343, note 3. Le chapitre d'Azarias faisait sûrement partie du texte hébreu.

(celui qu'on appelle le deuxième), qui, comme nous l'avons vu, est plein du sentiment macchabaïque le plus fort, et qui paraît avoir été écrit en Égypte[1]. La légende de cette grande époque religieuse a été de la sorte transmise au monde par la communauté égyptienne. Un sentiment moins élevé inspira le livre qu'on appelle à tort le troisième des Macchabées. L'Égypte voulut avoir son Antiochus et ses martyrs. On supposa que Ptolémée IV Philopator, après la victoire remportée, en 217, sur Antiochus le Grand à Raphia, vint à Jérusalem et voulut pénétrer dans l'intérieur du temple. Grand émoi des Juifs, qui crient, supplient Dieu, si bien que Ptolémée est frappé de paralysie sur le seuil. Le roi retourne furieux en Égypte, il enlève aux Juifs alexandrins leur droit de cité, et ordonne de rassembler tous les Juifs d'Égypte à Alexandrie, dans l'hippodrome. Le nombre des malheureux empilés dans cet étroit espace était si grand que les scribes qui devaient prendre leurs noms, après un travail de quarante jours durent s'arrêter, parce que le papier et les calams pour écrire manquaient[2]. Ptolémée ordonne alors d'enivrer les éléphants avec du vin et de l'encens et de leur faire piétiner

1. On écrivait alors peu le grec en Palestine.
2. III Macch., IV, 20.

la masse juive. Prières intenses des Juifs; revirement du roi; tout à coup, il se prend de tendresse pour ces pauvres Juifs qui ont été les sujets les plus fidèles de ses ancêtres et de lui-même; incidents burlesques, destinés à faire sourire le lecteur aux dépens du roi, toujours à moitié ivre, de ses fonctionnaires, qui, un moment, sont sur le point de payer pour les Juifs. Le troisième jour, la chose est sérieuse; le roi est dans l'hippodrome avec son armée; les Juifs prient; un ange apparaît. Les éléphants se précipitent sur les troupes du roi et les broient sous leurs pieds. Le roi, furieux contre ses officiers, ordonne de délivrer les Juifs, de les héberger à ses frais pendant sept jours. Une fête est instituée en souvenir de l'événement[1]. Le roi écrit à tous ses gouverneurs en faveur des Juifs.

Ce qui date bien le livre, c'est la rage contre les apostats[2]. Les Juifs demandent au roi un surcroît de faveur, c'est d'infliger une peine méritée à ceux de leur nation qui avaient renié Dieu et transgressé la Loi, alléguant que des gens infidèles à Dieu ne seraient jamais fidèles au roi. Ptolémée trouve cette pensée tout à fait juste, et permet aux Juifs d'exter-

1. Ch. VII, 36.

2. L'auteur a connu le livre de Daniel, avec le cantique des trois enfants (ch. VI, v. 6).

miner les apostats dans toute l'étendue de son royaume, sans contrôle de l'autorité et sans permission spéciale. Les Juifs déclarent que Ptolémée est le meilleur des rois et chantent l'alléluia. « Après cela, ils punirent tous ceux de leurs congénères souillés qui, chemin faisant, leur tombèrent entre les mains, et ils les tuèrent d'une façon exemplaire. Ce jour-là, ils en mirent à mort plus de trois cents, et, après avoir égorgé les impies, ils consacrèrent le reste du temps à la joie et aux réjouissances[1]. »

Tel est ce vilain livre, niais décalque du livre d'Esther, que le canon chrétien n'a pas su expulser tout à fait[2].

Le conte pieux qui en fait la base venait d'une histoire à demi vraie. Josèphe raconte que Ptolémée VII Physcon, ayant eu les Juifs pour adversaires politiques, voulut les livrer aux éléphants qu'il avait fait enivrer; ceux-ci se jetèrent sur les amis du roi, et en même temps le roi fut détourné de nuire aux Juifs par l'apparition d'un visage menaçant; une fête conserva également ce souvenir dans la communauté alexandrine[3]. Les deux

1. Ch. VII, 10 et suiv.
2. Les Latins ne l'ont jamais eu.
3. *Contre Apion*, II, 5.

légendes évidemment n'en font qu'une; or il est sûr que Josèphe n'eut aucune connaissance du livre inepte que nous venons d'analyser.

Même à Alexandrie, on le voit, l'intolérance et l'insociabilité des Juifs étaient grandes. La différence de nourriture en était la cause principale[1]. La tendance des Juifs à se poser en persécutés, l'exagération folle de leurs plaintes[2] venaient d'une disposition mauvaise de part et d'autre. L'auteur du troisième livre des Macchabées nous représente la bourgeoisie païenne d'Alexandrie passant la nuit sans dormir pour inventer des raffinements de supplices pour les Juifs[3]. On est toujours un peu en faute d'exciter de telles haines. Quand un fait s'est produit partout et toujours, c'est qu'il a quelque raison d'être. Aussi les Juifs habiles sont ceux qui se plaignent le moins.

L'universelle malveillance qui entourait les Juifs entraînait de fréquents pamphlets, où la justice n'était pas toujours observée[4]. Les Juifs naturellement se défendaient. Ils prétendaient qu'on ne les attaquait que par la jalousie qu'inspiraient leurs bonnes mœurs, la pureté de leurs croyances, leur

1. III Macch., III, 4 et suiv.
2. III Macch., IV, 1 et suiv.
3. III Macch., V, 22. Cf. III, 6 et suiv., IV, 1 et suiv.
4. Jos., *Contre Apion*, I, 25.

bienfaisance même[1]. Vers l'an 110, à Rhodes ou en Carie, Apollonius Molon se distingua par la vivacité de ses attaques[2]. Il reprochait surtout aux Juifs leur mépris pour les autres religions, leur insociabilité, leur impiété envers les dieux[3]. Lysimaque d'Alexandrie[4] augmenta la liste des fables que l'opinion païenne adopta trop facilement. Il se forma, en effet, une sorte d'histoire juive à l'usage des païens, qu'on répéta de confiance. Un ouvrage qui fut très lu, la grande Histoire de Posidonius[5], engloba ces données le plus souvent calomnieuses, qui furent répétées avec ensemble par Diodore de Sicile, Trogue Pompée, Tacite. Les plaisanteries sur la circoncision, les prétendues scènes secrètes d'immoralité, l'adoration de la tête d'âne circulèrent dans toutes les conversations. Philon[6] et Josèphe[7] furent, contre ce débordement d'erreurs, des apologistes bien impuissants.

1. III Macch., ch. III.

2. Jos. *Contre Apion*, II, 2, 7, 14, 33, 36, 37, 41. Cf. Eusèbe, *Præp. evang.*, IX, 19 (Polyhistor).

3. Ἄθεοι, μισάνθρωποι. Cf. Pline, XIII, IV, 46; Tacite, *Hist.*. V, 5.

4. Jos., *Contre Apion*, I, 34-35; II, 2, 14. Nous ne parlons pas de Chérémon et d'Apion, qui sont du Ier siècle de notre ère.

5. Jos., *Contre Apion*, II, 7.

6. Ἀπολογία ὑπὲρ Ἰουδαίων. fragm. dans Eusèbe, *Præp. evang.*, VIII, 11. Cf. *Hist. eccl.*, II, XVIII, 6.

7. Les deux livres *Contre Apion*. V. *Orig. du chr.*, t. V, p. 244, 245.

CHAPITRE IX

LA SIBYLLE JUIVE.

Vingt ou vingt-cinq ans après Daniel, parut à Alexandrie un poème juif, où l'influence de l'Apocalypse palestinienne était sensible pour le fond des idées, mais où la forme présentait une véritable originalité. Au lieu de prendre pour garant un personnage célèbre de l'Ancien Testament, l'auteur avait recours cette fois à un tout autre ordre de fiction. Ce fut la Sibylle même, la prophétesse perpétuelle du monde païen qu'il fit parler [1]. On sait quelle autorité ces vierges fatidiques s'étaient créée dans le monde grec et

1. La sibylle dite juive, chaldéenne, persane, babylonienne, égyptienne, appelée *Sabba* ou *Sabbatha*, fille de Bérose et d'Erymanthe (?) (Pausanias, X, XII, 9; Suidas, au mot Σίβυλλα; *Cohort. ad gentes*, ch. 17; Moïse de Khorène) reste une énigme. Toutes ces données paraissent provenir de Polyhistor. Peut-être se

latin. Les sibylles devaient s'offrir d'elles-mêmes à l'esprit de faussaires en quête d'autorités incontestées sous le couvert desquelles ils pussent présenter aux Grecs les idées qui leur étaient chères. Il courait déjà dans le public des petits poèmes, prétendus cuméens, érythréens, pleins de menaces, annonçant aux différents pays des catastrophes. Ces dictons, dont l'effet était grand sur les imaginations, surtout lorsque des coïncidences fortuites semblaient les justifier, étaient conçus dans le vieil hexamètre épique, en une langue qui affectait de ressembler à celle d'Homère. Les faussaires juifs adoptèrent le même rythme, et, pour mieux faire illusion à des gens crédules, semèrent dans leur texte quelques-unes de ces prédictions que l'on croyait venir des prophétesses de la haute antiquité [1].

Cette forme de prophétie eut un succès extraordinaire. Une des règles du genre apocalyptique est l'attribution de l'ouvrage à quelque célébrité des siècles anciens. L'apocalyptisme palestinien eut son succès par les noms réels ou fictifs de Daniel, Hénoch, Moïse, Salomon, Baruch, Esdras. La forme de l'apocalyptisme alexandrin fut le sibyllisme.

rapportent-elles à un prologue aujourd'hui perdu. Voir Alexandre, *Carm. sib.*, 2e édit., p. 16, note.

1. Par exemple, III, 97-161, 433-488.

Quand un Juif ami du bien et du vrai, dans cette école tolérante et sympathique qui concevait un judaïsme sans circoncision ni sabbat, voulait adresser aux païens des avertissements, des conseils, il faisait parler une des prophétesses du monde païen, pour donner à ses prédications une force qu'elles n'auraient pas eue sans cela. Il prenait le ton des oracles érythréens, s'efforçait d'imiter le style traditionnel de la poésie prophétique des Grecs, s'emparait de quelques-unes de ces menaces qui faisaient beaucoup d'impression sur le peuple, et encadrait le tout dans des prédications pieuses. Répétons-le, de telles fraudes à bonne intention n'arrêtaient alors personne. On avait vu, dans l'intérêt des idées pieuses, s'établir une fabrique de faux classiques, où l'on mettait dans la bouche des auteurs grecs les maximes qu'on désirait inculquer[1]; la sibylle couvrit la même propagande. Ce genre de littérature répondait si bien aux besoins du temps que les chrétiens le continuèrent par des écrits formant une chaîne sans interruption jusqu'au VIe siècle. Une partie des produits de cette littérature bizarre nous est parvenue dans la collection en quatorze livres qu'on suppose

1. Voir ci-dessus, t. IV, p. 252-261.

avoir été formée et close du temps de Justinien.

Le caractère de cette littérature est celui de la littérature alexandrine en général. La forme est artificielle, tout imitée de l'antiquité classique. Le vers est fait avec une désolante facilité. C'est de la rhétorique, mais de la rhétorique sincère, n'excluant pas, à certains moments, une véritable éloquence. La façon hachée et sans suite dont les laisses de vers se succèdent a quelque chose qui surprend et fait d'abord songer à une compilation. Mais c'est un artifice de l'auteur pour donner de la vraisemblance à sa fraude. Cette apparence saccadée était celle de tous les recueils érythréens. Les oracles étaient juxtaposés sans ordre; il faut avouer qu'un tel style favorisait beaucoup le désir qu'on pouvait avoir de mêler les recueils, de faire des additions, des interpolations.

C'est vers l'an 140 avant Jésus-Christ[1] que fut composé le plus ancien et le plus important de

1. La date du poème susdit résulte des faits suivants : 1° il est postérieur au livre de Daniel (cf. v. 388-400), à la ruine de Carthage et de Corinthe (146 av. J.-C.); 2° en trois endroits (v. 191-193, 316-318, 608-610) le poème se donne comme écrit sous le règne du 7e Ptolémée, c'est-à-dire Ptolémée Physcon (145-117). Les particularités du passage 388-400, selon l'explication de M. Hilgenfeld, iraient à une précision plus grande encore. Polyhistor connut le poème de l'an 140 (Eusèbe, *Chron.*, ed. Schœne, I, 23).

ces poèmes singuliers [1], où le génie prophétique d'Israël trouvait sa dernière forme. La sibylle Érythrée fut celle que l'auteur choisit [2] pour adresser au vieux monde ses reproches et ses menaces. Le fond du livre était, comme dans Daniel, comme dans Hénoch, une histoire universelle, dont le peuple juif était le centre. L'histoire sainte de notre auteur était une sorte de pendant en vers d'Eupolème ou d'Artapan, composée, selon le goût du temps [3], d'un mélange bizarre de la Bible et des fables grecques [4]. Les Titans et les Cronides s'y

1. Le poème sibyllin de l'an 140 à peu près se compose essentiellement du livre III, moins les quatre-vingt-seize premiers vers et les onze derniers. Dans le détail, beaucoup d'intercalations plus modernes ont pu être pratiquées. Plusieurs critiques attribuent aux vers 295-488 une origine chrétienne; cette opinion est erronée; les mêmes particularités se remarquent dans toutes les parties du livre III, sauf les vers 1-96 et 818-828. On considère souvent le *procemium* conservé par Théophile d'Antioche comme la préface de l'ouvrage. L'eschatologie du livre, bien plus avancée que celle du poème de 140, ne permet pas d'admettre cette opinion. Voir ci-après, p. 340, note 1. Si le *procemium* eût été la préface du III[e] livre, on ne comprend pas pourquoi il ne serait pas dans la collection. Ce *procemium* est bien un commencement; mais ce n'est pas le commencement du poème de l'an 140.

2. Lactance, *Inst. div.*, IV, VI, 5, 13; VII, 19. Cf. Schürer, II, p. 800, note 71. Voir ci après, p. 91 et suiv.

3. Voir ci-dessus, les pseudo-historiens, t. IV, p. 242.

4. *Carm. sib.*, III, 105 et suiv. Comp. livres I et II; Josèphe, *Ant.*, I, IV, 3; Eusèbe, *Chron.*, Schœne, I, 23.

associaient aux mythes de Babel. Daniel est ici l'inspirateur de notre poète. La succession des empires est pour lui la même que pour le voyant palestinien[1]. Aux quatre empires, il pouvait ajouter celui des Romains[2], qu'il trouve terrible, destructeur, rapace, oppresseur. De tous les empires, ç'a été le plus dur, le plus inique, le plus impie[3]. Son faste, ses mœurs abominables, les vices qu'il a répandus, ses lupanars de jeunes garçons ont été la souillure du monde. Le peuple de Dieu finira par régner; il sera pour tous les mortels le conducteur de la vie[4]. Le jugement de Dieu sur les païens s'exercera par le sang, par le feu[5].

Cette sibylle juive a sûrement les idées les plus morales, les plus pures, les plus élevées. Elle apostrophe la Grèce comme une sœur égarée[6]. Elle l'aime; tout le mal vient de l'idolâtrie, funeste invention de quelques rois pervers, très anciens. Le monothéisme était à l'origine; il est primitif.

O Grèce, pourquoi as-tu mis ta confiance en des hommes, en

1. *Carm. sib.*, III, 165 et suiv.
2. III, 175 et suiv.
3. Comp. l'Apocal. d'Esdras. *Orig. du christ.*, V, 368.
4. Βίου καθοδηγοί.
5. III, 286, 287, 670 et suiv.
6. *Carm. sib.*, III, 545 et suiv.

des princes mortels [1], qui ne peuvent échapper à la fatalité de la mort? Pourquoi offres-tu de vains présents à des morts, et sacrifies-tu à des idoles? Qui t'a mis cette erreur dans l'esprit? Qui t'a portée à cet attentat de quitter la face du Grand Dieu? Ah! plutôt révère le nom du Père de toute chose; que ce nom ne te soit plus inconnu! Il y a quinze cents ans que régnèrent sur les Grecs des rois superbes, qui introduisirent parmi les mortels les premiers maux, les corrompirent par le culte de nombreuses idoles de dieux ayant subi la mort, et vous remplirent ainsi l'esprit de choses vaines. Mais, quand la colère du Grand Dieu s'appesantira sur vous, alors vous reconnaîtrez la face du Grand Dieu. Toutes les âmes humaines, avec de grands gémissements, levant leurs mains vers le vaste ciel, commenceront à invoquer le Grand Roi et sa protection, et à chercher qui pourra les délivrer de sa grand colère.

Eh bien! apprends ceci et grave dans ton esprit tous les maux qui surviendront dans le cours des années. Quand la Grèce, qui a offert vainement en sacrifice les bœufs et les taureaux mugissants, offrira en holocauste ses victimes au temple du Grand Dieu, elle évitera les malheurs de la guerre, la terreur et la peste, elle secouera de nouveau le joug de la servitude.

Le judaïsme est la lampe sacrée qui conservera dans le monde la lumière de la vérité.

Soumis aux volontés et aux desseins du Très Haut [2], ces hommes pieux honorent le temple du Grand Dieu par des libations, des viandes brûlées, de saintes hécatombes, des sacrifices de taureaux surnourris... Vivant dans la justice et dans l'observance de la loi du Très Haut, ils habiteront, parfaitement

1. L'auteur juif, pleinement évhémériste, croit que les dieux sont d'anciens rois divinisés. Voir *Mém. sur Sanchoniathon* (Acad. des Inscr., t. XXIII, 2e partie).

2. III, 573 et suiv.

heureux, leurs villes et leurs grasses campagnes [1]. Exaltés par l'Immortel, devenus prophètes du genre humain [2], ils lui apporteront une grande joie. A eux seuls le Grand Dieu a donné la sagesse, la foi et de bonnes pensées du cœur. Préservés de vaines erreurs, ils ne révèrent point des simulacres de dieux, ouvrages fabriqués par les hommes, avec l'or, l'airain, l'argent, l'ivoire, le bois, la pierre, l'argile, ouvrages peints de vermillon, représentant des formes d'animaux et tout ce que les mortels, dans leur fol égarement, adorent. Mais ils lèvent vers le ciel leurs mains pures, que le matin, au sortir de leur lit, ils purifient dans l'eau; ils honorent Dieu, toujours grand et immortel, et ensuite leurs parents; en outre, plus que tous les hommes, ils se souviennent de la sainteté du lit nuptial. Ils ne se livrent pas à un impur commerce avec de jeunes garçons, comme les Phéniciens, les Égyptiens, les Latins, les Grecs, les Perses, les Galates, tous les Asiatiques enfin, qui violent et transgressent les chastes lois du Dieu immortel.

A cause de cela, l'Immortel enverra à tous les mortels des malheurs, la famine, les douleurs, les gémissements, la guerre, la peste et les souffrances qui font verser des larmes. Car ils n'ont pas voulu honorer saintement le Père immortel de tous les hommes; ils ont honoré des idoles et vénéré les ouvrages de leurs propres mains. Les mortels eux-mêmes les renverseront ces idoles, et, par honte, les cacheront dans les fentes des rochers, lorsqu'un nouveau roi d'Égypte régnera sur ce pays (ce sera le septième de la dynastie grecque fondée par les Macédoniens, hommes vaillants [3]), et que viendra d'Asie un grand roi,

1. On remarquera l'eschatologie de notre auteur; pas de Messie, pas de paradis.

2. Passage difficile et lacuneux. J'adopte la traduction de M. Delaunay.

3. Cf. III, 192-193, 316-318. Cette formule, chez notre auteur, est synonyme de « temps présent. Νέος (vers 608) veut dire « nouvellement intronisé », non « jeune ».

aigle ardent, qui couvrira toute la terre de fantassins et de cavaliers, brisera tout, remplira tout de maux, et renversera le royaume d'Égypte, puis, ayant pris toutes les richesses, s'éloignera sur les vastes plaines de la mer [1].

Alors devant le Grand Dieu, le Roi Immortel, ils fléchiront le genou sur la terre fertile; les ouvrages fabriqués de main d'homme seront la proie du feu. Et alors Dieu donnera aux hommes une grande félicité; car la terre, les arbres, les immenses troupeaux de brebis fourniront aux hommes des fruits véritables, du vin, du miel doux, du lait blanc et du froment, qui est la meilleure de toutes les nourritures pour les mortels...

L'auteur croit donc, comme l'auteur du livre de Daniel et tous les faiseurs d'apocalypses, que le but final de l'évolution humanitaire est à la veille de se réaliser. La conversion du monde au judaïsme et la fin de l'idolâtrie vont avoir lieu dans quelques années. La guerre, le plus grand des maux, pour celui qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme, disparaîtra du monde.

Et alors Dieu enverra de l'Orient un roi qui fera cesser sur toute la terre la guerre funeste; [des fauteurs de guerre] il tuera les uns et imposera aux autres des traités de paix. Il ne fera point tout cela de son propre dessein, mais pour obéir aux ordres sages du Grand Dieu. Et le peuple du Grand Dieu sera comblé de magnificences et de richesses, d'or, d'argent et de pourpre; la terre fertile et la mer seront remplies de biens...

De nouveau [2], les fils du Grand Dieu vivront paisiblement

1. L'auteur regarde comme imminente une conquête de l'Égypte par la Syrie, qui n'eut pas lieu.

2. *Carm. sib.*, III, v. 702 et suiv.

autour du temple, se réjouissant des dons du Créateur, du juste juge, du Monarque, qui seul les défendra, les environnant d'un feu brûlant comme d'un mur. Ils seront à l'abri de la guerre dans les villes et dans les campagnes. La main de la guerre funeste ne pèsera plus sur eux. L'Immortel combattra pour eux; le bras du Saint les couvrira. Et alors toutes les îles et les villes diront : « Combien l'Immortel aime ces hommes ! en toute occasion il combat avec eux et leur vient en aide, ainsi que le ciel, la lune et le divin soleil. »

Et de leurs bouches sortiront de doux chants : « Venez, tombons tous à terre, prions le Roi immortel, le Dieu Grand et Très Haut. Envoyons des offrandes à son temple, puisqu'il est l'unique souverain. Tous, proclamons la loi du Dieu Très Haut, qui est de toutes les lois de la terre la plus juste. Nous nous étions égarés loin du sentier de l'Immortel, et, dans notre folie, nous adorions des images en bois, fabriquées par nos mains, les images d'hommes morts. »

Les âmes des hommes devenus fidèles s'écrieront :

« Venez ! avec le peuple de Dieu, tombons sur notre face ; célébrons par des chants le Dieu créateur dans nos maisons. Pendant sept ans, parcourons la terre pour ramasser les armes meurtrières, les boucliers, les javelots, les casques, les flèches, les traits homicides : faisons-en un feu de joie ; pendant sept ans, on ne coupera plus de bois de chêne dans les forêts pour alimenter la flamme du feu ».

Parfois l'auteur se défie de ses illusions, et tâche d'effrayer cette Grèce, qu'il voit si hostile à Israël et qu'il désespère de gagner.

Ah ! Grèce infortunée [1], dépose tes pensées d'orgueil. Si tu as souci de toi-même, prie l'Immortel au grand cœur. Envoie

1. *Carm. sib.*, III, 732 et suiv

dans cette ville [1] le peuple irrésolu [2] qui est originaire de la grande terre sainte. N'agite pas Camarina : mieux vaut que Camarina ne soit pas agitée. Ne tire point le léopard de son repos, de peur de t'attirer quelque malheur. Modère-toi ; ne garde pas dans ton sein l'audace orgueilleuse et cruelle qui te pousse à cette lutte terrible. Sers le Grand Dieu, afin d'avoir part avec eux [3], quand viendra le jour redoutable du jugement.

Ce jugement de Dieu est toujours conçu comme précédé de fléaux effroyables [4].

Du Ciel tomberont sur la terre des glaives de feu [5], des torches immenses tomberont aussi et flamboieront au milieu des hommes. La terre, la grande mère de tout, sera, dans ces jours, secouée par la main de l'Immortel. Les poissons de la mer, toutes les bêtes de la terre, les familles innombrables des oiseaux, toutes les âmes des hommes, toutes les mers frissonneront devant la face de l'Immortel ; ce sera une terreur. L'Immortel brisera les sommets escarpés et les hauteurs des montagnes, et le noir Érèbe apparaîtra à tous les regards. Au haut des airs, les grottes dans les montagnes élevées seront pleines de cadavres ; les rochers dégoutteront de sang et formeront des torrents qui inonderont la plaine. Les remparts solidement construits tomberont tous à terre ; les hommes infortunés resteront sans défense, parce qu'ils ont méconnu la loi et le jugement du Grand Dieu, et parce que, dans votre égarement, vous vous êtes tous précipités, brandissant vos lances, contre le saint Lieu [6]. Et Dieu les jugera tous par la guerre, par le glaive, par le feu,

1. Sans doute à Jérusalem.
2. Allusion obscure à quelque événement du temps.
3. Avec les saints.
4. Comparez les Évangiles synoptiques et l'Apocalypse.
5. *Carm. sib.*, III, 672 et suiv.
6. Comparez v. 663 et suiv.

par une pluie diluvienne. On verra tomber du ciel du soufre, des pierres et une grêle terrible. La mort sera sur tous les quadrupèdes. Et alors les hommes reconnaîtront le Dieu immortel, qui accomplit ces choses. La plainte et la clameur des mourants s'élèveront de la terre immense; puis tous, muets, resteront étendus, baignés dans le sang. Et la terre boira le sang des hommes; les bêtes féroces se rassasieront de leurs chairs.

Puis vient l'ère du bonheur parfait. La sibylle ici ne fait guère que copier le second Isaïe.

La terre, qui produit tout [1], donnera aux mortels d'excellents fruits, du froment, du vin et de l'huile. Du ciel coulera le doux breuvage d'un miel exquis; les arbres prodigueront leurs fruits; les gras troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres se multiplieront à l'infini. L'Immortel fera jaillir des sources délicieuses de lait blanc comme la neige. Les villes regorgeront de biens; les champs seront fertiles. Plus de glaive, plus de tumulte sur la terre; plus de ces secousses profondes qui ébranlent le sol gémissant; plus de guerre, plus de sécheresse, plus de famine, plus de grêle malfaisante et meurtrière pour les fruits. Une grande paix régnera sur toute la terre; les rois garderont invariablement leurs traités; l'Immortel dans le ciel étoilé donnera aux hommes par toute la terre une loi commune, qui enseignera ce qu'il faut faire aux infortunés mortels...

Et alors surgira un royaume [2], qui durera éternellement et s'étendra sur l'humanité entière. Celui qui a donné aux hommes pieux une loi sainte, a promis de leur ouvrir la terre, le monde, les portes des bienheureux, toutes les délices, l'esprit immortel et l'éternelle félicité. De toute la terre, on portera de l'encens et des présents à la maison du Grand Dieu; et il n'y aura pas d'autre maison à vénérer pour les générations à venir que celle que

1. *Carm. sib.*, III, 744 et suiv.
2. *Ibid.*, III, 766 et suiv.

Dieu a proposée au respect des hommes fidèles. Les mortels l'appelleront le Temple du Grand Dieu[1].

Tous les sentiers de la plaine, les rochers escarpés, les hautes montagnes, les flots furieux de la mer seront faciles à parcourir dans ces jours. Une paix et une félicité profondes régneront sur la terre. Les prophètes du Grand Dieu supprimeront le glaive; car ils seront les juges et les rois équitables des mortels. Il y aura parmi les hommes des richesses qui ne seront pas acquises par l'injustice[2]. Ce sera la judicature et la magistrature du Grand Dieu.

Réjouis-toi, jeune fille[3], tressaille d'allégresse; c'est une félicité éternelle que t'assure Celui qui a créé le ciel et la terre. Il habitera en toi; à toi appartiendra l'immortelle lumière. Les loups mêlés aux agneaux mangent l'herbe sur les montagnes; les léopards et les chevreaux paîtront ensemble; les ours vagabonds seront parqués avec les génisses. Le lion carnassier mange la paille de la crèche comme le bœuf; et de tendres enfants les conduisent enchaînés. La bête féroce rampera inoffensive sur le sol. Les dragons dormiront avec les enfants sans leur nuire : car la main de Dieu sera sur eux[4].

Je te dirai un signe évident[5] qui te fera connaître quand la fin de toutes choses doit arriver sur la terre. Lorsque, dans le ciel étoilé des nuits, on verra des glaives, après le soir ou avant l'aurore; lorsque des pluies de poussière fondront du ciel sur toute la terre; lorsque, la clarté du soleil s'éteignant à midi dans le firmament, les rayons de la lune apparaîtront, et, revenant en arrière, éclaireront la terre; lorsque se produira le signe des rochers suant des gouttes de sang; quand vous verrez dans

1. Lisez sûrement Νηόν au lieu de Υἱόν, nonobstant Lactance, IV, VI.

2. *Omnis dives iniquus aut hæres iniqui.* Saint Jérôme.

3. Vierge fille de Sion. Cf. Zach., II, 10.

4. Cf. Isaïe, XI, et second Isaïe.

5. *Carm. sib.*, III, 795 et suiv.

les nuages un combat de fantassins et de cavaliers [1], et dans l'air des vapeurs pareilles à la représentation d'une chasse de bêtes féroces ; c'est qu'alors le Dieu qui habite le ciel va mettre fin à la guerre. Mais il faut auparavant que tous les hommes sacrifient au Grand Roi.

1. Comparez II Macch., ch. v, et Josèphe, Tacite, dernier siège de Jér. Comparez Virgile, mort de César, *Concurrere acies.*

CHAPITRE X

LES DOUX POSSÉDERONT LA TERRE.

La sibylle de 140 prenait ainsi congé de son lecteur :

Voilà ce que je te prédis après avoir, dans mon délire, quitté les longs murs de Babylone en Assyrie, annoncé aux hommes le feu destiné à la Grèce et les châtiments de Dieu, prophétisé aux mortels les énigmes divines. Les hommes diront faussement que je suis originaire d'une autre patrie, d'Érythrée en Grèce; ils diront que je suis la Sibylle, fille de Circé et de Glaucus[1]; ils m'appelleront folle, mensongère. Mais, quand tout sera accompli, alors vous vous souviendrez de moi, et nul ne m'appellera plus

1. Γνωστεῖο est sûrement pour Γλαύκειο. Virg. *Æneid.*, VI, 36. Cf. Lactance, *Inst. div.*, I, VI.

folle; on m'appellera la grande prophétesse de Dieu.

Voilà sûrement des arguments critiques bien faibles, et si quelque Hellène s'y laissa prendre, ce ne put être qu'un homme d'éducation inférieure. Mais le vrai argument du judaïsme, c'était la vie juive. Heureux, gais, honnêtes, acceptant leur infériorité, les Juifs paraissaient de vrais sages, des espèces de philosophes à leur manière. Ils tranchaient sur l'immoralité grecque et sur la bassesse égyptienne. Leurs mœurs étaient pures [1]; leur physionomie, comme celle des premiers chrétiens, douce et reposée. Je me figure que parmi ces nombreux portraits égyptiens, de l'époque ptolémaïque et romaine, qu'on a trouvés de nos jours [2], sont des portraits de Juifs et de Syriens. Ils ont quelque chose de tendre, de faible, d'aimable. En les voyant, on conçoit la vérité du mot qu'on prête à Jésus : « Les doux posséderont la terre. »

Certes, on peut dire aussi les naïfs. Quoi de plus

1. La pédérastie, vice si répandu en Orient, leur était inconnue. Aucune loi juive n'y fait allusion. Saint Paul y voit le vice propre des Grecs; Rom., I, 27; *Carm. sib.*, III, 185-186.

2. Collection Graf, trouvée à Rubayat, dans le Fayoum. Un de ces portraits sur bois paraît porter au revers des caractères araméens. Plusieurs sont eunuques, reconnaissables au ruban à l'oreille.

enfantin que l'idée de l'auteur, que la justice serait beaucoup plus grande dans le monde si la justice était administrée par Dieu lui-même, c'est-à-dire par des prophètes ou des prêtres[1] ! S'il eût vécu à Jérusalem, il aurait reconnu que le pouvoir exercé au nom d'une religion est plus dur que celui qui vient de n'importe quel pouvoir profane, que les Romains, comparés aux Asmonéens, auraient dû être considérés comme des libérateurs. La théocratie ne veut pas voir qu'en définitive les choses humaines seront toujours gérées par des hommes, plus ou moins éclairés, et que l'organisation théocratique n'est pas celle qui fait arriver au pouvoir les plus sages. Les juges émanant d'un pouvoir théocratique auront les mêmes défauts que les juges émanant du pouvoir civil. Ce n'est pas la peine de changer. Ce qui serait désirable, ce serait de rendre la masse des hommes plus morale et plus éclairée.

Les oracles sibyllins des Juifs d'Alexandrie n'atteignirent pas leur but le plus prochain : ils furent peu lus par la population hellénique. Mais la graine semée trouve toujours le coin de terre où elle germe. Cent ans après, les mêmes idées revê-

1. III, 781-783.

taient à Rome une forme exquise sous la plume du plus délicat des poètes[1].

Le dernier âge chanté par les poèmes cuméens est venu; la grande série des siècles nouveaux commence. Voici que revient la Vierge, que reviennent les jours de Saturne; une nouvelle humanité descend du haut du ciel... C'est la fin de l'âge de fer, le lever pour le monde entier de l'âge d'or... Toutes les traces du crime inné, les terreurs qui nous assiégeaient disparaîtront... La terre produira pêle-mêle le lierre et le baccaire, la colocase et l'acanthe; la chèvre reviendra à la ferme les mamelles gorgées de lait; le troupeau ne craindra plus l'attaque des lions... Mort au serpent! mort à l'herbe trompeuse qui empoisonne! l'amome assyrien poussera sans culture... Partout la plaine jaunissant sous l'épi qui ondule, la grappe rougissante suspendue aux pampres de la vigne sauvage, le chêne dur comme le fer suant un miel exquis... On verra le marin dire adieu à la mer; le pin qui se dresse sur le navire renoncera aux trafics; chaque sol produira toute chose. La terre n'endurera plus la herse; la vigne ne subira plus le tranchant de la serpe; le laboureur détellera le joug du cou des taureaux. La laine, pour présenter les plus belles couleurs, n'aura plus besoin d'un mensonge; dans les prés, le bélier changera sa toison naturelle contre une toison de pourpre et de safran; l'agneau se revêtira en paissant d'une robe d'incarnat. « Filez, filez de tels siècles », ont dit à leurs fuseaux les Parques, d'accord avec la divinité immuable du Destin... Voyez comme tout tressaille de joie, au sentiment du siècle à venir.

Impossible, selon nous, de méconnaître la ressemblance. Virgile, si au courant de la littérature alexandrine, a très probablement connu notre

1. Virg., *Ecl.* IV.

poème ou, si l'on veut, quelque autre publication du même genre[1]. Il y puisa l'esprit sibyllique, le sentiment profond de l'avenir qui font de lui le prophète du monde païen, presque un chrétien[2]. Son âme tendre, religieuse à notre manière, son besoin d'espérer s'attachèrent à ces rêves. Le bel état d'équilibre religieux où se tenait Virgile, cette façon de tout aimer sans rien croire, qui lui donne parfois des notes d'une profondeur inexprimable, venait en partie d'un paquet de mauvais vers qu'il reçut un jour d'Alexandrie et qu'il lut comme il lisait tout. On se demande si en écrivant les prodiges de la mort de César[3] il ne se rappela pas également le passage du poème sibyllin que nous avons cité[4].

Rien de plus faux que les catégories trop absolues dans l'ordre intellectuel et moral. Ces hexamètres alexandrins de l'an 140 avant Jésus-Christ sont l'analogue de nos *vers latins* du collège, pleins de chevilles. Ils ont eu plus d'influence que le plus

1. Cela est bien plus vraisemblable que de supposer Virgile lisant Isaïe. La version grecque des livres hébreux circula peu, et, si elle fût tombée entre les mains de Virgile, elle l'eût rebuté par ses passages inintelligibles.

2. Légende de Virgile chrétien.

3. Georg., I, 464 et suiv.

4. III, 672 et suiv.; 795 et suiv. Voir ci-dessus, p. 96 et 98.

beau poème classique. Ils ont été une des bases du christianisme; nous avons cru, parce que saint Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance, tant d'autres ont cru que ces mauvais vers étaient vraiment de la sibylle Érythrée. Lactance, qui pouvait citer Isaïe, cite de préférence la sibylle qui le copie[1]. Cette sibylle prévoit qu'on l'appellera folle et menteuse[2]; elle a raison assurément. Non, ce n'est pas l'Érythrée, ce n'est pas Taraxandre[3], qui a écrit ces mauvais vers. Mais ces vers disent vrai. Il y a un jugement de Dieu, il y a une mesure absolue des choses morales. Il y a une réalité des choses. Le témoin que nous cherchons au ciel existe ailleurs qu'au dedans de nous-mêmes. Il y a un avenir pour l'humanité. Toutes les peintures qu'on en fera seront enfantines; et pourtant les utopies, les chimères socialistes sont vraies dans leur ensemble. Il viendra quelque jour un Virgile qui tirera de ce fatras un rêve d'or. Le messianisme de l'avenir aura ses racines dans un fumier près duquel nous avons tous passé avec dédain.

La religion est une imposture nécessaire. Les

1. Lact. *Inst. div.*, VII, 24.
2. Μαινομένην ψεύστειραν.
3. Nom de la sibylle de Cumes, « celle qui trouble les hommes ».

plus gros moyens de jeter de la poudre aux yeux ne peuvent être négligés avec une aussi sotte race que l'espèce humaine, créée pour l'erreur, et qui, quand elle admet la vérité, ne l'admet jamais pour les bonnes raisons. Il faut bien alors lui en donner de mauvaises. En ce sens, l'Érythrée fut vraie prophétesse. Ses vers apocryphes ont pris place au fin fond du cœur de l'humanité. On croira parce qu'elle a cru; on espérera parce qu'elle a espéré. *Teste David cum sibylla.* Vive le faussaire qui a si bien si réussi!

La littérature sibylline, du reste, était loin d'être close. Ces oracles se refaisaient sans cesse, et rien n'est plus difficile que de dater de pareils morceaux, toujours en mauvais vers, mais pleins des sentiments les plus purs. On dirait une même école, animée du même esprit, se continuant à travers les siècles. A chaque événement grave intéressant l'histoire religieuse, nous retrouverons les impressions de ce juge permanent, appréciant toute chose au point de vue d'Israël, justifiant l'adage : La sibylle vit toujours[1]!

1. *Orac. sib.*, III, 808 et suiv. *Orig. du christ.*, VI, 18, note 1.

CHAPITRE XI

ARISTOBULE Ier, ALEXANDRE JANNÉE

Le manque d'une règle fixe pour l'hérédité fut le malheur de la dynastie asmonéenne et amena une série de crimes de famille comme on en trouve dans toutes les dynasties orientales, étrangères à l'hérédité de mâle en mâle et d'aîné en aîné. La raison en était dans le cumul en la même personne du souverain sacerdoce et du principat. Une combinaison qui se présentait à l'esprit des souverains éclairés était de laisser après leur mort le gouvernement temporel à leur veuve et la dignité de grand prêtre à leur fils aîné. Cet arrangement répondait aux vues des pharisiens, dont l'idée fixe était de séparer les deux pouvoirs. Comme les femmes leur étaient dévouées[1], les causes de conflit étaient bien

1. Voir ci-dessus, p. 48.

moindres avec une régente, qui ne pouvait avoir que des complaisances à l'égard du sacerdoce, ainsi que nous le verrons plus tard pour Alexandra.

Il semble bien que Jean Hyrcan eut avant Alexandre Jannée une idée analogue. Il aurait voulu qu'après sa mort le pouvoir fût exercé par sa femme et que le pontificat passât à l'aîné de ses cinq fils, Juda, dont le nom grec était Aristobule. Les pharisiens, naturellement, durent se montrer favorables à une telle combinaison. Mais elle échoua totalement. Aristobule voulut le pouvoir dans les mêmes conditions que son père et s'en empara avec le secours de l'armée. Il fit arrêter sa mère et emprisonner ses frères, à l'exception d'Antigone, le second des fils de Jean Hyrcan, pour qui il avait une vive affection. Les pharisiens, furieux du mauvais succès de leur intrigue, présentèrent la chose sous un jour odieux et répandirent sur Aristobule les plus noires calomnies. Les crimes dont on charge la mémoire de ce prince paraissent avoir été des inventions de ce parti rogue et malveillant, dont toutes les malignités étaient accueillies par l'opinion avec beaucoup de légèreté[1].

1. Jos., *Ant.*, XIII, x, 5; xv, 5; XVIII, i, 2. Nouveau rapprochement avec les jansénistes.

S'il fallait en croire les récits mis en circulation par les fanatiques, Aristobule aurait fait emprisonner sa mère, puis l'aurait laissée mourir de faim dans les fers[1]. Une telle monstruosité est bien invraisemblable. Par ailleurs, Aristobule semble avoir été un bon souverain; Timagène d'Alexandrie, historien si sérieux, lui donnait les plus grands éloges[2], et Josèphe lui-même, tout en lui attribuant de pareils crimes, lui reconnaît de rares qualités[3].

Dès son avènement, Juda Aristobule prit le titre de roi et le diadème royal. Il en avait sans doute été question dès le temps de Jean Hyrcan[4]. On pensait de la sorte mater l'opposition des pharisiens. Ce titre ne figure pas cependant sur ses monnaies, qui portent simplement, comme celles de Jean Hyrcan :

JUDA, GRAND-PRÊTRE, ET LE SÉNAT DES JUIFS[5]

Aristobule, nous l'avons dit, avait la plus grande affection pour son frère Antigone et il l'associa

1. Jos., *Ant.*, XIII, XI, 1 ; *B. J.*, I, III, 1.

2. Ἐπιεικὴς ἐγένετο οὗτος ὁ ἀνὴρ καὶ πολλὰ τοῖς Ἰουδαίοις χρήσιμος. Cité par Josèphe, *Ant.*, XIII, XI, 3, d'après Strabon.

3. Josèphe, *ibid.*

4. Strabon, XVI, II, 40, fait dater la royauté d'Alexandre Jannée.

5. Madden, p. 81-83. Cf. Jos., *Ant.*, XX, X.

d'abord à la royauté. Puis vinrent les soupçons ordinaires en des situations aussi gauches. Aristobule fit tuer son frère bien-aimé, puis mourut de remords. Tout cela est douteux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Aristobule, en son règne d'un an, rendit les plus grands services à la nation juive et fit en Iturée une guerre des plus heureuses. Ce pays répondait à la Batanée et au Hauran, et était comme un prolongement du Galaad[1]. Il l'annexa en partie à la Judée; selon l'usage, il força les habitants du pays à adopter la vie juive et à se faire circoncire.

Comme un grand nombre de souverains orientaux de ce temps[2], Aristobule se décorait du titre de Philhellène[3]. De même que son père, au moins dans ses derniers temps, il était mal avec les pha-

1. Il y eut des Ituréens dans le Liban; mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit ici. Cf. *Miss. de Phén.*, p. 248, 856 *b*, 858. Les Ituréens du Liban paraissent avoir habité au-dessus de Byblos et de Tripoli. Impossible de supposer que les circoncisions forcées d'Aristobule soient allées jusque-là; en tout cas, il n'en resta aucune trace. Au contraire, la Batanée et le Hauran furent terre judaïsée, au moins depuis Hérode. Cf. Luc, III, 1. *Ituræos in Libano monte* (*Eph. epigr.*, IV, 538) sont les Ituréens extravasés; ou bien le Djébel-Hauran a pu être pris pour une prolongation du massif du Liban.

2. Chez les Parthes, chez les Nabatéens, en Comagène.

3. Jos., *Ant.*, XIII, XI, 3.

risiens, et la manière injuste dont l'histoire l'a traité vient surtout des haines féroces qu'il avait suscitées.

A la mort d'Aristobule, sa veuve Salomé, dite en grec Alexandra[1], ordonna de mettre en liberté les trois frères du roi défunt et fit proclamer roi et grand-prêtre Jonathan, ou (par abréviation) Jannée, dit en grec Alexandre, qui paraissait le meilleur et le plus modéré. En même temps, elle l'épousa, quoiqu'elle fût sensiblement plus âgée que lui[2]. C'était une personne de grande capacité

1. Eusèbe, saint Jérôme, la Chronique pascale, le Syncelle (Eusèbe, *Chron.*, édit. Schœne, II, 130, 134, 135; Comp. saint Jér., *Comm. in. Dan.*, IX, 24 et suiv.) disent que son nom hébreu était Σαλίνα ou Σαλινά. ΣΑΛΑΙΝΑ paraît une faute pour ΣΑΛΔΙΝΑ, qu'on peut être tenté de rapprocher de ܨܕܢ, nom de la princesse ensevelie dans le sarcophage du Tombeau des rois qui est au Louvre, mais qui semble bien être un titre d'honneur, comme سيدنا. « Notre Dame », qu'on lui donnait en lui parlant.

2. Il est sûrement étrange que Josèphe (*Ant.*, XIII, XII, 1) ne le dise pas; mais on est comme forcé de l'admettre. Ce qui est inadmissible, c'est que Alexandra ait eu soixante-treize ans à sa mort (Jos., *Ant.*, XIII, XVI, 6). Elle aurait eu, en effet, seize ans de plus que son mari (Comp. Jos., *Ant.*, XIII, XV, 5); elle l'aurait épousé à trente-neuf ans, et elle en aurait encore eu deux fils. Il est probable que soixante-treize est une exagération. Supposons qu'Alexandra soit morte à soixante ans, on obtient des combinaisons vraisemblables. Il est singulier que ses enfants (Jos., *Ant.*, XIII, XV, 5; XVI, 2) soient toujours présentés comme en bas âge à la mort de Jannée.

et qui plus tard joua un rôle de première importance.

Alexandre Jannée avait alors vingt-deux ans. Il régna vingt-six ou vingt-sept ans (104-78 av. J.-C.), et ce fut un assez bon règne, d'abord parce qu'il fut long, ensuite parce qu'Alexandre Jannée, à part son trop grand goût pour la guerre, fut un souverain assez estimable. En montant sur le trône, il ne commit que le *minimum* de cruautés jugées nécessaires en Orient pour la sécurité d'un règne. Il fit mourir un de ses frères dont il craignait l'ambition ; il laissa vivre l'autre, qui ne demandait qu'à rester obscur.

Alexandre Jannée tourna d'abord ses armes vers le littoral, où des villes importantes, Acre, Dora, la tour de Straton, Gaza, restaient en dehors de la domination judaïque. Les succès furent divers. Acre, avec un patriotisme admirable, échappa pour toujours à la domination juive et mérita de rester ville libre. L'Égypte se mêla de l'affaire ; ce fut un *imbroglio* sans nom de perfidies et de volte-faces[1]. Dora et la tour de Straton avaient un tyran nommé Zoïle, qui se défendit énergiquement, mais dut enfin céder. Les acquisitions des Juifs s'étendirent

1. Jos., *Ant.*, XIII, XII.

à Gaza, Raphia et Anthédon. La ruine de Gaza fut effroyable. Le siège dura un an; la population fut exterminée (96 ans av. J.-C.). Tout l'ancien pays des Philistins, excepté Ascalon, tomba ainsi au pouvoir d'Israël, après mille cinq cents ans de rivalité acharnée.

Au delà du Jourdain, Jannée prit Gadare et Amatha[1]. Les pays de Galaad et de Moab furent soumis. Au contraire, Théodore, fils de Zénon Cotylas, avait réussi à continuer dans ces parages l'œuvre de son père; il se releva d'une première défaite et ne fut jamais réduit par les Asmonéens.

Depuis le commencement de son règne, Alexandre Jannée s'était appuyé sur la coterie sadducéenne, et les mécontentements des pharisiens n'avaient fait que s'envenimer. Hardis, impertinents, sûrs de l'approbation du bas peuple[2], ces terribles opposants ne reculaient pas devant ces outrages publics qu'un pouvoir supporte difficilement. Une année, à la fête des tabernacles, probablement en 95 avant Jésus-Christ, il arriva un incident des plus graves[3]. Pendant qu'Alexandre Jannée officiait comme grand-prêtre, les Juifs qui assistaient à la céré-

1. *Amatha* sur le Jourdain (Wadi Adjloun).
2. Récit de Siméon ben-Schatah. Derenbourg, p. 96-98.
3. Jos., *Ant.*, XIII, xiii, 5. Comp. Talm. de Bab., *Succa*, 48 *b*.

monie, et qui portaient, selon l'usage, le *loulab*, sorte de bouquet formé de palmes et de branches de citronnier et le cédrat ou *ethrog*, se livrèrent à un scandale inouï, Alexandre Jannée venait de monter à l'autel, lorsque toute l'assistance, rappelant la scène d'Éléazar sous Jean Hyrcan, s'écria qu'il était indigne du pontificat, parce qu'il était né d'un esclave. Les palmes et les cédrats volèrent en même temps sur la tête du grand-prêtre. L'affront était impossible à supporter. Jannée furieux fit charger sa garde, composée de mercenaires de Pisidie et de Cilicie. Le massacre fut terrible. Josèphe prétend que six mille partisans des pharisiens restèrent sur le pavé du temple. Jannée fut ulcéré; il fit élever une barrière de bois autour de l'autel et de la partie du temple où les prêtres seuls avaient accès. Précaution inutile. Le mal était dans l'union du sacerdoce et de la royauté. La royauté a des droits, des priviléges, des exigences. L'âme pieuse devait être blessée de voir des hommes souillés de sang, des monstres, officier à l'autel du Dieu de sainteté.

Les ennemis des cléricaux n'ont pas le droit, accordé aux autres hommes, d'être quelquefois malheureux. Jannée ayant, peu après la scène scandaleuse de la fête des tabernacles, entrepris

une expédition contre Obédas, roi des Nabatéens, fut battu à plate couture. Après cet échec, il rentra à Jérusalem, où il trouva le peuple exaspéré contre lui. Pour le coup, le mécontentement devint une véritable guerre civile. Selon Josèphe, toujours porté à l'exagération, cette guerre dura six ans et coûta la vie à cinquante mille Juifs. Jannée, avec ses mercenaires, sut tenir tête à son peuple ; mais enfin il fallut céder. Jannée se décida à faire le premier des propositions de paix. Mais le Juif enragé n'entend pas facilement raison. « Enfin que voulez-vous de moi ? » demandait-il aux insurgés. « Que tu meures », lui fut-il répondu[1].

Alors se passa quelque chose d'incroyable. Le peuple, vers 88 avant Jésus-Christ, appela à son secours le roi séleucide Démétrius III Eukæros, contre le petit-fils de Simon, l'arrière-petit-fils de Mattathiah ! Telles sont les passions religieuses. Jannée était un Juif rigoureux, nous dirions même fanatique; il exterminait des populations pour agrandir les frontières du royaume circoncis, et les petits-fils de ceux que ses ancêtres avaient délivrés appellent contre lui un des successeurs d'Antiochus, pour une légère nuance de dévotion, pour

1. Jos., *Ant.*, XIII, XIII, 5.

une façon un peu différente d'interpréter la même loi.

Démétrius Eukæros espéra rendre à l'empire séleucide des provinces nécessaires à son intégrité. Il entra en Palestine et alla camper avec son armée devant Sichem, où les démocrates de Jérusalem vinrent le rejoindre. Jannée accourut bravement; mais il fut vaincu et forcé de se réfugier dans les montagnes d'Éphraïm.

La dynastie asmonéenne avait, cependant, plus de racines que n'avaient cru des agitateurs brouillons. Quand on vit que la conséquence de tout cela serait le rétablissement de l'autorité séleucide, on fit des réflexions. L'entrée d'Eukæros à Jérusalem parut peu désirable; on eut pitié du souverain qu'on avait étourdiment réduit à l'extrémité; six mille soldats se rangèrent du côté de Jannée. Eukæros ne vit plus d'avantage à se mêler à des haines aussi féroces; il se retira avec son armée, laissant les Juifs vider leurs querelles entre eux.

La guerre civile était loin d'être finie. Vers 87, Jannée, ayant réussi à rejeter les principaux chefs des séditieux dans une petite place appelée Bethomé, en fit le siège et ramena tous les prisonniers à Jérusalem. Ils furent, dit-on, crucifiés au

nombre de huit cents; durant leur longue agonie, on égorgeait devant eux leurs femmes et leurs enfants. Pendant ce temps, le roi donnait un festin à ses maîtresses; la scène se passait sous leurs yeux. Cet acte odieux valut à Jannée le surnom de Thrakidas[1]. La nuit qui suivit cette horrible exécution, huit mille Hiérosolymites quittèrent la ville et n'y rentrèrent plus avant la mort de Jannée[2]. Répétons ici ce que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire. L'histoire de ces temps nous a été transmise par les pharisiens, cancaniers, exagérateurs, se plaignant toujours. Jannée sûrement fut cruel; mais il n'est pas probable qu'il soit allé jusqu'aux atrocités qu'on mit sur son compte. La blessure faite à la conscience juive se cicatrisa. A partir du siège de Bethomé et des sévérités qui en furent la conséquence, la paix publique ne fut plus troublée.

La guerre extérieure continuait sans interruption. Antiochus XII Dionysos réclama le passage à travers la Judée pour aller combattre les Arabes. Jannée refusa et bâtit un fossé fortifié de Caphar-

1. Cf. Θρᾴκιον, Jos., *Ant.*, XVII, VIII, 3; = « bourreau » Munk, *Palest.*, p. 532, col. 2, note; Derenbourg, p. 101, note 1.
2. Talm. de Bab., *Sota*, 47 *a*, *Sanhédrin*, 107 *a*. Cf. Der., 94, note; 99 et suiv.

saba à Joppé. Antiochus le franchit, mais il fut vaincu et tué par les Arabes. Hareth, roi des Nabatéens, étant devenu roi de Damas, voulut aussi traverser la Judée. Jannée tenta encore de lui barrer le passage. Il fut battu à Adida, près de Lydda, et dut acheter chèrement la retraite du vainqueur.

La dernière campagne de Jannée (de 84 à 81 av. J.-C.) fut une des plus heureuses. Elle eut pour théâtre la région au delà du Jourdain. Dium, Gérase, Gaulan, Séleucie, Gamala furent prises et annexées. La ville macédonienne de Pella refusa de quitter son culte national pour le judaïsme ; elle fut rasée. Jannée rentra à Jérusalem ; ses succès avaient été si brillants que cette fois il fut bien reçu. Il avait réparé par la guerre sainte et par des exterminations pieuses, à l'extérieur, les crimes religieux qu'on pouvait lui reprocher à l'intérieur.

CHAPITRE XII

APOGÉE DE L'ÉTAT JUIF.

Les résultats du règne d'Alexandre Jannée furent très considérables[1]; ses bandes de mercenaires, bien entretenues, passaient pour être composées des plus rudes soudards du temps[2]. Cette chose contre nature, l'État juif, née d'hier, penche déjà vers sa ruine. Mais les conséquences en furent importantes. Le royaume asmonéen fut la base des arrangements que prendront bientôt les Romains. Plusieurs des pays annexés à la Judée par Jean Hyrcan et Alexandre Jannée restèrent juifs; l'Idumée, en particulier, donnera prochainement

1. Le nom de Jannée fut le plus célèbre entre ceux des rois asmonéens. Dans le Talmud, tous les Asmonéens s'appellent ינאי (Derenbourg, p. 96, note).
2. Jos., *Ant.*, XIII, XVI, 2.

à la Judée un souverain juif. Les Hérodes ne feront que se substituer aux Asmonéens et continueront la politique inaugurée par ces derniers.

L'État créé par Jean Hyrcan et Alexandre Jannée était petit, selon nos idées; mais ce fut le plus grand des royaumes sortis de la dislocation de l'empire séleucide. Il égalait à peu près en surface deux de nos départements. C'était l'unité palestinienne que les conquérants juifs venaient de reconstituer, la Samarie et la Galilée comprise, jusqu'au nord du lac Samochonitis.

Toute la côte depuis le Carmel jusqu'à l'Égypte[1], sauf Ascalon, était rattachée au judaïsme. Il en faut dire autant de la zone des villes, dans la région à l'est du Jourdain et de la mer Morte, Rabbath-Ammon (Philadelphie) et ses dépendances étant exceptées.

Toutes ces conquêtes eurent un triste résultat pour la civilisation. C'était autant d'enlevé à l'hellénisme; des villes grecques florissantes, Pella, Séleucie (du lac Samochonitis), Philotérie, Gadare, Gérase, furent supprimées; l'effet de la conquête

1. Jos., XIII, xv, 4, et XIV, i, 4; Georges le Syncelle, I, p. 558 et suiv., édit. Dindorf. Les renseignements que le Syncelle ajoute à Josèphe paraissent provenir de Juste de Tibériade. Voir Schürer, I, p. 228, note.

macédonienne se trouva anéanti dans un tiers de la Syrie. De nombreuses villes jusque-là florissantes, livrées à un judaïsme étroit, fondé sur l'extermination, devinrent des déserts et ne durent leur résurrection qu'à Pompée et à Gabinius[1]. C'était la faute de cet esprit séparatiste, qui n'admettait de rapports qu'avec des circoncis; mais c'était surtout la faute du principat, de la dynastie profane, qui aspirait à élargir ses domaines et à régner sur une matière imposable de plus en plus étendue. Peut-être s'y mêlait-il la pensée de paraître plus juif que ceux qui lui reprochaient de ne pas l'être assez. Le roi de France n'a jamais été persécuteur que quand il a eu des incartades gallicanes à se faire pardonner.

Autour du prince asmonéen, en effet, se forma, par la nécessité des choses, une sorte d'atmosphère légitimiste, très juive sans doute, mais avant tout asmonéenne, dont le premier principe était que les fils de Mattathiah avaient seuls mission de délivrer Israël du joug syrien, que Dieu ne se chargeait pas de protéger les intrus qui voudraient s'y ingérer[2], que les prêtres, en particulier, n'entendaient rien à cette besogne et n'aboutiraient

1. Jos., *Ant.*, XIV, IV, 4; V, 3; *B. J.*, I, VII, 7; VIII, 4.
2. I Macch., V, 62.

qu'à se faire tuer sans profit[1]. Cette opinion laïque s'associait à un judaïsme très profond, mais resté conforme au vieux type, n'admettant pour base de la vie que le patriotisme, ne sachant rien de la résurrection ni des récompenses d'une autre vie.

Ces opinions s'exprimèrent avec une franchise singulière dans un livre de la plus haute importance, celui qu'on appelle « le premier livre des Macchabées », contenant les récits de la guerre sainte depuis le soulèvement de Mattathiah jusqu'à la mort de Simon (environ quarante ans). L'auteur avait aussi, paraît-il, écrit les annales du règne de Jean Hyrcan[2]; mais cette partie n'intéressait pas assez les chrétiens ; elle n'a pas été conservée.

Le premier livre des Macchabées est l'ouvrage d'un laïque, tenant de près aux gens de la cour et sans doute écrivant sous leur inspiration. C'était un homme assez instruit, non étranger à la culture grecque, inspiré cependant avant tout par les anciens écrits hébreux, dernier reflet lui-même du vieux génie de la nation. La préface sur Alexandre, un peu déclamatoire, présente un vrai caractère de grandeur.

1. Voir ci-dessus, t. IV, p. 372.
2. I Macch., XVI, 23-24.

L'ouvrage fut sûrement composé en hébreu[1], mais comme il intéressa bien plus les chrétiens que les Juifs, la traduction grecque s'en est seule conservée.

L'auteur eut sous les yeux quelques textes antérieurs, mais il procéda surtout par la tradition orale, recueillant de la bouche des derniers survivants de ces grandes luttes le récit de leur épopée. C'est ce qui fait que, par moments, en plein piétisme, il rappelle si bien la narration dégagée et entremêlée de vers des anciens conteurs arabes[2]. Il aime l'aventure pour elle-même; il s'y complaît. Les personnes qui ont le sentiment du rythme hébreu sentent fréquemment, en lisant ce livre singulier, le parallélisme de l'ancienne poésie[3]. Le parallélisme ne se prête nullement au récit, et on ne peut pas dire que le livre entier fût en vers; mais le discours y glisse sans cesse de

1. Le titre était, selon Origène (dans Eus., *H. E.*, VI, 25), Σαρβηθσαρβανεελ, mots fort obscurs. J'ai vu un cachet d'un évêque syrien portant, après le nom, ܡܣܒܪ ܢܗ ܒܐܠܗܐ. La maxime caractéristique des Asmonéens pouvait être סיברנה אן « celui qui n'attend rien que de Dieu ».

2. Voir ci-dessus, t. IV, p. 390-391, l'épisode de Médaba et la surprise de Bacchide, au delà du Jourdain.

3. Notez, en particulier, I Macch., I, 25 et suiv., 36 et suiv.; II, 7 et suiv., 44-49; III, 1-9, 45, 51; IV, 38; VII, 17; IX, 23 et suiv., 41, 44 et suiv.; XIII, 49 et suiv; XIV, 6 et suiv.

la prose au style parabolique, surtout dans les tableaux, les aventures, les résumés généraux[1].

La critique de l'auteur des Macchabées est à peu près celle de Josèphe[2] : assez exacte pour les faits palestiniens, prodigieusement naïve en ce qui concerne le reste du monde. Ses idées sur Rome sont enfantines[3]. Les trois cent vingt membres du Sénat se réunissent tous les jours ! Chaque année le pouvoir absolu est confié à un seul[4] ! Il ne semble pas qu'il eût de diplômes sérieux à sa disposition. Comme Josèphe, il supplée aux pièces qu'il n'a pas par des pièces qu'il fabrique ou qui ont été fabriquées par d'autres. C'est là un défaut commun à toute l'historiographie juive; on ne possédait pas de recueils originaux; on inventait les lettres, comme on inventait les discours. Par moments il semble, du reste, que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un extrait assez mal fait d'un livre plus étendu[5].

1. Lire, par exemple, le tableau de la prospérité sous Simon, XIV, 6 et suiv.

2. Presque toujours, quand Josèphe corrige le 1er livre des Macchabées, c'est Josèphe qui a tort.

3. I Macch., VIII, 1 et suiv. Ces idées, si naïvement optimistes, datent le livre d'avant Pompée.

4. I Macch., VIII, 15-16 ; XV, 16.

5. Voir surtout le ch. IX, v. 66 par exemple, où des personnes non présentées antérieurement sont amenées en scène sans préparation.

Ce qui étonne, c'est le bon sens, la ferme tenue d'esprit de l'auteur. Le succès de la guerre de l'indépendance est dû au courage et à l'habileté des frères asmonéens. Le livre ne renferme pas une seule impossibilité. Nulle chimère, pas d'anges, pas de miracles; une narration consciemment arrangée, mais où tout s'explique naturellement, une fois admise la protection générale que Dieu accorde à son peuple; les prêtres maintenus tout à fait en seconde ligne; Dieu lui-même très peu prodigué. Une sorte de morale naturelle existe par elle-même; le ciel et la terre sont pris à témoin; l'innocent a pour témoin sa bonne conscience[1].

On serait tenté de dire que l'auteur fut un sadducéen, si un pareil mot ne faisait naître l'idée de sectaire; or l'auteur fut sûrement étranger à toute secte. Il est peu ritualiste et trouve absurde qu'on préfère le sabbat à la vie. Son goût des récits militaires dénote un soldat. Le motif de marcher à la mort, c'est le sentiment qu'on meurt pour les siens et pour les lois de ses pères, jugées naturellement les meilleures de toutes; c'est la gloire aussi. L'auteur n'est pas étranger à ce sentiment si peu

1. I Macch., II, 37.
2. I Macch., II, 51.

juif. En mourant noblement, on obtient un nom éternel. Le héros est préoccupé de l'histoire, de ce qu'on dira de lui après sa mort. La tache que la moindre reculade imprimerait à sa gloire le retient quand il pourrait être tenté de faiblir [1].

L'historien, placé à ce point de vue, se regarde comme un distributeur de couronnes, et voilà sûrement la pensée qui mit la plume à la main de notre auteur. Il écrit comme Hérodote [2], « pour que les hauts faits des hommes ne restent pas sans mémoire ». Les prouesses [3] des hommes valent la peine d'être racontées; on fait de grandes actions pour qu'on parle de vous; les preux vont à une mort certaine, comme Éléazar, pour qu'on remarque leur vaillance; on leur élève des tombeaux splendides pour éterniser leur souvenir [4]. Il y a, il est vrai, des maladroits qui disent : « Nous aussi, illustrons-nous; faisons quelque chose qui fasse parler de nous [5]. » Ceux-là ne réussissent pas; l'histoire n'a pour eux qu'un mot sec : « Ils n'avaient pas la vocation; qu'allaient-ils faire ? »

1. I Macch., IX, 10.
2. I, I, 1.
3. Ἀνδραγαθίαι.
4. I Macch., XIII, 29.
5. I Macch., V, 56 et suiv.

Certainement une influence grecque avait passé par là. Alexandre, en courant le monde, à la façon d'un Dionysios, pour chercher d'illustres aventures, avait enflammé les imaginations. Sa légende était déjà éclose; ses historiens, tous plus ou moins fabuleux, entretenaient l'idée qu'on est payé de toutes ses fatigues si l'on parle de vous à Athènes. La gloire était née et avait commencé d'être une valeur. « Être estimé des Grecs » va devenir pour un temps l'équivalent de la rémunération divine.

Les princes asmonéens, à ce qu'il semble, n'étaient pas insensibles à des considérations de ce genre. Par suite de la conquête des villes grecques du littoral, de la Galilée, de la Pérée, la langue grecque s'imposait à côté de l'hébreu.

Le monnayage royal d'Alexandre Jannée est bilingue; son monnayage sacerdotal est simplement hébreu et présente la même formule que les pièces de Jean Hyrcan et d'Aristobule Ier [1].

Le petit royaume juif prenait ainsi tous les caractères d'un État profane sérieux. Les grandes constructions soignées se multipliaient à Jéru-

1. Madden, *Jew. coin.*, 83-90. Les pièces qu'on a d'Alexandra sont aussi en grec. Les pièces sacerdotales de Hyrcan II étaient sans doute en hébreu. Il est douteux qu'on en ait.

salem et dans les environs, et peut-être les dépenses exigées par ces constructions furent-elles, comme cela eut lieu pour Salomon et pour Hérode, une des causes du mécontentement qui troubla la fin du règne de Jannée. Il y a quelque impropriété à parler d'un art juif, puisque la religion juive contenait une sorte d'interdiction de l'art. Qu'on se figure ce que fût devenue la Grèce, si elle n'avait eu qu'un seul temple, deux fois rebâti en mille ans. L'architecture du palais des Asmonéens, à Jérusalem[1], nous est inconnue. La tour Baris (plus tard Antonia)[2] était dans le style le plus grandiose des fortifications de ce temps.

Le quadrilatère d'Hébron et son mur incomparable[3] me semblent un ouvrage de l'époque asmonéenne ou hérodienne. Les règles grecques y sont trop bien observées pour qu'on puisse le rapporter aux temps antérieurs à la captivité. Hébron ne devint ville juive que sous les Asmonéens, et sûrement ce n'est pas après le siège de 70 que cette enceinte étonnante a pu être construite. On en doit dire autant de l'enceinte de *Ramet-el-Khalil*[4],

1. Jos., *Ant.*, XX, VIII, 11; *B. J.*, II, XVI, 3; VI, VI, 2. Ce palais était situé près du xyste, vers le *meïdan* actuel.

2. Jos., *Ant.*, XV, XI, 4.

3. Voir *Miss. de Phénicie*, p. 799-805.

4. *Ibid.*, p. 800-802.

bâtie dans un style analogue à celle d'Hébron, et où l'on peut voir le pourtour du champ de foire du Térébinthe, près d'Hébron.

L'art juif trouva dans la construction des tombeaux son application la plus libre. Procédant des vieilles données de l'architecture égyptienne, traitées selon le goût grec et appropriées aux usages et aux idées juives, le tombeau juif a bien son caractère partout reconnaissable. L'ornementation en est très recherchée ; l'obligation d'en écarter les figures vivantes amène des profils lourds et pompeux; l'aspect est très riche cependant. Le monument de Modin, avec ses pyramides et ses colonnades décorées de trophées et de rostres, que les navires apercevaient à la hauteur de Joppé[1], devait être d'un grand effet. Mais c'est à Jérusalem que ces sortes de tombeaux somptueux devinrent à la mode. La vallée du Cédron et les environs de la ville se remplirent de gigantesques mausolées, qui se voient encore et dont quelques-uns sont assez beaux[2]. C'étaient tous des sadducéens qui se faisaient si bien enterrer. Jésus annoncera bientôt

1. I Macch., XIII, 27 et suiv. Voir ci-dessus, t. IV, p. 386.

2. Tombeaux prétendus des Juges, de Zacharie, d'Absalon. Une chronologie rigoureuse de ces monuments est impossible, dans l'état actuel de la science. Pour les tombeaux des rois, voir *Orig. du christ.*, II, p. 257.

qu'au jour du jugement les riches couchés en ces superbes mausolées les supplieraient de cacher leur honte et de les dérober au châtiment qui les attendait[1].

1. *Vie de Jésus*, p. 218-219.

CHAPITRE XIII

LE RÈGNE DES PHARISIENS. ALEXANDRA.

Les dernières années d'Alexandre Jannée furent tristes et découragées. La nation irritée lui faisait tous les affronts qui ne risquaient pas d'être réprimés sur-le-champ. Il n'avait que quarante-cinq ans, mais il s'épuisait. Pour s'étourdir, il se laissait aller à l'ivrognerie, et il contracta de ce vice une fièvre quarte, qui le mina en trois ans. Les plus sombres préoccupations l'assiégeaient. Il voyait ses fils tués ou expulsés par le parti puissant qu'il avait irrité, et qui était en quelque sorte la nation[1]. La reine Salomé-Alexandra était une personne d'une piété rigide et sympathique aux pharisiens. Elle avait blâmé les mesures rigoureuses prises par son mari contre ce parti. Jannée pensa qu'elle pourrait

1. Τὸ ἔθνος. Jos., *Ant.*, XIII, xv, 5; xvi, 5; XIV, iii, 2.

sauver une situation désespérée; il lui destina le pouvoir après sa mort; Hyrcan, l'aîné de ses fils, aurait le pontificat. De la sorte, la difficulté qui déchirait Israël depuis cinquante ans serait résolue; la royauté et le pontificat seraient séparés.

Alexandra était bien la femme qu'il fallait pour un tel rôle. Après la mort d'Aristobule Ier, elle avait disposé de la royauté. Le désir du pouvoir était chez elle une frénésie[1]. Elle méprisait les hommes et croyait que, dans les questions dynastiques, les femmes font moins de fautes. Pour réussir, elle ne tenait compte ni du juste, ni de l'honnête. Sa piété paraît avoir été une orthodoxie extérieure, n'impliquant ni la délicatesse de l'âme ni la pureté du cœur.

L'affaiblissement de Jannée ne l'empêchait pas de vaquer à ses devoirs militaires. A quarante-neuf ans, il alla mettre le siège devant Ragaba, au delà du Jourdain, du côté de Gérase. Ses accès de fièvre redoublèrent. On prétend qu'à son lit de mort il aurait conseillé à Salomé-Alexandra, comme le seul moyen de sauver la dynastie, de se jeter entre les bras du parti qu'il avait mortellement offensé[2]. Il est possible assurément qu'il ait dit

1. Jos., *Ant.*, XIII, xvi, 3, 6.
2. Jos., *Ant.*, XIII, xv, 5. Cf. Talm. de Bab., *Sota*, 22 *b*.

cela; mais il faut se souvenir que tous ces récits nous sont arrivés après avoir passé par la haine pharisaïque[1]. Les partis cléricaux veulent toujours que leurs ennemis soient venus à résipiscence au lit de mort. Ils voient dans ces retours tardifs la preuve de leur prétention fondamentale, c'est qu'on ne s'écarte d'eux que par égarement.

Alexandra prit en effet le pouvoir après la mort de son mari[2], et il se fit alors un singulier revirement. Contents de disposer de l'autorité et d'être maîtres de l'esprit de la reine, les pharisiens s'exprimèrent tout autrement qu'ils ne l'avaient fait jusque-là sur le compte de son mari. C'était après tout un grand souverain et qui avait été juste pour eux. Ils entraînèrent le peuple à ce sentiment. On fit à Jannée des funérailles magnifiques. On eût dit qu'il n'y avait pas eu de prince plus glorieux en Israël.

Alexandra régna neuf ans, en pleine paix. Hyrcan, l'aîné des fils de Jannée, nature molle et peu intel-

1. Selon une tradition, on aurait établi une fête de réjouissance à l'occasion de sa mort. Derenbourg, p. 101.

2. Les recommandations de Jannée relativement à ses funérailles (Jos., *Ant.*, XIII, xv, 5) ressemblent aux historiettes puérilement matérialistes et niaisement détaillées du Talmud. On sent dans cette page de Josèphe l'orgueil des pharisiens, qui veulent avoir eu leur ennemi sous leurs pieds et qu'il n'ait eu la sépulture que par leur générosité. Les partis cléricaux sont orgueilleux; il ne leur suffit pas de vaincre; ils veulent triompher.

ligente, fut fait grand-prêtre. Son frère Aristobule, bien plus actif et plus capable, fut tenu à l'écart. Les embarras sans cesse renaissants que causait la confusion des deux pouvoirs disparurent pour quelques années. Les pharisiens se montrèrent à peu près contents; ils avaient tout. Les sadducéens ne murmurèrent pas trop; ils étaient riches.

Le règne d'Alexandra (78-69) fut le règne des pharisiens[1]. Ils eurent le pouvoir entre les mains et firent triompher leurs idées avec leur intolérance ordinaire. Ils rappelèrent les exilés de leur parti, ouvrirent les prisons, sans demander de permission à personne. La reine était très populaire; on lui savait gré de la sévérité avec laquelle elle traitait les méfaits de son mari et déclarait vouloir adopter une tout autre conduite. Elle engageait le peuple à suivre les règles pharisiennes; elle retira les ordonnances de Jean Hyrcan contraires aux prétendues traditions des pharisiens[2]. Deux docteurs célèbres selon le Talmud, Siméon ben Schatah et Juda ben Tobaï, auraient été les principaux agents de cette réorganisation[3].

1. Τὸ μὲν οὖν ὄνομα τῆς βασιλείας εἶχεν αὐτή, τὴν δὲ δύναμιν οἱ φαρισαῖοι. Jos., XIII, XVI, 2.

2. *Megillath Taanith*, d'après Derenbourg, p. 102-103.

3. Derenbourg, p. 184 et suiv. La tradition selon laquelle

Les pharisiens naturellement abusèrent du pouvoir qui leur était livré. Ils ne laissaient pas un moment de repos à la reine. Ils lui demandaient surtout le supplice de ceux qui avaient soutenu Jannée contre les pharisiens rebelles et l'avaient poussé à des actes d'extrême rigueur. Un certain Diogène, sans doute un chef de mercenaires, fut livré à leur vengeance, puis d'autres. La terreur se répandit parmi les officiers de l'armée. Un démon, selon eux, exerçait une *némésis* contre la maison d'Alexandre Jannée; elle allait à la folie, tuant ceux-mêmes qui avaient fait sa force au péril de leur vie. Aristobule se mit à la tête des mécontents. Son langage était violent; il déclarait que s'il en avait la force il ne permettrait pas à sa mère de continuer une telle politique. Les officiers vinrent un jour au palais avec Aristobule et se plaignirent vivement d'être abandonnés à la merci de gens qui prétendaient les égorger comme des moutons à la boucherie. Si cela devait durer, ils préféraient être licenciés. Les ennemis qu'ils avaient combattus avec Jannée, surtout Hareth, savaient ce qu'ils valaient, et seraient heureux de les prendre à leur service. Ce qu'ils voulaient, au moins,

Siméon ben-Schatah aurait été frère de la reine Salomé-Alexandra ne saurait être prise au sérieux.

c'était d'être répartis dans les garnisons de province, où ils auraient plus de repos. Aristobule appuyait ces réclamations de grosses injures contre sa mère et des reproches aux officiers: « C'est votre faute! disait-il; pourquoi avez-vous confié la royauté à une femme ambitieuse, comme si son mari n'avait pas d'enfants! »

Alexandra, pressée par la nécessité, céda aux réclamations des officiers. On les envoya dans les postes fortifiés de province, en réservant toutefois aux troupes particulièrement dévouées à la reine les trois châteaux d'Hyrcania, d'Alexandrium et de Machéro, où étaient les trésors de la couronne. Pour occuper Aristobule, la reine lui donna le commandement d'une armée contre Ptolémée fils de Mennée[1], qui serrait de près la ville de Damas. Cette expédition n'eut pas de sérieux résultats.

Quoique surtout occupée des questions religieuses, Alexandra ne négligeait pas les soucis profanes du gouvernement. Elle entretenait bien ses corps de mercenaires, les augmentait même. Les tyrans voisins de la Judée, entre autres Ptolémée fils de Mennée, furent forcés de rester en

1. Voir mon *Mémoire sur la dynastie des Lysanias d'Abilène*, extr. des *Mém. de l'Ac. des Inscr. et B. L.*, t. XXVI, 2e partie, p. 3.

paix et de livrer des otages. Tigrane, roi d'Arménie, ayant, vers ce temps, envahi la Syrie, causa une grande terreur. Il assiégeait la ville d'Acre et touchait par conséquent aux frontières du nord. Alexandra lui fit parvenir des cadeaux considérables. L'entrée de Lucullus en Arménie obligea bientôt Tigrane de lâcher la Syrie et de retourner en ses États.

Alexandra, cependant, avançait en âge[1], et la situation d'Aristobule devenait intolérable. Il voyait, après la mort de sa mère, les pharisiens absolument maîtres de l'État, Hyrcan, son frère, si faible d'esprit, arrivant à la royauté et maintenant le pouvoir à une clique abhorrée. Il résolut de faire un coup d'État, n'en confiant le secret qu'à sa femme. Il la laissa à Jérusalem avec ses enfants, et fit, accompagné d'un seul valet, le tour des forteresses où étaient comme internés les officiers de son père, tous ses amis. Il commença par Agaba, où il réussit pleinement auprès de l'officier, nommé Galæste ; il en fut de même des autres postes ; tous adhérèrent à la révolte. Alexandra, informée du départ de son fils, eut tout de suite des soupçons, qu'elle essaya d'écarter. Mais la chose fut bientôt évi-

1. Voir ci-dessus, p. 111.

dente ; Aristobule conspirait. La coterie pharisienne, voyant le danger, conseilla à la reine de prendre comme otages la femme et les enfants d'Aristobule et de les faire enfermer dans la tour Baris, qui dominait le temple. Le parti d'Aristobule, cependant, grossissait ; il marchait déjà entouré d'une cohorte comme un roi. En quinze jours, il visita vingt-deux postes, se créa des ressources d'argent, leva une armée de mercenaires dans le Liban, la Trachonitide, et dans les petits États qui entouraient la Judée vers le nord. Les anciens du peuple et Hyrcan pressaient la reine de faire quelque chose. Mais la vieille ambitieuse était frappée à mort. « Agissez, disait-elle, vous avez des ressources; la nation est pour vous; allez. » On ne put tirer rien de plus d'elle. Ses forces étaient épuisées; elle expira dans la première moitié de l'an 69.

Elle avait réussi pendant neuf ans; c'est beaucoup; mais elle perdit au fond la maison asmonéenne. Ne voyant que la difficulté du jour, elle sacrifiait l'avenir au présent. En se faisant l'amie de ceux qui ne voulaient que la ruine de sa maison, elle enleva à la dynastie ses vrais appuis, le parti militaire, ces officiers qui avaient fait la grandeur du règne de Jannée. On gagne peu à se faire l'ami de ses ennemis. Les gens sages la tinrent pour

responsable des troubles qui suivirent sa mort et amenèrent la fin de la dynastie. Les pharisiens la comblèrent d'éloges et regardèrent son règne comme un âge d'or[1]. Les juges indulgents ne lui accordèrent qu'un bon point : « En ses jours, elle conserva la paix[2]. »

1. *Megillath Taanith*, 23 *a* (Derenbourg, p. 111).

2. Jos., *Ant.*, XIII, XVI, 6. Josèphe, pour toute cette partie, suit une source excellente.

CHAPITRE XIV

FIN DES ASMONÉENS. CONQUÊTE ROMAINE.

Dès qu'il apprit la mort de sa mère, Aristobule, s'appuyant sur les corps disséminés en province, s'attribua le titre de roi, tandis que Hyrcan, déjà grand-prêtre, était proclamé à Jérusalem. La bataille entre les deux frères eut lieu près de Jéricho. Les soldats de Hyrcan passèrent presque tous à Aristobule; l'inepte grand-prêtre alla se réfugier dans Baris, puis capitula. Aristobule devint roi et pontife[1]; Hyrcan ne garda que le droit de jouir de sa fortune dans une complète oisiveté. Son misérable règne avait duré trois mois.

Il semble qu'un tel état de choses aurait pu être durable; mais les mauvaises mœurs de la Syrie

1. Jos., *Ant.*, XV, III, 1; XX, X.

avaient totalement gâté Israël; le *minimum* de moralité sans lequel une dynastie ne peut durer n'existait plus. Le faible Hyrcan fut le jouet d'intrigues, auxquelles son esprit borné le livrait sans défense. Le mal vint surtout d'une grande famille iduméenne, qui, dès à présent, va jouer dans les affaires juives un rôle capital[1].

Alexandre Jannée avait choisi pour gouverneur[2] de l'Idumée, un certain Antipater[3], probablement originaire de la ville libre d'Ascalon, qui s'était

1. L'origine iduméenne de la famille d'Hérode est certaine. Jos., *B. J.*, I, VI, 2. Ce que dit Nicolas de Damas (dans Jos., *Ant.*, XIV, I, 3) d'une origine purement juive est une flatterie à l'adresse d'Hérode. La version d'une origine infâme, propagée par Jules Africain, est une invention des chrétiens et, ce semble, de la famille de Jésus, *Orig. du christ.*, V, p. 190. Quant à l'origine ascalonite, elle est assez probable. Hérode fait des constructions à Ascalon, y a un palais, qui passe après sa mort à Salomé (Jos., *Ant.*, XVII, XI, 5; *B. J.*, I, XXI, 11; II, VI, 3); les noms d'Antipater et d'Hérode sont ascalonites (*Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n. 115; *Corpus inscr. lat.*, t. X, n° 1746); les monnaies d'Ascalon paraissent avoir des analogies juives (Saulcy, *Ann. Soc. num.*, III, 253-258). La fable répandue par Jules Africain a pour point de départ l'origine ascalonite: Ascalon aura conduit la pensée au temple d'Ascalon; le temple, aux hiérodules. Le témoignage de saint Justin (*Dial.*, 52) est indépendant de ladite fable. L'objection c'est qu'Ascalon n'a jamais été du domaine juif, ni même de celui des Hérodes.

2. Στρατηγός.

3. C'est par erreur que Jules Africain (II, XXIX) nomme Hérode le grand-père d'Hérode le Grand; il s'appelait Antipater.

laissé circoncire lors de la conquête du pays par Jean Hyrcan. Son fils Antipater occupa probablement la même position après lui. Vers le moment où nous sommes, il naissait à ce dernier un fils que nous verrons appelé aux plus extraordinaires destinées; il sera roi en Jérusalem.

Antipater n'était un Juif fervent ni par la religion, ni par le patriotisme. Ses rapports étaient surtout avec les Nabatéens de Pétra; il avait avec Hareth III Philhellène les relations les plus intimes. Brave et entreprenant, Aristobule ne pouvait servir les projets d'un tel ambitieux. Le faible Hyrcan, au contraire, était bien ce qu'il lui fallait. Antipater lui répétait sans cesse qu'il était le souverain légitime. Il lui fit croire que sa vie n'était plus en sûreté à Jérusalem et le détermina à se réfugier à Pétra, chez Hareth, roi des Nabatéens. Antipater persuada à Hareth de ramener Hyrcan dans ses États, à condition que Hyrcan rétabli rendrait aux Arabes les villes que son père Alexandre Jannée leur avait prises.

Aristobule, battu par Hareth, alla se renfermer dans l'enceinte du temple. Jérusalem se partagea entre les deux frères; le siège du temple fut commencé; la guerre civile fut ardente sur la colline sacrée. Les vrais Juifs, indignés, quittèrent la ville

et se réfugièrent en Égypte, pour n'avoir pas de contact avec les profanateurs.

Le siège se prolongea. A la fête de Pâques (de l'an 65), les assiégés n'avaient pas de victimes ; ils en demandèrent à prix d'or aux assiégeants, qui les trompèrent, ou, selon d'autres, leur firent monter un porc[1]. Un certain Onias, saint homme, fut plus sage. Il passait pour thaumaturge[2] ; les partisans de Hyrcan l'amenèrent de sa cachette pour maudire Aristobule et ses gens : « O Dieu, roi de l'univers, dit-il, puisque les gens que voilà autour de moi sont ton peuple, et que les assiégés sont tes prêtres, je te prie de ne pas exaucer ceux-là contre ceux-ci, et de ne pas réaliser ce que ceux-ci te demandent contre ceux-là. » Le saint homme avait raison ; aussi tout de suite fut-il lapidé[3].

Or, pendant que les fils d'Israël se livraient ainsi à une guerre abominable autour de la maison de Dieu, une force colossale courait le monde, broyant tout sur son passage, mais rétablissant partout la paix et même un semblant de raison. Rome, depuis plus d'un siècle, régnait, morale-

1. Jos., *Ant.*, XIV, II, 2 ; *B. J.*, I, VI, 2 ; Talm. de Jér., *Berakoth*, IV, 1 ; Talm. de Bab., *Berakoth*, 7 *b; Sota*, 49 *b; Menahoth*, 64 *b; Baba Kama*, 82 *b*.

2. Derenbourg, p. 112, 115.

3. Jos., *Ant.*, XIV, II, 1.

ment parlant, en Orient, par son influence, qui faisait et défaisait les rois, donnait une victoire assurée à celui qui s'appuyait sur elle. Maintenant, c'est l'armée romaine elle-même qui parcourt l'Asie comme un rouleau terrible, auquel ni les armées assyriennes, ni les armées perses, ni l'armée d'Alexandre n'auraient pu être comparées. Mithridate a été enlevé comme une paille par le torrent auquel il voulait opposer une digue. Pompée est en Arménie, maître absolu de l'Asie. C'est lui qui va d'un vigoureux coup de poing mettre un terme à ces divisions misérables, à ces dynasties locales, à ce système de mercenaires, sous lesquels la Syrie agonisait. Rome ne s'occupe pas de religion; elle laisse cette question à la liberté de chacun; voilà son immense supériorité. Rome est une raison grossière; mais c'est une raison. Elle ne fera pas la sottise d'Antiochus Épiphane; elle gardera la religion romaine pour les Romains[1]. Mais elle donnera au monde ce dont il a soif, la paix, l'ordre, la possibilité pour l'individu de vivre à sa guise sous la haute protection de l'État.

Tous les égoïsmes étaient ainsi satisfaits. Rome avait la domination; le provincial avait le repos. Par suite de cette envie, souvent déplacée, parfois

1. *Cuique genti sua religio est; nostra nobis.*

bienfaisante, de mettre la main sur tout ce qui remuait, Rome devenait vite la policière des pays où la portait son ambition. La police est une chose excellente, pourvu qu'elle soit bien faite. Celle de Rome l'était presque toujours. Du fond de l'Arménie, Pompée surveillait l'Orient. Il envoya en Syrie Æmilius Scaurus, son lieutenant (65 av. J.-C.). Toutes les villes, tous les dynastes se livrèrent à l'instant à un assaut de bassesses pour obtenir ses faveurs. Tyr lui éleva une statue et le nomma son patron[1]. Les deux partis qui se battaient autour du temple de Jérusalem lui envoyèrent un ambassadeur. Chacun d'eux offrait quatre cents talents. Scaurus eut plus de confiance dans les propositions d'Aristobule et se décida pour lui. Hareth leva le siège au plus vite et regagna Pétra, poursuivi par les forces d'Aristobule. Aristobule régna ainsi quelque temps, s'appuyant sur l'armée, faisant sur terre et sur mer des expéditions que l'on qualifiait de forbanneries[2], et qui peut-être y ressemblaient beaucoup.

Au commencement de 63, Pompée, après avoir exercé en Syrie une sorte d'inspection de police et exécuté un certain nombre de tyrans, dont

1. *Miss. de Phén.*, p. 533 et suiv.
2. Jos., *Ant.*, XIV, III, 2.

quelques-uns étaient juifs[1], arrivait à Damas, où la Syrie, l'Égypte, la Judée vinrent lui rendre hommage. L'envoyé d'Aristobule lui apporta une vigne d'or du prix de cinq cents talents, qui fut déposée au temple de Jupiter Capitolin, à Rome[2]. Une sorte de procès, sous la présidence de Pompée, eut lieu à Damas. La nation juive y fut représentée par un avocat. Au nom du peuple juif, cet avocat soutint, dit-on, que l'*ethnos* juif était également détaché des deux compétiteurs, qu'il n'avait aucune préférence pour la royauté, que la coutume nationale était d'obéir aux prêtres du Dieu qu'on adorait, que les deux rivaux, issus de la race des prêtres, cherchaient à changer la forme du pouvoir et à faire d'eux des esclaves[3].

Aristobule affectait un air dur, violent, agressif, qui déplut à Pompée. Celui-ci ne voulut pas se prononcer sur-le-champ; il tâcha de calmer les deux rivaux et annonça qu'il viendrait à Jérusa-

1. Jos., *Ant.*, XIV, III, 2. Σίλας ὁ Ἰουδαῖος, tyran de Lysiade. Dionysios de Tripoli est probablement le *Bacchius Judæus* du denier d'argent d'Aulus Plautius. Voir Schürer, p. 237, note 13 *a*.

2. Jos., *Ant.*, XIV, III, 1 (la citation de Strabon va jusqu'à la fin du paragraphe). Strabon la vit : l'inscription était ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΟΥΔΑΙΩΝ. Il faut supposer que l'objet avait été fait sous Alexandre Jannée, gardé à Jérusalem dans le trésor, et donné seulement par Aristobule.

3. Jos., *Ant.*, XIV, III, 2. Cf. Strabon, XVI, II, 37 et 40.

lem quand il aurait réglé les affaires des Nabatéens. La conduite d'Aristobule, dans les mois qui suivirent, fut un tissu d'inconséquences, de manques de parole, d'étourderies. Il eût préféré recevoir la couronne de Pompée, qui la lui eût par cela même garantie ; mais il ne reculait pas devant l'idée folle de tenir tête aux Romains. Pompée s'impatientait. Son camp était dans la plaine de Jéricho. Un matin il partit pour Jérusalem. Toutes les finesses d'Aristobule lui retombaient sur la tête. Vers le milieu de la route, Pompée le voit venir à lui, plein de protestations, s'offrant pour introduire lui-même pacifiquement les Romains dans Jérusalem. Pompée accepte, envoie Gabinius, un de ses lieutenants, pour prendre possession de la ville. Rien n'était vrai dans ce qu'avait dit Aristobule. Gabinius fut fort mal reçu. Pompée, furieux, fait mettre Aristobule en prison et s'approche de Jérusalem pour en faire le siège[1]. Il était dans le caractère de Pompée de tout grossir et de faire des esclandres avec ce qui ne le regardait qu'à demi.

L'armée assez solide d'Aristobule était l'élément

1. Jos., *Ant.*, XIV, IV, 2-4; *B. J.*, I, VII, 3-5; Dion Cassius, XXXVII, 16; Strabon, XVI, II, 40; Tite-Live, *Epit.*, 102 ; Tacite, *Hist.*, V, 9; Appien, *Syr.*, 50; *Mithrid.*, 106.

qui portait le plus à la résistance. Les pharisiens, en somme indifférents, étaient plutôt pour qu'on reçût les Romains sans coup férir. Hyrcan agissait activement pour que la population ne fît pas cause commune avec son frère. Ce ne fut pas une guerre contre le peuple juif, mais seulement contre le parti d'Aristobule et ses mercenaires.

La ville proprement dite fut ouverte à Pompée; son légat Pison prépara toutes choses; le général romain s'installa dans le palais royal des Asmonéens, à deux pas du mur d'enceinte du temple. Les soldats et quelques prêtres se renfermèrent dans l'enceinte sacrée; on coupa le viaduc qui mettait le temple en communication avec la ville, par-dessus la vallée de Tyropœon. L'attaque se fit surtout par le côté nord. Hyrcan aidait de toutes ses forces les travaux des Romains; les terrassements durent être énormes. On fit venir de Tyr les machines de siège, et bientôt on put lancer sur le temple des quartiers de rochers. L'espèce de frénésie avec laquelle les Juifs s'attachent à la pratique, quand des difficultés particulières s'y opposent, alla dans cette circonstance jusqu'à la folie. Le principe adopté était que, le jour du sabbat, on pouvait repousser les attaques et rendre coup pour coup, mais non empêcher l'ennemi de

faire les travaux que bon lui semblait. Cela nuisit beaucoup aux assiégés; l'ennemi préparait sans obstacle ses machines le samedi, et s'en servait le lendemain. Malgré les pierres qui tombaient sur le temple, le culte ne fut pas interrompu un seul jour; le sacrifice perpétuel, qui se célébrait le matin et à la neuvième heure, ne manqua pas une fois. Le jour de l'assaut final, le carnage fut horrible autour du sanctuaire; ceux qui étaient chargés du culte n'en continuèrent pas moins, dit-on, les cérémonies habituelles.

Le 10 octobre de l'an 63, après un siège de trois mois, la brèche s'ouvrit largement par la chute de la principale tour. L'armée romaine s'avança comme une force irrésistible; Cornélius Faustus, fils de Sylla le dictateur, monta le premier à l'assaut avec sa cohorte.

Les partisans d'Aristobule se défendirent énergiquement; presque tous furent tués ou se tuèrent de désespoir. Comme la ville proprement dite était avec les assaillants, l'ordre fut bien vite rétabli; les pertes des Romains avaient été très faibles.

L'exploit n'avait rien eu de bien difficile, en effet, et les gens d'esprit de Rome, même dans le parti de Pompée, Cicéron par exemple, quand ils voulaient rappeler le penchant qu'avait ce grand capi-

taine, un peu solennel, à triompher pour peu de chose, l'appelaient *Hierosolymarius*[1]. Se faire décerner un triomphe pour la prise d'une bicoque, d'un temple! cela fut trouvé un peu ridicule. Pompée, malgré son grand mérite, était porté à l'emphase et à exagérer toutes choses par vanité.

Pompée, entouré de ses officiers, entra dans le temple, pénétra jusqu'au fond du sanctuaire, vit la table d'or, le chandelier, les patères, les parfums entassés, et, dans les trésors, des monceaux d'or allant à deux mille talents[2]. Il ne toucha à rien, se comporta avec la plus grande décence[3]. Les Juifs en furent émus, presque fiers. Le lendemain, le général romain fit tout nettoyer et ordonna de reprendre la liturgie journalière.

Ainsi tomba, vers la fin de l'an 63 (l'année du consulat de Cicéron), la royauté sortie de l'héroïsme des Asmonéens et qui n'avait jamais été qu'un contresens. Les Juifs furent très peu sensibles à cette chute. Les sources talmudiques ne mentionnent pas le siège de Pompée; la *Megillath Taanith*,

1. Cicéron, *ad Att.*, II, 9. C'est le plus ancien exemple du nom de *Hierosolyma* pour *Jérusalem*. Peut-être se mêla-t-il à cette transcription une pointe d'ironie.

2. Ἱερὰ χρήματα.

3. *Cn. Pompeius captis Hierosolymis victor ex illo fano nihil attigit.* Cicéron, *Pro Flacco*, 67.

« le livre des jeûnes », qui consacre des anniversaires insignifiants, n'a pas de souvenir pour cet événement. Les vaincus de l'an 63 n'eurent pas la consolation ordinaire des vaincus, qui est de noircir leurs vainqueurs. Pompée ne fut nullement traité par la légende comme Nabuchodonosor et Titus. On admira sa modération ; on trouva qu'il s'était comporté selon ce que l'on attendait de sa vertu[1]. Pas une trace de deuil ni de colère. Quand on compare cela au siège qui eut lieu cent trente-trois ans plus tard ! La chute des Asmonéens fut évidemment une délivrance, un soulagement pour Israël[2].

Israël, en effet, en était venu à se réduire exclusivement au parti pharisien. Le parti pharisien était *to ethnos*, et ce parti n'aimait pas la royauté. En somme, il n'y eut de vaincu par Pompée que le parti militaire, patriote, si l'on veut. Si l'auteur du premier livre des Macchabées vivait encore en 63, il dut faire d'amers retours, en relisant ce qu'il

1. Κἀν τούτῳ τῆς περὶ αὐτὸν ἀξίως ἔπραξεν ἀρετῆς. Jos., *Ant.*, XIV, IV, 4.

2. Ἀπηλλαγμένοι τῆς δυναστείας (délivrés de leur dynastie), Jos., *Ant.*, XIV, V, 4. Ἀσμένως δὲ τῆς ἐξ ἑνὸς ἐπικρατείας ἐλευθερωθέντες (*B. J.*, I, VIII, 5). Voir *Psautier de Salomon*, ps. XVII. Les versets 6, 7, 8, 21-22 contiennent les allusions les plus malveillantes contre les Asmonéens.

avait écrit une trentaine d'années auparavant, dans son enthousiasme républicain :

Cependant Juda entendit le nom des Romains, combien ils étaient forts et puissants, combien ils montraient de bienveillance à tous ceux qui s'attachaient à eux, quelle fidélité ils gardaient à leurs alliés. On lui raconta leurs guerres, les exploits par lesquels ils s'étaient signalés contre les Gaulois[1], comment ils les avaient vaincus et rendus tributaires; puis, ce qu'ils avaient fait en Espagne... qu'ils restaient invariablement les amis de ceux qui s'étaient confiés à eux, tandis qu'ils réduisaient tous les royaumes voisins ou éloignés, et que tous ceux qui entendaient leur nom les craignaient; qu'ils venaient en aide à qui ils voulaient et qu'ils étaient arrivés au plus haut degré de puissance; et qu'avec tout cela, nul d'entre eux n'avait ceint le diadème ou revêtu la pourpre, pour faire parade de magnificence; mais qu'ils s'étaient créé un sénat, où chaque jour trois cent vingt conseillers s'assemblaient pour délibérer sur le bien-être du peuple; et qu'ils confiaient le gouvernement chaque année à un seul homme, qui devenait ainsi le chef de tout leur pays, et à qui tous obéissaient; que chez eux il n'y avait ni cabales ni envie...

Voilà celui qui dut éprouver une déception. Quant au peuple, pourquoi eût-il pris le deuil? Non seulement le peuple n'aimait pas la royauté; il se souciait peu de l'indépendance nationale; il ne voulait que la liberté religieuse; il ne tenait qu'à un état de choses où il pût librement pratiquer la loi et se livrer à ses subtilités de casuistique. Les pharisiens, au fond, préféraient Rome, qui ne

1. Conquête de la Gaule cisalpine en 183.

s'occupait pas de religion, à une dynastie, nationale, il est vrai, mais antipathique le plus souvent à leurs idées. Au fond, le pharisien était opposé à la politique. La politique, de façon ou d'autre, amène l'inégalité des classes. Le Juif est démocrate par nature; il a le goût de l'égalité; il n'aime pas la force armée; il n'admet d'autre mérite que la sainteté. Le docteur, qui explique la Loi, est pour lui plus que le prêtre, plus que le prince, plus que le temple, plus que la patrie.

Ainsi le pharisaïsme sortit plus fort d'une crise qui semblait devoir être le tombeau de la nation. Le prêtre, d'après la constitution juive, était l'aristocrate, le riche. La petite aisance des pharisiens était une critique du luxe de ces hauts personnages. Nous avons à cet égard un témoignage du temps même où nous sommes. Strabon, qui s'occupa des Juifs avec tant de conscience, les questionnant sur leur organisation intérieure, tomba sur un Juif libéral, opposé au sacerdoce et au pouvoir temporel. Il eut de la peine à se faire une idée claire de ses sentiments à l'égard du temple : « Ils le détestent comme repaire de tyrans; ils le révèrent comme sanctuaire[1] ». Les paroles, vraies ou supposées, que

1. Strabon, XVI, II, 37, 40. Cf. *Orig. du christ.*, t. IV, p. 287.

Josèphe prête à l'avocat[1], en y admettant même un peu de rhétorique, sont de la plus pure démocratie. La révolution opérée par Pompée fut ainsi considérée comme s'étant faite au profit du peuple[2]. La nationalité fut perdue; mais en fait, la république gagna. « Aime le travail, hais la domination et n'aie aucun rapport avec l'autorité[3] » était une maxime de Schemaïah, successeur de Siméon ben Schatah, peut-être en souvenir du temps d'Alexandra, après lequel le parti pharisien paya si durement la faute qu'il avait commise de s'occuper de politique.

Hyrcan fut naturellement confirmé par Pompée dans le pontificat; mais toute autorité profane lui fut enlevée[4]. Le grand-prêtre fut vassal de Rome, nommé par l'autorité romaine[5]. Ceux qui avaient le plus poussé à la guerre furent décapités. Jérusalem devint tributaire des Romains. Les conquêtes de Jean Hyrcan et d'Alexandre Jannée en Cœlésyrie furent annulées. Toute la côte fut perdue.

1. Voir ci-dessus, p. 146.

2. Jos., *Ant.*, XIV, IV, 5 : Βασιλεία, ἡ πρότερον τοῖς κατὰ γένος ἀρχιερεῦσιν δεδομένη τιμὴ, δημοτικῶν ἀνδρῶν ἐγένετο.

3. *Pirké Aboth*, I, 9.

4. Jos., *Ant.*, XX, X.

5. Comparez les patriarches et évêques d'Orient, nommés par le Grand Turc.

Les villes libres que les Juifs avaient détruites ou assujetties, Hippos, Scythopolis, Pella, Dium, Marissa, Azote, Jabné, Aréthusa, Gaza, Joppé, Dora, la tour de Straton, furent rendues à la liberté. Gadare, que les Juifs avaient détruite peu auparavant, fut rebâtie par l'ordre de Pompée, à la prière de Démétrius de Gadare, son affranchi.

Samarie ne fut pas reconstruite encore; mais le joug affreusement dur que les Juifs avaient fait peser sur leurs frères schismatiques fut levé. La Samarie ne dépendit plus de la Judée. Le domaine juif se composa de deux groupes territoriaux, la Judée et la Galilée, séparés par une zone hostile, la Samarie.

La Syrie tout entière devint une province romaine; Scaurus en fut le premier proconsul. Au milieu de ce monde de haines et de rivalités, ce fut comme un podestat, comme le pacier du moyen âge. La justice romaine coûtait cher : plus de dix mille talents furent payés en peu de temps[1]. Mais l'occupation romaine n'en fut pas moins une œuvre bienfaisante, une œuvre de délivrance. Les villes libres de la région du Jourdain, ce qu'on appellera bientôt la Décapole, doivent

1. Jos., *Ant.*, XIV, IV, 5.

leur existence à Pompée et sont datées par l'ère de Pompée (64-62)[1]. Le passage de Pompée fut pour tout l'Orient une renaissance; ce fut aussi la chose la plus heureuse pour l'évolution du judaïsme. Le christianisme n'aurait pu se développer sous une monarchie nationale, le plus lourd des obstacles à la liberté.

Le malheureux Aristobule suivait son vainqueur, enchaîné, avec ses deux fils et ses deux filles. Un des fils, Alexandre, s'échappa. Un autre, Antigone, fut conduit à Rome avec ses deux sœurs, et figura au triomphe de Pompée (61)[2]. Un très grand nombre d'esclaves juifs furent amenés à Rome à cette occasion; ils servirent de noyau à la colonie juive de Rome, qui eut de si brillantes destinées[3].

1. Schürer, I, p. 240, 669; II, 50 et suiv. 240 (résumant Norris, Belley, Eckhel, Mionnet, de Saulcy).

2. Jos., XIV, IV, 5; *B. J.*, I, VII, 7; Plutarque, *Pompée*, 45; Appien, *Mithrid.*, 117. Comparez *Psautier de Salomon*, ps. XVII, v. 14.

3. Philon, *Leg. ad Caium*, § 23; *Ps. de Sal.*, XVII, 14. Voir *Orig. du christ.*, t. III, p. 177-181.

CHAPITRE XV

L'ECCLÉSIASTE.

C'est à peu près vers ce temps qu'on peut placer la composition d'un des livres les plus singuliers de la littérature hébraïque, le *Cohélet* ou *Ecclésiaste*[1]. Nulle part ailleurs on ne voit aussi bien l'étrangeté, la variété, l'imprévu du génie juif. Depuis Antiochus Épiphane, Israël a la fièvre;

1. La langue du *Cohélet* est la plus basse de tous les écrits bibliques. Elle est postérieure même à celle de Daniel. Le livre finit au verset XII, 8, ou, si l'on veut, au verset XII, 10. Les versets XII, 11-12 sont une sorte de quatrain inscrit au feuillet de garde du volume des hagiographes, quand le Cohélet occupait les dernières pages de la collection. Les versets 13-14 ont pu faire partie de la même finale. On peut les considérer comme un de ces résumés de toute la Bible en quelques mots, qui exerçaient la subtilité. Matth., VII, 12 ; XXII, 36-40. Les innombrables fautes qui altèrent le texte, montrent que l'ouvrage fut écrit dans l'alphabet carré, arrivé au dernier degré de sa décrépitude. La traduction grecque fut faite vers l'an 130 après J.-C. Voir, pour

il enfante le christianisme dans la douleur; il souffre pour l'humanité. Or, voici un livre dont l'auteur est le plus calme des hommes; ni le patriotisme ni le messianisme ne le troublent; il ne gémit que sur lui-même; ses tristesses et ses consolations sont pour lui seul. C'est un sceptique, un épicurien, mais avec des nuances qui font de son livre un des plus originaux et des plus charmants qui existent dans aucune langue.

La fiction qui sert de base au *Cohélet* est des plus transparentes. QHLT[1], fils de David, a été un roi puissant, bâtisseur, jouisseur, livré aux femmes, au vin, à la sagesse, savant paraboliste, curieux de toutes les choses de la nature. Ce sont là exactement les traits sous lesquels l'histoire et la légende présentent Salomon. Nul doute que l'auteur, qui sûrement connaissait les Proverbes attribués aussi à Salomon, n'ait voulu mettre en scène le successeur de David. Ce roi célèbre lui a paru un personnage commode pour l'objet qu'il se proposait, c'est-à-dire pour montrer la vanité de toute chose.

plus de détails, ma traduction de l'*Ecclésiaste, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème* (Paris, Calmann Lévy, 1885), p. 53 et suiv.

1. קהלת est certainement un équivalent de שלמה = *Salomo*, par un jeu analogue à l'*athbusch* ou l'*albam*. On n'en a pas encore trouvé le secret.

Salomon, ayant vu le sommet de la gloire et de la prospérité, a été mieux placé que personne pour découvrir le creux absolu de tous les mobiles de la vie humaine et la complète frivolité des opinions qui servent de base à la société.

« Tout est vanité. » Tel est le résumé, vingt fois répété, de l'ouvrage. Le livre se compose d'une suite de petits paragraphes, dont chacun contient une observation, une façon d'envisager la vie humaine, dont la conclusion est l'universelle frivolité. Cette conclusion, l'auteur la tire des expériences les plus diverses. Il s'y complaît; il en fait le rythme et le refrain de sa pensée. Le monde présente à ses yeux une série de phénomènes, toujours les mêmes et roulant les uns après les autres dans une sorte de cercle. Nul progrès. Le passé a ressemblé au présent; le présent ressemble à ce que sera l'avenir. Le présent est mauvais, le passé ne valait pas mieux, l'avenir ne sera pas préférable [1]. Toute tentative pour améliorer les choses humaines est chimérique, l'homme étant incurablement borné dans ses facultés et sa destinée. L'abus est éternel; le mal qu'on avait cru supprimé reparaît sur-le-champ, plus envenimé qu'avant sa suppression [2].

1. Ch. IV, 15-16; VII, 10.
2. Ch. IX, 13-16; VII, 10-14, etc.

QHLT nous assure avoir fait l'expérience de toutes les occupations de la vie, et prétend les avoir trouvées vaines. Le plaisir, le pouvoir, le luxe, les femmes ne laissent que regrets après eux. La science ne sert qu'à fatiguer l'esprit; l'homme ne sait rien et ne saura jamais rien. La femme est un être absurde, un mauvais génie. La conséquence serait de rester célibataire. L'auteur y a bien pensé, mais quoi!... Le célibataire est un niais, puisqu'il thésaurise pour des héritiers qu'il ne connaît pas, et qui ne tiendront pas de lui le moindre compte. L'auteur se rabat alors sur l'amitié; là, du moins, il paraît avoir éprouvé quelque douceur[1]. Mais comment trouver la paix dans un monde où la loi morale commande le bien et où tout semble fait exprès pour encourager le mal?

Le crime est une folie, sans doute; mais la sagesse et la piété ne sont nullement récompensées. Tel scélérat est honoré comme devrait l'être l'homme vertueux. Tel homme vertueux est accablé d'infortunes comme devrait l'être le scélérat. La société est mal faite; les hommes ne sont pas à leur place[2]; les rois sont égoïstes et méchants; les juges, pervers; les peuples, ingrats et oublieux.

1. Ch. IV, 9 et suiv.
2. Ch. IX, 11-16.

Quelle est donc la vraie sagesse pratique? Jouir doucement de la fortune qu'on a acquise par son travail; vivre heureux avec la femme qu'on a aimée jeune; éviter les excès de toute sorte; ne pas être trop sage ni s'imaginer qu'en s'exténuant d'efforts on triomphera de la destinée; ne pas non plus s'abandonner à la folie, car elle est presque toujours punie; ne pas être trop riche (la grande richesse ne donne que souci); ne pas être pauvre, car le pauvre est méprisé; accepter les préjugés du monde tels qu'ils existent, sans les combattre et sans chercher à les réformer; en tout, pratiquer une philosophie modérée et de juste milieu, sans zèle, sans mysticisme. Un galant homme, exempt de préjugés, bon et généreux au fond, mais découragé par la bassesse du temps et les tristes conditions de la vie humaine, voilà notre auteur. Il serait héros volontiers; mais, vraiment, Dieu récompense si peu l'héroïsme, que l'on se demande si ce n'est pas aller contre ses intentions que de prendre les choses par ce biais.

Une telle doctrine, chez un Grec et chez nous, passerait pour l'impiété même et serait intimement associée à la négation de la Divinité. Il n'en est rien chez notre auteur. Cette doctrine est celle d'un Juif conséquent, non atteint par les exaltations

qui s'étaient produites depuis le soulèvement asmonéen. L'auteur est loin d'être un des insensés qui disent : « Dieu n'est pas. » On peut le trouver sceptique, matérialiste, fataliste, pessimiste surtout ; ce que sûrement il n'est pas, c'est athée. Nier Dieu, pour lui, ce serait nier le monde, ce serait la folie même. S'il pèche, c'est parce qu'il fait Dieu trop grand et l'homme trop petit. Dieu a créé le monde pour montrer sa puissance ; il crée perpétuellement toute vie ; les fins qu'il s'est proposées dans la création de l'univers et de l'homme sont impénétrables. Mais comment ne pas s'incliner devant un être si puissant ? S'il donne la vie à l'homme, il la lui ôte aussi. Il punit quelquefois, et il est des mauvaises actions dont la simple prudence ordonne de s'abstenir. La punition d'ailleurs, en certains cas, est une sorte de loi naturelle. Les plaisirs de la jeunesse, par exemple, on les expie plus tard par des infirmités ; ce qui n'est pas cependant une raison pour se les interdire tout à fait[1]. Dieu juge l'homme, mais d'après des principes peu saisissables. Dans la plupart des cas, il est impossible de discerner son action et de voir sa main. En somme, Dieu s'intéresse peu à l'homme, puis-

1. Ch. XI, 9 et suiv.

qu'il l'a mis dans la situation la plus fausse, en lui donnant les préoccupations de la sagesse avec une destinée finie, la même pour le fou et pour le sage, pour l'homme et pour l'animal, et cela dans une société où les choses sont au rebours de la justice et de la raison.

Il faut donc, avec tout le monde, aller au temple et pratiquer le culte établi; mais ici, comme en toute chose, il faut éviter l'excès[1]. On importune Dieu par des vœux trop répétés; on donne aux prêtres des droits sur soi; craindre Dieu, voilà le culte véritable. Les dévots sont les plus insupportables des sots. L'impie est un fou; il brave Dieu, il s'expose au danger le plus terrible; mais le piétiste est un nigaud, qui assomme Dieu par ses prières et lui déplaît en croyant l'honorer[2].

Il est clair que les impénétrables obscurités dont le gouvernement du monde est entouré aux yeux de notre auteur seraient dissipées si Cohélet avait la moindre notion d'une vie à venir. A cet égard, ses idées sont celles de tous les Juifs éclairés, étrangers aux idées de la résurrection et du

1. Ch. IV, 17; V, 1 et suiv.; VI, 7-10; VII, 15-24.

2. Le seul passage du livre qui ait en apparence un accent de piété (XII, 1) prête à de grands doutes.

jugement (les sadducéens[1]). La mort termine la vie consciente pour l'individu. La pâle et morne existence des *refaïm*, qui préoccupait les gens crédules, surtout les superstitieux Chananéens, n'a aucune signification morale. On ne sent pas dans le *scheol*. La mort de l'homme et celle de l'animal sont une seule et même chose. La vie, chez l'homme et chez l'animal, vient du souffle de Dieu, qui soulève et pénètre la matière par des voies mystérieuses. « Il n'y a qu'un seul souffle en toute chose. » A la mort, le souffle divin se sépare de la matière; le corps revient à la terre, d'où il a été pris, et l'esprit remonte à Dieu, d'où il était émané. Pendant quelque temps, il reste un souvenir qui continue l'existence de l'homme parmi ses semblables; puis ce souvenir disparaît, et alors c'est fini. Beaucoup de Juifs, pour échapper à ce qu'une aussi courte destinée a d'attristant, disaient que l'homme se survit dans ses enfants; à défaut d'enfants, on consolait l'eunuque en lui promettant un cippe funèbre[2], qui perpétuerait sa mémoire dans sa tribu. Cohélet est peu sensible à ces

1. Voir surtout ch. IX, 1 et suiv.

2. Un *iad* ou *massébet*. Isaïe, LVI, 3 et suiv. C'est l'idée du *massébet bahaïm*, « cippe parmi les vivants », des inscriptions phéniciennes. Voir *Corpus inscr. semit.*, 1re part., n. 58, 59.

consolations enfantines. L'homme une fois mort, sa mémoire disparaît, et c'est comme s'il n'avait jamais été.

Certes, nous étonnerions fort le charmant écrivain qui nous a laissé cette délicieuse fantaisie philosophique, si nous cherchions à construire avec son écrit un symbole de foi bien arrêté. « Il est encore un mal, nous dirait-il, que j'ai vu sous le soleil, et qui est peut-être le plus grand de tous, c'est la présomption de l'esprit, qui veut expliquer l'univers en quatre paroles, enfermer le bleu du ciel dans un lécythe, faire tenir l'infini dans un cadre de trois doigts. Malheur à qui ne se contredit pas au moins une fois par jour! »... On ne fut jamais plus éloigné du pédantisme que l'auteur de l'Ecclésiaste. La vue claire d'une vérité ne l'empêche pas de voir, tout de suite après, la vérité contraire, avec la même clarté. Le relâchement absolu des mobiles de la vie n'empêche pas chez lui un goût vif des plaisirs de la vie.

Doué d'un profond sentiment de justice, il se révolte contre ce que la destinée humaine a d'absurde aux yeux de la morale[1]. Mais qu'y faire? Le monde a de bonnes heures. Pourquoi ne pas les

1. Ch. IV, 1 et suiv.

cueillir, tout en sachant bien que l'on paiera plus tard la joie qu'on a goûtée. Amuse-toi, jeune homme; mais ne t'y trompe pas; il n'est pas un de tes plaisirs que tu ne doives expier un jour par autant de regrets. La vie la plus heureuse a comme revers les années de la vieillesse, où l'homme voit finir peu à peu tous ses rapports avec le monde et se clore tous ses moyens de jouir. Arrivé ainsi au comble de la tristesse, l'auteur, par un des tours de force les plus originaux qu'il y ait dans aucune littérature, entame cette description de la vieillesse, pleine d'énigmes et d'allusions, qui ressemble aux éblouissantes passes d'un prestidigitateur, jonglant avec des têtes de mort. Étonnant artiste, il maintient jusqu'au bout sa gageure, effleurant avec l'adresse de l'équilibriste les cimes des mots et des idées, faisant grincer de son archet les fibres qu'il a cruellement excitées, élargissant à plaisir les blessures qu'il s'est portées, irritant avec délices les lèvres de sa plaie[1].

Et, avec cela, nous l'aimons, car il a vraiment touché toutes nos douleurs. Il y a bien peu de choses qu'il n'ait vues. Certes il est heureux qu'à côté de lui il y ait eu Zénon et Épictète. Mais

1. Ch. xi, 9 et suiv., et xii.

aucun Grec mieux que ce sadducéen ne comprit l'étrangeté de notre sort. L'auteur de l'Ecclésiaste, c'est l'auteur du livre de Job, ayant vécu six ou sept cents ans de plus. La plainte éloquente et terrible de l'antique livre hébreu, les objurgations presque blasphématoires du vieux patriarche sont devenues le badinage tristement résigné d'un lettré mondain. Bien plus religieux au fond, l'auteur de Job est autrement hardi dans son langage. Cohélet n'a plus même la force de s'indigner contre Dieu. C'est si inutile ! Comme Job, il s'incline devant une puissance inconnue, dont les actes ne relèvent d'aucune raison appréciable. Mais il se console, et, si les femmes étaient un peu moins trompeuses, les juges un peu moins corrompus, les héritiers un peu moins ingrats, les gouvernants un peu plus sérieux, il se réconcilierait avec la vie et consentirait à trouver qu'il est fort doux, même au prix de la perspective d'une vieillesse maussade, de jouir tranquillement, avec une femme aimée, de la fortune qu'on a su amasser par son intelligence. L'auteur dit trop de mal des femmes pour ne les avoir pas beaucoup aimées[1]. A la façon dont il en parle, on sent qu'il ne faudrait

1. Ch. VII, 22-29.

pas grand'chose pour qu'il recommençât à les aimer. Il n'est pas si dégoûté de la vie qu'il n'ait de bons conseils pratiques à donner, sur la manière de se bien tenir à la cour[1], sur les précautions à prendre avec les prêtres[2], sur la vanité de la fortune en argent[3], sur le bon emploi de ses fonds et sur la manière de distribuer ses placements de manière à ne pas tout perdre à la fois[4].

On s'étonne d'une telle sérénité, au milieu des luttes du temps où nous plaçons l'Ecclésiaste. Daniel, les Macchabées, les idées messianiques et apocalyptiques n'existent pas pour lui. Il ne faut pas trop s'en étonner. La foi à la résurrection et au jugement, qui tira Israël de l'impasse religieuse où il était, n'entraîna pas la masse de la nation. Les grands révoltés de l'an 70, les énergumènes du temps d'Adrien, l'auteur du livre de Judith, celui du livre de Tobie, sont encore fidèles à l'ancienne philosophie. Dans le Talmud, le problème reste en suspens. Beaucoup de docteurs talmudiques croient au royaume de Dieu et à la résurrection comme des chrétiens; la plupart ne sortent pas de

1. Ch. VIII, 2 et suiv.; IX, 4.
2. Ch. IV, 17; V, 1 et suiv.
3. Ch. V, 7-11.
4. Ch. XI, 1 et suiv.

l'ancien système. Ces martyrs du moyen âge que le fanatisme chrétien empile sur les bûchers ne croient pas tous à l'immortalité de l'âme. Tel saint de Mayence, en allant au supplice, invente à sa charge tous les crimes imaginables et s'en accuse pour justifier la Providence, pour maintenir ce principe fondamental que Dieu ne saurait finalement abandonner son serviteur. Jusqu'à nos jours, cette pénombre fait la force des grandes âmes israélites. L'immortalité de l'âme est pour eux une croyance pieuse, rien de plus. Le Juif n'est pas résigné comme le chrétien. Pour le chrétien, la pauvreté, l'humilité sont des vertus; pour le Juif, ce sont des malheurs, dont il faut se défendre. Les abus, les violences, qui trouvent le chrétien calme, révoltent le Juif, et c'est ainsi que l'élément israélite est devenu, de notre temps, dans tous les pays qui le possèdent, un grand élément de réforme et de progrès. Le saint-simonisme et le mysticisme industriel et financier de nos jours sont sortis pour une moitié du judaïsme. Dans les mouvements révolutionnaires français, l'élément juif a un rôle capital. C'est ici-bas qu'il faut réaliser le plus de justice possible. La *tikva* juive, « la confiance », cette assurance que la destinée de l'homme ne saurait être frivole et qu'un brillant avenir de lumière

attend l'humanité, n'est pas l'espérance ascétique d'un paradis contraire à la nature de l'homme; c'est l'optimisme philosophique, fondé sur un acte de foi invincible dans la réalité du bien.

Cohélet a sa place définie dans cette histoire du long combat de la conscience juive contre l'iniquité du monde. Il représente une pause dans la lutte. Chez lui, pas une trace de messianisme ni de résurrection, ni de fanatisme religieux, ni de patriotisme, ni d'estime particulière pour sa race. Il n'y a rien après la mort. Le jour de Jéhovah ne vient jamais; Dieu est au ciel; il ne régnera jamais sur la terre. Cohélet voit l'inutilité des tentatives pour concilier la justice de Dieu avec le train du monde. Il en prend son parti. Une fois que l'homme a rempli ses devoirs élémentaires envers son créateur, il n'a plus qu'à vivre en paix, jouissant à son aise de la fortune qu'il a honnêtement acquise, attendant tranquillement la vieillesse, la décrivant en jolies phrases. Le tempérament fin et voluptueux de l'auteur montre qu'il avait pour se consoler de sa philosophie pessimiste plus d'une douceur intérieure. Comme tous les pessimistes de talent, il aime la vie; l'idée du suicide, qui traverse un moment l'esprit de Job[1], à la vue des

1. Job, VII, 15.

abus du monde, ne lui vient pas à la pensée.

Voilà l'intérêt capital du livre *Cohélet*. Seul, absolument seul, il nous représente une situation intellectuelle et morale qui dut être celle d'un grand nombre de Juifs. L'incrédule écrit peu, et ses écrits ont beaucoup de chances de se perdre. La destinée du peuple juif ayant été toute religieuse, la partie profane de sa littérature a dû être sacrifiée. Le *Cantique* et le *Cohélet* sont comme une chanson d'amour et un petit écrit de Voltaire égarés parmi les in-folio d'une bibliothèque de théologie. C'est là ce qui fait leur prix. Oui, l'histoire d'Israël manquerait d'une de ses principales lumières si nous n'avions quelques feuillets pour nous exprimer l'état d'âme d'un Israélite résigné au sort moyen de l'humanité, s'interdisant l'exaltation et l'espérance, traitant de fous les prophètes, s'il y en avait de son temps, d'un Israélite sans utopie sociale ni rêve d'avenir. Voilà une haute rareté. Les dix ou douze pages de ce petit livre sont, dans le volume sombre et toujours tendu qui a fait le nerf moral de l'humanité, les seules pages de sang-froid. L'auteur est un homme du monde, non un homme pieux ou un docteur. On dirait qu'il ne connaît pas la *Thora*; s'il a lu les prophètes, ces furieux tribuns de la justice, il s'est

bien peu assimilé leur esprit, leur fougueuse ardeur contre le mal, leur inquiète jalousie de l'honneur de Dieu. Une pensée résume l'histoire des prophètes hébreux pendant mille ans : « Le jour viendra où la justice et le bonheur habiteront sur la terre. » Cohélet n'est pas du tout un membre de cette famille d'exaltés. Dans la grande chaîne d'Isaïe à Jésus, il n'y a pas de place pour lui. La terre lui paraît vouée aux abus, et il met une sorte d'obstination à soutenir que le monde ne sera jamais meilleur qu'il n'est.

Au fond, la position de notre sage fut-elle de son temps aussi isolée qu'au premier abord elle paraît l'être dans l'histoire de la littérature? Il faudrait se garder de le croire. Quoique représentée par moins d'écrits que l'école prophétique et messianique, l'école de sages fondée sur la négation de l'autre vie et la poursuite exclusive d'une philosophie pratique menant à la fortune et aux succès, cette école, dis-je, avait toujours été nombreuse en Israël. Le livre des Proverbes, antérieur à la captivité, est au fond aussi profane que le *Cohélet*. Tout s'y réduit à une prudence mondaine, tirée de l'expérience temporelle de la vie; la religion n'y a de place que comme une part de l'esprit de conduite et de la tenue d'un galant homme. La Sagesse

de Jésus fils de Sirach ne sort en rien du cadre de l'ancienne philosophie. Comme Cohélet, le fils de Sirach place la vertu dans un certain juste milieu et dans la sagesse qui fait réussir. Mais le fils de Sirach est bien plus pieux que l'auteur du *Cohélet*[1]. C'est un mosaïste fervent. Les peines qu'il se donne pour excuser Dieu des étrangetés qui se passent sous son gouvernement[2] ont quelque chose de touchant. S'il n'a aucune idée de vie future ni de messianisme, il croit du moins à l'éternité d'Israël[3]; il respecte les saints, et, quoique ses idées sur les longues prières[4], sur la croyance aux songes[5], sur l'observation de la loi préférable aux sacrifices[6] se rapprochent de celles de Cohélet[7], le fils de Sirach est d'une tout autre école que notre sceptique auteur. Il est patriote. Or, cette religion fondamentale de l'Israélite, qui meurt chez lui la dernière et survit à toutes ses désillusions, est à peine sensible chez Cohélet. Comme Hérode, il n'est pas

1. Ch. XXXVIII, 15 et suiv.
2. Ch. XV.
3. Ch. XXXVIII, 28.
4. Ch. VII, 15, 33 et suiv.
5. Ch. XXXIV, init.
6. Ch. XXXV, init.
7. Comparez aussi ses idées sur le danger des femmes (ch. IX, XXV, XXVI, XLII), sur l'agriculture (ch. VII, 16) à *Eccl.*, VII, 25 et suiv. ; V, 8.

fier d'être Juif; on sent que, s'il doit se trouver un jour en rapports avec les Grecs et les Romains, il fera tous ses efforts pour dissimuler sa race et faire bonne figure, aux dépens de la Loi, dans le *high life* de son temps.

Nous le répétons, une nation ne marche jamais tout d'une pièce. Dans cet âge d'exaltation qui s'étend de Juda Macchabée à Barkokeba, il y eut des épicuriens fort paisibles, très amortis en leur zèle pour les grands intérêts d'Israël et de l'humanité. Des groupes isolés conservaient leur liberté d'esprit. Le fanatisme des Asmonéens tomba vite. Ces sadducéens qui ne croient ni aux anges, ni aux esprits, ni à la résurrection, ces *boëthusim* dont le nom était synonyme d'épicuriens, toute cette riche aristocratie de prêtres de Jérusalem, qui vivait du temple, et dont la froideur religieuse irritait si fort Jésus et les fondateurs du christianisme[1], étaient bien les frères intellectuels de notre auteur. On a supposé que le Salomon mythique dont il y est question est Hérode lui-même, Hérode arrivé à renouveler, à force de travail et d'intrigue, la grandeur légendaire du fils de David, et ne recueillant, sur la fin de sa vie, que les malédictions du peuple, les tristesses domestiques et l'ennui. Ce

1. Voir *Vie de Jésus*, ch. XIII.

qu'il y a de sûr, c'est que la composition du livre ne remonte pas au delà des temps hérodiens ou asmonéens.

La langue est ici évidemment le critérium le plus important. Le vieux style hébreu a un caractère à part, ferme, nerveux, serré comme un câble, tordu, énigmatique. L'hébreu moyen, au contraire, est lâche, sans timbre, flasque, tout à fait analogue à l'araméen. Les aramaïsmes y abondent ; les écrits conçus en ce dialecte peuvent être traduits mot à mot en araméen, sans rien y perdre. Il n'en est pas de même du *Cohélet*. Oui, certes, la langue du livre est moderne ; mais elle est peu teintée d'aramaïsme ; le livre est presque impossible à bien traduire en syriaque. Ce à quoi cet hébreu ressemble, c'est à la Mischna, et surtout au traité *Eduioth*, aux *Pirké aboth* à la *Megillath Taanith*. Or la Mischna représente l'hébreu du IIe siècle après Jésus-Christ, hébreu très différent de la langue fortement aramaïsée qui avait été à la mode chez les Juifs vers l'époque achéménide. Par la langue, le *Cohélet* paraît le plus récent des livres bibliques, le plus voisin du Talmud.

L'auteur a sûrement vécu à une époque de grande décadence sociale. On voit bien, à son état d'âme, que les mœurs étaient perdues. La famille est

détruite; la femme, à la suite des scandales de l'époque séleucide et à la veille, au moment peut-être, des effroyables crimes domestiques de l'âge hérodien, est devenue un fléau. Ce qui soutenait l'ancien sage, quand sa philosophie était trop ébranlée, c'était l'espérance de se survivre en ses enfants. La postérité le consolait de la fragilité de la vie individuelle. Notre auteur voit dans cette façon de raisonner une amère duperie. Que sait-on de ses enfants? Ce seront peut-être des sots, qui vous couvriront de honte et démoliront ce que vous avez cherché à édifier. Le vrai commentaire du *Cohélet*, ce sont les livres XII et suivants des *Antiquités* de Josèphe, ce tissu de crimes et de bassesses qui, surtout depuis l'an 200 (av. J.-C.) à peu près, compose l'histoire de la Palestine. Les *hasidim* échappaient à la réalité par leurs rêves messianiques; notre auteur y échappe par son fatalisme résigné et par son goût de la vie raffinée.

Si l'on pouvait comprendre toutes les allusions de détail que renferme le livre, on aurait les données les plus précises sur la date de sa composition; mais l'auteur ne s'exprime jamais qu'à demi-mot. Le pauvre homme sage qui sauva sa ville et qu'on oublia[1], le pays où ce sont des

1. IX, 13 et suiv.

esclaves qui règnent[1], le pays où l'ordre social est renversé[2] sont sûrement des allusions. Il en faut dire autant du passage suivant[3] :

Mieux vaut un garçon pauvre et avisé qu'un vieux roi absurde qui ne sait plus se laisser éclairer.

Tel passe en un moment de la prison au trône;
Tel est né misérable en ses propres États.

J'ai vu tout le monde s'empresser à la suite du jeune héritier qui doit succéder au vieux roi. Infinis ont été les maux qu'on a soufferts dans le passé; mais, dans l'avenir, on n'aura pas plus à se réjouir de celui-ci... Toujours vanité et pâture de vent!

S'agirait-il là de Jean Hyrcan et d'Aristobule I, d'Alexandre Jannée et d'Aristobule II, ou du vieil Hérode et d'Archélaüs? On ne le saura jamais. Et néanmoins, l'étendue des options ne va sûrement pas au delà d'un siècle.

Le temple de Jérusalem existait quand le livre fut écrit, et le culte y florissait[4]. Le sacerdoce était organisé avec un certain pouvoir temporel[5]. Il y avait des piétistes zélés (esséniens?), qui exagéraient les prescriptions et faussaient la religion par

1. x, 16 et suiv.
2. x, 5 et suiv.
3. iv, 13 et suiv.
4. Ch. iv, 17 et suiv.
5. Ch. v, 5.

un zèle et une austérité outrés. Jérusalem était le siège d'une royauté et d'une cour[1] où les gens un peu notables de la ville aspiraient à briller. Les dynasties et les villes indépendantes pullulaient en Syrie[2]; elles se faisaient des guerres sans fin. Une petite ville pouvait avoir un siège à soutenir. Il semble qu'aucun grand pouvoir comme celui des Achéménides, ou d'Alexandre, ou des Ptolémées, ou des Séleucides, ou des Romains ne se faisait sentir[3].

Le moment où un pareil état social de la Judée et de l'Orient nous reporte est l'époque asmonéenne. Le pouvoir des Séleucides s'était effondré et avait laissé la place à des petites dynasties locales, à des villes autonomes. Bien que sortie d'un fanatisme brûlant, la dynastie asmonéenne, surtout après sa rupture avec les pharisiens sous Jean Hyrcan, devint bientôt assez profane. Alexandre Jannée et Jean Hyrcan sont des rois comme d'autres, religieux par habitude et par politique, cruels, avides,

1. Ch. VIII, 1 et suiv.

2. Ch. IX, 14 et suiv. Les allusions précises que M. Hitzig et M. Grætz trouvent dans ces passages résultent de combinaisons arbitraires ou hasardées.

3. Le mot *medina* pour désigner une province (V, 7) et le fait d'esclaves gouverneurs et hauts fonctionnaires (X, 7, 16) seraient plutôt caractéristiques de l'époque perse; mais l'état administratif de l'Orient n'a jamais beaucoup varié.

méchants, au fond très peu dévots. C'est le temps des *hasidim* et le commencement des sectes comme les esséniens, qui, justement par réaction contre la perversion du monde, introduisent dans l'israélitisme un esprit de mysticité inconnu jusque-là. Ces gens qualifiés de « sots »[1], qui se livraient aux pratiques d'un ascétisme exalté, à des abstinences inutiles, qui se préoccupaient vainement de l'avenir et de ce qui arrive après la mort, qui trouvaient mauvais que l'homme jouît tranquillement de l'aisance qu'il avait acquise par un travail honnête, étaient probablement les premiers en date de ces fous du royaume de Dieu dont la folie allait gagner le monde et que notre auteur ou ses pareils devaient accueillir de tous leurs dédains. L'auteur de *Cohélet* fut peut-être quelque grand-père d'Anne ou de Caïphe, de ces prêtres aristocrates qui condamnèrent Jésus d'un cœur si léger. Il fut l'idéal de ce qu'on appelait un sadducéen, je veux dire de ces gens riches, sans fanatisme, sans croyance d'aucune sorte en l'avenir, attachés au culte du temple qui faisait leur fortune, furieux contre les fanatiques et toujours enchantés quand on les mettait à mort.

1. *Eccl.*, IV, 17 ; V, 3 ; VI, 9.

On a souvent cherché à prouver que la philosophie de l'auteur porte la trace d'une influence de la philosophie grecque. Rien n'est moins certain. Tout absolument s'explique dans le livre par le développement logique de la pensée juive. L'auteur est très probablement postérieur à Épicure; il semble bien cependant qu'il n'avait pas reçu d'éducation hellénique. Son style est sémitique au premier chef. Dans toute sa langue, pas un mot grec, pas un hellénisme caractérisé[1]. D'un autre côté, il est loin de pousser aussi loin qu'Épicure la radicale négation de la Providence et le principe de l'insouciance des dieux à l'égard des choses humaines. Sa physique[2] est assez saine; mais elle résulte bien plutôt, comme celle de Thalès et d'Héraclite, d'observations générales très justes, que d'un travail vraiment scientifique à la façon d'Archimède ou de l'école d'Alexandrie.

Sa morale de juste milieu a sûrement des analogues en Grèce, à Cyrène surtout. Il côtoie sans cesse Théodore de Cyrène[3], sans s'arrêter à ses assertions franchement irréligieuses. Aristippe de

1. Aucun des exemples allégués par M. Græetz, *Kohélet*, p. 179 et suiv., ne me paraît décisif.

2. Ch. I, 5 et suiv.. Physiologie bien naïve, XI, 5.

3. Diogène Laërte, II, 86; VI, 97.

Cyrène reconnaîtrait à beaucoup d'égards son confrère dans ce Juif dégagé, qu'aucun préjugé n'aveugle et qui arrive à placer le but suprême de la vie dans le plaisir tranquille. Cyrène fut, avec Alexandrie, la ville où il y eut le plus de Juifs. Mais les mêmes causes produisent, dans les familles humaines les plus diverses, des effets semblables. Le galant homme se ressemble en Europe, en Chine, au Japon. La Grèce, à vrai dire, n'eût point écrit une œuvre aussi découragée. La foi en la science soutient la Grèce. Le *Cohélet* est l'œuvre d'une absolue décrépitude. Jamais on ne fut plus vieux, plus profondément épuisé. Et dire que ce livre de scepticisme, à la fois élégant et morne, fut écrit peu de temps avant l'Évangile et le Talmud!... Peuple étrange, en vérité, et fait pour présenter tous les contrastes! Il a donné Dieu au monde, et il y croit à peine. Il a créé la religion, et c'est le moins religieux des peuples; il a fondé l'espérance de l'humanité en un royaume du ciel, et tous ses sages nous répètent qu'il ne faut s'occuper que de la terre. Les races les plus éclairées prennent au sérieux ce qu'il a prêché, et lui, il en sourit. Sa vieille littérature a excité le fanatisme de toutes les nations, et il en voit mieux que personne les côtés faibles. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, il clorait

volontiers le rouleau sacré par cette petite réflexion de lecteur ami de ses aises : « Assez de livres inspirés comme cela ! Trop lire fatigue la chair[1]. »

La philosophie de l'auteur n'est pas non plus très rigoureusement enchaînée. La conséquence de ses prémisses devrait être l'impiété. Théodore de Cyrène, qui a tant de rapports avec lui, conclut, en effet, à l'athéisme. Mais l'inconséquence de Cohélet a quelque chose de touchant. Aux deux ou trois endroits où l'on croirait qu'il va s'enfoncer dans le pur matérialisme, il se relève tout à coup par un accent élevé. Cette façon de philosopher est la vraie. On ne fera jamais taire les objections du matérialisme. Il n'y a pas d'exemple qu'une pensée, un sentiment se soient produits sans cerveau ou avec un cerveau en décomposition. D'un autre côté, l'homme n'arrivera point à se persuader que sa destinée soit semblable à celle de l'animal. Même quand cela sera démontré, on ne le croira pas. C'est ce qui doit nous rassurer à penser librement. Les croyances nécessaires sont au-dessus de toute atteinte. L'humanité ne nous écoutera que dans la mesure où nos systèmes conviendront à ses devoirs et à ses instincts. Disons ce que nous pensons ; la

1. *Eccl.*, ch. XII, 12.

femme n'en continuera pas moins sa joyeuse cantilène, l'enfant n'en deviendra pas plus soucieux, ni la jeunesse moins enivrée; l'homme vertueux restera vertueux; la carmélite continuera à macérer sa chair, la mère à se dévouer, l'oiseau à chanter, l'abeille à faire son miel. Dans ses plus grandes folies, Cohélet n'oublie pas le jugement de Dieu. Faisons comme lui. Au milieu de l'absolue fluidité des choses, maintenons l'éternel. Sans cela, nous ne serions ni libres ni tranquilles pour le discuter. Les plus victimés, le lendemain du jour où on ne croirait plus en Dieu, seraient les athées. On ne philosophe jamais plus librement que quand on sait que la philosophie ne tire pas à conséquence. Sonnez, cloches, bien à votre aise; plus vous sonnerez, plus je me permettrai de dire que votre gazouillement ne signifie rien de distinct. Si je craignais de vous faire taire, ah! c'est alors que je deviendrais timide et discret.

Ce qui nous plaît surtout dans le *Cohélet*, c'est la personnalité de l'auteur. On ne fut jamais plus naturel ni plus simple. Son égoïsme est si franchement avoué qu'il cesse de nous choquer. Ce fut certainement un homme aimable. J'aurais eu mille fois plus de confiance en lui que dans tous les *hasidim* ses contemporains. La bonté du scep-

tique est la plus solide de toutes; elle repose sur un sentiment profond de la vérité suprême : *Nil expedit.* Il paraît qu'il ne se maria pas. C'est la plus forte critique de son siècle. De nos jours, il eût sûrement trouvé des femmes spirituelles et beaucoup moins méchantes qu'il ne le croit, pour le consoler et l'aimer. Les femmes se fâchent rarement du mal qu'on dit de leur sexe. Une certaine mauvaise humeur contre elles leur semble la preuve qu'on s'occupe d'elles; or les femmes n'ont vraiment de dédain et d'aversion que pour celui qui vit tranquillement d'autre chose qu'elles. En leur disant qu'on a tout trouvé fade, on ne leur déplaît pas absolument.

C'est par là que le *Cohélet* est un livre si profondément moderne. Le pessimisme de nos jours y trouve sa plus fine expression. L'auteur nous apparaît comme un Schopenhauer résigné, bien supérieur à celui qu'un mauvais coup du sort a fait vivre dans les tables d'hôte allemandes. Cohélet, comme nous, fait de la tristesse avec de la joie et de la joie avec de la tristesse; il ne conclut pas, il se débat entre des contradictoires; il aime la vie, tout en en voyant la vanité. Surtout, il ne pose jamais. Il ne se complaît pas dans l'effet qu'il produit; il ne se regarde pas maudissant l'exis-

tence. Il est d'une parfaite sincérité en disant que tout lui a paru frivole et creux. On aime à se le représenter comme un homme exquis et de bonnes manières, comme un ancêtre de quelque riche Juif de Paris égaré en Judée du temps de Jésus et des Macchabées.

Ce que Cohélet, en effet, est bien essentiellement et par excellence, c'est le Juif moderne. De lui à Henri Heine, il n'y a qu'une porte à entr'ouvrir. Quand on le compare à Élie, à Jérémie, à Jésus, à Jean de Gischala, on a peine à comprendre qu'une même race ait produit des apparitions si diverses. Quand on le compare à l'Israélite moderne, que nos grandes villes commerçantes d'Europe connaissent depuis cinquante ans, on trouve une singulière ressemblance. Attendez deux mille ans, que la fierté romaine se soit usée, que la barbarie ait passé, vous verrez combien ce fils des prophètes, ce frère des zélotes, ce cousin du Christ, se montrera un mondain accompli; comme il sera insoucieux d'un paradis auquel le monde a cru sur sa parole; comme il entrera avec aisance dans les plis de la civilisation moderne; comme il sera vite exempt du préjugé dynastique et féodal; comme il saura jouir d'un monde qu'il n'a pas fait, cueillir les fruits d'un champ qu'il n'a pas labouré, supplanter

le badaud qui le persécute, se rendre nécessaire au sot qui le dédaigne. C'est pour lui, vous le croiriez, que Clovis et ses Francs ont frappé de si lourds coups d'épée, que la race de Capet a déroulé sa politique de mille ans, que Philippe-Auguste a vaincu à Bouvines, et Condé à Rocroi. Vanité des vanités! Oh! la bonne condition pour conquérir les joies de la vie que de les proclamer vaines! Nous l'avons tous connu, ce sage selon la terre, qu'aucune chimère surnaturelle n'égare, qui donnerait tous les rêves d'un autre monde pour les réalités d'une heure de celui-ci; très opposé aux abus[1], et pourtant aussi peu démocrate que possible[2]; avec le pouvoir à la fois souple et fier; aristocrate par sa peau fine, sa susceptibilité nerveuse et son attitude d'homme qui a su écarter de lui le travail fatigant[3], bourgeois par son peu d'estime pour la bravoure guerrière[4] et par un sentiment d'abaissement séculaire dont sa distinction ne le sauve point. Lui, qui a bouleversé le monde par sa foi au Royaume de Dieu, ne croit plus qu'à la richesse. C'est que la richesse est, en effet, sa vraie récom-

1. Comp. *Eccl.*, ch. v, 7 et suiv.

2. Voir ses idées sur les classes sociales, x, 5 et suiv., 16 et suiv.

3. Comp. *Eccl.*, ch. x, 1.

4. Voir *Eccl.*, ch. viii, 8.

pense. Il sait travailler, il sait jouir. Nulle folle chevalerie ne lui fera échanger sa demeure luxueuse contre la gloire périlleusement acquise; nul ascétisme stoïque ne lui fera quitter la proie pour l'ombre. L'enjeu de la vie est selon lui tout entier ici-bas. Il est arrivé à la parfaite sagesse : jouir en paix, au milieu des œuvres d'un art délicat et des images du plaisir qu'on a épuisé, du fruit de son travail. Surprenante confirmation de la philosophie de vanité! Allez donc troubler le monde, faire mourir Dieu en croix, endurer tous les supplices, incendier trois ou quatre fois votre patrie, insulter tous les tyrans, renverser toutes les idoles, pour finir d'une maladie de la moelle épinière, au fond d'un hôtel bien capitonné du quartier des Champs-Élysées, en regrettant que la vie soit si courte et le plaisir si fugitif. Vanité des vanités!

LIVRE X

LE PEUPLE JUIF SOUS LA DOMINATION ROMAINE

CHAPITRE PREMIER

POMPÉE, CÉSAR, CASSIUS, MARC-ANTOINE.

Pompée quitta la Judée (62 av. J.-C.) après y avoir fait les changements politiques les plus énormes, mais respecté l'ordre religieux. La Palestine va désormais faire partie de la province de Syrie et en suivre les destinées. Pompée laissa derrière lui pour gouverneur Æmilius Scaurus. La Judée, ce semble, ne lui causa aucun embarras. L'adulation orientale se donnait carrière autour de ces géants de puissance; les villes leur élévaient des statues et les prenaient pour patrons[1].

1. *Miss. de Phénicie*, p. 553 et suiv.

Le royaume nabatéen était le seul qui fût assez fort pour tenir tête à Rome. Scaurus vainquit Hareth III [1], et cette victoire figure sur les deniers de la *gens Æmilia*[2]; mais Pompée s'en attribua l'honneur [3].

Gabinius, proconsul en 57-55, eut plus à faire en Judée. Il était l'âme damnée de Pompée et avait, un peu comme lui, la manie de faire grand. Il partagea le pays en districts judiciaires[4], qui avaient pour chefs-lieux, outre Jérusalem, Gézer, Amathus, Jéricho et, pour la Galilée, Séphoris. Cette organisation fut considérée par les Juifs comme un progrès[5]. Il parcourut lui-même la Palestine, nota les villes renversées par le fanatisme asmonéen, et, continuant l'œuvre de Pompée, en décida la restauration. Samarie, Azote, Scythopolis, Anthédon, Raphia, Dora, Marissa, Gaza et beaucoup d'autres furent ainsi rétablies. La population revint aux endroits qui avaient été déserts depuis trente et quarante ans[6]. Gabinius fut célèbre par ses exac-

1. Jos., *Ant.*, XIV, v, 1.
2. Eckhel, v, 131; Babelon, *Monnaies républ. rom.*, t. I, p. 120 et suiv.
3. Diodore de Sicile, Dion Cassius, Plutarque, Appien, Orose.
4. Συνέδρια, d'où *sanhédrin*. Voir Marquardt, *Rœmische Staatsverwaltung*, I, p. 500 et suiv.
5. Jos., *Ant.*, XIV, v, 4; *B. J.*, I, VIII, 5.
6. Jos., *Ant.*, XIV, v, 3.

tions, dans un temps où le pillage des provinces était en quelque sorte à l'ordre du jour[1]. Mais du moins il gouverna en homme éclairé. Il fut le restaurateur de la Palestine; grâce à lui l'œuvre néfaste des Asmonéens fut réparée. Le peuple avait son entière liberté religieuse; mais il ne lui fut plus permis de commettre des meurtres sacrés. La peine de mort, au moins en matière religieuse, lui fut retirée[2]. Les Juifs éclairés furent les premiers à reconnaître ce qu'avait eu de grand et de brillant l'administration de Gabinius[3].

Cependant les maux que la dynastie asmonéenne devait faire à la Palestine étaient loin d'être finis. Pompée avait mis dans sa façon de traiter Aristobule et sa famille une très grande mollesse. L'argent y avait probablement été pour quelque chose.

1. Dion Cassius, XXXIX, 55, 56; Cicéron, *Pro Sestio*, 43 : *Gabinium haurire cotidie ex paratissimis atque opulentissimis Syriæ gazis inumerabile pondus auri, bellum inferre quiescentibus, ut eorum veteres illibatasque divitias in profundissimum libidinum suarum gurgitem profundat;* le même, *De provinciis consularibus*, c. 4 : *In Syria imperatore illo nihil aliud* [*neque gestum*] *neque actum est nisi pactiones pecuniarum cum tyrannis, decisiones, direptiones, latrocinia, cædes.* Sur son procès, voir Cic., *Ad Quintum fratrem*, III, I, 5-7, 1-4; etc.

2. Evang. de Jean, XVIII, 31.

3. Ἔργα μεγάλα καὶ λαμπρά. Jos., *Ant.*, XIV, VI, 4.

Dans le voyage vers Rome (63), Alexandre, fils d'Aristobule, avait réussi à s'échapper. Vers 57, il reparut en Judée, entra dans Jérusalem, chassa Hyrcan. Gabinius envoya contre lui son lieutenant Marc-Antoine, depuis si célèbre. Celui-ci, secondé par Antipater l'Ascalonite, battit Alexandre près de Jérusalem et le força à se renfermer dans Alexandrium. Il était perdu, sans sa mère, la femme d'Aristobule, qui, songeant à son mari et à ses autres enfants, otages à Rome, vint trouver Gabinius, et, probablement employant près de lui les arguments auxquels il cédait toujours, lui suggéra de se contenter de la destruction des trois grandes forteresses asmonéennes, Hyrcanie, Machéro et Alexandrium[1]. Hyrcan fut reconduit à Jérusalem et remis en possession du pontificat.

Peu après, Aristobule réussit à s'enfuir de Rome avec son fils Antigone et à rentrer en Judée. Battu par les Romains, il gagna Machéro, où il fut pris. La conduite de Gabinius en cette circonstance a de quoi nous surprendre. Il renvoya à Rome Aristobule chargé de chaînes ; mais il demanda au sénat de permettre aux enfants d'Aristobule de rester en Judée. Il avait promis à leur mère de les laisser en

1. Alexandrium était probablement au haut du Sartabeh. La position de Machéro est connue ; on ignore celle d'Hyrcanie.

liberté[1]. On ne concevrait pas, si le proconsul n'y avait eu intérêt, qu'il eût pris plaisir à entretenir ainsi dans le pays des germes de guerre civile, comme de propos délibéré.

Antipater prenait une voie bien plus sûre que les princes asmonéens pour reconstituer la royauté de Judée. Il se faisait l'humble serviteur des Romains, et cherchait tous les moyens pour leur prouver quel bon parti on pouvait tirer des Juifs en sachant s'y prendre. Lors de l'expédition de Gabinius en Égypte, il lui fournit des vivres en abondance; il réussit de plus à gagner les Juifs établis autour de Péluse pour garder les abords de l'Égypte et à en faire des alliés aux Romains.

Quand Gabinius revint en Judée, après avoir rétabli sur son trône Ptolémée Aulète, il trouva le pays soulevé par les excitations d'Alexandre. Les forces romaines avaient dû quitter Jérusalem et s'étaient réfugiées sur le mont Garizim, où Alexandre les tenait bloquées. Antipater essaya sans succès de s'entremettre. Alexandre fut battu complètement dans la plaine du mont Thabor. Le moment d'en finir avec lui paraissait venu; mais

1. Jos., *Ant.*, XIV, VI, 1; *B. J.*, I, VIII, 6; Dion Cassius, XXXIX, 56; Plutarque, *Antoine*, 3.

les pouvoirs de Gabinius étaient expirés; il revint à Rome (fin de 55) pour répondre au procès qu'on lui intentait et aux conséquences duquel il eut la plus grande peine à se soustraire.

Il eut pour successeur Licinius Crassus (54-53), qui se signala d'abord par d'affreuses pilleries. Le temple de Jérusalem fut dépouillé de tous ses revêtements d'or, pour fournir aux frais de la guerre contre les Parthes. On sait le désastre de l'an 53. Cassius, échappé aux flèches des Parthes, remplaça Crassus. Quand il arriva en Judée, tout était encore en feu. Pitholaüs, partisan des Asmonéens, avait soulevé la Galilée. Il s'était enfermé dans Tarichée, au bord du lac de Génésareth, avec une armée assez considérable. Pitholaüs et tous ses partisans furent massacrés, sur le conseil d'Antipater. La fortune de ce dernier grandissait toujours. Pour se concilier ses compatriotes, il avait épousé une Iduméenne nommée Cypros, issue d'une famille noble du pays.

Cassius traita avec Alexandre, qui alla demeurer à Antioche. La fortune de Rome, à ce moment, subissait une sorte d'éclipse. La guerre civile (49) produisait une faiblesse momentanée. Aristobule était à Rome. César, sans doute par suite de quelque intention secrète du côté de la Syrie, le fit mettre

en liberté et lui confia deux légions[1]; il fut empoisonné par les partisans de Pompée. Son corps fut conservé dans du miel, jusqu'au moment où Antoine le renvoya en Judée et le fit déposer dans les tombes royales[2].

Pompée fut très ému des desseins qu'il croyait voir à César du côté de la Syrie. Alexandre, à Antioche, pouvait devenir un grave embarras ; Pompée lui fit trancher la tête. Antigone, le plus jeune fils d'Aristobule, était à Ascalon avec sa mère; cette famille détrônée avait de l'étrangeté, du prestige. Alexandra, la plus jeune des princesses, était d'une rare beauté. Ptolémée fils de Mennée, tétrarque de l'Antiliban, envoya à Ascalon son fils Philippion, pour presser la vieille reine de lui confier Antigone et ses filles, déclarant qu'il les prenait sous sa protection. Or Philippion devint éperdûment amoureux d'Alexandra et l'épousa. Dès que son père vit Alexandra, il éprouva le même sentiment et fit tuer son fils pour épouser sa belle-fille. Ces Asmonéens, dans leur détresse, conservaient leur grand air.

La bataille de Pharsale (48 av. J.-C.) ne changea

1. Jos., *Ant.*, XIV, VII, 4; *B. J.*, I, IX, 1-2; Dion Cassius, XLI, 18.

2. Jos., *B. J.*, I, IX, 1.

pas essentiellement la face des choses en Judée. Antipater devint l'ami dévoué de César, comme il l'avait été de Pompée. Il combattit énergiquement pour lui, prit Péluse, décida les Juifs du pays d'Onias à favoriser les Romains, en leur présentant des lettres du grand-prêtre Hyrcan. César le déclara son ami. En 47, d'ailleurs, César vint en Syrie et régla tout d'une façon souveraine. Antipater eut le droit de cité à Rome et une entière exemption d'impôts. Antigone trouva l'occasion bonne pour essayer de défendre ses droits. Mais César ne l'écouta pas. Hyrcan fut confirmé pour la dixième fois dans le pontificat, avec le titre d'ethnarque; Antipater fut nommé procurateur de Judée. Tout le poids du pouvoir posait en réalité sur lui.

L'amitié de César était un titre trop précieux pour que les Juifs ne cherchassent pas à en tirer profit. Cette amitié, plus effective que celle d'Alexandre, ils l'exploitèrent de la même manière. Elle fut le point de départ de toute une série de pièces fausses, qu'ils opposèrent, jusqu'à la guerre de 70, aux antisémites de ce temps-là. César les avait aimés, les avait recommandés au monde entier comme ses amis. Les décrets du sénat qu'il était censé avoir fait rendre en leur faveur, les lettres

missives qu'il aurait écrites pour les couvrir de sa protection, tout cela fut réuni en un cartulaire que Josèphe nous a conservé[1]. L'argument était décisif. Comment traiter d'ennemis des Romains ceux que César avait tenus pour ses plus fidèles clients? La déplorable habitude qu'ont les apologistes juifs, en particulier Josèphe, de fabriquer les documents qui leur sont favorables, étend un doute invincible, exagéré peut-être, sur toutes ces pièces. *Mendaci ne verum quidem dicenti creditur*[2].

En dehors de Palestine, César fut aussi très favorable aux Juifs[3]. Les pensées de ce grand homme étaient larges; il eut vraiment l'idée de la liberté de conscience dans le sens de neutralité absolue de l'État où nous l'entendons. Il voulait la liberté de tous les cultes provinciaux[4], et, s'il eût vécu, il eût sans doute prévenu les réactions étroites qui, dès l'époque de Tibère, portent le gouvernement central à donner trop de prépondérance au culte romain. Les Juifs d'Alexandrie virent leurs privilèges confirmés. Le libre exercice du culte juif fut stipulé dans les principales villes de l'Asie-Mineure[5].

1. Jos., *Ant.*, XIV, x.
2. Mommsen, *Hist. rom,*, t. V, p. 501.
3. Jos., *Ant.*, XIV, x, 8-24, sous les réserves précédentes.
4. *Orig. du christ.*, II, 347; V, 394, 397, 406, note 1.
5. Cf. Schürer, II, p. 534.

Les Juifs du monde entier aimèrent et regrettèrent le dictateur. Entre les provinciaux innombrables qui prirent le deuil aux ides de mars, on remarqua les Juifs, qui, durant plusieurs nuits consécutives vinrent faire leurs lamentations funèbres sur son catafalque[1].

Antipater, à partir de sa nomination comme procurateur, agit en Judée ainsi qu'un véritable souverain. D'accord avec le grand-prêtre Hyrcan, au fond enchanté d'un état de choses qui allait, croyait-il, lui donner le repos, il releva les murs de Jérusalem et nomma son fils Phasaël gouverneur militaire de la ville, son fils Hérode, alors âgé de vingt-cinq ans, préfet de Galilée. Un brigand, probablement un fanatique, nommé Ézéchias, infestait le nord de cette province; Hérode réussit à exterminer sa bande. Phasaël, d'un autre côté, gagna l'affection des Hiérosolymitains. La famille iduméenne se substituait évidemment aux Asmonéens dans la fonction de maintenir l'ordre; les gens bien posés, hostiles au fanatisme, étaient pour elle. Antipater était déjà traité par le peuple avec les honneurs de la royauté.

Mais dès lors la haine des pharisiens et des fana-

1. Suétone, *Cæsar*, 84.

tiques s'alluma, brûlante, acharnée. Ils reprochaient à Hyrcan ses faiblesses pour un ennemi d'Israël, dont le plan avoué était de prendre la place de la dynastie nationale. La bonne action qu'Hérode avait faite en supprimant Ézéchias et sa bande était tournée en crime. On ne pouvait, disait-on, mettre à mort un homme, fût-il criminel, sans une sentence du sanhédrin. Hyrcan était assiégé de plaintes. Les mères des victimes venaient tous les jours au temple implorer le pontife et le peuple pour que les actes d'Hérode fussent déférés au tribunal sacré. Hérode consentit à des poursuites qu'il savait bien devoir être dérisoires. Le sanhédrin fut intimidé ; un seul membre, Schémaïah[1], se prononça contre Hérode[2] et annonça, dit-on, à ses co-assesseurs qu'un jour ils paieraient cher leur faiblesse[3]. Hérode ne lui en sut pas mauvais gré et le combla d'honneurs quand il fut roi.

Au fond, toutes ces petites querelles d'Orient étaient assez indépendantes des grands événements qui entraînaient le monde. Ni l'assassinat de César (15 mars 44), ni la bataille de Philippes ne chan-

1. Selon d'autres, ce serait le célèbre Schammaï; mais il s'agit sûrement ici du docteur qu'on accouple à Abtalion.

2. Récit analogue dans le Talmud, Derenbourg, p. 146-148.

3. Cf. Jos., *Ant.*, XV, I, 1.

gèrent grand'chose à ce qui se passait en Judée. Antipater et Hérode, toujours amis du vainqueur, obtinrent des avancements de tous les régimes. Mais le peuple souffrait horriblement. Cassius exigea de la Judée un tribut de guerre de sept cents talents, dont cent devaient être versés par la Galilée. Hérode réussit le premier à réunir la somme à laquelle sa province était taxée. Les autres rentrées se firent mal. On fut réduit à vendre comme esclaves les épimélètes chargés de recueillir la contribution; quatre villes incapables de payer furent condamnées à la servitude; c'étaient Gophna, Emmaüs, Lydda et Thamna. Pour calmer le mécontentement de Cassius, Hyrcan supplia Antipater de payer cent talents qui manquaient, de ses propres deniers. Hérode, en retour, fut nommé préfet de Cœlésyrie. Cassius lui promit de le faire reconnaître roi de Syrie, quand il aurait terminé la guerre contre les triumvirs.

Antipater, sur ces entrefaites, fut empoisonné dans des circonstances qui ne purent être éclaircies. Dès cette époque, Hérode, déjà marié à Doris, Juive qui lui donna un fils nommé Antipater, était fiancé à Mariamne[1], fille d'Alexandre et d'Alexandra fille

1. La forme Μαριάμνη est une faute. Μαριάμμη est une grécisation de *Mariam* ou Marie.

de Hyrcan le grand-prêtre. Cette alliance, qui l'unissait à la famille royale déchue, servait pour le moment singulièrement sa fortune. On verra plus tard qu'elle fut l'origine de tous ses crimes. Antigone, vers ce temps, excita un soulèvement avec l'appui de Ptolémée fils de Mennée, et de Marion, tyran de Tyr. Hérode le défit, et des couronnes furent décernées au vainqueur par Hyrcan et par le peuple de Jérusalem. Hérode ne put empêcher toutefois que Marion ne s'emparât de certaines portions du territoire galiléen[1].

La bataille de Philippes (42 av. J.-C.) fournit à Hérode l'occasion de changer de parti encore une fois. Il aima Octave et Marc-Antoine, autant qu'il avait aimé les Pompéiens et Cassius. Antoine, à partir de la bataille de Philippes, fut en quelque sorte empereur d'Orient. Son système fut de nommer des rois ou tétrarques, dans les différentes provinces, pour la perception des impôts[2], la seule chose, à vrai dire, qui lui importât. Dès son passage en Bithynie, une ambassade juive vint lui porter une accusation formelle contre Phasaël

1. Jos., *Ant.*, XIV, XII, 3, 5.

2. Ἐπὶ φόρους ἄρα τεταγμένους. Appien, *Civ.*, V, 75; Dion Cassius, XLIX, 32; Plutarque, *Antoine*, 36. Le titre d'ἐπιμελητής (Jos., *Ant.*, XIV, VIII, 1, 3), ménager, fermier, intendant; le pays est une ferme dont les revenus seuls importent.

et Hérode. Mais déjà l'opinion d'Antoine était faite; il avait reçu d'Hérode de somptueux cadeaux. A Éphèse, démarche de Hyrcan qui lui demande la liberté des Juifs qui avaient été vendus par Cassius et la restitution des territoires pris par Marion. Antoine y consentit, en faisant remarquer la différence de ses procédés avec ceux de Cassius[1]. A Daphné, près d'Antioche, nouvelle ambassade des Juifs, à laquelle Antoine répond ironiquement en conférant le titre de tétrarque à Phasaël et à Hérode, et en les chargeant par un décret en forme de l'administration de la Judée. A Tyr, encore une ambassade juive, qui finit par un massacre. Tout ce que le parti juif faisait pour arrêter Hérode ne servait qu'à avancer sa fortune. Il était l'homme nécessaire d'Antoine; il sera roi. La « vie inimitable »[2] coûtait très cher aux provinces[3], et les pourvoyeurs en étaient très bien payés.

Après une année donnée en Égypte à sa « vie inimitable », Antoine revint en Italie, où il se partagea le monde avec Octave, et créa de nombreux

1. Jos., *Ant.*, XIV, XII, 2-6.

2. Plut., *Ant.*, 25-28, l'inscription du parasite : A l'inimitable Antoine.

3. Appien, *Civ.*, V, 7.

rois, Darius dans le Pont, Amyntas en Pisidie, Polémon en Cilicie. Ces *reges*, sortes de khédives, étaient très peu estimés à Rome[1]. C'étaient en réalité les fermiers généraux du peuple romain. La richesse de l'Orient, bien supérieure à celle de la Grèce et de l'Occident, éblouissait les Romains. Les trésors des temples, ce que Cicéron appelait *veteres illibatasque divitias Syriæ*, offraient d'inépuisables tentations. Le temple de Jérusalem, en particulier, était le point où affluait tout l'or envoyé par la *diaspora*[2].

Ainsi devenus maîtres des richesses du monde, les Romains se livrèrent à une vénalité jusque-là sans exemple et qui depuis n'a pas été égalée. Les Romains de ce temps sont des géants, mais des géants qui sont vaincus par un désir, sérieux, cupides, voluptueux. Cet or roulant à poignées, ces voluptés nouvelles dont ils n'avaient aucune idée leur donnaient le vertige. L'Italie était, à l'origine, un pays pauvre ; la vie y était triste et austère. La vie grecque, simple et charmante, n'était nullement une vie d'opulence. L'Asie, bien plus riche et plus somptueuse, modifia toutes ces conceptions. On connut le luxe; les généraux romains se lais-

1. Sens du mot *rex* à Rome.

2. Jos., *Ant.*, XIV, VII, 2. Voir ci-dessus, t. IV, p. 78-79; 215-216.

sèrent aller aux entraînements d'une existence effrénée. Antoine, en particulier, devint un véritable idiot. Cet homme, incomparable dans la bataille, semblait avoir perdu la raison. Son itinéraire pendant dix ans n'a pas le sens commun. C'était un complet abandonnement.

CHAPITRE II

ANTIGONE-MATTATHIAH.

On pouvait croire la dynastie asmonéenne enterrée pour toujours. Les étranges revirements de la farandole inouïe que la noblesse romaine menait à travers le monde lui redonnèrent pendant trois ans une vie, éphémère sans doute, mais qui prouve bien ce qu'il y avait d'invincible dans les espérances de la nation, tant de fois refoulées.

Nous avons vu la vénalité des chefs romains se faire sans cesse complice de la révolte et, après chaque tentative des membres survivants de la dynastie nationale, réserver comme exprès ceux qui devaient recommencer les soulèvements. Antigone, qui ne cachait pas ses intentions, était ménagé par tout le monde, excepté par Hérode, qui était en quelque sorte son ennemi personnel. La haine

des Romains était profonde chez lui, et le portait à chercher de tous côtés des alliés qui eussent contre le peuple-roi des griefs analogues aux siens. Son alliance avec Ptolémée fils de Mennée et les dynastes indigènes de la Syrie datait déjà de plusieurs années. Vers l'an 41, s'offrit à lui un allié autrement puissant, le grand empire parthe lui-même, le vrai rival de Rome, le représentant naturel de l'indigénat de l'Asie. La politique parthe n'avait pas l'esprit de suite de celle de Rome; mais ses apparitions momentanées étaient terribles. L'organisation féodale, presque germanique, de l'armée prêtait à des invasions de cavalerie irrésistibles.

Cette fois, la surprise fut bien la faute des Romains, surtout de Cassius et de Marc-Antoine: Marc-Antoine, enfant colossal, capable de conquérir le monde et incapable de résister à un plaisir; Cassius, républicain sectaire, capable de trahir pour l'intérêt de sa thèse favorite la patrie et la civilisation. Marc-Antoine, chargé de l'Orient, oubliait tout dans les bras de Cléopâtre. Cassius avait eu le tort de porter la passion de la guerre civile jusqu'à l'appel de l'étranger. Dès l'an 42, il avait envoyé une ambassade aux Parthes pour combiner avec eux des opérations contre les trium-

virs. La bataille de Philippes dérangea ces beaux plans ; mais Labiénus, chef de l'ambassade, resta à la cour des Parthes et réussit enfin à engager le roi Orode. A la fin de 41, ou au commencement de 40, une armée parthe, conduite par Pacore, fils d'Orode, et par Labiénus, entra en Syrie, vainquit le gouverneur Décidius Saxa, qui fut tué, conquit toute la Phénicie, à l'exception de Tyr, arriva aux confins de la Palestine[1]. On eût dit que l'étoile de Rome pâlissait. Toutes les haines que sa fortune avait soulevées allaient se polariser autour de cet événement capital.

Antigone, en particulier, ne pouvait manquer d'en profiter. Le parti juif l'avait adopté pour son chef contre Hérode et Phasaël. Antigone conclut avec Pacore un traité par lequel il s'engageait à lui payer mille talents, s'il le rétablissait sur le trône, en faisant périr Hérode et tous les siens. Une seconde condition aurait été de livrer aux Parthes cinq cents femmes[3], qu'il espérait prendre dans les harems d'Hérode et de Phasaël. Quoi qu'il en soit, l'envahissement de la Palestine se fit bien en vue

1. Dion Cassius, XLVIII, 24-26; Appien, *Syr.*, 51 ; *Civ.*, V, 65; Plutarque, *Antoine*, 30; Tite-Live, *Epit.*, 127.

2. Jos., *B. J.*, I, XIII, 1.

3. Jos., *Ant.*, XIV, XIII, 3; *B. J.*, I, XIII, 2.

de rétablir Antigone. Pacore marchait par l'intérieur des terres, le satrape Barzapharne suivait la côte; Antigone s'avançait avec eux. Le gros de l'armée s'arrêta à Acre. Un parti juif, favorable à Antigone, se forma autour du Carmel et se porta sur Jérusalem. Le peuple se mit avec eux, et une lutte des plus vives s'engagea dans l'intérieur de la ville. Le peuple prit le temple; Hérode et Phasaël ne gardèrent que le palais et les murailles. La fête de la Pentecôte, amenant des foules considérables à Jérusalem, compliquait les choses. Le détachement de cavalerie parthe qui soutenait Antigone était à portée. Sous prétexte de maintenir l'ordre, Antigone les fit entrer et entra avec eux. C'était en réalité prendre possession de la ville.

Hérode et Phasaël n'osèrent engager la bataille. Phasaël, ayant avec lui le grand-prêtre Hyrcan, fut pris dans un guet-apens. Hérode s'échappa, réussit à gagner Massada, à l'orient de la mer Morte, y déposa sa famille et ses soldats les plus fidèles, puis, après une tentative infructueuse pour entraîner les Nabatéens de Pétra, gagna l'Égypte, vit Cléopâtre, et, après diverses aventures, aborda enfin en Italie.

Pendant ce temps, les Parthes intronisaient

Antigone[1] et pillaient Jérusalem et les environs, sans doute pour se payer de l'argent qu'Antigone leur avait promis. Quant aux cinq cents femmes, elles étaient parties avec Hérode ; il n'y fallait plus songer[2]. Antigone s'installa en vrai roi juif sous le nom de Mattathiah. Les Parthes lui livrèrent Phasaël et Hyrcan. Phasaël essaya de se tuer, et Antigone l'y aida, en faisant, dit-on, soigner avec des médicaments empoisonnés les plaies qu'il s'était faites. Voulant cumuler, selon l'ancien type asmonéen, le sacerdoce et la royauté, Antigone fit mutiler Hyrcan d'une façon qui l'empêchait de remplir ses fonctions à l'autel; puis on envoya le malheureux vieillard en Parthie (probablement à Ctésiphon).

Antigone-Mattathiah usa de tous les droits de la royauté. Il fit une émission de monnaies bilingues, à la fois sacerdotales et royales, portant d'un côté ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ, de l'autre l'ancienne formule :

[3]מתתיה הכהן הגדול החבר היהודים·

MATTATHIAH, LE GRAND-PRÊTRE (ET) LE SÉNAT DES JUIFS.

1. Dion Cassius, XLVIII, 26; Georges le Syncelle, I, p. 576 et suiv., 579, 581 et suiv., renseignements indépendants de Josèphe, venant de Jules Africain et ultérieurement peut-être de Juste de Tibériade.

2. Jos., *Ant.*, XIV, XIII, 10.

3. Saulcy, p. 384; Madden, p. 99-102.

Le parti juif s'attacha évidemment à lui[1]. Le temple mettait à sa disposition des revenus considérables. Ainsi, après vingt-trois ans, un rejeton des Asmonéens, conservé en vie par la vénalité des Romains, ressuscita pour trois ans une dynastie qu'on avait pu croire éteinte pour toujours.

Le défaut radical du plan d'Antigone était de ne pas tenir compte de la différence profonde de Rome et des Parthes. La politique parthe fut toujours singulièrement décousue. Les Parthes n'avaient pas de sénat, maintenant l'identité personnelle de l'empire, faisant de l'État un homme qui ne meurt jamais. De courtes invasions, quelque meurtrières qu'elles fussent, ne pouvaient servir de base à une politique suivie. Les invasions parthes qui eurent lieu après celle de 41-40 furent beaucoup plus faibles, et laissèrent à plat le malheureux Antigone. Rome, pendant ce temps, durait et perdait ses ennemis en durant.

A peine arrivé à Rome, Hérode alla raconter à Antoine ses malheurs et ceux de la Judée. Le sénat fut convoqué ; le prince iduméen lui fut présenté. On rappela ses services, ceux de son père. Antigone, coupable d'avoir reçu des Parthes

1. Strabon, cité par Jos., *Ant.*, XV, I, 2.

un titre royal que les Romains seuls pouvaient conférer, fut déclaré ennemi de la république. Antoine proposa de créer Hérode roi des Juifs. Un décret fut rendu dans ce sens. Après la séance, Hérode, marchant entre Antoine et Octave, et accompagné des consuls, monta au Capitole pour rendre grâce aux dieux et assister au dépôt du décret qui avait été rendu en sa faveur dans le *tabularium* (40 av. J.-C.)[1].

Naturellement, cette royauté ne fut pas acceptée en Palestine. Hérode eut à conquérir pied à pied le royaume que le sénat romain lui avait donné. Les Juifs refusaient absolument de le reconnaître, même quand on cherchait à les y contraindre par des tourments[2].

Ventidius, envoyé en Syrie pour combattre les Parthes et soutenir Hérode, agit d'abord mollement. Il vint camper devant Jérusalem ; mais Antigone, qui disposait des revenus du temple, le gagna, ainsi que son lieutenant Silo. Antigone espérait le prompt retour des Parthes et poussait vivement le siège de Massada, où le parti d'Hérode se défendait de son côté avec une grande énergie.

1. Jos., *Ant.*, XIV, xiv, 4 et 5; *B. J.*, I, xiv, 4; Appien, *Civ.*, V, 75.

2. Strabon, cité par Jos., *Ant.*, XV, i, 2.

Le nouveau roi des Juifs aborda à Acre et fut bientôt à la tête d'une petite armée. Ventidius et Silo le soutinrent mal. Silo même le trahissait, et Hérode dut regarder comme une bonne fortune d'être délivré de cet auxiliaire [1]. Hérode se rendit d'abord maître d'un certain nombre de places en Galilée; ensuite il prit Joppé, dégagea Massada, et vint se présenter devant Jérusalem avec une armée qui grossissait toujours.

Ce fut une guerre longue, difficile, où les deux chefs déployèrent une grande habileté. L'affaire des grottes d'Arbela fut un coup de main des plus difficiles. Ventidius, ayant vaincu les Parthes, mit à la disposition d'Hérode deux légions commandées par un certain Machæras, qui se laissa gagner par l'or d'Antigone et ne créa que des embarras à celui qu'il devait défendre. Hérode se décida à se rendre près d'Antoine, qui, en ce moment, faisait le siège de Samosate contre Antiochus de Comagène. Il voulait se plaindre à lui de la conduite de ses lieutenants et tâcher de se faire prendre au sérieux (38 av. J.-C.). En son absence, un de ses

1. Peut-être toute cette partie du récit de Josèphe, venant de Nicolas de Damas, et par conséquent d'Hérode, porte-t-elle l'empreinte de l'amour-propre d'Hérode, désireux d'avoir à lui seul conquis son royaume. Voir Dion Cassius, XLVIII, 41.

frères fut tué à Jéricho; les Galiléens se révoltèrent et noyèrent dans le lac de Génésareth les fonctionnaires qu'Hérode leur avait laissés. Tout allait au plus mal, et on se demandait si Rome était vraiment la force invincible, incorruptible, qu'on avait cru d'abord.

Pendant l'hiver de 38-37, Hérode poussa les opérations de la guerre avec vigueur. Au printemps, le siège fut mis devant Jérusalem. On le conduisit selon les règles que Pompée avait suivies vingt-six ans auparavant. Pendant que les travaux préparatoires s'exécutaient, Hérode se rendit à Samarie pour célébrer son mariage avec Mariamme, à laquelle il était fiancé depuis plusieurs années. Lorsque les cérémonies furent terminées, Hérode, désormais appuyé de forces romaines considérables, sous le commandement du légat Caïus Sosius[1], reprit le siège.

Les sièges de l'ancienne Jérusalem étaient toujours longs, compliqués de famine, la ville étant coupée à l'intérieur d'enceintes multiples, qui formaient comme des espèces de murs de refend. La première enceinte fut prise en quarante jours, la seconde en quinze. Les victimes manquaient

1. Dion Cassius, XLIX, 22; Jos., *Ant.*, XIV, XVI, 1-3; *B. J.*, I, XVII, 9; XVIII, 1-3.

pour le sacrifice perpétuel. Les Juifs demandèrent aux Romains de laisser entrer les bêtes nécessaires. L'assaut du temple fut terrible. Les Romains, exaspérés par la longueur de la résistance, massacraient tout. Hérode prétendait plus tard [1] qu'il n'avait épargné aucune supplication pour les arrêter dans leur première fureur.

Antigone sortit de la tour Baris, et vint se jeter en suppliant aux pieds de Sosius, qui fut peu généreux. Sosius l'insulta, le fit charger de chaînes et remettre aux mains d'Antoine, à Antioche, comme un captif qui valait de l'argent. Effectivement, Hérode obtint d'Antoine, pour une forte somme, que son rival malheureux fût décapité. C'était la première fois que les Romains faisaient subir à un roi ce supplice, rendu ignominieux par les verges qui le précédaient. Antoine crut que c'était nécessaire pour faire plier l'orgueil juif. Hérode y avait du moins un intérêt de premier ordre. Si Antigone-Mattathiah fût resté vivant, le peuple aurait toujours opposé sa royauté légitime au titre assez profane d'Hérode. Peut-être même Antigone eût-il plaidé devant le sénat romain

1. Hérode dicta en quelque sorte sa propre histoire à Nicolas de Damas ; Josèphe n'a presque fait que reproduire Nicolas de Damas.

pour la validité de son titre, et le sénat lui eût-il donné raison quand l'étoile d'Antoine aurait pâli [1].

Le massacre et le pillage durèrent plusieurs jours après la prise de la ville. Hérode ne réussit à mettre un terme à ces horreurs qu'en promettant à Sosius de récompenser largement sur sa fortune privée les légionnaires, qui avaient souffert tant de privations et de fatigues durant le siège. Il tenait surtout à ce que les soldats romains ne profanassent pas le temple et ne vissent pas les objets sacrés, qu'il était défendu aux Juifs eux-mêmes de contempler de leurs yeux. Sosius, avant de partir, consacra au dieu du temple une couronne d'or. Une monnaie, frappée à Zacynthe, nous a gardé le souvenir de son exploit [2]. Le revers nous représente un trophée dressé entre un prisonnier juif enchaîné (Antigone) et une captive juive, personnification de la Judée. Sur la face de la médaille, le portrait d'Antoine. Cette monnaie servit de modèle, cent huit ans plus tard, à la célèbre monnaie de Vespasien ayant pour légende *Judæa capta* [3].

1. Jos., *Ant.*, XIV, XVI, 4; XV, I, 2; *B. J.*, I, XVIII, 3; Strabon, cité par Josèphe, *l. c.;* Dion Cass., XLIX, 22; Plut., *Ant.*, 36.
2. Th. Reinach, *Les monnaies juives*, p. 29-30.
3. *Orig. du christ.*, IV, 532.

Ce faible essai de restauration asmonéenne n'eut ainsi aucune suite. La royauté d'Hérode était définitivement fondée. Désormais il n'y aura plus de grande révolte juive jusqu'à l'an 70 après Jésus-Christ.

Il n'est pas douteux que les livres de consolation pour le peuple ne manquèrent pas à cette heure d'épreuve. Toujours fidèles à la grande loi de la composition littéraire du temps, l'apocryphisme, les auteurs de ces livres se reportaient à l'époque de la grande captivité de Babylone et, sous ce couvert, ils exprimaient les sentiments appropriés à leur époque. Jérémie, le plus lu des prophètes, et son secrétaire Baruch, qui consola les captifs du temps de Nabuchodonosor, étaient bien désignés pour qu'on leur attribuât ces écrits. Sous le nom de Baruch[1], parut un livre qui rendait avec vivacité les tristesses du temps et était empreint de la résignation qui convenait à des hommes tranquilles.

Baruch est censé se trouver à Babylone avec les exilés. Il leur donne lecture d'un récit qu'il a composé et qui fait une profonde impression sur les auditeurs. Ils pleurent, jeûnent et se cotisent

1. Le livre de Baruch dont nous parlons en ce moment s'arrête au verset III, 8. Le reste est une autre composition, écrite en grec.

pour envoyer à leurs frères de Jérusalem de l'argent destiné à l'achat de victimes. Baruch va porter cet argent en Palestine; il prend en même temps avec lui les vases du temple qui avaient été enlevés par les Chaldéens. Enfin il est chargé d'engager ses compatriotes à prier pour le roi Nabuchodonosor et pour son fils Balthasar [1], et de leur remettre l'écrit qui déjà a été lu à Babylone. Cet écrit [2] est une longue prière, commençant par une confession des péchés [3] et se terminant par une humble demande de pardon.

L'auteur du faux *Baruch* avait certainement lu le livre de Daniel. Il lui fait des emprunts, le copie [4]. Il est remarquable pourtant qu'il n'offre aucune trace de la résurrection ni des idées messianiques. Ces idées étaient loin encore d'être celles de tout le monde. L'auteur se tient rigoureusement dans l'ordre des sentiments de l'époque prophétique et dans le cercle d'idées des psaumes. Peut-être a-t-il cherché à se mettre à la place de l'auteur

1. Les connaissances historiques de notre auteur sont, on le voit, empruntées à Daniel.

2. De ch. I, 15, à ch. III, 8.

3. La confession des péchés était une partie obligée des pièces du temps (I Macch., Daniel, etc.).

4. Comp. Dan., IX, 7-10, à Baruch, I, 15-18; Dan., V, 2 et suiv., à Baruch, I, 11-12.

supposé et a-t-il tenu à ne lui prêter que des pensées vraisemblables. Le livre est un peu banal. Il fut sans doute composé en hébreu et lu avidement par ceux qui souffraient.

Le Psautier de Salomon[1] est également un ouvrage d'une grande banalité[2]. On l'attribua à Salomon, sans doute parce que le vrai Psautier, celui de David, était fermé et qu'on ne se croyait pas le droit de rien ajouter aux cent cinquante morceaux qu'il contenait[3]. Les allusions aux événements du temps sont nombreuses sans doute dans ce décalque assez froid des anciens psaumes; mais il est difficile de les marquer avec précision. La seule chose assez claire, c'est que l'auteur n'aime pas les Asmonéens et semble regarder le sacerdoce asmonéen comme indigne et illégitime[4]. Son antipathie pour le sacerdoce officiel rappelle les sentiments des esséniens, qui n'allaient point au temple et avaient des prêtres à eux. On dirait la

1. Editions de Fritzsche, de Hilgenfeld, etc.

2. Les ressemblances entre Ps. Sal. xi et Baruch, 5, ne prouvent pas grand'chose. Tous les deux copient des écrits plus anciens.

3. Voir ci-dessus, t. IV, p. 176-178.

4. *Ps. Sal.*, I, 6 et suiv.; II, 2 et suiv.; VIII, 12 et suiv.; XVII, 6. Notez surtout ce dernier passage, τὰ ἅγια τοῦ θεοῦ διήρπαζον, οὐκ ὄντος κληρονόμου λυτρουμένου.

peine qu'éprouve un dévot à voir exécutées négligemment par les prêtres les cérémonies où il met son cœur. Les offrandes de ces mauvais prêtres sont souillées par leurs propres souillures; ils vont à l'autel dégouttant de sang. Il est sûr que les temps de Hyrcan II étaient bien propres à exciter une pareille aversion. Ce vieux grand-prêtre dégommé est maintenant chez les Parthes, où il se demande par quelles bassesses il pourra décider l'ennemi de sa famille à le rappeler à Jérusalem. Les oreilles coupées sont un grand obstacle; car la loi veut que le grand-prêtre soit intègre de corps. Mais on trouvera peut-être un docteur pour décider le contraire... Vit-on jamais sacerdoce plus abaissé?

Ce sentiment de rage contre le sacerdoce asmonéen, nous le retrouverons dans bien d'autres écrits du temps, dans l'Assomption de Moïse, dans la Petite Genèse, dans certaines parties du livre d'Hénoch. Les gens pieux qui écrivaient ces livres étaient des laïques, qui faisaient beaucoup mieux l'œuvre d'Israël que tout le personnel du temple. Les piétistes étaient anti-cléricaux. Leur temps se passait évidemment à médire de leurs prêtres. On comprend que, devant une pareille décadence du sacerdoce, les pharisiens écœurés aient vu sans

regret la substitution de la domination étrangère à une dynastie tombée dans le discrédit, que les esséniens, devant de tels scandales, se soient retirés dans leurs tranquilles agapes, que les visionnaires du temps, les auteurs du Psautier de Salomon, de l'Assomption de Moïse, aient regardé la fin tragique des Asmonéens comme un juste jugement de Dieu.

CHAPITRE III

DIFFUSION DES JUIFS DANS LE MONDE ENTIER. LA *DIASPORA*.

Pendant que la Judée allait ainsi d'abaissements en abaissements, un fait bien plus grave se passait. Israël se répandait dans le monde entier et y portait ses mœurs calmes, sa ferme loi morale, son esprit appliqué. Le Juif était destiné bien plutôt à servir de levain au progrès dans tous les pays qu'à former une nation séparée sur un point du globe. Ce qui constitue une nation, c'est le mariage de l'homme avec la terre. Le Juif, le musulman ne tiennent pas à un sol déterminé. Le Juif de la dispersion remplit mieux sa vocation que le Juif de Palestine, toujours occupé à vouloir un gouvernement national et à le renverser. Le temple n'était salutaire que pour ceux qui étaient loin et y envoyaient leurs vœux,

leur argent, leur idéal. Ceux qui vivaient de ce temple étaient le plus souvent des ambitieux vulgaires, des tyrans féroces. Le propre du vrai Juif est de faire l'œuvre de Dieu malgré son prêtre. Il vaut mieux que son prêtre. Le Juif qui s'expatriait devenait un idéaliste pur. Il était le futur *substratum* du christianisme. Toutes les premières Églises s'établirent là où il y avait des synagogues; les pays recouverts par le christianisme primitif furent ceux que le judaïsme avait déjà conquis dans les deux ou trois siècles qui précèdent Jésus-Christ.

La race juive a toujours été très prolifique. La Judée n'est pas un pays comportant une population très dense. L'émigration était la conséquence de ces deux faits[1]. La nullité du commerce et de l'industrie amenait des trop-pleins, auxquels l'émigration servait de déversoir. L'amour de la religion l'emportant chez eux sur celui du sol, ils partaient, un peu avec le sentiment de l'Anglais protestant, satisfaits si, là où ils allaient, ils trouvaient la liberté de prier.

Sans parler de l'Orient, où le judaïsme, depuis l'époque assyrienne, laissa de nombreuses parties de lui-même, l'Égypte, comme nous l'avons vu,

1. Πολυανθρωπία. Philon, *In Flacc.*, § 7.

surtout Alexandrie, devint pour Israël comme une seconde patrie. Le brillant développement qu'il y fournit, développement si supérieur à celui de la Judée, nous a montré ce que vaut le Juif à l'étranger, quand il prend ses livres librement et n'est pas trop absorbé par la partie cérémonielle de la *Thora*. La situation des Juifs à Alexandrie était assez garantie[1], quoique les mensonges intéressés de Josèphe inspirent toujours la suspicion, quand il s'agit de droits prétendus, dont les gouvernements qui se succèdent ne savent jamais rien et qu'ils violent toujours. Nous voulons bien admettre la stèle de bronze où se lisait le décret de César leur conférant le droit de cité alexandrine, quoique Caligula ne l'ait pas connu et que Philon ne l'allègue pas. La tolérance ptolémaïque avait fondé un ordre de choses qui ne fut troublé qu'au second siècle après Jésus-Christ[2].

En général, les successeurs d'Alexandre, jusqu'à Antiochus Épiphane, furent favorables aux Juifs. Ils en utilisèrent des colonies entières pour la fondation de leurs villes[3]. Honnêtes, laborieux, aptes aux petites fonctions, ces Juifs déportés servaient

1. Voir ci-dessus, t. IV, p. 210 et suiv.
2. Jos., *Ant.*, XII, III, 1, 2.
3. Philon, *In Flacc.*, § 7.

d'assises à une excellente bourgeoisie. Peuple, ils ne l'étaient guère, paysans jamais ; la campagne et les pays barbares étaient pour eux comme n'existant pas ; mais comme hommes d'ordre, comme sujets fidèles, ils n'avaient pas d'égaux. Ils prenaient vite racine dans le pays, et regardaient comme leur patrie les pays où ils étaient nés[1]. Les souverains leur conféraient des privilèges. Jalousés par le reste de la population, ils se mêlaient peu des questions dynastiques, étant toujours pour le plus fort. La fidélité au souverain légitime était une des qualités dont ils se vantaient le plus. Il est vrai qu'ils n'étaient jamais avec les révolutionnaires ; mais naturellement, quand le souverain était tombé, ils ne couraient pas après lui, et ils assuraient son successeur du même attachement.

Déjà, en l'an 140, la sibylle d'Alexandrie représente Israël comme remplissant les terres et les mers[2]. La Syrie, Chypre, l'Asie-Mineure, les îles de la Grèce, la Grèce elle-même, Cyrène, la Crète sont déjà envahies[3]. La Crimée fut de très bonne

1. Πατρίδας νομίζοντες ἐν αἷς ἐγεννήθησαν καὶ ἐτράφησαν. Philon, *In Flacc.*, ibid.

2. *Carm. sib.*, III, 271.

3. I Macch., xv, 16-24, qui a sa force probante, indépendamment de l'authenticité. Cf. lettre d'Agrippa dans Philon, *Leg. ad Caium*, § 33, 36 (Mangey, II, 582, 587) ; Jos., *Ant.*, XIV, x ;

heure abordée[1]. Au temps de Sylla, selon le meilleur connaisseur du monde d'alors, « ils ont touché toute ville, et il ne serait pas facile de trouver un endroit de la terre qui n'ait pas reçu cette tribu et n'ait été dominé par elle[2] ». Cela était vrai des pays grecs. Les pays trop barbares n'étaient jamais abordés par les Juifs; ils y trouvaient peu de profit. Ils n'aimaient pas, d'ailleurs, à se trouver face à face avec les peuples; ils voulaient un souverain à qui ils pussent offrir certains avantages, en retour des garanties qu'ils lui demandaient, et qu'ils pussent servir contre ses propres sujets.

La Syrie entière était à la lettre à moitié juive[3]. Antioche était un des points où l'isonomie fut toujours maintenue aux Juifs[4]. A Damas, ville plus sémitique qu'hellénique, la propagande dépassa toutes les bornes. Il y eut un moment où

XVI, VI. *Actes des Ap.*, II, 9-11; XVIII, 2 et les voyages de saint Paul.

1. Inscriptions grecques du Ier siècle dans *Corp. inscr. gr.*, n° 2114 *bb; Bull. Acad. Saint-Pétersb.*, t. I (1860), col. 244 et suiv. Les inscriptions hébraïques sont plus modernes.

2. Εἰς πᾶσαν πόλιν ἤδη παρεληλύθει, καὶ τόπον οὐκ ἔστι ῥᾳδίως εὑρεῖν τῆς οἰκουμένης ὃς οὐ παραδέδεκται τοῦτο τὸ φῦλον, μηδ' ἐπικρατεῖται ὑπ' αὐτοῦ. Strabon, dans Jos., *Ant.*, XIV, VII, 2. Jos., *B. J.*, VII, III, 3. Comp. Philon, *In Flacc.*, § 7 (Mangey, II, 524).

3. Jos., *B. J.*, VII, III, 3.

4. Jos., *Ant.*, XII, III, 1, 2; *B. J.*, VII, III, 3; V, 2.

toutes les femmes de Damas étaient juives[1]; les rois nabatéens n'opposaient, ce semble, aucun obstacle à de pareils progrès, et la pauvreté du culte araméen y servait puissamment.

La Cyrénaïque fut pénétrée par le judaïsme dès le temps de Ptolémée Lagus[2]. Les Juifs y formaient une classe à part, à peu près un quart[3], jouissant de l'isonomie. La colonie juive de Cyrène, originaire d'Égypte, était une population turbulente; elle contribua aux sanglantes révolutions de Cyrène et attira sur la ville les plus grands malheurs[4]. Lucullus fut terrible pour eux. La juiverie de Cyrène produisit beaucoup d'homme connus; Bérénice, près de Cyrène, avait un des *politeumata* juifs les mieux organisés[5].

En général, ces Juifs des villes grecques étaient peu aimés. Sans cesse ils avaient besoin de faire renouveler leurs privilèges; les Romains sont toujours occupés à les protéger contre les villes. Les patriotes, zélés pour leurs gloires municipales, les détestaient. L'opinion universelle était qu'ils pro-

1. Jos., *B. J.*, II, xx, 2.
2. Jos., *Contre Apion*, II, 4.
3. Strabon, dans Jos., *Ant.*, XIV, vii, 2. Cf. I Macch., xv, 23; Jos., *Ant.*, XVI, vi, 1, 5; *Corp. inscr. gr.*, n° 5361.
4. Strabon, ibid.; Jos., *B. J.*, VII, xi; *Vita*, 76.
5. Inscr. de l'an 13 avant J.-C. *Corp. inscr. gr.*, n° 5361.

fessaient une haine féroce contre celui qui n'était pas de leur secte[1]. Un cercle d'animosités effroyables s'alluma ainsi contre Israël. L'antisémitisme n'est pas une invention de nos jours ; jamais il ne fut plus brûlant que dans le siècle qui précéda notre ère, et certes, quand un fait se produit ainsi partout et à toutes les époques, c'est qu'il a des causes profondes, qui valent la peine d'être étudiées. A Alexandrie, à Antioche, en Asie-Mineure, à Cyrène, à Damas, la guerre entre Juifs et non Juifs est en permanence[2]. Dans les villes non juives de Palestine, à Césarée, Ascalon, Acre, Tyr, Hippos, Gadare, la haine, en souvenir des atrocités asmonéennes, aboutissait à des rixes sanglantes, perpétuellement renouvelées[3]. L'ère des haines religieuses commence, et il ne faut pas nier que ces haines n'aient été le plus souvent provoquées par les Juifs. C'était le fruit fatal de l'introduction de l'absolu en religion. Les chrétiens porteront le mal à son comble, tour à tour persécutés, persécuteurs.

1. Jos., *Contre Apion*, II, 10 ; Juv., *Sat.* XIV, 96-106.

2. Jos., *Ant.*, XII, III, 1, 2 ; XIV, X ; XVI, II, 3-5 ; VI ; *B. J.*, II, XVIII, 7 ; XX, 2 ; VII, III, 3 ; V, 2. Philon, *Adv. Flacc.*

3. Jos., *Ant.*, XX, VIII, 7, 9 ; *B. J.*, II, XIII, 7 ; XIV, 4-5 ; XVIII, 1 ; XX, 2 ; *Contre Apion*, I, 13 ; Philon, *Leg.*, § 30.

Rome reçut le judaïsme un peu plus tard que les pays grecs[1]. Les fortes institutions de Rome ne comportaient pas ces propagandes exotiques et les repoussaient avec énergie[2]. Le premier essai de prosélytisme juif à Rome paraît se rattacher aux ambassades des Asmonéens. En l'an 139 eut lieu une propagande que le préteur Hispalus réprima durement. Les Romains comprirent mal, du reste. De *Iahvé-Sabaoth* ils firent Jupiter Sabazius. Ils crurent qu'il s'agissait du dieu phrygien[3]. Ce fut peu de chose. Pompée amena des troupes de captifs juifs, pour faire de l'effet, à son triomphe. La plupart de ces captifs furent bientôt affranchis; car leur fidélité à leurs usages religieux en faisait des esclaves incommodes[4]. Ces affranchis formèrent un groupe sur la rive droite du Tibre, vers le port[5]. Ce fut bientôt une grande communauté juive, légalement constituée, ayant, comme

1. *Orig. du christ.*, II, 287 et suiv.; III, 101 et suiv.

2. Il en fut probablement de même à Carthage, où, avant la destruction de l'an 140, il ne semble pas y avoir eu de Juifs.

3. Valère Maxime, I, III, 2 : *Idem (prætor Hispalus) Judæos qui Sabazi Jovis cultu Romanos inficere mores conati erant, repetere domos suas coegit.* Sur la restitution de ce texte, voir Schürer, II, p. 505, note 53.

4. Philon, *Leg. ad Caium*, § 23; Mangey, II, 568.

5. *Orig. du christ.*, III, 101 et suiv.

disaient les Juifs, droit de cité[1], en tout cas, facteur considérable de la vie romaine. Cicéron, en 59, plaidant pour Flaccus, qualifie d'acte de courage d'avoir osé résister à cette puissante coterie, et les Juifs présents à l'audience créèrent un danger d'agitation avec lequel l'orateur dut compter[2]. A la mort de César, leur protecteur, la manifestation juive fut éclatante[3], et, depuis, la colonie de la *Porta Portese* ne fit plus qu'augmenter[4]. Le christianisme donnera à cette juiverie une importance sans égale. Pouzzoles, le port de Rome[5], était le point d'abordage de tout ce monde juif et oriental, qui de là gagnait la grande ville par la Voie appienne.

L'esprit d'association, si fort chez les Juifs, favorisé par les conditions du monde d'alors[6], donnait à ces corporations une fécondité extraordinaire. La vie de ces petits collèges était quelque chose de prodigieux. La synagogue était le centre

1. Philon, *Leg. ad Caium*, § 23.

2. *Pro Flacco*, 28.

3. Suétone, *Cæsar*, 84.

4. Jos., *Ant.*, XVII, xi, 1 ; XVIII, iii, 5 ; *B. J.*, II, vi, 1. Pour la suite et les mesures de répression, voir *Orig. du christ.*

5. *Orig. du christ.*, III, 113-114 ; IV, 10.

6. Sur les éranes grecs et les *collegia* romains, voir *Orig. du christ.*, t. II, p. 346 et suiv.

d'une activité dont on ne peut guère prendre une idée de nos jours que par les églises des Grecs de Turquie, à Smyrne par exemple. L'organisation intérieure était à la fois républicaine et gérontocratique. Chaque synagogue avait un chef, sans doute élu[1], entouré de respect, père de tous. La vie de la cité antique étant très exclusive et impliquant la révérence des dieux locaux, l'étranger n'y était admis que comme membre d'un collège toléré, en certains quartiers distincts. A part leur exclusion de la cité, ces collèges jouissaient de grandes libertés intérieures; c'étaient des petites républiques dans des républiques plus étendues. Ainsi les Égyptiens[2], les Phéniciens, les Tyriens surtout[3] avaient à Athènes des quartiers à part et y formaient des communautés très analogues aux *alberghi* et aux juridictions féodales du moyen âge, aux communautés de raïas en Turquie. Le centre de ces groupements était toujours le culte d'un dieu national qu'on essayait de présenter aux gens du pays sous son aspect le plus favora-

1. Ἀρχισυνάγωγος, γερουσιάρχης. Les titres de *pater* et *mater synagogæ* ne se trouvent que dans des inscriptions non datées. Voir *Codex theodosianus* (édit. Hænel), XVI, VIII, 4.

2. *Corpus inscr. attic.*, II, 1, n° 168.

3. *Corpus inscr. gr.*, n° 2271, 5853; *Corpus inscr. semit.*, Athènes.

ble[1]. A Pouzzoles[2], on trouve ainsi des traces d'*alberghi* de tous les cultes orientaux. La culte du dieu étranger était permis dans le quartier de la nation, non en dehors de ce quartier.

César et Auguste se montrèrent, en général, opposés aux *collegia*[3]; mais ils firent une exception pour les Juifs. Les synagogues gardèrent la disposition de leurs fonds et une certaine juridiction sur leurs membres. Si les pièces données par Josèphe[4] étaient authentiques, ce serait bien plus beau encore; mais on ne peut tenir aucun compte d'instruments conservés par un patriotisme aussi faussaire. Si ces décrets, ces rescrits sont sincères, ils eurent en tout cas bien peu d'effet; personne ne les observe, Auguste renouvelle les édits de César, comme s'ils n'avaient pas existé, et les choses en sont, après ces décrets, juste au même point où elles étaient auparavant.

Pour être fabriquées en vue d'une avocasserie

1. Hercule de Tyr. On en était fier.

2. *Corpus inscr. lat.*, t. X, n. 1634. *Corpus inscr. sem.*, 2e partie, nos 157 et 158. Inscriptions nabatéennes; Geremelienses. Cf. *Journ. asiat.*, oct. 1873, p. 384.

3. Suétone, *César*, 42; *Auguste*, 32.

4. Jos., *Ant.*, XIV, x, et XVI, vi, pièces censées émanées principalement de César et d'Auguste, toutes suspectes. Voir ci-dessus, p. 196-197.

mesquine, les pièces conservées par Josèphe n'en reposent pas moins sur un fait vrai, la licéité du culte juif dans les quartiers juifs[1], et la libre administration de leur caisse[2], à Rome, hors du pomœrium[3]. César et Auguste, s'ils se préoccupèrent réellement des Juifs, tranchèrent sûrement la question dans le sens d'une tolérance dédaigneuse. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'Auguste au moins ne leur fit jamais l'honneur de penser à eux. Son entourage, surtout Horace, avait toute la juiverie en parfait mépris. Cicéron, quoique les ayant trouvés une ou deux fois sur son chemin, les prend médiocrement au sérieux.

Les envois d'argent que les communautés juives de province faisaient à Jérusalem étaient la source des principales difficultés avec l'autorité romaine. Il était reçu que le Juif de la *diaspora* devait expédier à Jérusalem toutes les sommes provenant des vœux, des dons et rétributions que payait l'Hiérosolymite[4], surtout le demi-sicle ou didrachme destiné directement à l'entretien matériel du culte. On recueillait ces sommes dans une caisse, et, de

1. *Religio certe licita*, Tertullien, *Apol.*, 21.

2. Jos., *Ant.*, XIV, x, 8, 21.

3. Philon, *Leg. ad Caium*, § 23; cf. § 40. Voir Marquardt, *Ræm. Staatsverw.*, III, 35.

4. Jos., *Ant.*, XIV, vii, 2; Philon, *De monarchia*, II, § 3.

temps en temps, des députés ou envoyés (*apostoli*), choisis dans les familles les plus distinguées portaient la caisse à Jérusalem. C'était là une distinction suprême, le plus recherché de tous les honneurs[1]. Saint Paul la fait miroiter aux yeux de ses catéchumènes comme une faveur sans égale, et se sert de cette perspective pour grossir sa collecte. L'autorité romaine d'abord mit obstacle à ce mouvement d'argent, qui pouvait être préjudiciable aux provinces. Pomponius Flaccus, gouverneur d'Asie, fit confisquer les caisses juives à Apamée, Laodicée, Adramytte, Pergame. Cicéron plaida pour lui, malgré les murmures d'un auditoire en grande partie composé de Juifs[2]. A partir de César, nulle entrave ne gêna plus la libre circulation de l'argent juif, et les envois furent régularisés[3]. Les villes les plus lointaines de l'Orient, Nisibe, Néhardéa, eurent leur caisse, que l'on portait à Jérusalem dans les occasions solennelles[4]. Cet argent provincial, affluant à Jérusalem, était, comme dit Philon, la base de la piété de la nation[5]. Une aristocratie

1. Philon, *De monarchia*, II, § 3. Comp. *Saint Paul*, p. 408 et s.
2. Cic., *Pro Flacco*, 28.
3. Philon, *Leg.*, § 23 et 40; Jos., *Ant.*, XVI, vi, 2-7; x, 8.
4. Jos.. *Ant.*, XVIII, ix, 1; Philon, *Leg.*, § 31; Talm. de Jér., *Schekalim*, iii, 4.
5. Ἐν γὰρ τοῖς νομίμοις ἀπαρχαῖς αἱ τῶν εὐσεβούντων ἐλπίδες εἰσί. Philon, *De monarchia*, *l. c.*

de pauvres, n'ayant d'autre occupation que la méditation de la Loi, se constituait autour du temple, envisageant comme un de ses droits d'être nourrie par les autres communautés du monde.

Jérusalem devenait ainsi pour le judaïsme ce qu'était Rome, au moyen âge, pour la catholicité. Ces voyages étaient pleins de douceur et de joie. La joie est le fruit naturel de tous les pèlerinages. Les hommes réunis, voyageant ensemble dans un but religieux, se trouvent toujours portés à la gaieté[1]. Des milliers de croyants, venant du bout du monde pour les fêtes[2], produisaient à Jérusalem des entassements énormes[3], mais remportaient avec eux, dans leur pays, un redoublement d'esprit juif, une ardeur de prosélytisme qui ne connaissait plus de dangers.

Toujours portés à surfaire leurs privilèges, les Juifs traduisaient l'honnête liberté dont ils jouirent au commencement de l'empire romain en faveurs, qui eussent été exorbitantes si elles eussent été réelles ; leur situation ressemblait beaucoup à celle qui leur fut faite par les empereurs chrétiens et

1. Se rappeler Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Liesse.
2. Philon, *De monarchia*, II, § 1. Cf. Jos., *Ant.*, XVII, II, 2; XVIII, IX, 1; Mischna, *Ioma*, VI, 4; *Taanith*, I, 3.
3. Jos., *B. J.*, VI, IX, 3.

au statut personnel des Arabes en Algérie. Les mensonges de Josèphe brochèrent sur le tout. Ainsi la juridiction des synagogues sur leurs propres se borna toujours aux questions légales du for ecclésiastique, si l'on peut parler ainsi. En ce qui concerne les lois de police et d'ordre public, le Juif n'avait aucune exemption. Quant à leurs procès entre eux, les membres de ces petits collèges avaient coutume de les faire juger par la synagogue à l'amiable[1].

Alexandrie, jusqu'au IIIe siècle, eut une organisation à part dans l'empire romain. Les Juifs y furent assurément plus libres qu'ailleurs[2]. Ils avaient un ethnarque ou génarque[3], et par conséquent une certaine autonomie. Auguste, qu'ils appelaient leur Soter, leur Évergète, donna même, à ce qu'il paraît, une certaine indépendance à leur sénat ou gérousie[4];

1. I Cor., vi, 1. Cf. *Act.*, ix, 2; xviii, 12-16, 17; xxii, 19; xxvi, 11; II Cor., xi, 24; le fait de la mort de Jésus.

2. Strabon dans Jos., *Ant.*, XIV, vii, 2.

3. Deux Juifs d'Alexandrie, Alexandre, frère de Philon, et Démétrius (Jos., XVIII, vi, 3; viii, 1; XIX, v, 1; XX, v, 2; vii, 3) sont qualifiés ἀλαβάρχης, mot qu'on a pris pour une sorte de synonyme d'ethnarque, comme désignant le président des Juifs d'Alexandrie. Il n'en est rien. La vraie forme est ἀραβάρχης. L'arabarque était un fonctionnaire très important. Voir les textes réunis par M. Schürer, II, p. 540-541.

4. Philon, *In Flacc.*, § 10, 14; Jos., *B. J.*, VII, x, 1.

ce qui fit de la communauté juive d'Alexandrie une véritable république. Il en fut de même à Cyrène. A Sardes, les droits du quartier juif paraissent également avoir été très étendus[1].

Les Juifs d'Alexandrie eurent aussi une fortune et une situation sociale supérieures à celles des autres Juifs. A diverses reprises, des Juifs occupèrent le poste élevé d'arabarque ou alabarque. La garde du fleuve et la perception des douanes leur avaient été confiées par les Ptolémées; les Romains leur continuèrent ces fonctions, qui les rendirent prodigieusement riches[2]. Tibère l'arabarque eut pour fils ce Tibère Alexandre qui eut un rôle si important dans l'histoire romaine du Ier siècle[3] et pour frère l'illustre penseur juif Philon.

La tolérance romaine alla si loin que le Juif fut tenu pour exempt du service militaire, même quand il était citoyen romain. La stricte observation du sabbat aurait suffi pour leur rendre le service militaire impossible, au moins dans une armée non juive[4]. Lentulus et Dolabella voulurent bien les

1. Jos., *Ant.*, XIV, x, 17, 24.
2. Jos., *Contre Apion*, II, 5.
3. Voir *Orig. du christ.*, index.
4. Mischna, *Schabbath*, VI, 2, 4.

affranchir d'une obligation inconciliable avec leur loi[1]. Le gouvernement romain reconnut le sabbat dans une certaine mesure. Il fut admis qu'on ne pourrait citer un Juif en justice le jour du sabbat[2], que les distributions mensuelles en argent ou en blé qui se faisaient à Rome, quand elles tomberaient le samedi, seraient remises au lendemain[3], que les distributions d'huile en nature seraient transformées en argent[4]. Le culte de l'empereur ne rencontrait encore aucune opposition; car Auguste mit une grande modération dans les titres qu'il accepta[5]. Les embarras ne commencèrent que sous Caligula.

Les difficultés avec les villes venaient toujours de ce que celles-ci voulaient qu'on obligeât les Juifs à participer à leurs cultes municipaux, surtout quand ces cultes avaient de la célébrité et donnaient de l'éclat à la ville. Les Juifs, au contraire, en passant devant les temples païens, ne pouvaient retenir un signe de mépris[6]. Ainsi, l'an

1. Jos.. *Ant.*, XIV, x, 6, 11-12, 13, 14, 16, 18, 19. Cf. César, *Bell. civ.*, III, 4.

2. Jos., *Ant.*, XVI, vi, 2, 4.

3. Philon, *Leg.*, § 23.

4. Jos., *Ant.*, XII, iii, 1.

5. Philon, *Leg.*, *ad Caium*, éd. Mangey, p. 567.

6. *Gens contumelia numinum insignis.* Pline, *H. N.*, XIII, iv, 46. *Contemnere deos.* Tac., *Hist.*, V, 5.

14 avant Jésus-Christ, les Éphésiens demandèrent que le droit de cité fût enlevé aux Juifs s'ils ne consentaient à participer au culte de Diane. La cause fut plaidée devant Marcus Agrippa, alors gouverneur d'Orient, par Nicolas de Damas, le Crémieux de ce temps-là, au nom d'Hérode, et les Juifs l'emportèrent[1].

Il est certain que dans les cas où le droit de cité entraînait l'absolue isonomie, l'égalité des droits avec les citoyens, ceux-ci étaient un peu fondés à se plaindre qu'à côté du droit commun les Juifs conservassent leur statut personnel. C'est là l'éternel malentendu de la question juive. Le Juif d'ordinaire veut à la fois le droit commun et le droit séparé. La France seule, par l'organisation de 1806 a résolu la question, n'admettant le Juif au droit commun que quand il renonce entièrement à son statut personnel.

Dans toute l'antiquité, le citoyen devait être de la religion de sa ville. Cette religion, à vrai dire, entraînait de faibles obligations en ce qui concerne la foi. Les Juifs, par l'exception qu'ils réclamaient et qu'ils obtinrent presque partout, déchirèrent cette vieille loi du monde. Il est vrai que, du même

1. Jos., *Ant.*, XII, III, 2; XVI, II, 3-5. Comp. *Actes*, ch. IX.

coup, la question de croyance, que le vieux monde ignorait, se dressa d'une manière menaçante et ouvrit une période d'inquisition féroce. Pauvre humanité ! Rome contribua beaucoup à cette révolution. Pouvoir universel, Rome protégea le particularisme juif contre l'intolérance des villes. Elle ne vit pas qu'elle favorisait une intolérance pire que le petit fanatisme des temples locaux. Le problème de la liberté de conscience, que le grand esprit de César avait entrevu, se posait impérativement. Nicolas de Damas le formula très bien devant Marcus Agrippa. L'œuvre neuve, originale, le grand bienfait de Rome est, selon lui, d'établir cette loi, qu'il soit permis à chacun de vivre selon sa religion partout, à sa guise[1]. Presque toujours l'avocat juif se trouve défendre la liberté de conscience, et voilà pourquoi nous sommes presque toujours avec lui.

La mauvaise foi des Juifs quand il s'agit de trouver des arguments pour leur cause, les malentendus que leurs apologistes affectionnent, rendent fort difficile de dire au juste dans quelle mesure le droit de citoyen romain leur fut accordé. A Rome, la chose n'est pas douteuse. Les esclaves amenés

1. Ἐξεῖναι κατὰ χώραν ἑκάστοις τὰ οἰκεῖα τιμῶσιν ἄγειν καὶ διαζῆν. Jos., *Ant.*, XVI, II, 4.

par Pompée, devenus des *libertini*, rapportèrent ce titre avec eux en Judée[1]. L'Asie-Mineure était le pays où il y avait le plus de citoyens romains[2]; un assez grand nombre de Juifs pouvaient avoir cette qualité[3]; saint Paul en est un illustre exemple[4].

Les Samaritains pratiquaient sur une moindre échelle le principe de la *diaspora*. Ils étaient nombreux en Égypte[5], et la haine héréditaire entre eux et les Juifs s'y continuait[6]. A Rome, leur synagogue paraît aussi s'être longtemps continuée. A l'époque de l'empire chrétien, leur importance semble presque égale à celle des Juifs[7].

1. Philon, *Leg.*, § 23; *Act.*, VI, 9. Cf. la *Real-Encycl.* de Pauly, art. *Libertini.*

2. Valère Maxime, IX, 2, *De crudel. extern.*, 3; César, *Bell. civ.*, III, 4.

3. Jos., XIV, X, 13, 16, 17, 18, 19; Pline, *Epist.*, X, 96 (97).

4. Voir *Orig. du christ.*, II, 164; III, 526-527, note.

5. Jos., *Ant.*, XII, I; Lettre d'Adrien, dans Vopiscus, *Vita Sat.*, 8; Photius, Cod. 230 sub. fin.

6. Jos., *Ant.*, XII, I; XIII, III, 4.

7. Jos., *Ant.*, XVIII, VI, 4; Cassiodore, *Variarum*, III, 45; *Cod. theod.* (édit. Hænel), XIII, V, 18; XVI, VIII, 16 et 28; *Novellæ Just.*, 129 et 144.

CHAPITRE IV

PROPAGANDE JUIVE.

Presque tout Juif ainsi dispersé était propagandiste[1]. Les défauts sensibles du culte païen l'irritaient ; il ne dissimulait pas le sentiment qu'il avait de sa supériorité religieuse, et il cherchait à gagner à son culte toutes les personnes qu'il croyait pouvoir entraîner. Ainsi, tout en soignant fort bien ses affaires, le Juif expatrié devenait un commis voyageur du monothéisme et du dernier jugement. Le monde se couvrit d'apôtres ambulants, chez lesquels l'intérêt professionnel ne nuisait en rien à l'ardeur du prosélytisme et au besoin de convertir.

Cette propagande avait sur les auditeurs des

1. C'est la pensée vaguement exprimée dans Matth., XXIII, 15.

effets complètement opposés. Chez la plupart, elle produisait un vif sentiment de répulsion. Les préjugés les plus faux, les histoires les plus ridicules étaient répandus dans le public et faisaient l'opinion courante sur les Juifs[1]. Ils adoraient tantôt Bacchus, tantôt une tête d'âne; ils avaient des rites secrets, où chaque année ils sacrifiaient un Grec[2]. Les esprits les plus cultivés étaient nourris de ces ineptes racontars. Que les grossiers partisans d'une superstition étrangère[3] s'avisassent de chercher à convertir les races les plus civilisées, c'était trop fort vraiment; les gens d'esprit ne répondaient à une telle prétention que par une sorte de ricanement[4]. Mais les hommes bien informés voyaient les choses d'un tout autre œil. Strabon, qui reçut ses renseignements sur le judaïsme d'un Juif libéral, opposé aux prêtres[5], est très juste pour cette étonnante

1. Tacite, *Hist.*, V, 2-5; Plut., *Sympos.*, IV, 5. Sur la source de ces fables, voir ci-dessus, p. 84-85. Cf. *Orig. du christ.*, V, 391-392.

2. Jos., *Contre Apion*, II, 8, 10; Damocrite, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, 377.

3. *Barbara superstitio*. Cic., *Pro Flacco*, 28.

4. Horace, *Sat.*, I, IV, 142-143; IX, 68-72. Voir *Orig. du christ.*, index, art. *Horace*, etc. Schürer, II, 548 et suiv. On omet ici les développements qui ont été donnés dans l'*Histoire des origines du christianisme*.

5. Strabon, XVI, II, 35, 37.

religion. Une révolution profonde se faisait dans les sentiments religieux du monde antique. Le paganisme gréco-latin devenait insipide. On cherchait de toutes parts un aliment au besoin de croire et d'aimer que la vieille mythologie ne satisfaisait plus.

C'est vers les cultes orientaux que se tournaient les âmes tourmentées du mal religieux, les femmes surtout[1]. L'entraînement de ce côté était quelque chose de surprenant. Ces cultes d'Isis, de Sérapis, de Mithra avaient quelque chose de plus tendre, de plus dévot que les cultes grecs et latins, si grossiers, si arides. Ils faisaient la cohésion entre leurs prosélytes ; ils servaient tout de suite de base à des collèges, à des éranes. Malgré les apparences, ils se rapprochaient plus du monothéisme que les religions aryennes. Chacun de ces dieux était le plus grand, le seul dieu pour ses adorateurs.

Entre toutes ces religions orientales, la religion juive apparaissait avec une immense supériorité. Le culte qui, à cette époque, exerçait sur les âmes

1. *Orig. du christ.*, II, 346 et suiv. ; VII, 570 et suiv., 581 ; *Orig. du christ.*, index aux mots *Isis*, *Mithra*, etc. Ajoutez *Corpus inscr. attic.*, II, 1, n° 168, 617; Foucart, *Des assoc. rel. chez les Grecs*, ch. 9, 10, 11; Schürer, II, p. 554-557, etc.

une attraction si extraordinaire n'était pas, hâtons-nous de le dire, le pharisaïsme correct qui réduisait la religion à une casuistique mesquine et n'empêchait aucun scandale, aucun mal social. A côté de ce judaïsme, orthodoxe si l'on veut, mais étroit et sans avenir, il y avait un judaïsme ouvert, moins cadré, moins absorbé par les pratiques, moins fait pour plaire aux docteurs, mais bien plus communicatif, plus accessible. De là viendra le christianisme. Ce que voyait le Grec, l'Italiote, l'Asiate, c'étaient les pratiques juives, ce sabbat si inspirateur de la piété, ces précautions sur la nourriture, qui, admises avec modération, inspiraient une sorte de respect de la vie matérielle et élevaient la propreté à la hauteur de la morale; c'étaient ces fêtes pleines de joie et de contentement intérieur, ces mœurs disciplinées, ce repos en une conscience de l'univers, base presque indispensable de la moralité, ces récompenses futures promises à l'homme de bien. L'homme, la femme surtout, voulaient espérer. Le judaïsme ouvrait une large porte à l'espérance. On s'y rua. Il se forma une masse énorme d'amis du judaïsme, menant la vie juive[1] sans être Juifs de naissance, sans même se faire

1. *Judaicam vivere vitam...*; *Improfessi... Orig. du christ.*, v, 231, note 5, 236-239.

précisément Juifs, c'est-à-dire sans la circoncision[1]. Nous ne devons pas dépasser ici l'ordre des temps. Disons cependant que le grand éclat de saint Paul, au milieu du Ier siècle de notre ère, fut préparé avant notre ère. On arrivait, surtout dans la *diaspora*, à l'idée que la descendance d'Abraham est chose secondaire, qu'une seule chose est nécessaire, c'est d'adorer l'Éternel d'une manière pure et d'observer les préceptes de la religion naturelle, ce qu'on appelait les préceptes de Noé.

Ainsi se forma, autour de chaque juiverie, une petite famille d'adhérents, non circoncis, fréquentant la synagogue, observant les lois des aliments, surtout l'abstention du porc, pratiquant la morale juive et admettant les croyances fondamentales du judaïsme du temps, l'unité de Dieu et le futur jugement, envoyant de l'argent à Jérusalem[2], rêvant d'y aller[3]. C'était ce qu'on appelait « les craignant Dieu » ou simplement « les craignants[4] ».

1. Exemple d'Ananie dans la conversion d'Izate. *Orig. du christ.*, II, 256.

2. Jos., *Ant.*, XIV, VII, 2.

3. Collecte de saint Paul.

4. Σεβόμενοι ou φοβούμενοι τὸν θεόν, *metuentes*. *Act.*, XIII, 16, 26, 43; XVII, 4, 17. *Aur. Soteriæ, matri pientissimæ, religioni judaicæ metuenti*. *Corp. inscr. lat.*, t. V, 1, n° 88. Voir *Orig. du christ.*, t. V, p. 236-237, note. Voir aussi *Vie de Jésus*, p. 239.

Le poème sibyllin de l'an 80 n'exige que le culte du vrai Dieu, la foi au jugement futur, un bain de purification, non la circoncision[1]. Saint Paul trouva partout de ces prosélytes, menant la vie juive à côté de la synagogue, plus pieux que les Juifs eux-mêmes[2]. Il résulta de là une pénétration inouïe des usages juifs dans la vie des grandes villes[3]. L'observance du sabbat, des jours de jeûne se remarquait à une sorte de ralentissement de la vie[4], aux petites illuminations qui avaient lieu la veille au soir. Les femmes principalement étaient très attirées par ces singularités exotiques[5]. Saint Paul nous apparaît toujours entouré de femmes, pour lesquelles cependant il est bien sévère.

A l'époque où nous sommes, les classes aristocratiques des pays grecs et latins se montrent encore très rebelles au charme juif; mais, en Orient, des princes, à l'exemple des Hérodes, se faisaient juifs,

1. *Orig. du christ.*, V, 163 et suiv.

2. Voir surtout l'épisode de Philippes. *Saint Paul*, ch. VI. Le livre des *Actes*, écrit par un « craignant Dieu », est plein d'un sentiment vif de la piété du prosélyte.

3. Jos., *Contre Apion*, II, 10, 39; Perse, Sat. V, 179-184. Sénèque, Epist. XCV, 47; et dans saint Augustin, *De civ. Dei*, VI, 11 (*victi victoribus legem dederunt*); Tertullien, *Ad nat.*, I, 13.

4. Comparez Salonique le samedi, et ce qui a lieu à Paris, dans le quartier du Temple, le jour du grand Pardon.

5. Voir histoire de Fulvia. Jos., *Ant.*, XVIII, III, 5.

pour pouvoir contracter des mariages dans la famille hérodienne. C'est ainsi que les petites dynasties de Chalcis, de Comagène, d'Émèse, de Cilicie devinrent juives pour la forme[1]. Bien plus sincère fut la conversion de la maison d'Adiabène, amenée par un marchand juif, nommé Hananiah. Cette conversion fut un des faits les plus considérables de l'histoire du judaïsme au Ier siècle[2].

1. Jos., *Ant.*, XVIII, IV, 5; fait de Syllæus, XVI, VII, 6; XX, VII, 1, 3.

2. *Orig. du christ.*, II, 256 et suiv. Voir l'index.

CHAPITRE V

HÉRODE. EXTERMINATION DES DERNIERS ASMONÉENS.

Rentrons dans cet enfer de Judée, où, autour d'un culte qui n'avait rien de supérieur aux religions du reste du monde, mais qui rapportait à ses exploiteurs des sommes prodigieuses, s'agitent les passions les plus viles, la cupidité, la cruauté, les mauvaises mœurs. L'esprit d'Israël n'est pas là ; le christianisme ne viendra pas de Jérusalem ; le père de Jésus est probablement déjà né en Galilée ; mais il faut que toute destinée s'accomplisse. Avant d'arriver à Jésus, nous avons à traverser Hérode. Hérode a maintenant trente-sept ans. Il est en réelle possession du pouvoir, mais de nombreux ennemis l'entourent. Douze ans s'écouleront encore avant qu'il puisse songer à ce qui fait la jouissance et la gloire d'un souverain.

Hérode[1] était un superbe Arabe, intelligent, habile, brave, fort de corps, dur à la fatigue[2], très adonné aux femmes. Méhémet-Ali, de notre temps, donne parfaitement sa mesure et sa limite. Capable de tout, même de bassesses, quand il s'agissait d'atteindre l'objet de son ambition, il avait un véritable sentiment du grand ; mais il était en dissonance complète avec le pays qu'il avait voulu gouverner. Il rêvait un avenir profane, et l'avenir d'Israël était purement religieux. Aucun mobile supérieur ne paraît l'avoir dominé. Dur, cruel, passionné, inflexible, tel qu'il faut être pour réussir dans un mauvais milieu, il ne considérait en tout que son intérêt personnel. Il voyait le monde comme il est, et, nature grossière, il l'aimait. La religion, la philosophie, le patriotisme, la vertu n'avaient pas de sens pour lui. Il n'aimait pas les Juifs ; peut-être aima-t-il un peu l'Idumée ou, pour mieux dire, Ascalon. C'était, en somme, une fort belle bête, un lion à qui on ne tient compte que de sa large encolure et de son épaisse crinière, sans lui demander le sens moral. Après tout, il valait bien Jean Hyrcan et Alexandre

1. Le nom de Ἡρώδης pour Ἡρωίδης est commun dans le monde grec vers ce temps (Voir Schürer, I, 306-307, note). Il répond probablement à un nom sémitique.

2. Jos., *B. J.*, I, xxi, 13, *Ant.*, XVI, v, 4.

Jannée. Étranger à toute idée religieuse, il réussit un moment à faire taire le fanatisme; mais son œuvre ne pouvait être qu'éphémère. Le génie religieux d'Israël anéantit bien vite toute trace de ce qu'il avait créé. Il ne resta de lui que des ruines grandioses et une affreuse légende. Le peuple, en ses légendes, n'a jamais complètement tort. Hérode n'essaya pas de tuer Jésus, qui ne naquit que quatre ans après sa mort; mais il travailla à l'inverse du christianisme; il n'empêcha rien, il ne fit rien; à sa mort, il descendit dans le néant : il avait fait sa volonté, non celle de Dieu.

Sa volonté était des plus simples. Il voulait dominer pour les profits qu'on en tire. Il ne tenait pas à gouverner le peuple juif plutôt qu'un autre peuple. Souvent même il dut trouver que le sort l'avait loti de sujets désagréables. Les Juifs étant à sa portée, il voulait être leur roi. Il avait un avantage, c'était, tout en étant circoncis, d'être un étranger. La Judée ne pouvait plus avoir un souverain national. Antipater, son père, avait fait les trois quarts du chemin dans ce programme : remplacer les Asmonéens affaiblis avec le secours de la grande force du temps, les Romains. Hérode acheva ce qui restait à faire. Dans les grandes luttes du temps, il fut un *desultor* habile, passant rapidement du parti vaincu au parti

vainqueur. Pour comble de bonheur, Auguste, en ses jours, fit régner la grande paix romaine. Appuyé au roc inébranlable de l'amitié d'un dieu, il fut dieu lui aussi. Celui qui était admis à cet Olympe devenait un associé de Jupiter; *ille deum vitam accipiet*.

Une malveillance universelle de tous les partis hiérosolymitains accueillit le *demi-juif*[1] que la nomination du sénat et l'exploit de Sosius venaient de leur donner pour roi. Les premiers actes d'Hérode entré dans Jérusalem furent terribles. Il fit exécuter quarante-cinq des plus notables partisans d'Antigone et confisqua leurs biens. On alla jusqu'à secouer les morts pour faire tomber l'or et l'argent qu'on pouvait avoir cachés dans leur linceul. Ces ressources lui furent fort utiles pour se conserver la faveur d'Antoine, qui était bonne, mais coûtait cher.

Au fond, Hérode n'était pas Juif de cœur; nous croyons même qu'il haïssait le judaïsme; c'était un Hellène, comme Antiochus Épiphane, mais un Hellène bien plus sage, qui ne songea jamais comme le roi de Syrie à la suppression du judaïsme. Il eût voulu un judaïsme libéral, tolérant, comme nous rêvons un catholicisme doué des mêmes qualités (qui ne serait plus un catholicisme). Il

1. Ἡμιιουδαῖος, Jos., *Ant.*, XIV, xv, 2.

faisait à ses coreligionnaires d'apparence toutes les concessions possibles. Une des plus importantes fut de s'être interdit, comme les Asmonéens, de mettre son portrait sur ses monnaies[1]. Sur aucun des monuments qu'il fit bâtir à Jérusalem, il n'y avait d'images figurées[2]. Pour les mariages de ses filles, il exigea toujours la circoncision de ses gendres. L'Arabe Syllæus, qui épousa sa sœur Salomé, fut amené par lui à embrasser le judaïsme[3]. Il respecta toujours beaucoup les deux pharisiens illustres Saméas et Pollion et il les dispensa du serment de fidélité[4]. Mais il se réservait personnellement des licences que les pharisiens devaient trouver excessives. Hors de Palestine, il n'observait pas la Loi; il élevait des temples païens; ses fêtes, même à Jérusalem, étaient des violations des préceptes les plus sacrés. Son entourage hellénique, sa vie toute grecque étaient chez un roi

1. Les monnaies d'Hérode portent simplement ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ, avec des emblèmes que le judaïsme ne repoussait pas. Sur l'aigle, voir ci-après, p. 300.

2. L'aigle sur la porte du temple (Jos., *Ant.*, XVII, VI; *B. J.*, I, XXXIII, 1) et l'aigle sur la monnaie (Schürer, I, 327, note) paraissent devoir s'expliquer par l'hypothèse que, dans les derniers temps de sa vie, Hérode aurait eu moins d'égards pour les préjugés de ses sujets.

3. Jos., *Ant.*, XVI, VII, 6.

4. Jos., *Ant.*, XV, I, 1; X, 4.

des Juifs des inconséquences flagrantes. On dirait que, sous son règne, le sanhédrin n'exista pas, tant il eut un rôle insignifiant.

Il se riait à la lettre des grands-prêtres, qui furent un jouet dans sa main. A Hananel succéda un inconnu, Jésu fils de Phabi, et à celui-ci un certain Simon fils de Boëthus[1], dont la fille passait pour la plus belle personne de Jérusalem. Hérode en devint amoureux, résolut de l'épouser, et, pour élever la famille jusqu'à lui, fit le père grand-prêtre. Le chef de cette famille, Boëthus, d'Alexandrie, était un juif helléniste, riche, mondain, assez ressemblant à Hérode lui-même. Ce Boëthus et les siens passaient pour des mécréants, des épicuriens. Trois membres au moins de cette famille occupèrent le souverain pontificat, dans la seconde moitié du règne d'Hérode et sous Archélaüs. Ils furent le centre d'un groupe que l'on confondit souvent avec les sadducéens, et qu'on appela les *Boëthusim*[2], mot synonyme d'impies, mécréants, matérialistes, incrédules. Un gros parti raisonnable se forma ainsi; mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'osait s'avouer. Quand il voulait agir,

1. Jos., *Ant.*, XV, ix, 3; XVII, iv, 2; XVII, xii, 1; XVIII, i, 1; ii, 1; v, 1; XIX, vi, 2, 4.

2. Dans le Talmud, צדוקיים בייתוסים אפיקורוסים sont synonymes. Voir *Vie de Jésus*, p. 226.

il était obligé de se mettre derrière les pharisiens.

Chose singulière, Hérode trouva souvent les pharisiens assez traitables. Ces rigoristes firent au « demi-juif » une guerre moins vive qu'ils ne l'avaient faite à leurs souverains nationaux, Jean Hyrcan, Alexandre Jannée. Durant son long règne, ils s'occupèrent à peine de lui, tant ils étaient absorbés par la Loi et avaient peu de souci du pouvoir temporel. Les deux plus connus des pharisiens, Pollion et Saméas[1] (Schemaïa et Ablalion), avaient, pendant le siège, conseillé de lui ouvrir les portes. On se rappelle que Saméas avait d'abord montré contre Hérode une grande fermeté. Mais bientôt les deux docteurs virent dans la victoire le doigt de Dieu et conseillèrent la résignation[2]. Le parti pharisien admit en quelque sorte deux mondes, séparés par une cloison, le monde juif légal et le monde de la cour[3], pour lequel la Loi n'existait pas, surtout quand on pouvait invoquer la

1. Voici évidemment un *couple*, un des couples du *Pirké Aboth*. S'agit-il de *Hillel et Schammaï* (*Aboth*, 12) ou *Schemaïah et Ablalion* (*Aboth*, 10) ? La première hypothèse paraît d'abord plus vraisemblable; Hillel a pu devenir Pollion par jeu graphique, LLH = חלל (voir ci-dessus, Ménélas); mais la chronologie s'arrange mieux de l'autre hypothèse.

2. Jos., *Ant.*, XV, I, 1. Cf. XIV, IX, 4.

3. מלכות.

raison d'État. Hérode, dès que la politique est en cause, n'est plus Juif; ses mœurs sont purement et simplement celles d'un Grec et d'un Romain[1].

Les restes de la maison asmonéenne donnaient à Hérode bien plus d'embarras. Les descendants des dynasties légitimes deviennent des fléaux, quand la déchéance les a frappés. Ces embarras étaient d'autant plus graves qu'ils pénétraient jusque dans l'intérieur de sa propre famille. Il avait épousé Mariamme, à la fois petite-fille d'Aristobule II par son père Alexandre, et de Hyrcan II par sa mère Alexandra. Cette dernière des Asmonéennes est le seul caractère qui repose un peu l'historien au milieu de tant d'horreurs. C'était une princesse d'une rare beauté, irréprochable dans ses mœurs, de la mine la plus imposante, digne et fière, courageuse et altière, respectant son nom et sa naissance, mais se créant beaucoup d'ennemis, surtout dans la famille de son mari, par son caractère entier et absolu[2]. Hérode l'adorait, mais n'était pas heureux avec elle; car elle faisait peu de chose pour gagner ses bonnes grâces. Alexandra, sa mère (fille de Hyrcan II), était une femme méchante, intrigante et lâche. Elle ne cessait de faire à son

1. Esclaves mis à la torture, etc.
2. Jos., *Ant.*, XV, VII, 6.

gendre la plus ardente opposition. Tout ce monde féminin était au plus mal avec Cypros, mère d'Hérode, et Salomé, sa sœur. Les scènes étaient perpétuelles; des tragédies étaient à prévoir.

Hyrcan II, prisonnier chez les Parthes, désirait son retour à Jérusalem; Hérode le désirait aussi, pour être plus sûr de lui. Hyrcan rentra donc et fut d'abord avec le nouveau roi dans la meilleure intelligence. Comme, à cause de sa mutilation, il ne pouvait être rétabli dans le pontificat, Hérode fit venir de Babylone un prêtre inconnu et insignifiant, nommé Hananel, à qui il conféra la dignité de grand-prêtre. Alexandra fut outrée; elle regardait cette haute fonction comme appartenant de droit à son jeune fils Aristobule, frère de Mariamme, jeune homme de dix-sept ans, d'une remarquable beauté. Ce qui faisait la force d'Alexandra, c'est qu'elle avait des relations intimes avec Cléopâtre, reine d'Egypte, toute-puissante elle-même sur Antoine. Mariamme agit de son côté. Hérode fut obligé de céder. Il déposa Hananel et le remplaça par Aristobule. Le jeune grand-prêtre eut un succès extraordinaire à la fête des tabernacles de l'an 35. Quelques mois après, il payait cher ses honneurs précoces. Pendant une fête à Jéricho, Hérode l'amena à se baigner dans une des grandes piscines qui en-

touraient le palais, et où, déjà, nageaient des petits jeunes gens de la maison, à qui il avait donné le mot. Hérode avait mis les choses sur le ton de l'espièglerie. Les petits jeunes gens, pour continuer, s'amusèrent à tenir sous l'eau la tête du jeune grand-prêtre. Il faisait sombre dans la piscine; ils la tinrent assez de temps pour qu'il fût noyé[1]. Hananel fut établi à sa place sur-le-champ.

On devine la rage d'Alexandra. Elle agit de nouveau auprès de Cléopâtre, pour qu'elle fît évoquer le cas par Antoine. Hérode consentit à l'assignation et se rendit auprès d'Antoine à Lattakié. Cette fois encore sa caisse le sauva. Cléopâtre eut beau pousser à sa perte; elle dut s'entendre dire par son amant qu'il ne faut pas être si curieux des actions des princes[2]. Antoine le renvoya blanc comme neige. Mais la haine des deux femmes, excitée encore par des intrigues dont nous omettons le détail, arrivait à son comble.

La plus mauvaise carte du jeu d'Hérode était l'antipathie de Cléopâtre, qui ne l'aimait pas et qui, de plus, convoitait la Judée. En 34, Antoine lui donne toute la côte de Palestine et Jéricho[3]. Hérode

1. Jos., *Ant.*, XV, II, 3.
2. Jos., *Ant.*, XV, II, 8.
3. Jos., *Ant.*, XV, IV, 1-2; *B. J.*, I, XVIII, 5; Plut., *Ant.*, 36; Dion Cassius, XLIX, 32.

se résigna à prendre à ferme, pour deux cents talents par an, les terres qui naguère faisaient partie de son domaine immédiat. Après cela, il dut encore paraître satisfait et recevoir avec un visage rayonnant Cléopâtre à Jérusalem. Cléopâtre essaya de se faire aimer de lui, sans doute pour le perdre, s'il cédait[1]. Hérode fut très prudent; un instant, il songea à se débarrasser de cette femme, qui était dans sa main. Il se contenta de la combler de présents et de la reconduire avec les plus grands honneurs jusqu'à la frontière d'Égypte.

La guerre civile entre Antoine et Octave (32 av. J.-C.) fournit à Hérode une belle occasion de montrer son habileté politique. Il voulait d'abord se joindre avec une armée à Antoine; Cléopâtre lui ordonna d'aller combattre le roi nabatéen, dont elle ne recevait plus régulièrement le tribut. Ce fut pour lui un bonheur immense. La bataille d'Actium (2 septembre 31) se livra sans lui. Par la défaite d'Antoine, il perdait un puissant protecteur; mais, du même coup, il était débarrassé de Cléopâtre, sa pire ennemie. Sans attendre la mort d'Antoine et de Cléopâtre, qui n'eut lieu qu'un an après, Hérode prit son parti avec décision et résolut de se rendre

1. Jos., *Ant.*, XV, IV, 2. Tout cela n'a pu être su que par Hérode lui-même et est, par conséquent, un peu douteux.

auprès d'Octave. Pour plus de sûreté, cependant, il fit, avant de partir, tuer le vieil Hyrcan, âgé de plus de quatre-vingts ans, qui pouvait rallier encore les légitimistes du parti asmonéen. Chaque absence de Jérusalem mettait le soupçonneux Hérode dans des transes; il se rassurait en faisant mettre à mort ceux qui lui paraissaient pour le moment les plus dangereux[1].

Au printemps de l'an 30, il vit Auguste à Rhodes. En l'abordant, il se dépouilla des ornements royaux, parut en suppliant. Il avait été un parfait ami d'Antoine : il aurait la même amitié pour Octave; son amitié ne ferait que changer de nom. C'était sincère : Hérode était bien décidé à être toujours pour le Romain le plus puissant. Octave le crut sans peine et le confirma dans tous ses titres. Pendant l'été de l'an 30, il reçut Octave à Acre, puis il aida efficacement l'armée romaine dans les marches d'été le long de la côte de Palestine.

En août de l'an 30, après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, Hérode vit Octave de nouveau. Il gagna cette fois pleinement sa partie. Auguste lui rendit Jéricho et tout ce qu'Antoine avait retranché

1. C'est ce sentiment, bien aperçu par le sentiment populaire, qui créa la légende chrétienne (Matth., II), Hérode faisant tuer tout, dès qu'il entend parler d'un roi des Juifs autre que lui.

de ses domaines; il y ajouta quelques villes : Gadare, Hippos, Samarie, Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton. Hérode accompagna le vainqueur jusqu'à Antioche. L'année qui devait, selon les apparences, entraîner sa perte, avait été bonne pour lui. Il avait échangé un patron fantaisiste, destiné à mal finir, dominé qu'il était par la femme la plus dangereuse du monde, contre un protecteur plus sûr, destiné comme lui à durer de longues années.

L'année suivante (29) fut horrible. Malgré tout ce qui s'était passé, Hérode aimait plus éperdument que jamais la séduisante et altière Mariamme. Celle-ci, à ce qu'il paraît, sans repousser entièrement ce beau lion terrible, l'aimait beaucoup moins. Mais par derrière, l'atroce Salomé lui disait tous les jours : « Il faut la tuer ». Pendant ses absences, il avait coutume de charger un homme de confiance de l'observer et de la faire mourir s'il ne revenait pas [1]. Il avait paru, en particulier, craindre qu'Antoine ne songeât à prendre la femme qu'il aurait laissée veuve par sa mort. Hérode aurait dû être rassuré par le caractère fier et digne de Ma-

1. Les deux récits de Josèphe, *Ant.*, XV, II, 5, et XV, VI, 5, sont sûrement des doublets d'un même récit, provenant de sources différentes que Josèphe, selon un procédé très ordinaire dans la rédaction des Évangiles, a juxtaposés.

riamme. Mais il est certain qu'en politique la conduite d'Alexandra et de Mariamme était de nature à justifier tous les soupçons. Ces deux femmes semblaient courir d'elles-mêmes à leur perte. Dans une espèce de conseil privé, Hérode fit condamner à mort la femme qu'il adorait. Alexandra, dans cette circonstance, fut hideuse. Voyant qu'un sort semblable la menaçait, elle voulut détourner le coup, en feignant de ne partager en rien les sentiments de sa fille. Au moment où on la conduisait au supplice, elle sortit furieuse, se jeta sur la malheureuse, la frappant au visage, lui tirant les cheveux, l'appelant mauvaise femme, ingrate, qui n'avait que ce qu'elle avait mérité. Ce fut dans la foule un cri d'horreur. Mariamme ne dit pas un mot, ne changea pas de couleur. Elle mourut sans vouloir regarder sa mère.

Hérode avait obéi, en cette circonstance, à sa folle dureté. Après le supplice, sa passion se réveilla; dans son délire amoureux, il croyait voir présente la femme qu'il adorait et qu'il avait tuée. Il lui parlait, l'appelait, donnait ordre de la faire venir. Pour s'étourdir, il se jeta dans des débauches sans nom, dans une furie de chasses et de courses éperdues. Il faillit en mourir à Samarie[1]. Le bruit de sa

1. Jos., *Ant.*, XV, VII, 3 et suiv. Cf. Talm. de Bab., *Baba-bathra*, 3 *b*.

mort se répandit à Jérusalem. Alexandra voulut en profiter pour prendre le pouvoir[1]. Elle chercha à gagner les commandants des deux forteresses de Jérusalem. Hérode enfin la fit tuer (28 av. J.-C.). Il revint à la santé, mais conserva une étrange irritation physique et morale. Sous le moindre prétexte, il envoyait au supplice ses serviteurs, ses meilleurs amis. Tous les despotes orientaux suivent, comme des machines lancées, la même pente fatale.

L'ambitieux, cependant, survécut. Tandis qu'il exista un reste des Asmonéens, Hérode ne put demeurer en repos. Une famille, parente, ce semble, des Asmonéens, s'était signalée, sous Antigone-Mattathiah, par son zèle légitimiste; on les appelait « les fils de Baba ». Au moment du danger, un riche Iduméen, Costobare, les avait sauvés, et depuis douze ans, Hérode, malgré ses soupçons, n'avait pas réussi à découvrir leur retraite. Costobare, qui menait à la fois beaucoup d'intrigues, avait épousé Salomé, la sœur d'Hérode; un jour, fatiguée de son mari, Salomé révéla tous ses secrets à Hérode, qui fit sur-le-champ mettre à mort Costobare et les fils de Baba[2]. Il n'y avait plus dé-

1. Autre doublet peut-être entre Jos., *Ant.*, XV, III, 7, et XV, VII, 8.

2. Jos., *Ant.*, XV, VII, 8-10.

sormais un seul descendant des Hyrcan qui pût lui faire ombrage, ou, comme dit l'historien juif, s'opposer aux violations de la Loi[1].

Selon les Juifs, ce moment de la vie d'Hérode marqua dans son existence un progrès dans la perversion, en ce sens que jusque-là il avait gardé quelques apparences de judaïsme, et que désormais sa vie fut une injure à la religion et aux lois du pays[2]. C'est là une appréciation juive. En tout temps, la vie d'Hérode fut une injure aux lois morales. Ce qu'il y eut de nouveau, quand il n'eut plus rien à craindre pour son trône, c'est qu'il récolta les fruits du crime, qui sont, dans l'ordre politique, tout différent de l'ordre moral, un pouvoir fort, la prospérité, l'art. Les vingt ans qui vont suivre sont d'un caractère qui ne s'était pas vu depuis Salomon. Tenant moins compte des préjugés juifs, Hérode s'engagea, hors de la Loi en effet, dans ce qui est le couronnement d'un pouvoir établi, les grands travaux d'art et d'utilité publique, les œuvres toutes profanes qu'on ne pouvait guère accomplir sans manquer à la Loi. Nous serions indulgents pour ces manquements, si, d'un autre côté, ces œuvres n'eussent été en réalité bâties sur le sable,

1. Jos., *Ant.*, XV, VII, 10.
2. Jos., *Ant.*, XV, VII, 8, 10; VIII, 1.

la vocation du peuple n'étant pas de cette nature et l'appelant ailleurs.

Comme Octave, Hérode était sorti de la période des cruautés nécessaires; il passait à l'ère des œuvres brillantes, qui font tout pardonner. Troppmann, après avoir tué son monde, comptait faire de grandes et belles choses. Il ne le put; mais les scélérats historiques sont d'ordinaire plus heureux. Pour se justifier d'avoir fait massacrer les janissaires, Méhémet-Ali ne disait qu'une seule chose : « Si je ne les avais pas tués, ils m'auraient tué. » C'était vrai. Pour être, il faut détruire son ennemi, sans cela il vous détruira. Les meurtres odieux d'Aristobule, de Mariamme étaient la condition de ce qui va suivre. Vouloir Hérode sans ses crimes, c'est vouloir le christianisme sans ses rêves, la révolution « sans ses excès ». Certainement, si Hérode n'eût pas supprimé Alexandra, Alexandra l'eût supprimé. Maintenant, grâce à l'extermination des derniers Asmonéens et à l'amitié d'Auguste, il est vraiment roi. Il va passer aux œuvres qui pèsent lourdement sur les peuples, mais font ce qu'on appelle les grands souverains.

CHAPITRE VI

SPLENDEUR PROFANE. LE NOUVEAU SALOMON.

A ce nouveau point de vue, on ne peut vraiment refuser à Hérode le titre de Grand, qui lui a souvent été décerné. Comme éclat, son règne égala celui de Salomon; quelque chose de large, de libéral, le domine; un vrai sentiment de la civilisation le conduit. Ce n'était nullement un Juif. Il aimait la mode et ce qui était alors à la mode, la vie grecque, avec toutes ses recherches, toutes ses élégances. Ses édifices rappelèrent les ouvrages de la plus belle antiquité. Il est inconcevable qu'un petit État ait pu suffire à de tels prodiges[1], quand on sait que d'ailleurs, pour marcher dans cette voie,

1. Le tombeau de David, déjà pillé par Jean Hyrcan, dut être une ressource bien insuffisante. Jos., *Ant.*, XVI, vii, 1; cf. VII, xv, 3.

Hérode allait se heurter contre les idées les plus étroites. Une majorité inflexible de vieux retardataires refusa, comme du temps d'Antiochus Épiphane, d'abandonner les anciennes mœurs et d'embrasser l'hellénisme. Hérode nous apparaît ainsi comme une sorte de khédive éclairé, faisant jouer l'opéra au Caire, patronant des arts que ses sujets ne comprennent pas, que la religion officielle condamne, faisant taire les murmures des orthodoxes, parce qu'il s'est appuyé sur l'Europe et qu'il est presque seul détenteur de la richesse du pays.

La reconnaissance pour Auguste fut le premier mobile de ces innovations si éloignées du goût juif. Presque toutes les provinces instituèrent, vers l'an 27 avant Jésus-Christ[1], des jeux quinquennaux en l'honneur d'Auguste[2]. Hérode ne resta pas en arrière du mouvement général. Pour la célébration de ces jeux, il fallait un théâtre, un amphithéâtre, un hippodrome. Hérode improvisa tout cela. Jérusalem eut en peu de mois tous les édifices contre lesquels elle avait si énergiquement protesté cent cinquante ans auparavant[3]. Le théâtre,

1. Octave prit le titre d'Augustus ou Σεβαστός le 16 janvier de l'an 27. Mommsen, *Res gestæ divi Aug.*, 2e édit., p. 149.

2. Suétone, *Aug.*, 59-60.

3. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 1-2. Pour l'hippodrome, Jos., *Ant.*, XVII, x, 2; *B. J.*, II, III, 1.

situé probablement au sud de la ville[1], était richement décoré; de pompeuses inscriptions rappelaient la gloire du maître du monde. Il n'y avait pas de statues; mais, parmi les motifs de décoration, il y avait des trophées affectant la forme humaine, qui excitèrent l'animadversion des Juifs. Hérode eut beaucoup de peine à les calmer. Il fut obligé d'aller lui-même au théâtre, de démonter ces mannequins devant les plus obstinés, et de leur montrer que ce n'était qu'un assemblage de bûches de bois portant des accessoires. Ces nigauds éclatèrent de rire. Tout devenait difficile avec des esprits étroits, sans instruction, obstinément renfermés dans leur culture bornée.

Ces nigauds pourtant avaient du bon et devançaient à quelques égards le sentiment moral du monde. Les jeux quinquennaux furent splendides. Hérode les avait fait annoncer dans tous les pays circonvoisins. Les populations y vinrent en foule, sans distinction de race ni de religion. Rien n'égala la splendeur des costumes, l'éclat des concours

1. Un théâtre a été découvert par M. Schick à un kilomètre à peu près au sud de Bir-Eyyoub (*Palest. Expl. Fund*, 1887, p. 161-166). Josèphe (*l. c.*) dit que le théâtre était *dans* Jérusalem; mais cela doit sans doute s'entendre par à peu près. Si le théâtre et l'amphithéâtre eussent été dans l'intérieur de la ville, il en serait question, comme il est question de l'hippo-

d'athlètes, de musiciens. Il y eut aussi des combats de bêtes, où de malheureux condamnés furent exposés à la dent des animaux féroces. Les bêtes étaient rares et chères; mais ce qui ailleurs n'excitait que l'enthousiasme de la foule fut accueilli avec indignation à Jérusalem. Les pharisiens protestèrent et trouvèrent horrible qu'on cherchât son plaisir dans le péril que couraient des malheureux. Toutes les vieilles mœurs leur paraissaient renversées [1]; mais il n'y avait plus moyen de résister; le moindre murmure était puni de mort.

L'art de bâtir était, du temps d'Auguste, dans un de ses meilleurs moments, et la Palestine, le sous-sol même de Jérusalem, offraient des matériaux de premier choix. Hérode eut évidemment à sa disposition des architectes excellents et une population d'ouvriers sûrement étrangers à Israël. Lui-même, sans doute, voyait les plans et s'intéressait aux travaux.

Il y eut ce qu'on peut appeler un style hérodien, d'un aspect général ressemblant au dorique [2], à

drome, dans les incidents du siège. L'amphithéâtre était probablement dans le plateau au nord de Jérusalem.

1. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 1. Cf. Talm. de Jér., ou Mischna, *Aboda Zara*, I, 7.

2. Les colonnes des portiques du temple, cependant, étaient de style corinthien. Jos., *Ant.*, XV, XI, 5.

Jérusalem surtout, caractérisé en Palestine par le monolithisme et l'emploi des superbes matériaux fournis par le sous-sol, ailleurs par l'emploi des colonnes de granit, de porphyre, de syénite, de marbres venus d'Égypte. Une sorte de jalousie du sort s'est attachée à ces monuments. Peu d'entre eux ont subsisté jusqu'à nos jours; mais ce qu'on en voit par les yeux de l'esprit provoque la plus grande admiration.

Le culte d'Auguste était devenu la religion principale des provinces[1]. Les temples de Rome et d'Auguste[2] se multipliaient de toutes parts. Hérode en édifia pour son compte quatre ou cinq, à Césarée, à Sébaste, au Panium, en Batanée[3]. Ces temples, surtout celui de Césarée, purent compter entre les plus beaux du temps. Il n'osa pas en élever à Jérusalem. Outre le théâtre, l'amphithéâtre et l'hippodrome dont nous avons parlé, il se construisit dans cette ville un palais qui parut une merveille. En raison de l'interdiction de la peinture et de la sculpture, Jérusalem ne prêtait pas à un art complet; Hérode y suppléa par la délica-

1. Cf. *Orig. du christ.*, III, p. 28-29.

2. Καισάρεια. Cf. Suétone, *Aug.*, 59.

3. Jos., *Ant.*, XV, IX, 5; X, 3; *B. J.*, I, XXI, 3, 4; inscription de Sia, dans le Hauran, Vogüé, *Syrie centrale, Arch.*, pl. II et III. Le Bas et Wadd., *Inscr.*, III, n° 2364.

tesse du travail du marbre et une fine polychromie. Ses parcs étaient délicieux, pleins d'arbres, de ruisseaux, de bassins, de tours pour les pigeons ramiers[1]. Les fortifications massives qui l'entouraient servaient en même temps à la défense de l'Acra. Hérode donna aux tours les noms de Phasaël, de Mariamme, d'Hippicus[2]. Cette dernière, conservée jusqu'à nos jours, à l'entrée de Jérusalem, est un des ouvrages du monde qui font la plus vive impression[3]. Il travailla aussi à la vieille tour Baris, qui dominait le temple du côté nord; mais, du nom de son premier protecteur, il l'appela Antonia. Jéricho dut probablement son théâtre, son amphithéâtre, son hippodrome à Hérode, qui souvent y fit sa résidence[4].

C'étaient sans doute plus ou moins des hommages à Auguste que les constructions élevées par Hérode hors de Palestine, et dont le nombre étonne vraiment. La vie, si brillante et si jeune, des villes de Phénicie à cette époque, fut en partie l'œuvre des Hérodes[5]. Délivrées du spectre noir du judaïsme, qui menaçait de les dévorer, ces villes

1. Jos., *B. J.*, V, IV, 4. Comp. Eccl., II, 4-6.
2. Cet Hippicus paraît avoir été un favori d'Hérode.
3. C'est la tour qu'on appela tour de David au moyen âge.
4. Jos., *Ant.*, XVII, VI, 3, 5; VIII, 2; *B. J.*, I, XXXIII, 6, 8.
5. Cf. Jos., *Ant.*, XIX, VII, 5; XX, IX, 4.

semblèrent revivre. Empêchés, d'ailleurs, en Judée, de donner carrière à leur goût pour les arts, les princes de la dynastie hérodienne se rabattirent volontiers sur les villes voisines. Hérode les combla de bienfaits, et ses dons s'étendirent jusqu'aux villes de la Grèce. Ascalon, Acre, Tyr, Sidon, Byblos, Béryte, Tripoli, Damas, Antioche, Rhodes, Chio, Nicopolis (Actium), Athènes, Lacédémone, reçurent des marques de sa générosité en fait d'érections monumentales[1]. A Rhodes, le temple d'Apollon Pythien, à Antioche, la grande colonnade de la rue principale furent son ouvrage[2]. Il était le bailleur de fonds du monde grec. Apprenait-il qu'une ville avait à réparer un édifice de gloire hellénique[3], tout de suite il envoyait l'argent nécessaire. Ayant ouï dire que les jeux olympiques étaient devenus pauvres et mesquins, il fit des fondations pour les prix et les sacrifices, si bien qu'une belle inscription lui conféra le titre d'agonothète perpétuel[4]. Il y avait quelque chose de bizarre à ce que l'argent des pieux Juifs fût appliqué à des fins si profanes[5]. L'État, par le mécanisme de l'impôt,

1. *Corp. inscr. attic.*, III, 1, n°s 550, 551, 556.
2. Jos., *Ant.*, XVI, II, 2 ; v, 3; *B. J.*, I, XXI, 11.
3. Exemple de Chio, Jos., *Ant.*, XVI, II, 2.
4. Jos., *Ant.*, XVI, v, 3; *B. J.*, I, XXI, 12.
5. Hérode, n'étant pas grand-prêtre, ne touchait sûrement rien

fait que le contribuable borné participe à une foule d'œuvres qui lui sont indifférentes ou même antipathiques.

Plus solide, au point de vue d'un Juif sensé, fut la gloire qu'il s'acquit par ses créations de villes nouvelles. Samarie, ville bien plus hellénique que samaritaine depuis Alexandre, avait été affreusement victime du fanatisme asmonéen. Pompée et Gabinius l'avaient déjà relevée. Hérode (27 av. J.-C.) en fit une ville splendide, qu'il appela *Sébaste*, du nom grec d'Auguste [1]. Il en augmenta beaucoup le périmètre et y installa six mille colonistes, vieux soldats et habitants des environs. Une superbe colonnade dominait la ville, et les restes s'en voient encore aujourd'hui [2].

Sa grande création de Césarée fut plus belle encore. Le port de Joppé était très mauvais; la Palestine, alors comme aujourd'hui, avait besoin d'un grand port qui la dispensât d'être tributaire d'Acre pour communiquer avec l'Occident. L'emplacement de la petite ville sidonienne appelée

du temple; mais les cadeaux qu'il se faisait attribuer devaient être énormes.

1. Aujourd'hui *Sébastieh*.

2. Jos., (voir index); Strabon, XVI, 760; Cedrenus, I, 323; Schürer, I, 298-299, 320; II, 18, 108 et suiv.

tour de Straton[1], parut à Hérode plus avantageux. Il commença par un *kæsarion* ou temple de Rome et d'Auguste, le plus beau qu'il eût élevé, et dont les colonnes, bizarrement transportées de leur place, font aujourd'hui notre admiration sur la *piazzetta* de Venise[2]. Le temple, situé sur une colline au fond du port, était d'un effet admirable, surtout vu de la haute mer. Deux statues colossales y trônaient, celle d'Auguste en Jupiter olympien, celle de Rome en Junon. La dédicace s'en fit avec des jeux et une pompe extraordinaire, l'an 10 avant Jésus-Christ.

Le môle du port fut un chef-d'œuvre de construction, par la perfection du travail, les difficultés vaincues, le choix des matériaux, les raffinements de commodité qu'il offrait aux gens de mer. Presque toutes les provinces avaient des villes du nom de Césarée[3]. Hérode donna ce nom à la première de ses créations[4]. Ses vues politiques furent moins justes. Il voulut que la population de la

1. Στράτων est la grécisation du nom sidonien עבדעשתרת.

2. Les deux colonnes de la *piazzetta* (une troisième est enterrée dans la vase, sous le débarcadère des gondoles) furent enlevées par les Vénitiens des décombres de Césarée.

3. Suétone, *Aug.*, 60.

4. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 5; IX, 6; XVI, V, 1; *B. J.*, I, XXI, 5-8; Pline, *H. N.*, V, XIII, 69.

ville fût composée par moitié de Juifs et de païens, vivant les uns à côté des autres, en pleine liberté, sous leurs lois. L'*amixia* des Juifs se vit ici par une triste expérience. Le Juif palestinien d'alors, comme maintenant le musulman, ne pouvait exister qu'en régnant sur ses voisins. La vie sociale dans Césarée fut impossible. Les rixes y furent continues; les massacres, effroyables[1]. A partir de la fin du Ier siècle, l'élément païen domina tout à fait; Jérusalem ne fut plus qu'une sous-préfecture dépendant de Césarée[2].

Après Auguste, Agrippa tint la seconde place dans les souvenirs reconnaissants d'Hérode. Des deux grandes salles du palais royal de Jérusalem, l'une s'appelait « salle de César », l'autre « salle d'Agrippa ». Anthédon reçut le nom d'Agrippium ou d'Agrippias. Les souvenirs de son père, de sa mère, de son frère se retrouvent dans les noms d'Antipatris, succédant à Capharsaba, de Cypros, citadelle de Jéricho, de Phasaëlis, dans le Ghor. Lui-même, il donna son nom et toutes ses complaisances à l'*Herodium*, grande et superbe villa fortifiée, qu'il fit bâtir sur une colline isolée,

1. *Orig. du christ.*, III, 541; IV, 253-255.
2. *Ibid.*, VI, 263 et note 1; VII, 199, 205 note, 412 note 2.

à une lieue à peu près au sud-est de Bethléhem[1]. Les traces qui s'en voient encore donnent l'idée d'un superbe séjour; les chasses surtout devaient être aux environs tout à fait délicieuses. Alexandrium, Hyrcanie, Machéro, Massada, remises en état, constituaient un ensemble de forteresses comme peu de royautés en ont jamais possédé[2]. Les constructions de Machéro, entreprises en quelque sorte contre nature, ces chambres d'une beauté merveilleuse, ces citernes inépuisables au milieu du site le plus terrible, élevées comme un défi au désert arabe, frappèrent d'admiration tous ceux qui les virent[3].

Beaucoup d'œuvres excellentes, supposant de la vigueur, de la suite dans les idées, une force armée bien entretenue, recommandèrent également Hérode aux bons appréciateurs des choses gouvernementales. Il fit cesser le brigandage dans les parages à l'est du lac de Génésareth, qui jusque-là avaient été livrés aux pilleries des nomades, en y établissant

1. Djebel Fureidis (le petit parc ou paradis), le *Frankenberg* des croisés.

2. La superbe construction rectangulaire d'Hébron est bien dans le style hérodien; mais, si elle était d'Hérode, Josèphe le saurait et le dirait; car il est très bien renseigné sur les constructions d'Hérode, et il l'est très peu sur celles d'Alexandre Jannée.

3. Jos., *B. J.*, VII, vi, 2. Voir *Vie de Jésus*, p. 114-115, 116.

des colonies d'Iduméens et de Juifs babyloniens[1]. Il plaça des colonies militaires à Gaba, en Galilée, à Hésébon[2]. Le commerce, l'industrie florissaient, et, plus d'une fois, le roi fit des actes inspirés par un sentiment libéral[3]. Quand l'expédition d'Ælius Gallus partit pour traverser l'Arabie, avec le caractère d'une espèce d'expédition scientifique armée, cinq cents Juifs s'y joignirent et prirent leur part des difficultés énormes de l'entreprise[4].

L'hellénisme triomphait sur toute la ligne. Alexandre et Aristobule, fils d'Hérode et de Mariamme, faisaient leur éducation à Rome depuis l'an 23. Ils demeuraient dans la maison d'Asinius Pollion, étaient reçus dans celle d'Auguste. Cela dura cinq ou six ans. Ils purent connaître Virgile et Horace. Les rhéteurs grecs, du reste, remplissaient Jérusalem. Le cercle littéraire d'Hérode était tout hellénique. La philosophie péripatéticienne s'y enseignait hautement, et nul effort n'était tenté pour mettre d'accord la science grecque avec les enseignements de la *Thora*.

Dans cette espèce d'académie, qui n'arriva point

1. Jos., *Ant.*, XVI, IX, 2; XVII, II, 1-3; *Vita*, 11.
2. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 5; *B. J.*, III, III, 1.
3. Jos., *Ant.*, XV, IX, 1-2; X, 4; XVI, II, 5.
4. Strabon, XVI, IV, 23; Jos., *Ant.*, XV, IX, 3; Mommsen, *Res gestæ divi Aug.*, édit. 2, p. 105-109.

à laisser d'elle une bien longue trace, Nicolas de Damas fut l'étoile de première grandeur[1]. C'était un homme vaniteux, mais fort instruit, issu d'une grande famille de Damas, profondément versé dans la philosophie péripatéticienne[2]. Il s'attacha à Hérode et fut son conseiller intime dans les dix ou quinze dernières années de sa vie. Hérode n'avait reçu dans sa jeunesse aucune éducation hellénique; sur ses vieux jours, il prit goût à ces curiosités. Nicolas lui enseigna la philosophie grecque, la rhétorique, l'histoire[3]. Il paraît que, pendant le voyage d'Hérode en Italie (18 av. J.-C.), il ne cessa, sur le navire, de causer philosophie avec lui[4]. Il avait dix ans de moins qu'Hérode. Nous le verrons s'employer pour son maître dans les négociations les plus importantes, et continuer ses fonctions auprès d'Archelaüs. Le plus grand service, sans contredit, qu'il rendit à Hérode, fut d'écrire cette

1. Nicolas n'était pas juif. Voir Suidas, v. Ἀντίπατρος. Dans Jos., *Ant.*, XVI, II, 4, Nicolas se met avec les Juifs en vertu de son rôle d'avocat.

2. Sur les écrits philosophiques de Nicolas de Damas, voir Schürer, I, p. 45-46.

3. Ch. Müller, *Fragm. hist. gr.*, III, p. 350 et suiv; Athénée, VI, p. 249; Suidas, au mot Ἀντίπατρος; Jos., citations nombreuses; Constantin Porphyr., extraits; Sophronius, dans *Fragm. hist. gr.*, t. IV, cod. CLLLIX.

4. *Fragm. hist. græc.*, III, 350 et suiv.

vaste histoire universelle[1], en cent quarante-quatre livres, où les temps contemporains étaient traités avec les plus grands développements. Si la vie d'Hérode nous est si bien connue, nous le devons surtout à Nicolas de Damas. Josèphe ne fit que l'extraire, en modifiant ses appréciations, mais en laissant les exagérations adulatrices. Si Hérode écrivit ses Mémoires[2], il usa probablement pour cela de la plume de Nicolas de Damas.

Ptolémée, frère de Nicolas de Damas, occupait une place importante à la cour du roi, auprès duquel on trouve encore un ou deux autres lettrés du nom de Ptolémée[3]. Andromachos et Gemellus, étaient deux Grecs distingués, qui prirent part à l'éducation de ses fils et tombèrent dans la disgrâce lors des troubles domestiques. Un certain Lacédémonien, Euryclès, joue dans ces affaires un triste rôle; un rhéteur, Irénée, semble aussi y avoir été mêlé. Le roi avouait parfois qu'il avait plus de penchant pour les Grecs que pour les Juifs[4]. Le souvenir de la conversion forcée de son grand-père,

1. Ἱστορία καθολική.

2. Jos., *Ant.*, XV, vi, 3.

3. Voir Schürer, I, p. 325-326. Ptolémée, auteur d'une vie d'Hérode (probablement Ptolémée d'Ascalon), paraît un biographe du Ier siècle de notre ère. Schürer, I, p. 40-42.

4. Jos., *Ant.*, XIX, vii, 3.

le sentiment du ridicule dont sa circoncision le couvrait aux yeux des Grecs et des Romains, lui faisaient du judaïsme comme une chappe de plomb qu'il portait avec impatience et avec une secrète révolte[1].

Ses relations avec Rome continuaient d'être excellentes. Hérode ne cessa jusqu'au bout de posséder les bonnes grâces d'Auguste. La position d'un *rex amicus atque socius*[2] n'était pas toujours commode; ces pauvres rois, hors de leur royaume, à Rome surtout, avaient bien des couleuvres à avaler. Là, dépouillant la pourpre et le diadème, ils n'étaient plus que de simples clients. On les voyait, vêtus de la toge, entourer le César et s'empresser de lui rendre les plus bas offices[3]. Les gens comme il faut, à Rome, n'avaient pour ces *reges* aucune estime. Dans leurs États, au contraire, ils étaient tout. Ils avaient sur leurs sujets droit de vie et de mort, et Rome, contente de sa suzeraineté[4], s'im-

1. La génération suivante des Hérodes fut bien plus dévote. Voir *Orig. du christ.*, index.

2. Il est douteux qu'Hérode ait jamais pris le titre de φιλορώμαιος ou de φιλόκαισαρ. L'inscription d'Athènes, *Corp. inscr. att.*, III, 1, nº 550, si elle se rapporte à Hérode le Grand, serait un fait isolé. Voir Schürer, I, 322, 468-469, 607.

3. Suétone, *Aug.*, 60.

4. Hérode régnait δόσει Καίσαρος καὶ δόγματι Ῥωμαίων. Jos., *Ant.*, XV, vi, 7.

misçait rarement dans leurs affaires intérieures. Leur pouvoir n'était pas par lui-même héréditaire. Pour obtenir qu'il le devînt, ils étaient obligés de redoubler de bassesses et de cadeaux.

Les *reges socii* n'avaient pas le droit de battre des monnaies d'or; rarement on leur permettait la monnaie d'argent. Hérode n'émit jamais que de la monnaie de cuivre. On s'étonne de cette infériorité; car, par ailleurs, sa situation ne fit que grandir. En l'an 20, Auguste vint en Syrie, et Hérode alla lui faire sa cour[1]. En 18 ou 17, il alla à Rome voir ses deux fils Alexandre et Aristobule, qui y faisaient leur éducation; Auguste lui permit de les ramener avec lui en Judée[2]. Il fit encore deux voyages près d'Auguste en 12 et 10[3].

Hérode fut aussi toujours le courtisan assidu d'Agrippa. Pendant le séjour d'Agrippa à Mitylène (23-21 av. J.-C.), il lui rendit visite[4]. En l'an 15, Agrippa vint en Judée, offrit une hécatombe au temple de Jérusalem et donna un festin aux Hiérosolymites. La foule fut enchantée de sa piété, et le reconduisit jusqu'à la mer en lui jetant des fleurs[5].

1. Jos., *Ant.*, XV, x, 3.
2. Jos., *Ant.*, XVI, i, 2.
3. Jos., *Ant.*, XVI, iv, 1-5; ix, 1.
4. Jos., *Ant.*, XV, x, 2.
5. Jos., *Ant.*, XVI, ii, 1; Philon, *Leg.*, § 37.

En l'an 14, Hérode fait une nouvelle visite à Agrippa; il traverse avec lui toute l'Asie-Mineure, ayant en sa compagnie Nicolas de Damas. Les Juifs d'Ionie vinrent se plaindre à Agrippa qu'on les gênât dans l'exercice de leur religion, en particulier dans l'envoi des sommes à Jérusalem. Hérode fit plaider pour eux devant Agrippa par Nicolas de Damas[1], et ils obtinrent gain de cause.

Ces empressements étaient largement récompensés. Hérode devenait de plus en plus puissant. Son domaine reçut de notables accroissements, par suite de la faveur d'Auguste et d'Agrippa. Le tyran Zénodore[2], qui s'était formé dans le nord du lac Houlé, à Panéas, dans la Batanée, la Trachonitide et le Hauran, un domaine assez étendu, encourageait d'une façon déplorable le brigandage, qui a toujours été endémique en ces contrées. Le pays de Damas en était infesté. Auguste donna à Hérode l'investiture de ces provinces[3]. Son domaine s'étendit ainsi jusqu'aux montagnes du Hauran. Il existe encore, près de Canatha, un bel édifice (un *Augusteum* peut-être), probablement construit par lui

1. Jos., *Ant.*, XVI, II, 2-5; *Fragm. hist. gr.*, III, 350.

2. Voir mon *Mémoire sur les Lysanias d'Abylène* déjà cité, p. 5 et suiv.

3. Jos., *Ant.*, XV, x, 1, 3; *B. J.*, I, xx, 4; Dion Cassius, LIV, 9.

et la base d'une statue qui lui fut érigée par un Arabe du pays[1]. Le pays était à cette époque fort sauvage[2]. La civilisation n'y avait pas pénétré. Hérode commença l'œuvre qui en fit, dans les premiers siècles de notre ère, une région extrêmement riche. L'ordre fut du même coup rétabli à Damas. Hérode obtint à cette époque, pour son frère Phérore, la tétrarchie de la Pérée[3]. Il fut ainsi, dans la Syrie du sud, le grand agent de la paix romaine, le mainteneur de l'ordre contre les nomades et les brigands.

Quoique le titre de roi des Juifs fût territorial et n'impliquât pas une juridiction sur les Juifs de la *diaspora*, Hérode exerçait à l'égard de ces derniers une sorte de protectorat, leur servant de défenseur ou leur fournissant des avocats devant les Romains[4]. Sa famille, au premier siècle de notre ère, jouera ce rôle d'une manière encore plus caractérisée.

Le règne d'Hérode fut, comme on voit, un très beau règne profane. Le progrès matériel était im-

1. Vogüé, *Syrie centr. Arch.*, pl. II et III; Le Bas et Waddington, *Inscr.*, t. III, n° 2364. Voir mon *Mémoire sur quelques noms arabes qui figurent dans des inscriptions grecques de l'Auranitide*. Extr. du *Bull. archéol. français*, sept. 1856.

2. Le Bas et Wadd., *Inscr.*, t. III, n° 2329.

3. Jos., *Ant.*, XV, x, 3; *B. J.*, I, xxiv, 5.

4. Jos., *Ant.*, XII, iii, 2; XVI, ii, 3-5; vi, 1-8.

mense[1]. Si Israël avait été susceptible d'être tenté par la gloire mondaine, il eût salué son maître dans ce roi, circoncis après tout, qui lui donnait toutes les prospérités. Mais il était voué à l'idéal religieux. Il ne fit que se cabrer. Ces grandes choses, il faut bien le dire, n'avaient rien de national; ce n'était pas la nation qui les faisait; elles passaient par-dessus la tête d'Israël sans le toucher. Au vrai Juif, les travaux d'Hérode paraissaient des œuvres sans but ou des œuvres de pur égoïste qui s'imagine qu'il vivra toujours. Dans les gouvernements qui coûtent cher, le peuple voit l'impôt qu'il paie et non le résultat atteint par l'impôt. Derrière tant de belles créations, le Juif s'obstinait à ne voir que les charges du peuple. « Malheur, dit le livre d'Hénoch, à qui bâtit sa maison avec la sueur de ses frères; toutes les pierres de ces constructions profanes sont autant de péchés. »

Les plaintes de ces piétistes chagrins étaient sévèrement réprimées. Une police impitoyable faisait taire les murmures; les rassemblements étaient interdits; de nombreux espions rapportaient au roi tout ce qui se passait[2]. Deux ou trois conspirations,

1. Jos., *Ant.*, XV, XI, 1.
2. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 3; X, 4.

provoquées par les scandales des jeux scéniques, par le paganisme des monuments publics, ou par la formalité, nouvellement introduite, du serment politique, furent étouffées dans le sang[1]. Le courage des victimes fut admirable ; un parti de sicaires, mettant leurs poignards au service de la Loi, se forma; la soif des supplices devint ardente, comme du temps des Macchabées[2], mais une bonne police vient à bout de tout. Les citadelles, notamment Hyrcanie, regorgeaient de gens qu'on mettait à mort après une courte détention[3]. Les soldats, tous mercenaires, Thraces, Germains, Galates[4], frappaient à tort et à travers[5]. Fort de l'autorité romaine[6], Hérode pesait sur ce petit monde d'un poids infini. Il avait trouvé l'élément lourd qui calme les fermentations méridionales. La rage était dans les cœurs; le silence était absolu.

1. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 3-4; X, 4; XVII, II, 4.
2. Jos., *Ant.*, XV, VIII, 3-4.
3. Jos., *Ant.*, XV, X, 4.
4. Les Thraces étaient de race gauloise. Dès le Ve siècle avant J.-C., ils jouaient dans les villes grecques le rôle de soldats de police. Aristophane, *Lys.*, II, 5, 6. Voir Thrakidas, surnom de Jannée, ci-dessus, p. 117 et note 1.
5. Jos., *Ant.*, XVIII, VIII, 3; *B. J.*, I, XXXIII, 9.
6. Οἱ πάντων ὡς ἔπος εἰπεῖν κρατοῦντες Ῥωμαῖοι, discours supposé d'Hérode, Jos., *Ant.*, XV, XI, 1.

Même quand tu es seul avec toi-même, ne maugrée pas contre le roi; au fond de ta chambre à coucher, ne dis pas un mot contre l'homme puissant; car l'oiseau du ciel pourrait saisir tes paroles et les faire voyager; la gent ailée[1] pourrait rapporter ce tu as dit[2].

1. Les mouchards du temps.
2. Eccl., x, 20.

CHAPITRE VII

RECONSTRUCTION DU TEMPLE.

L'extrême liberté avec laquelle Hérode traitait les choses juives l'amena à une idée dont la hardiesse nous étonne. Le temple rebâti par Zorobabel avait cinq cents ans; le style en devait paraître mesquin. Les palais voisins, par leur splendeur, lui faisaient honte. D'un autre côté, l'or abondait dans les trésors du temple et dans ceux du roi. Entraîné par son goût pour les bâtiments, Hérode conçut le projet extraordinaire de reconstruire l'édifice sacré et de l'agrandir considérablement[1].

Quand il communiqua cette idée aux Juifs, l'étonnement et la crainte furent extrêmes. On soutenait que toutes les richesses du roi ne suffiraient

1. Jos., *Ant.*, XV, xi; *B. J.*, I, xxi, 1; V, v; Philon, *De monarch.*, II, § 2; Mischna, traité *Middoth*.

pas à un tel ouvrage ; et si, le vieux temple démoli, on se trouvait dans l'impossibilité d'achever la construction du nouveau, quelle situation[1] ! Hérode rassura les timorés en leur disant que l'ouvrage ne serait commencé que quand on aurait en réserve les fonds nécessaires pour le terminer. L'opposition céda ou fut étouffée. Au fond, l'idéalisme d'Israël le rendait indifférent aux questions de pierres. Son peu de goût pour l'art faisait qu'il n'attachait aucun prix au style de l'édifice. Pourvu que le sacrifice ne fût pas interrompu (et l'on prit pour cela les précautions les plus minutieuses), le reste était d'importance secondaire. Le grand-prêtre Simon fils de Boëthus paraît ne s'être mêlé de rien ; il était d'ailleurs dans la main du roi d'une manière absolue.

L'ouvrage fut commencé l'an 19 avant Jésus-Christ. Les parties essentielles furent achevées en huit ans. Les portiques accessoires exigèrent beaucoup plus de temps ; le tout ne fut terminé qu'en l'an 63, à la veille de la grande révolte[2]. Le temple nouveau ne vécut ainsi à l'état complet que six ou sept ans. Quand Jésus et ses disciples s'y promenèrent, bien des choses, dans l'entourage de l'édifice

1. Cf. Talm. de Bab. *Baba bathra*, 3 *b; Bammidbar rabba*, ch. XIV.

2. Jos., *Ant.*, XX, IX, 7.

central, n'existaient encore qu'à l'état provisoire.

Ce fut un travail des plus grandioses et vraiment colossal[1]. Non seulement Hérode ne se servit d'aucune partie des vieilles constructions, mais il détruisit le soubassement et doubla en superficie le terre-plein, le poussant jusqu'aux restes de l'ancien palais de Salomon, qui formèrent l'angle sud-est. Les remblais portèrent l'enceinte rectangulaire (le haram actuel) à une hauteur immense au-dessus des vallées environnantes. On avait le vertige en y plongeant les yeux[2]. La grande allée à quatre rangs de colonnes qui dominait le val de Cédron était une vraie merveille. On l'appelait le portique de Salomon. Les portes en contre-bas du talus, communiquant avec l'intérieur par des escaliers souterrains, n'interrompaient pas les colonnades.

On reproduisit toutes les dispositions du temple de Zorobabel, en les agrandissant. L'autel des sacrifices, refait par Juda Macchabée[3], fut reconstruit sur le même modèle. La prescription de bâtir l'autel avec des pierres non taillées provenant du Livre de l'alliance, maintenant considéré comme

1. Voir Vogüé, *Temple de Jérusalem*, pl. XV et XVI.

2. Jos., *Ant.*, XV, XI, 5. Les fouilles anglaises à l'angle sud-est ont confirmé l'assertion de Josèphe.

3. Voir ci-dessus, t. IV, p. 364-365.

synchronique de tout le code mosaïque, fut peut-être tournée par quelque artifice architectural [1].

Les matériaux étaient superbes, extraits pour la plupart du sous-sol de Jérusalem [2]. Cette belle pierre *maléki* porte aux blocs de grande dimension. Le *mur occidental*, que les Juifs aujourd'hui vont baiser, en donne un spécimen; les blocs ont en moyenne six ou huit mètres de long. Les portiques offraient la coupe d'une basilique à trois nefs; les soffites étaient en bois peints et ciselés. Le module de la colonne[3] des portiques était environ de 1 m. 75, la longueur de douze mètres. Un passage souterrain[4] menait le roi de la tour Antonia à la porte orientale du temple. Là se trouvait une tribune en forme de tour, où il était à l'abri de la malveillance de la foule.

La distinction des parties réservées au grand-prêtre, aux prêtres, aux Juifs laïques, aux femmes, aux non Juifs était rigoureuse. Des inscriptions

1. Pseudo-Hécatée dans Jos., *Contre Apion*, I, 22. On se demande si Zorobabel et Juda Macchabée observèrent la prescription supposée mosaïque.

2. Vogüé, *Temple de Jérusalem*. Perrot et Chispiez, *Hist. de l'art*, t. IV, p. 176-218.

3. Colonne trouvée par Clermont-Ganneau. *Archæol. Researches in Palestine*. Cf. *Journ. des Débats* du 24 oct. 1871.

4. Noter l'escalier souterrain, avec sa colonne monolithe et ses ornements juifs au plafond.

hautaines [1] excluaient les païens. Jésus ne put manquer de les voir, et sûrement ce haram divisé en compartiments, où chacun était parqué suivant sa classe, dut lui paraître le contraire de son église, ouverte à tous.

Les précautions les plus minutieuses furent prises pour que rien, dans le travail de la reconstruction, ne fût de nature à blesser les puritains [2]. Les prêtres présidèrent aux travaux de bâtisse et de menuiserie [3]. Hérode n'entra pas une seule fois dans les parties d'où les laïques étaient exclus. Le *naos* fut construit par les prêtres seuls en dix-huit mois. Il se forma des légendes pour expliquer la hâte qu'avait le ciel de voir s'achever le travail sacré [4]. La dédicace se fit avec solennité; le roi à lui seul fit immoler trois cents bœufs. Les Juifs pieux se montrèrent assez contents et ne ménagè-

1. Le dé de pierre portant l'inscription en grec a été conservé. Clermont-Ganneau, Acad. des Inscr., *Comptes rendus*, 1872, p. 170-192.

2. Cf. Mischna, *Eduioth*, VIII, 6. Ce qu'on raconta plus tard d'un aigle d'or consacré sur la grande porte du temple (Jos., *Ant.*, XVII, VI, 2; *B. J.*, I, XXXIII, 2) est en contradiction avec Jos., *Ant.*, XV, XI. C'est là peut-être une invention de sectaire, destinée à fomenter une révolution. Ou bien il faut dire que, dans ses derniers temps, Hérode s'appliqua moins à ne pas blesser les susceptibilités juives.

3. Jos., *Ant.*, XV, XI, 2.

4. Jos., *Ant.*, XV, XI, 7; Derenbourg, p. 153.

rent pas l'expression de leur admiration [1]. Hérode eut là un moment de popularité juive, qui dut lui paraître chose assez neuve. La gloire, au sens grec, était le mobile principal de sa vie. Ce temple prodigieux fut la grande œuvre de son règne. Il s'en pavana sur ses vieux jours. Le temple du monde fut la gloriole d'un vieillard. Voilà qui est un peu mesquin.

Ajoutons que ce temple dura peu. Il fut comme l'effort suprême qui précède la fin. Jésus le vit et n'aima que la veuve qui jetait une petite monnaie dans le tronc. L'église chrétienne n'en sortit pas; elle sortit de la synagogue et de la basilique, non du temple. Au point de vue de l'architecture, le temple, boîte fermée, ou plutôt boîte dans une boîte, à la façon égyptienne, avec son haram rectangulaire, comme les grands temples de Syrie [2] et les Caabas arabes, donna la mosquée. Le temple d'Hérode, cependant, eut sa grande destinée historique, puisque les chrétiens de la première église de Jérusalem y furent fort attachés. Jacques, frère du Seigneur, y passait, dit-on, ses journées en prières. La dévotion y commença [3]. Le monde

1. Talm. de Bab., *Soucca*, 51 *b; Baba bathra*, 4 *a*.
2. *Bœtocece*, etc.
3. Cela est sensible surtout dans l'Evangile de Luc.

très pieux où se recruta le premier christianisme fut dévot au temple ; on y allait comme maintenant les personnes religieuses vont à l'église passer des heures en prières. Et ces prières-là furent des prières exaucées ; ce furent les soupirs, les larmes des habitués de ce lieu qui produisirent la plus grande révolution religieuse de l'histoire, une révolution qui n'a pas encore dit son dernier mot.

CHAPITRE VIII

FIN D'HÉRODE

Par la reconstruction du temple, Hérode compléta une similitude qui dut être rappelée fréquemment dans les harangues de ses adulateurs [1]. C'était vraiment un « nouveau Salomon » que celui qui avait procuré à ses États une prospérité sans exemple, accumulé des richesses, goûté des jouissances infinies, construit des palais merveilleux, donné la paix à ses sujets, bâti le temple de Dieu. Pour plusieurs, c'était là un haut éloge ; pour d'autres, il s'y mêlait des pensées d'une philosophie triste. Toutes ces splendeurs ne pouvaient rien contre la vieillesse, la maladie, la mort. Le roi employait tous les artifices pour dissimuler son

1. Grætz, *Geschichte*, III, p. 245 et suiv.

âge, se teignait les cheveux[1]; rien n'y faisait. Le créateur de tant de merveilles arrivait à sa fin, sans savoir ce qui se passerait après lui, sans savoir à qui seraient ces trésors, ces palais. Sa vie n'avait été qu'une série d'inquiétudes, de soucis. Et, en définitive, à quoi cela lui a-t-il servi? A quoi bon travailler ainsi pour le vide? Vanité des vanités[2]!

Le premier Salomon avait été perdu par les femmes. Le second le fut aussi. Hérode fut marié dix fois; on lui connaît au moins quinze enfants. Toujours la coutume juive avait reconnu aux rois le droit d'avoir plusieurs femmes[3]. Les Asmonéens, cependant, ne paraissent jamais avoir profité de ce droit. Hérode en usa largement. Sa grande faute fut son mariage avec Mariamme l'Asmonéenne, qui introduisit dans sa famille les prétentions dynastiques contre lesquelles il avait lutté victorieusement au début de sa carrière. Nous avons vu cette situation contre nature aboutir au meurtre de Mariamme, suivi d'affreux remords. Douze ans après, la situation se reproduisit presque la même.

1. Jos., *Ant.*, XVI, VIII, 1.

2. Eccl., II, 20 et suiv. C'est ce qui porte à placer sous Hérode la composition de l'Ecclésiaste; mais nous croyons le livre un peu plus ancien.

3. Jos., *Ant.*, XVII, I, 2; Mischna, *Sanhédrin*, II, 4.

Alexandre et Aristobule, les fils de Mariamme, revinrent de Rome, où ils avaient fait leur éducation dans le monde le plus brillant. Ils plurent beaucoup à Jérusalem ; on leur trouva de la dignité, un air tout royal ; on se souvint de leur mère, de leurs ancêtres, souverains légitimes du pays. Ils eurent un parti ; les princes sont presque toujours perdus par leur parti.

Le soupçonneux Hérode ne fut pas sans voir tout cela. Sa sœur Salomé, pleine d'une haine sombre contre tout ce qui restait du sang asmonéen, et son frère Phérore envenimèrent la chose. On calomnia les jeunes princes ; peut-être aussi ne furent-ils pas exempts de reproche. La popularité les portait ; on leur prêtait la pensée de venger la mort de leur mère ; cette pensée, ils l'avaient sans doute. On prétendait que, quand ils voyaient sur des femmes de leur père des vêtements qui avaient appartenu à Mariamme, ils s'emportaient, leur disaient qu'on leur arracherait ces belles robes, qu'elles iraient vêtues de sacs. Le crime engendre le crime. Il est sûr que l'œuvre d'Hérode courait le plus grand danger qu'elle eût rencontré jusque-là. La famille asmonéenne une fois rétablie, le fanatisme qu'il avait comprimé allait reparaître ; son règne aurait été non avenu.

Hérode dissimula d'abord ; il fit épouser à Aristobule Bérénice, fille de Salomé, à Alexandre, Glaphyra fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Les jeunes princes devinrent plus imprudents. Pour abaisser leur orgueil, Hérode donna une haute place à la cour à Antipater, fils de Doris, sa première femme, qui jusque-là avait été tenu à l'écart. Il ne cachait pas qu'il le destinait au trône après lui ; il le présentait à Auguste et à Agrippa comme devant être son successeur.

L'an 12, le vieux roi prit un parti décisif ; il se rendit en Italie avec Alexandre et Aristobule, pour les accuser devant Auguste. Il trouva ce dernier à Aquilée. Auguste fut plein de tact. Sur un signe de lui, les deux fils de Mariamme tombèrent aux pieds de leur père, qui leur ouvrit les bras. Antipater feignit de prendre part à l'émotion générale ; Hérode donna trois cents talents pour les largesses qui se firent lors de l'inauguration du théâtre de Marcellus ; tous revinrent en Judée.

Les intrigues de cour reprirent de plus belle. Les femmes, les eunuques, les valets s'en mêlèrent. Ce brillant palais de marbre devint un enfer. Les tortures se succédaient sans trêve, appliquées à tort et à travers, sur le moindre soupçon. Hérode, par moments, paraissait fou ; il poussait des cris

terribles durant son sommeil. Les malheureux mis à la question mouraient presque tous. On fabriqua des fausses lettres. Dans ce feu croisé d'intrigues et de délations, le grand-prêtre Simon fils de Boëthus fut destitué et remplacé par Matthias fils de Théophile, qui appartenait, au moins par ses alliances, à la famille des Boëthus.

Si, dès ce moment, Hérode ne fit pas subir à ses fils le sort de leur mère, c'est que deux gros embarras l'arrêtèrent. Archelaüs, roi de Cappadoce, vint à Jérusalem pour défendre sa fille et son gendre, et calma un peu les choses. D'un autre côté, Hérode, vers le même temps, encourut assez sérieusement la disgrâce d'Auguste, pour une expédition contre les Arabes, où l'on ne voit pas bien quels furent les torts du roi. Nicolas de Damas, en cette circonstance, lui rendit des services signalés. Le nuage qui s'était un moment élevé dans les relations de l'empereur et du roi se dissipa. Cette réconciliation fut l'arrêt de mort des deux princes. Auguste permit à Hérode de tenir à Béryte, la ville romaine du pays, une sorte de conseil supérieur de la famille et des hauts fonctionnaires de la province, où la conduite des jeunes gens serait examinée. Ce singulier tribunal, composé de cent cinquante membres, conféra à Hérode le droit de

traiter les accusés comme il l'entendrait. Les Romains seuls, en particulier Sextius Saturninus et ses trois fils, trouvèrent cela excessif. Nicolas de Damas engagea aussi le roi à la clémence. Le parti du vieil ambitieux était pris ; les deux fils de Mariamme furent étranglés à Sébaste (an 7 av. J.-C.). Pour le coup, le spectre d'une résurrection asmonéenne était écarté.

Hérode était comme tous les créateurs ; il regardait sa création comme sa propriété et prétendait en disposer après sa mort. Antipater, pour le moment, était hors de ligne et déclaré héritier présomptif. Mais rien n'était plus possible avec la volonté du roi, obstinée dans son plan général, devenue versatile dans les questions de détail. Antipater trouvait que son père vivait trop longtemps, ou on le lui faisait dire. Des débauches secrètes venaient compliquer le tout ; ces ambitieux étaient par-dessus le marché des gens de mauvaise vie. Les tortures d'esclaves recommencèrent d'une effroyable manière. A propos de la mort de Phérore, on parla de poison. Tout le monde fut suspect. Le manque absolu de sentiment moral qui caractérisait cette cour finissait par arriver à l'impossibilité de vivre ; tous cherchaient à exterminer tous. Auguste et les hauts fonctionnaires romains mettaient seuls un

peu de raison dans ce monde de scélérats. Un moment même, Hérode songea à faire tuer sa sœur Salomé, qui avait inauguré à la cour ce système horrible de délations et de meurtres. Antipater fut chargé de chaînes et destiné au supplice.

Sur ces entrefaites, Hérode tomba malade et vit qu'il allait mourir. Alors ce fut une fièvre galopante de fureurs et de résolutions contradictoires. Chaque jour, il change son testament, selon qu'une veine de soupçons chasse l'autre. En général, il inclinait vers les enfants qu'il avait eus de la Samaritaine Malthacé[1]. Un moment, ce fut Antipas, son plus jeune fils, qui eut tout ; puis il rentra dans ses hésitations. Le roi mourant était plus méchant que jamais ; l'approcher était dangereux ; ce qui l'irritait surtout était la pensée que sa mort serait un sujet de joie pour ses sujets.

La terreur qu'inspirait sa garde, composée de Germains, de Thraces, de Galates, était telle qu'on continuait d'exécuter les ordres qu'il donnait. Le fanatisme, cependant, comprit qu'un grand poids allait cesser de peser sur lui. A la nouvelle de sa fin prochaine, deux docteurs très connus, et qu'entourait une nombreuse jeunesse, Judas fils

1. מתלהכא, ou מתלחכא, ou מתלעכא, ou מתלהקא, ou מתלחקא, ou מתלעקא, ou מתלאקא, ou מתלאכא.

de Sariphée et Matthias fils de Margaloth, poussèrent leurs élèves à purifier la ville des scories païennes qu'Hérode y avait introduites. Ils montaient surtout les esprits à propos d'un aigle d'or que, sans doute pour quelque fête romaine, on avait appliqué en guise de trophée sur la porte principale du temple. Les deux docteurs ordonnèrent à leurs élèves d'aller abattre cet aigle, même au péril de leur vie. En plein jour, les jeunes fanatiques y coururent et mirent l'aigle en pièces. On arrêta les deux docteurs et une quarantaine d'exaltés. C'était la mort qu'ils voulaient. Conduits devant le roi, ils réclamèrent en quelque sorte ce qu'ils avaient mérité, Hérode rassembla les notables de la nation au théâtre et s'y fit porter en litière. Il fut menaçant, tous tremblèrent. L'assemblée demanda le supplice des coupables. Les chefs furent brûlés vifs; le grand-prêtre Matthias fils de Théophile, qui avait pactisé avec l'émeute, fut remplacé par son beau-frère Joazar fils de Boëthus.

La maladie du roi faisait des progrès effrayants. On le transporta aux eaux de Callirhoé, près de Machéro ; on lui fit prendre des bains d'huile chaude ; il faillit mourir. On le ramena à son palais de Jéricho. Il fit répandre de fortes largesses parmi les soldats. Dans son délire [1], il ne par-

1. On ne peut prendre au sérieux ce que raconte Josèphe,

lait que des moyens atroces par lesquels on pourrait amener les Juifs à être tristes le jour de sa mort; il rêvait de massacres; il cherchait à se tuer. Un moment, le palais se remplit de hurlements. Antipater, de sa prison, entendit ces cris, crut son père mort, et voulut persuader aux geôliers de le laisser sortir. Le chef des geôliers resta incorruptible et transmit au vieux roi la proposition que lui avait faite Antipater. La rage du mourant n'eut plus de bornes. Se dressant sur le coude, il ordonna de tuer son fils et de l'enterrer sans pompe à Hyrcanie. Auguste, que cette triste histoire avait fort ennuyé, dit en apprenant ce meurtre : « Voilà un homme dont il vaut mieux être le porc que le fils [1]. »

Hérode vécut cinq jours après le meurtre d'Antipater. Pendant ce temps, il trouva moyen de changer encore une fois de testament. Archelaüs reçut la Judée et la couronne royale. Antipas eut la tétrarchie de Pérée et de Galilée. Philippe eut l'ancien pays de Zénodore, Panéas, la Gaulanitide, la Trachonitide, la Batanée, aussi avec le titre de

Ant., XVII, vi, 5; ix, 2; *B. J.*, I, xxxiii, 6, 8. Peut-être y eut-il des otages renfermés dans l'hippodrome de Jéricho, qu'on relâcha après la mort du tyran. Le même conte se lit dans le Talmud, attribué à Jannée. Derenbourg, p. 163-164.

1. Macrobe, *Saturn.*, II, ch. iv.

tétrarque[1]. Salomé, tous les membres de la famille hérodienne, Auguste, Julie reçurent des legs énormes.

Les funérailles furent superbes, présidées par Archelaüs. Le corps fut porté de Jéricho à Hérodium sur une litière d'or capitonnée de pierres précieuses ; le drap mortuaire était écarlate, le corps vêtu de pourpre, la tête ceinte du diadème, surmonté d'une couronne d'or, le sceptre à la main. Toute la famille était groupée alentour. L'armée suivait, divisée en ses différents corps: d'abord les gardes du roi; puis le régiment Thrace, puis les Germains, puis les Galates. Puis venaient le gros de l'armée, comme si l'on allait à une expédition, et cinq cents domestiques portant des parfums. Hérode fut enterré dans son château favori. Le tombeau d'Hérode que l'on voyait près de Jérusalem[2] n'était qu'un cénotaphe.

Le jour de la mort d'Hérode figura dans l'*album* des fêtes d'Israël comme un jour de joie[3]. Le christianisme naissant, dans ses légendes, peignit aussi

1. Le mot tétrarque ou tétradarque est ancien grec. Il signifie chef de tétrade ou de quartier d'un pays divisé en plusieurs parties.

2. Jos., *B. J.*, V, III, 2; XII, 2.

3. *Megillath Taanith;* Derenbourg, 101, note 2.

Hérode sous les plus noires couleurs. La famille de Jésus, en particulier, paraît avoir été contre lui une officine de calomnies[1]. Il crut arrêter le christianisme dans son germe ; il voulut tuer le petit Jésus ; il extermina les innocents de Bethléhem. La liste des crimes réels d'Hérode est assez longue pour qu'on ne l'amplifie pas de crimes apocryphes. Jésus n'était pas né quand Hérode mourut à Jéricho[2]. Mais, en un sens, il est très vrai qu'Hérode voulut tuer Jésus. Si son idée d'un royaume juif profane eût prévalu, il n'y aurait pas eu de christianisme. Israël ne connut plus désormais de poigne comme la sienne; la liberté profita de l'affaiblissement de l'autorité. Hérode Antipas, Hérode Agrippa, les procurateurs romains seront de faibles obstacles au développement des mouvements intérieurs dont Israël porte le germe en son sein.

1. Voir ci-dessus, p. 141, note 1.

2. Voir cette question de chronologie résumée dans Schürer, 343-345.

CHAPITRE IX

LA JUDÉE PROVINCE ROMAINE.

Archélaüs, désigné par Hérode comme son successeur dans la royauté, allait partir pour Rome, afin de demander sa confirmation à Auguste, quand un soulèvement terrible éclata dans Jérusalem. Le peuple, encore sous l'impression du supplice de Judas fils de Sariphée et de Matthias fils de Margaloth, voulait qu'on punît les conseillers d'Hérode et qu'on déposât le grand-prêtre Joazar fils de Boëthus. Un détachement qu'on envoya pour faire taire les gens qui vociféraient contre la mémoire d'Hérode dans la cour du temple, fut reçu par une grêle de pierres et mis en fuite. Archélaüs dut employer toutes ses forces et, pour rétablir l'ordre, verser des torrents de sang.

L'émeute une fois étouffée, Archélaüs, laissant ses pouvoirs à Philippe, partit pour Rome; Antipas le suivit de près; d'autres membres de la famille hérodienne s'y rendirent également, demandant que la Palestine fût directement rattachée à l'empire; tous, au moins, préféraient Antipas à Archélaüs[1]. La cause fut portée à l'audience d'Auguste. Un certain Antipater plaida pour Antipas; Nicolas de Damas plaida pour Archélaüs. Auguste inclinait pour Archéalüs; il ne voulut pas, cependant, prononcer sur-le-champ un jugement définitif.

Sur ces entrefaites, la Palestine fut soulevée de nouveau par des troubles furieux. Quintilius Varus, légat de Syrie, les comprima; puis ils recommencèrent. La cour du temple fut encore une fois un champ de bataille. La foule juive couvrait les toits des portiques, et de là faisait voler les pierres sur les soldats. Ceux-ci mirent le feu aux charpentes. Une partie des soldats d'Hérode se rangea du côté des révoltés; mais le corps des Sébastènes, le plus solide de tous, opposa aux Juifs une résistance acharnée[2]. La force romaine fut assiégée dans le palais d'Hérode. En Galilée, vers Séphoris, Juda,

1. Jos., *Ant.*, XVII, IX; *B. J.*, II, I; Nicolas de Damas, dans Müller, *Fragm.*, III, 353 et suiv.; Strabon, XVI, II, 46.

2. Jos., *B. J.*, II, III, 4; IV, 2-3.

fils de cet Ézéchias qu'Hérode avait fait exécuter d'une manière si sommaire[1], s'empara d'un dépôt d'armes et rassembla une petite armée très fanatique. On dit qu'il songeait à se faire roi de Galilée. En Pérée, un ancien esclave d'Hérode, nommé Simon, se fit proclamer roi. Enfin un berger nommé Ethrog, avec ses quatre frères, eut un parti assez fort dans les campagnes de Judée. C'était une vraie anarchie, sans plan ni direction générale. Varus eut facilement raison de ces mouvements désordonnés. Séphoris fut brûlé et ses habitants furent vendus comme esclaves. Deux mille malheureux furent crucifiés; l'ordre régna de nouveau[2].

Auguste réfléchissait encore au parti qu'il devait prendre, quand une nouvelle ambassade lui arriva de Jérusalem, avec la permission de Varus. Les députés étaient au nombre de cinquante; mais, à Rome, plus de huit mille Juifs se joignirent à eux. Leur programme était nouveau. Il consistait à écarter tous les princes de la famille d'Hérode comme odieux à la nation, et à constituer le peuple juif en

1. Peut-être Juda fils d'Ézéchias doit-il être tenu pour identique à Juda le Gaulonite ou le Galiléen.

2. Jos., *Ant.*, XVII, x. C'est ce qu'on appela *polemos schel Varos*. *Orig. du christ.*, V, 504, 514, 521.

république, vivant selon les lois juives[1], sous le patronage des Romains[2]. Toute la population juive de Rome se mit avec eux; évidemment ils exprimaient le sentiment de la nation, et il était très conforme en apparence à la nature des choses. Les Juifs ne pouvaient former un État indépendant; mais, sous le protectorat d'un grand empire, ils eussent peut-être réalisé, dès le premier siècle, ce qu'ils réalisèrent plus tard, à l'époque du khalifat de Bagdad, une communauté libre et autonome. C'était au fond l'avis des princes hérodiens; mais ils n'osaient le soutenir, ne voulant pas paraître abandonner Archélaüs, que cependant ils haïssaient. Philippe, qui était venu à Rome dans l'intervalle, par le conseil de Varus, soutenait Archélaüs, et Antipas se bornait maintenant à demander l'exécution pure et simple du dernier testament de son père.

La conférence se tint dans le temple d'Apollon Palatin. Les républicains, soutenus par les Juifs de Rome, demandèrent la dissolution du royaume hérodien. Hérode a été le pire des tyrans; ses soupçons, ses espionnages avaient fait de la vie un

1. Αὐτονομίαν.

2. Jos., *Ant.*, XVII, xi, 1; *B. J.*, II, vi, 1. Concordances bizarres avec Luc, xix, 12 et suiv.

supplice pour ses sujets. Ruiner son pays pour orner les villes étrangères, voilà quel était son but ; les extorsions qui accompagnaient la perception des impôts avaient réduit tout le monde à la misère. L'orateur déclara vouloir se taire sur le chapitre des mœurs, pour ne pas porter la désolation dans les meilleures familles de Jérusalem. Archélaüs a-t-il fait quelque chose pour faire oublier ces horreurs ? Non ; il a débuté par tuer trois mille de ses sujets dans le temple. Il transforme en crime d'État l'opposition que les députés lui font. Ce qu'ils demandent, eux, c'est que, délivrés d'un tel principat et devenus une annexe de la Syrie, ils dépendent uniquement de l'administration romaine ; on verra alors si leur nature est aussi révolutionnaire qu'on le dit, si plutôt ils ne sont pas les plus doux, les plus paisibles des hommes, quand on les gouverne avec modération.

Nicolas de Damas parla ensuite pour Archélaüs. Il défendit chaleureusement Hérode des crimes qu'on lui prêtait, présenta comme une lâcheté le fait d'accuser un mort. Archélaüs n'a fait que résister ; le mal qui est arrivé, c'est eux qui en sont la cause, eux, les pires des révolutionnaires[1], des séditieux, des révoltés, incapables de se figurer

1. Ἐνεκάλει δὲ νεωτεροποιίας αὐτοῖς.

ce que c'est que la loi. Pour qu'ils soient contents, il leur faut tout, et encore alors ne sont-ils pas satisfaits.

Auguste avait un profond mépris pour les Orientaux, les *Græci*, comme il disait (les gens parlant grec). Le système des *reges socii* lui paraissait bon pour de telles gens; il le maintint, et décida que le dernier testament d'Hérode serait exécuté. Seulement il ne donna à Archelaüs que le titre d'ethnarque; les villes de Gaza, de Gadare, d'Hippos furent rattachées à la province de Syrie. Salomé eut Jabné, Azote, Phasaélis, le palais d'Ascalon et une somme énorme. Cette horrible femme, cause première de tous les crimes de son frère, vécut encore douze ou quatorze ans. Elle légua son immense fortune à l'impératrice Livie.

Auguste avait promis à Archélaüs de le nommer roi quand il l'aurait mérité. Ce jour n'arriva pas. Archélaüs continua les traditions de son père, dur, fastueux, cruel, bien moins intelligent et moins habile. Il fit des constructions belles et utiles du côté de Jéricho. Son mariage avec Glaphyra, la veuve de son frère Alexandre, fit le plus mauvais effet. Au bout d'une dizaine d'années, le mécontentement contre lui devint universel. Les Juifs et les Samaritains se trouvèrent d'accord pour de-

mander à Auguste de le déposer. Auguste le fit appeler à Rome, le destitua et lui assigna comme lieu d'exil Vienne en Gaule (an 6 ap. J.-C.).

Augusta se décida alors à suivre l'avis qui lui avait été donné par les députés juifs, neuf ou dix ans auparavant. Le domaine d'Archélaüs (Judée, Idumée, Samarie) fut rattaché comme une annexe à la province de Syrie, avec un gouverneur ou procurateur particulier, de l'ordre des chevaliers. Mais les députés s'étaient fait de grandes illusions sur le degré d'autonomie dont on pouvait jouir dans une pareille organisation. Les Hérodes étaient de mauvais Juifs; mais ils avaient le sentiment du judaïsme. Les Romains ne l'avaient en aucune façon. Le sens religieux leur manquait. De profonds malentendus éclatèrent tout d'abord. L'idolâtrie parut aux Juifs la base même de l'organisation romaine. Les illusions du programme des députés autonomistes de l'an 4 avant Jésus-Christ devinrent une pure utopie. La haine du Juif contre Rome grandit chaque jour; le zélote, armé du poignard pour la défense de la Loi, est à la veille d'apparaître. Dans soixante ans, cette situation arrivera à d'épouvantables déchirements.

Le régime de la Judée, en effet, qui, à partir de l'an 44, fut celui de toute la Palestine, ne fut ni

celui d'une province romaine complète, ni celui d'une partie de province recevant directement ses ordres du légat impérial. Le procurateur de Judée dépendait sûrement du légat d'Antioche; ce n'était cependant pas un simple sous-préfet. Les gouverneurs pouvaient être ou de l'ordre consulaire, ou de l'ordre prétorien, ou de l'ordre équestre[1]. Le gouverneur de Judée, résidant à Césarée, non à Jérusalem, était un gouverneur de la classe la plus infime, comme en avaient les provinces les moins considérées. On mit d'abord dans l'exécution du pacte beaucoup de loyauté. Les Juifs offraient consciencieusement leurs sacrifices et leurs prières pour l'empereur[2]. Rome, de son côté, faisait sur des points importants des concessions extrêmes. Le Juif était exempt du service militaire, tandis que les Césaréens, les Sébastènes y étaient soumis et formaient d'excellents soldats[3]. Les monnaies de cuivre, en Judée, ne furent pas frappées à l'effigie impériale[4]. Les aigles et les images de l'em-

1. Strabon, XVII, III, 25.

2. Philon, *Leg.*, § 7, 23, 32, 40, 45; Jos., *B. J.*, II, x, 4; XVII, 2-4; *Contre Apion*, II, 6; Cf. *Aboth*, III, 2.

3. Jos., *Ant.*, XIV, x, 6, 10-19; *B. J.*, II, III, 4; IV, 2, 3. Mommsen, dans *Hermes*, XIX (1884), p. 1-79; 210-234; Schürer, I, p. 382-386.

4. Schürer, I, p. 404-405. On ne frappait ni or ni argent en Judée.

pereur que portaient les étendards n'entrèrent pas à Jérusalem. Puis la froideur romaine se lassa, surtout sous Pilate[1]. L'impôt et le cens parurent aux Juifs des choses insupportables[2]. Étrangers à l'idée de l'État, comme le sont tous les théocrates, ils ne versaient pas la contribution due par l'homme paisible à la force qui lui donne la paix. Employés secondaires et presque toujours de mérite médiocre, les procurateurs étaient blessés des ces susceptibilités exagérées, qu'ils ne comprenaient en aucune manière. Ils passaient leur vie dans un état de perpétuel agacement, mauvais pour le fonctionnaire qui l'éprouve et pour l'administré qui le provoque.

On a exposé, dans les volumes successifs de l'*Histoire des origines du christianisme*, la suite des événements de l'histoire juive jusqu'à l'an 180 de notre ère. Pendant un siècle et demi, en effet, l'histoire chrétienne et l'histoire juive sont absolument inséparables. L'histoire de la naissance du christianisme n'est qu'un chapitre de l'histoire d'Israël, et la série des faits, pendant cette période extraordinaire, ne saurait être scindée.

1. Jos., *Ant.*, XVIII, III, 1 ; V, 3; *B. J.*, II, IX, 2-3.

2. Sur le recensement de Quirinius, voir Schürer, p. 426 et suiv.

CHAPITRE X

LES SCRIBES HILLEL ET SCHAMMAÏ.

L'époque d'Hérode est l'époque du plus grand abaissement de la littérature juive. La cause en était dans l'enseignement oral, qui empêchait d'écrire, au moins en style soutenu. L'ancien génie avait disparu ; il n'y avait plus de prophètes[1]. On se bornait à imiter faiblement les œuvres classiques, à développer des légendes relatives aux patriarches, aux prophètes. Écrire de nouveaux livres était tenu pour frivole[2]. L'étude de la Loi passait pour la seule étude digne d'un Juif, et cet éternel commentaire de la Thora n'aboutissait pas à des livres. Tout se bornait à un enseignement oral, selon nous fastidieux. Le docteur n'écrivant

1. Cf. t. IV, p. 146, 171 et suiv., 184 et suiv., et ci-dessus, p. 33-34.
2. Eccl., XII.

pas, tenant école, disputant sans fin contre des docteurs rivaux, voilà la littérature du temps.

L'école[1] était devenue un établissement privé, distinct de la synagogue. Chacun avait la sienne; le maître était assis; les élèves étaient accroupis par terre aux pieds du maître[2]. Sous les galeries du temple, qui ressemblait tant à une mosquée musulmane, il y avait de ces *beth hammidrasch*, où la dispute se continuait jour et nuit[3]. Le Talmud ne s'écrivait pas encore; il se faisait. On retenait de mémoire les sentences et les solutions des docteurs célèbres; déjà peut-être on en prenait note par écrit; mais sûrement il n'en existait de rédaction suivie, ni par ordre de matières, ni selon l'ordre de la Thora, ni par nom d'auteur.

Si parfois ces gloses de docteurs s'écrivaient, elles s'écrivaient rapidement, dans une écriture cursive et négligée. A toutes les époques, les peuples sémitiques ont distingué les textes solennels, écrits en style bref, destinés à être lus[4],

1. בית המדרש = مدرسة.

2. *Act.*, XXII, 3 (cf. Luc, II, 46); *Pirké aboth*, I, 4 (Josében-Joézer).

3. Matth., XXI, 23; XXVI, 55; Marc, XIV, 49; Luc, II, 46; XX, 1; XXI, 37; Jean, XVIII, 20. Selon une tradition, l'habitude de se tenir debout aurait été plus ancienne. Talm. de Bab., *Megilla*, 21 *a*.

4. קָרָא, قَرَأَ; d'où מִקְרָא et قُرْآن.

des notes sans style, destinées à l'usage privé, des simples commentaires[1]. Le commentaire, ou plutôt la *mischna*, contient des choses qui ne sont pas dans la *mikra* ; c'est la tradition, vérités non primitivement écrites, mais qu'on supposait s'être gardées par une transmission orale[2]. La fausse critique du temps mettait la tradition sur le même pied que le texte sacré. On croyait être conservateur ; on était en réalité corrupteur du vieux texte. « Une citerne étanche, qui ne perd pas une goutte[3] », qui ne laisse rien échapper de la vieille doctrine, semblait la perfection. Ne rien changer était l'idéal qu'on poursuivait. On ne s'apercevait pas que de plus en plus on s'éloignait du vieil esprit et qu'on arrivait à comprendre de moins en moins les anciens textes. C'est exactement ce que fit la scolastique du moyen âge. Sous le nom de *halaka*[4], il se constitua une vraie scolastique juive, qui peu à peu se substitua à la Bible et constitua ce livre funeste qu'on a appelé le Talmud.

1. מִשְׁנָה, سُنَّة. Si la *mischna* ou *sunna* renferme des phrases en style cordé, analogues aux textes solennels, ce sont là des sentences mnémoniques, qui sont à leur manière des *mikra*.

2. Παράδοσις, קַבָּלָה.

3. *Pirké aboth*, II, 8.

4. הלכה.

La distinction de l'ordre religieux et de l'ordre civil n'existant en aucune façon chez les Juifs, le commentateur de la Loi était en même temps magistrat, juge, avocat, notaire, fonctionnaire de l'état civil, casuiste, légiste[1]. Il était entouré du plus grand respect[2].

On l'appelait *rabbi*[3]. Tout cela le rendait un peu vaniteux[4]. Comme cela arrive dans toutes les professions où l'on ne laisse rien derrière soi, le docteur juif tenait à la réputation, voulait en jouir. Une erreur à laquelle les Juifs ont été sujets à toutes les époques, celle de croire aux enfants prodiges, existait déjà à cette époque[5]. Le désintéressement de ces vieux maîtres était parfait. La Loi s'enseignait gratis[6]; le docteur demandait sagement à un métier manuel ses moyens d'existence. Pour nous, qui tenons les discussions abstraites pour oiseuses et la casuistique pour une maladie de l'âme, nous sommes de l'avis de Jésus.

1. סופרים, γραμματεῖς, νομικοί, νομοδιδάσκαλοι.
2. *Pirké aboth*, IV, 12.
3. רבי ou רבן Ῥαββωνι. Voir Schürer, II, 257.
4. Matth., XXIII, 6, 7; Marc, XII, 38, 39; Luc, XII, 43; XX, 46.
5. Luc, II, 42 et suiv. Comp. les innombrables anecdotes sur l'enfance des docteurs juifs célèbres.
6. *Pirké aboth*, I, 13; II, 2, 5; IV, 5, 6, 10. Cf. Matth., X, 8. Légende de Hillel.

Toute cette ergoterie scolastique était mauvaise; le Talmud a été un livre fâcheux, que le judaïsme devrait oublier. Mais, comme je l'ai dit souvent, quand une nation a fait la Bible, il faut lui pardonner d'avoir fait le Talmud.

L'absence de culture grecque était la principale cause de cette mauvaise discipline des esprits. La Grèce, depuis quatre ou cinq siècles, avait créé des mœurs intellectuelles, un mode d'exercice de l'esprit humain supérieur à ce qui avait existé auparavant, et qui a été le cadre, indéfiniment élargissable, de toute la civilisation ultérieure. Tous les peuples, Romains en tête, avaient reconnu cette supériorité et s'étaient mis à l'école de la Grèce. La Judée seule résistait. Claquemurée dans son hébreu, elle ignorait la belle forme, la bonne logique, toutes les applications de l'esprit humain dont la Grèce avait donné la règle et le modèle. De là une irréparable lacune. Hérode avait raison de préférer la culture grecque à toutes les cultures de l'Orient. Nicolas de Damas, malgré son peu de talent valait mieux que le premier des rabbins de son temps; car il connaissait Aristote et la philosophie grecque; il savait qu'il n'y avait pas de surnaturel; il écrivait médiocrement, mais proprement, avec méthode comme un universitaire,

sans ce laisser-aller déplorable qui fait ressembler les productions sémitiques de ce temps à un bavardage sans fin.

Un livre singulier, le *Pirké aboth*, qui est entré dans la compilation de la Mischna, nous a conservé les noms des plus célèbres docteurs de l'époque asmonéenne et hérodienne, avec leurs sentences les plus caractéristiques. Elles respirent le goût de l'étude[1], l'amour d'une vie retirée, l'antipathie contre le monde officiel et les relations mondaines. On sent des docteurs ombratiques, préoccupés uniquement de l'école, fuyant le grand jour, ne s'occupant pas de politique, ne faisant partie ni du sanhédrin ni des grands conseils. Ce sont des jurisconsultes, non des magistrats. Ils se défient des femmes et les évitent[2]. Schemaïah et Abtalion sont probablement « Saméas et Pollion » de Josèphe. Schemaïah disait : « Aime le travail, hais le pouvoir, et n'aie pas de rapports avec les grands ». Abtalion disait : « O sages, soyez circonspects dans votre enseignement ; prenez garde à la source où vous buvez, et que le nom de Dieu, grâce à vous, soit sanctifié. »

1. Sentences de José-ben-Joézer, de Josaé-ben-Perachiah, de Hillel, de Schammaï, des Gamaliel.

2. Sentences de José-ben-Jochanan.

Hillel et Schammaï succédèrent à Schemaïah et Abtalion. Tout ce qui nous reste de la voix de Hillel nous la fait fort aimer. « Sois un vrai disciple d'Aaron, qui aimait la paix, qui rechercha la paix ; aime les hommes et attire-les vers la Loi[1]. » Ses maximes, en général, penchaient vers la douceur, et la légende, qui aime les contrastes et toujours assujettit les faits aux besoins de l'idée générale, arrangea les choses en ce sens[2]. Les docteurs qui inclinaient du côté de l'interprétation large des préceptes furent les « fils de Hillel » ; ceux qui inclinaient du côté de l'interprétation sévère furent les « fils de Schammaï[3] ». Nous sommes des fils de Hillel, s'il est vrai que ce fut ce docteur, qui prononça la maxime suivante, censée adressée à un païen qui demandait un résumé de la Loi : « Ce que tu n'aimes pas pour toi, ne le fais pas à ton prochain. C'est là la Loi tout entière ; le reste n'en est que le commentaire. Va maintenant et instruis-toi[4]. »

1. *Pirké aboth*, n°s 12, 13, 14.

2. Pour la légende de Hillel, voir Ewald, *Iahrb.*, X (1859-1860), p. 69 et suiv. ; Delitzsch, *Jesus und Hillel* (1866).

3. Voir Schürer, II, p. 297-298, note, relevé des oppositions entre les deux dans la Mischna.

4. Talm. de Bab., *Schabbath*, 31 *a*. Comp. Matth., XXII, 36 et suiv.

Hillel venait, ce semble, de Babylone et réagit sagement contre les accaparements du sacerdoce de Jérusalem[1]. Il abandonnait aux laïques beaucoup de choses que la pratique hiérosolymitaine réservait aux prêtres. Il attribua aussi à la scolastique une importance qu'elle n'avait pas eue jusque-là, et inventa, dit-on, des règles d'argumentation[2], qui sûrement ne valaient pas celles d'Aristote[3]. Mais si cette méthode nouvelle put contribuer à soulager le fardeau de la Loi, que Jésus saura soulever d'une main autrement vigoureuse, que le nom de Hillel soit béni ! Plusieurs prescriptions de la Loi furent tournées par lui d'une façon qui en diminuait les inconvénients. Le *prosbol*, acte par lequel on diminuait l'atteinte grave portée par l'année sabbatique au crédit, fut de l'invention de Hillel[4].

On a quelquefois comparé Hillel à Jésus. Tous deux paraissent avoir eu en commun un sentiment

1. Derenbourg, p. 183 et suiv. Voir surtout Talm. de Jér., *Pesahim*, VI, 1.

2. Derenbourg, p. 178, 187 et suiv.

3. Voir ces règles dans Schürer, II, p. 275-276. Plus tard, augmentées par R. Ismaël, elles acquirent une telle importance qu'on leur donna place dans chaque siddour ou livre de prières.

4. Mischna, *Gittin*, V, 5. Cf. Schürer, p. 299. Comp. une autre subtilité juridique de Hillel pour tourner *Levit.*, XXV, 29-30, Derenb., p. 189, note 1.

de douceur et d'amour du peuple. Mais l'Évangile ne pouvait sortir de la *halaka*. L'Évangile, avec son charme infini, est le chef-d'œuvre de *l'agada*. *Agada delectat*. La *halaka* restera toujours quelque chose de fade et de froid. De ces insipides discussions, fruits de scrupules puérils ou de rivalités de sacristie, ne pouvait sortir l'éveil du sentiment moral dans l'humanité.

Schammaï est la personnification du rigoriste étroit qui ne donnait pour but à la vie que l'exécution matérielle de la Loi. Il fut en tout, dit-on, le contraire de Hillel. Hillel admettait tout le monde à son école; Schammaï voulait un choix préalable des plus sévères [1]. Hillel était favorable aux prosélytes et poussait à la propagande. Schammaï n'avait pour les prosélytes que du dédain, et voulait qu'on se défiât éternellement d'eux [2]. Le jour du Kippour il faisait jeûner son petit-fils, enfant nouveau-né, au risque de le faire mourir de faim [3]. Sa belle-fille étant accouchée d'un enfant mâle le jour de la fête des Tabernacles, il fit enlever le plafond de la chambre pour la transformer en tente, afin que l'enfant pût observer, dès son premier

1. *Aboth de rabbi Nathan*, c. II fin.
2. Talm. de Bab., *Schabbath*, 31 *a*.
3. Tosifta, *Ioma*, ch. IV.

jour, les prescriptions de la fête[1]. Le sabbat l'occupait toute la semaine. Dès le mercredi, il interdisait de porter une lettre, parce que cette lettre pourrait ne pas être arrivée à destination le samedi[2]. Nous ne connaissons guère de lui qu'une bonne maxime : « Reçois tout le monde avec aménité[3]. » S'il était sûr que Schammaï a réellement pratiqué ce précepte, nous lui pardonnerions de s'être donné tant de peine pour rechercher quelles sont les conditions où il est permis de manger un œuf pondu le jour du sabbat. Le scrupule religieux est la rouille de la religion; il n'en est jamais rien sorti. L'idée d'une sorte de compte ouvert entre Dieu et l'homme, d'un registre en partie double de préceptes et de péchés, d'expiations, de châtiments rachetables, est la plus fausse qui se puisse imaginer. La Loi y donnait ouverture par ses sacrifices pour le péché; la casuistique des rabbins y versa de la manière la plus fâcheuse ; ç'a été la plaie du judaïsme qui a survécu aux crises du Ier siècle et est venu jusqu'à nous.

Gamaliel fut un docteur à peu près du même

1. Mischna, *Succa*, II, 8 ou 9.

2. Talm. de Bab., *Betza*, 16 *a*. Talm. de Jér., *Schabbath*, I, 8-12, etc. Derenbourg, p. 190-191.

3. *Pirké aboth*, I, 13.

temps, qui jouit de la plus haute autorité. Il fut le maître de saint Paul [1] et se montra bienveillant pour le christianisme naissant [2], si bien que la tradition chrétienne voulut qu'il se fût fait chrétien [3]. C'est là une erreur assurément. Gamaliel conserva dans la synagogue un renom de premier ordre [4]. Mais il fut moins intolérant que les autres membres du sanhédrin pour la secte nouvelle; on y garda bonne note de lui.

On voit combien toute cette direction de casuistique scolastique était inféconde. C'était la conséquence du plus grand malheur qui pût arriver à la Thora, celui d'être appliquée, ce qui eut lieu à peu près depuis la révolte asmonéenne jusqu'à la destruction de Jérusalem en 70. Cette loi méritait-elle qu'on dépensât pour elle tant de fanatisme? Non vraiment. Excellente par son côté moral, elle était défectueuse comme code civil et mauvaise par son côté rituel. Voilà pourquoi la *diaspora* valait mieux que la Judée; Jérusalem,

1. *Act.*, XXII, 3.

2. *Act.*, V, 34-39.

3. Pseudo-Clément, *Recogn.*, I, 65 et suiv.; Lucien, prêtre de Jérusalem, dans Baronius, *ad ann.*, 415; Gennadius, *Vitæ*, 46, 47; Eustratius, ch. 23; Photius, *Bibl.*, cod. 171. Thilo, *Cod. apocr.*, p. 501.

4. Mischna, *Sota*, IX, 15.

origine du judaïsme, était le mal du judaïsme. Heureusement, il y avait encore des rêveurs vivant plus dans les espérances des prophètes que dans les réalités de la Thora. La suppression de l'existence temporelle d'Israël, en le délivrant de sa fausse idée, une loi religieuse applicable dans un État, le rendra à sa vraie vocation, l'amélioration religieuse et morale du genre humain.

CHAPITRE XI

L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE. LE LIVRE DE LA SAGESSE

Cette grande œuvre se fera par la Palestine, ou plutôt par la Galilée. L'Égypte, cependant, continuait d'y travailler avec persévérance. Sans s'apercevoir du changement complet qui s'était opéré, depuis la bataille d'Actium, dans l'état de ce pays, la colonie juive d'Alexandrie, riche et prospère, cherchait la vérité avec le calme que donne une situation bien assise. Qu'on est loin ici de la fièvre palestinienne ! La question politique n'existait pas. La race juive trouvait là ce qu'elle aime, les facilités pour se livrer aux affaires, à son étonnante activité morale et à ses goûts studieux.

Les deux formes sous lesquelles se produisit, depuis les Macchabées, le mouvement religieux d'Israël, le messianisme et le résurrectionisme, res-

tèrent profondément inconnues aux Juifs d'Égypte. Autant et peut-être plus qu'en Palestine, le besoin de récompenses d'outre-tombe se faisait sentir en Égypte. Mais la connaissance qu'on y avait de la philosophie grecque fournissait pour cela des moyens plus subtils que ceux qu'offrait la psychologie sémitique. On croyait le corps et l'âme séparables ; pour faire durer l'homme après sa mort, on n'avait pas besoin de ressusciter le corps. Les croyances sur le jour du jugement, la fin du monde, le Messie n'existaient pas non plus en Égypte. On imaginait des espèces de Champs-Elysées où les âmes justes jouissaient, sous l'œil de Dieu, de délices sans fin.

L'Égypte eut beaucoup moins que la Palestine la prétention d'augmenter le nombre des livres sacrés. Il n'y eut en ce genre qu'un seul exemple très caractérisé. Un Juif pieux et éclairé, sans doute d'Alexandrie, nourri des anciens écrits sapientiaux, entreprit d'enrichir la bibliothèque d'écrits de ce genre attribuée à Salomon, par un petit livre qu'il intitula *Sophia Solomontos*[1]. Il l'écrivit en grec, problablement la seule langue qu'il sût[2],

1. L'ouvrage fut en effet cru de Salomon. Premiers doutes dans le Canon de Muratori et dans Origène.

2. La thèse de M. Margoliouth est complètement erronée.

et ne prit aucune précaution pour faire croire à un original hébreu. La langue est correcte, presque classique. En somme, c'est un assez bon livre, qui, ayant toujours fait partie du canon chrétien, a été fort lu et a pu compter entre ceux qui ont fait l'éducation de l'humanité.

Salomon est censé s'adresser aux rois, ses confrères, et à tous les dépositaires de l'autorité, pour leur enseigner le respect de la religion et l'excellence du peuple juif. La Bible n'est jamais citée directement; mais il y est fait des allusions continues. L'auteur croit évidemment qu'il sera lu par les non Juifs et procède avec beaucoup de réserve. Sa philosophie est un assez beau rationalisme, un déisme assez analogue à celui que Cicéron, vers le même temps, tirait de la philosophie grecque. La raison divine, la Sagesse, pénètre tout, fait tout, meut tout, renouvelle tout, parcourt tout[1]. Cette Sagesse, source de tout bien, est une émanation divine[2]. La sagesse des sages n'est qu'un écoulement d'elle; ayant assisté Dieu quand il créa le monde, elle en sait tous les secrets[3]; toujours mêlée aux choses humaines, elle est le pro-

1. VII, 22-24, 27; VIII, 1, 5.
2. Ἀτμίς, ἀπόρροια, ἀπαύγασμα. VII, 25-26.
3. IX, 9.

phète permanent, l'inspirateur continu, qui de siècle en siècle suscite des prophètes, des sages[1] animés d'un même esprit[2]. Nous retrouverons la même pensée dans le livre des Jubilés[3]; cette pensée est à la base des systèmes judéo-chrétiens gnostiques, en particulier des écrits pseudo-clémentins[4]. Elle avait sa grandeur. L'idée d'un seul prophète, guidant l'humanité de siècle en siècle, depuis l'origine des choses, est fort analogue à celle où l'histoire comparée des religions arrive de notre temps. Le gnosticisme, adoptant cette idée, créera pour Jésus une place à part, que l'adoption du genre humain a ensuite sanctionnée.

La Sagesse comme l'entend notre auteur est évidemment plus que la métaphore inoffensive dont les Proverbes[5] et Sirach[6] aiment déjà à se servir. C'est bien une hypostase, une personne divine, un assesseur divin, un parèdre[7], une épouse[8], assis-

1. Κατὰ γενεὰς εἰς ψυχὰς ὁσίας μεταβαίνουσα φίλους θεοῦ καὶ προφήτας κατασκευάζει. VII, 27.
2. Comp. Eccl., XII, 11.
3. Voir ci-après, p. 387.
4. Voir *Orig. du christ.*, VII, 82 et suiv.
5. Prov., ch. VIII, IX.
6. T. IV, p. 282.
7. Τὴν τῶν σῶν θρόνων πάρεδρον Σοφίαν. IX, 4.
8. Συμβίωσιν θεοῦ ἔχουσα, μύστις τῆς τοῦ θεοῦ ἐπιστήμης, αἱρέτις τῶν ἔργων αὐτοῦ. VIII, 3-4. Ἡ πάντων τεχνῖτις. VII, 21.

tant Dieu dans ses œuvres difficiles, gouvernant le monde avec lui[1]. On créa ainsi un intermédiaire dans l'abîme que le monothéisme creusait entre Dieu et le monde. « Le Fils » et « l'Esprit » seront pour le christianisme, à partir d'une certaine époque, des hypostases autrement fécondes. Une seule fois, l'auteur de la Sagesse se sert du mot *Logos*[2] Verbe, Raison, dont Philon fera un usage bien plus étendu, et qui deviendra, pour certaines branches du christianisme, la base de la théologie. La *Sophia* est pour notre auteur ce que le *Logos* sera pour Philon et la théologie chrétienne. Dépourvu, faute de mythologie, de personnalités divines distinctes les unes des autres, le monothéisme n'avait, pour développer sa sécheresse, que ces métaphores personnifiées. Ce fut un des procédés les plus anciens de la théologie sémitique[3]. Seul, parmi les religions sémitiques, l'islam a poussé le puritanisme jusqu'à le blâmer en face et faire son schisme sur cette base.

1. Idiotismes hébreux : Dieu a créé le monde בחכמה, « avec sagesse », « en sagesse », « par sagesse ».

2. Ὁ παντοδύναμός σου λόγος. XVIII, 15-16. La personnification en cet endroit n'est pas très accusée.

3. מלך־עשתרת, מלך־בעל, לאך־יהוה, etc. Voir mon *Mém. sur Sanchoniaton*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. XXIII, 2e partie. La Sagesse est souvent, dans l'exégèse de notre

Une pensée profonde et vraie domine tout cela : c'est l'impersonnalité de la raison. La Sagesse est une chose extérieure, qu'on reçoit ; on ne la crée pas ; elle est la même pour tous les hommes[1]. Elle émane de Dieu, qui la donne à qui il lui plaît[2] ; on l'a ou on ne l'a pas, sans que l'on y soit pour rien. Et, en réalité, on ne fait pas la vérité ; on la voit. Ce sage esprit a trop de bon sens pour ne pas convenir, d'un autre coté, que si la vérité se donne, on contribue aussi beaucoup à l'obtenir, par l'effort[3].

Quoique les Juifs lettrés d'Alexandrie eussent tous quelque notion de philosophie grecque, nous n'avons trouvé jusqu'ici, dans leurs écrits, rien qui signalât l'entrée de cette philosophie dans le champ de l'esprit hébreu. Cette entrée est maintenant claire, évidente, triomphante. Outre le mot *logos*, l'auteur de la Sagesse emploie les mots *pronœa* (Providence)[4], les noms des vertus cardinales à la façon stoïcienne[5], tous les mots par lesquels le

auteur, l'équivalent exact de l'Ange de Iahvé dans une exégèse plus ancienne (x, 17, etc.), un intermédiaire entre Dieu et le monde. Voir plus bas Philon, p. 345 et suiv.

1. Ch. I.

2. C'est bien l'intellect actif des philosophes arabes, opposé à la réceptivité de chaque sujet.

3. VI, 13 et suiv.

4. XIV, 3 ; XVII, 2. Notez aussi ἐξ ἀμόρφου ὕλης. XI, 17.

5. Ch. VIII, 7. Cf. Zeller, *Phil. der Griechen*, III, 2, p. 271.

stoïcisme montre l'âme du monde pénétrant l'univers[1]. La psychologie de l'auteur est platonicienne. L'âme est préexistante; elle descend dans le corps comme dans une tente[2]. Le corps revient à la terre; l'âme lui est redemandée comme une chose qui lui avait été prêtée[3]. La résurrection n'a pas de sens en une telle théorie. Si les Palestiniens avaient eu cette théorie, ils n'auraient pas été obligés, pour assurer la pérennité de l'homme, de recourir à ce moyen désespéré.

La grande préoccupation de l'auteur de la *Sagesse* est celle de l'Israélite de tous les temps : « Où est la raison de pratiquer la vertu ? » Nous avons vu les tergiversations sans nombre d'Israël autour de ce problème, et ces tergiversations sont sa gloire, la preuve de la supériorité qu'il eut longtemps sur les autres peuples. La continuation de la personne humaine après la mort est la vérité la plus nécessaire *a priori*, et *a posteriori* la fin de l'individualité à la mort est presque évidente. Ballotté entre ces deux certitudes, et doué du sentiment moral le plus intense qu'il y ait jamais eu, Israël, jusqu'aux Macchabées, n'eut à cet égard aucun repos. Les œuvres

1. Διήκει, χωρεῖ, διοικεῖ. VII, 22 et suiv.; VIII, 1.
2. Ch. VIII, 19, 20; IX, 15.
3. Ch. XV, 8. Cf. Eccl., XII, 7.

des anciens prophètes sont un hurlement perpétuel contre l'injustice de Iahvé, qui commande la vertu, lui promet toutes les récompenses et ne la récompense pas. Nous avons vu Daniel trouver la solution du problème par la résurrection. L'auteur de la *Sagesse* la fait résider dans la séparation substantielle de l'âme et du corps. Il n'a, sur ce point, absolument aucun doute.

Pour notre sage, le monde se partage en deux classes d'hommes, les matérialistes et les idéalistes. Le raisonnement des premiers est exposé d'une manière assez spécieuse.

Notre vie est courte et triste[1]. Il n'y a pas de remède contre la mort, et l'on n'a pas encore connu un homme qui en ait délivré un autre du scheol. Nous naissons par hasard, et après cela nous serons comme si nous n'avions jamais existé; le souffle dans nos narines n'est qu'une vapeur, et la pensée une étincelle produite par le battement du cœur. Quand elle s'éteint, le corps devient poussière, et l'esprit se dégage comme l'air subtil. Même notre nom sera oublié avec le temps, et personne ne se souviendra de nos œuvres. Notre vie passe comme un nuage, elle s'évanouit comme un brouillard chassé par les rayons du soleil et précipité par sa chaleur. Notre vie est la fuite d'une ombre; notre fin, une fois arrivée, ne se répète plus; elle est scellée, nul ne revient. Donc, jouissons des biens réels; hâtons-nous d'user de la création, tant que nous sommes jeunes; saturons-nous de vin et de parfums; cueillons vite la fleur du printemps; couronnons-nous de roses avant qu'elles se fanent; qu'il n'y ait pas de

1. Ch. II, 1 et suiv.

pré où ne passe notre luxure[1]; que personne ne reste en dehors de la fête; laissons partout des marques de notre plaisir; car c'est là notre part et notre lot. Opprimons le juste qui est pauvre; n'épargnons pas la veuve, ne respectons pas les cheveux blancs des vieillards. Que notre force soit la règle du droit; ce qui est faible est argué d'inutilité. Dressons des embûches au juste; car il nous est incommode; il est contraire à notre manière d'agir, il nous reproche nos transgressions de la Loi; il épilogue sur nos moindres peccadilles. Il prétend avoir la connaissance de Dieu, et se nomme l'enfant du Seigneur. Il devient pour nous et nos desseins un reproche permanent; il nous est à charge par sa seule présence; car sa vie ne ressemble pas à celle des autres; ses voies sont à part. Nous sommes estimés par lui comme de la fausse monnaie, il se tient à distance de notre chemin, comme s'il y avait là de l'ordure. « Heureuse, dit-il, la fin des justes ! » Il se vante que Dieu est son père. Voyons si ses discours sont vrais; examinons bien comment il finira. Car, si le juste est fils de Dieu, Dieu sans doute prendra sa défense et le délivrera des mains de ses adversaires. Éprouvons-le par l'outrage et les tourments, afin de savoir jusqu'où va sa douceur et de mettre sa patience à l'épreuve. Condamnons-le à une mort ignominieuse; car si ce qu'il dit est vrai, il y aura bien quelqu'un pour s'occuper de lui.

Ces aveugles ne voient pas une vérité capitale; c'est que l'homme est naturellement immortel. La mort est entrée dans le monde par la jalousie du diable; mais Dieu sauve de la mort.

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu[2], aucun tourment ne les atteint. Aux yeux des insensés, ils paraissent être

1. Ce vers assez libre a été supprimé dans le texte grec.
2. Ch. III, 1 et suiv.

morts; leur départ est estimé comme un malheur et leur séparation d'avec nous comme une calamité; mais ils sont dans la félicité. Aux yeux des hommes, ils ont été tourmentés; mais leur espérance est pleine d'immortalité; après avoir un peu souffert, ils seront comblés de bonheur. Car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui; il les a épurés, comme l'or au fourneau, et il les a agréés en holocauste. Au jour de la revanche, ils brilleront, pareils à des étincelles d'un feu de paille; ils jugeront les peuples et domineront sur les nations, et le Seigneur régnera sur eux à jamais.

Les impies, au contraire, seront punis[1]. L'auteur, quoique n'ayant aucun doute sur les châtiments d'outre-tombe, n'en parle qu'incidemment et avec discrétion. Il sort le moins possible du cercle des anciennes idées. Les impies sont ici-bas mésestimés; leurs enfants, leurs familles tournent mal; leurs femmes sont peu considérées. Ils ont quelquefois beaucoup d'enfants; mais la vertu vaut mieux; ces nombreux enfants mal élevés ne prospèrent pas. La longévité n'est pas toujours un bonheur, ni la mort prématurée une punition. Au fond, l'auteur tombe en plein dans le vulgaire sophisme de la piété, voulant justifier la Providence. Ce qu'il donne comme un bonheur pour le juste, il le présente comme un malheur pour l'impie, ce qui est grâce pour l'un est châtiment pour l'autre.

1. Ch. III, 15 et suiv.

Mais sa croyance à l'immortalité lui permet une assurance interdite à l'ancien Juif. Le juste meurt prématurément; il est en repos. La vieillesse honorable ne se mesure pas au nombre des années. La vraie vieillesse, c'est la sagesse et une vie irréprochable. Tel homme accompli meurt à la fleur de l'âge. Eh bien, c'est que, parvenu jeune à la perfection il a fourni en peu de temps une longue carrière. Son âme a été agréable à Dieu, qui s'est hâté de la retirer du milieu des méchants[1]. Les païens voient cela sans le comprendre[2]. Mais, au jour du jugement, quelle interversion de rôle !

Voilà bien, se diront-ils, celui dont nous nous sommes moqués autrefois[3], et qui a été l'objet de nos railleries. Insensés que nous étions, nous estimions sa manière de vivre une folie; nous tenions sa mort pour misérable. Comment son nom est-il dans le catalogue des enfants de Dieu et son lot parmi les saints? Nous nous sommes donc égarés hors du chemin de la vérité;... le soleil ne s'est pas levé pour nous;... la voie du Seigneur, nous ne l'avons point connue. Que nous a profité notre orgueil ? Que nous a valu notre richesse et toute sa jactance? Tout cela a disparu comme une ombre, comme un bruit passager, comme un navire qui traverse la mer agitée... et dont la carène ne laisse pas de trace dans les flots; ou encore comme l'oiseau qui vole à travers les airs, et ne laisse point de vestige de son passage;...ou bien comme la flèche qui fend l'air; l'air déchiré se rejoint aussitôt,

1. Allusion à Hénoch.
2. Ch. IV, 16 et suiv.
3. Ch. V, 3 et suiv.

de sorte qu'il est impossible de reconnaître par où elle a passé, — voilà comment, nous aussi, nous sommes nés et nous sommes morts, sans pouvoir montrer une trace de vertu; nous avons été consumés dans notre méchanceté.

Oui, l'espérance de l'impie est pareille à la poussière emportée par le vent, à l'écume légère chassée par l'ouragan, à la fumée dissipée par la tempête, au souvenir du passant qui ne s'est arrêté qu'un seul jour à l'hôtellerie. Mais les justes vivent éternellement; ils ont leur récompense dans le Seigneur, et le Très-Haut prend soin d'eux...

Il y a du talent et du charme, un vrai sentiment de l'ancienne poésie gnomique dans la confession philosophique de Salomon qui forme la seconde partie du livre[1]. Ses amours pour la Sagesse, son mariage avec elle, tous les biens qu'elle lui apporte en dot sont dans le goût de l'ancienne légende et continuent bien la reine de Saba. Peu de passages de la Bible ont été plus exploités que celui-ci par la piété chrétienne, par la prédication et la liturgie. Le Juif, au contraire, se montre trop dans l'espèce de philosophie de l'histoire du peuple d'Israël et dans la déclamation contre le polythéisme qui composent la troisième partie de l'ouvrage[2]. Ses jugements sur le paganisme et la philosophie, à laquelle il doit tant, sont d'une sévérité exagérée[3]. Ils ont

1. Ch. VI-IX.
2. Ch. X-XIX.
3. Ch. XIII, 1-9.

servi à former ceux de saint Paul[1] et des plus anciens Pères de l'Église chrétienne. A la vue de l'œuvre, n'avoir pas proclamé l'ouvrier, soutenir que les mauvaises mœurs de l'antiquité vinrent de là ! Cela est facile à dire. Mais vraiment le déisme est-il donc si pur? La haine du Sémite pour les images et les dieux faits de main d'homme[2], l'impossibilité de distinguer les nuances fines, le besoin de croire que les cultes païens recélaient des horreurs, des sacrifices sanglants, des mystères sombres[3], font de ces dix ou quinze pages un tableau tout à fait trompeur. Les religions de l'antiquité toutes expliquées par l'amour du gain, la bassesse envers les rois, de sottes illusions; cela ne suffit pas vraiment. Le goût de l'art en religion est bien aussi quelque chose; les races qui ne l'ont pas sont mal placées pour juger celles qui le possèdent.

1. Rom., II.
2. Ch. XII, 23 et suiv.; XIV, 12 et suiv.
3. Ch. XIV, 21 et suiv.

CHAPITRE XII

L'IMMORTALITÉ DE L'AME CHEZ LES JUIFS.

L'auteur de la *Sagesse*, cependant, fut un personnage de premier ordre dans l'histoire religieuse. Il marqua un tournant du chemin, un brusque changement de direction. Le premier, dans la tradition juive, cet écrivain énonça nettement la doctrine de l'immortalité de l'âme. A côté de la résurrection, doctrine autrement logique, mais dont la violence effrayait les esprits qui avaient reçu la culture grecque [1], il y eut une doctrine plus mitigée, pour les esprits moyens [2]. Un Juif de cette école ressemblait beaucoup à un Grec élevé aux écoles philosophiques. La jonction des deux doctrines, au sein du christianisme, fut le plus grand

1. T. IV, p. 325-331.
2. Josèphe, par exemple.

embarras de la doctrine naissante[1]. Mais les enfants digèrent des pierres et assimilent les aliments les plus hétérogènes. L'immortalité de l'âme fut la doctrine fondamentale ; la résurrection et le jugement final devinrent un accessoire, sans grande signification, rélégué à la fin des temps. L'enfer, en tout cas, était fondé, et c'est seulement grâce à l'enfer qu'on a pu tirer de l'humanité un certain degré de moralité. Ah ! pauvre bête !

L'absence totale de messianisme et d'apocalyptisme caractérise le livre de la *Sagesse*, comme toutes les œuvres alexandrines. L'agada palestinienne avait aussi peu pénétré en Égypte. La *Sagesse* ne la connaît pas, quoique les récits bibliques y soient déformés par des additions ou des déductions souvent bizarres[2]. A l'inverse des visionnaires palestiniens, le sage égyptien pense que Dieu est moins sévère pour Israël que pour les autres peuples, puisqu'il est son père[3]. Sa physique et sa physiologie sont fort au-dessus de celles des anciens écrivains hébreux[4]. A tous égards, ce judaïsme d'Égypte était supérieur à celui de Pales-

1. *Orig. du christ.*, II, p. 97-98 ; t. VII, p. 505-506.

2. x, 19 ; xvi, 17, 21, 22 ; xviii, 24 ; xix, 12.

3. Ch. xii, 19 et suiv.

4. Πάντα μέτρῳ καὶ ἀριθμῷ καὶ σταθμῷ διέταξας. Ch. xi, 20, 22. Les battements du cœur, ii, 3 ; pluie, ii, 4.

tine. Il arrivait à une sorte de déisme analogue à celui de Cicéron et des éclectiques, où le surnaturel était réduit à son *minimum*, et où la Thora n'était plus que la loi naturelle pratiquée avec pureté de cœur.

La Sibylle d'Alexandrie continuait à vaticiner ; mais, renonçant à la politique, elle ne pensera plus désormais qu'aux choses morales, à la réforme de l'humanité, à la conversion des païens. Un beau déisme l'inspire. Ses exhortations sont tendres, un peu prolixes, parfois touchantes.

Hommes mortels, faits de chair [1], êtres de rien, pourquoi vous enorgueillir, sans faire attention au but de la vie ? Vous ne tremblez pas, vous ne craignez pas Dieu, qui vous regarde, le Très-Haut, qui connaît et voit tout, qui est présent partout, qui a créé et qui nourrit tous les êtres, qui a mis en eux son doux Esprit et a fait de cet Esprit le guide de tous les mortels.

Dieu est unique ; seul il règne ; il est très grand ; il n'a pas été engendré ; il est maître de toute chose. Invisible lui-même, seul il voit tout. Aucune chair mortelle ne peut le voir. Car quelle chair pourrait de ses yeux contempler le Dieu véritable,

1. L'âge de ce morceau, conservé par Théophile d'Antioche (fin du IIe siècle), donne lieu aux plus grands doutes. Il est sûrement d'une plume juive et a des rapports avec le poème juif de l'an 82 après J.-C. (comparez la fin des deux morceaux *Carm. sib.*, procœm., v. 81-87, à IV, 160 et suiv.). L'eschatologie est trop avancée pour qu'on le rapporte au premier recueil sibyllin. En toute hypothèse, le morceau a servi de préface à un recueil (Théophile et Lactance), mais ce recueil peut avoir été fait vers le temps de Philon.

immortel, qui habite le ciel? Les hommes, race engendrée et vouée à la mort, composés d'os, de veines et de chairs, ne peuvent pas même regarder en face les rayons du soleil!

Vénérez celui qui est le seul chef du monde, qui, seul, dans les siècles des siècles, n'est pas engendré, qui commande à l'univers, et à tous les mortels distribue l'intelligence dans la commune lumière! Vous recevrez le juste châtiment de votre malice, vous qui, ayant négligé de glorifier le Dieu véritable, éternel, et de lui sacrifier de saintes hécatombes, avez offert des victimes aux démons qui sont dans l'hadès[1].

Vous marchez dans l'orgueil et la folie; abandonnant le droit chemin, vous vous perdez à travers les épines et les rochers; mortels, pourquoi vous égarer? Arrêtez, insensés, qui tournoyez dans la nuit ténébreuse; laissez l'ombre et recevez la lumière. Voilà qu'elle s'est manifestée à tous dans sa vérité. Venez! Ne poursuivez plus sans cesse l'ombre et les ténèbres. Voyez comme la douce lumière du soleil brille en haut. Placez la sagesse dans vos cœurs, et apprenez à la connaître.

Unique est Dieu. C'est lui qui envoie la pluie, les vents, les tremblements de terre, les éclairs, les famines, les pestes, les tristes soucis, les neiges et les glaces. Mais pourquoi dire chaque chose en détail? Il régit le ciel, il gouverne la terre, IL EST.....

Si tout ce qui naît est périssable, Dieu ne peut être sorti des organes de l'homme et de la femme. Non! Dieu est seul, unique, supérieur à tout. Il a fait le ciel, le soleil, les astres, la lune, la terre féconde; il a fait les vagues gonflées des mers, les monts élevés, les sources intarissables. Il a aussi engendré l'innombrable multitude des êtres aquatiques. Il nourrit les reptiles, qui se meuvent sur la terre, les oiseaux bigarrés, au chant harmonieux, qui fendent l'air de leurs ailes avec un bruit aigu. Il a mis dans les fourrés des montagnes la race farouche des bêtes sauvages. Il a établi chef de tous les ani-

1. Allusion aux fables développées dans le livre d'Hénoch.

maux l'homme, d'origine divine; il lui a soumis les êtres dans leur immense diversité, même ceux qui sont inconnus. Car quelle chair mortelle peut connaître toutes les créatures? Seul il les connaît, Celui qui les a faites au commencement, le Créateur impérissable, éternel, habitant l'éther, versant sur les bons le flot surabondant de ses bienfaits, tandis qu'il départit aux méchants, dans son courroux, la guerre, la famine et les souffrances qui font répandre des larmes...

Hommes, pourquoi vous perdre dans votre orgueil? Rougissez bien plutôt de faire des dieux avec des chats et des bêtes méchantes! N'est-ce pas un fol aveuglement qui vous empêche de voir que vos dieux dérobent les plats et lèchent les marmites? Au lieu d'habiter les splendeurs du ciel d'or, ils sont rongés des vers et entourés de toiles d'araignées[1]. Insensés, vous vous prosternez devant des serpents, des chiens, des chats! Vous adorez des oiseaux, des bêtes qui rampent sur la terre, des figures de pierre, des images fabriquées de vos propres mains, et même des tas de pierre au bord des chemins. Vous adorez ces choses et beaucoup d'autres vanités, qu'il est honteux de nommer. Ces dieux font leurs victimes des mortels égarés; de leur bouche découle un venin qui donne la mort. C'est devant Celui à qui appartiennent la vie et la splendeur de l'éternelle lumière, qui verse aux hommes une joie plus douce que le doux miel, c'est devant celui-là qu'il faut courber la tête pour s'ouvrir le chemin ou marchent les hommes pieux à travers les siècles. Mais vous l'avez abandonné; vous avez épuisé la coupe remplie de la justice céleste, coupe lourde, profonde, débordant d'un vin chaud et sans mélange; vous êtes tous restés dans votre aveuglement. Et vous ne voulez pas secouer le sommeil de l'ivresse, revenir à un sentiment sage et reconnaître le Dieu-Roi, qui veille sur toute chose. C'est pourquoi un orage de feu ardent descendra sur vous; vous serez sans cesse et pour l'éternité consumés par des flammes. Alors vous songerez avec

1. Allusion aux hypogées remplies de momies de chats.

honte à vos idoles menteuses et impuissantes. Mais ceux qui honorent le Dieu véritable, éternel, auront la vie en héritage ; durant l'éternité ils habiteront les vergers fleuris du Paradis et se nourriront du doux pain du ciel étoilé.

L'ancienne sibylle[1] ne connaît, selon la vieille théorie hébraïque, que les récompenses terrestres et le jugement final. Maintenant elle a une eschatologie aussi développée que celle d'Hénoch. Le messianisme, il est vrai, se montre à peine dans ses élucubrations. Mais le paradis est arrivé à sa pleine maturité. Le lieu de délectation des justes sera un *pardès*, un parc délicieux, semé de fleurs[2]. C'est la sibylle encore qui, selon toutes les apparences, a la première employé ce mot charmant[3].

Le culte pur de la Divinité est, on le voit, la principale préoccupation du Juif alexandrin. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour déclarer son mépris à l'égard des idoles et du polythéisme. Le traducteur du Baruch apocryphe, par exemple[4], crut bon de doubler l'ouvrage qu'il traduisait, pour en faire un manuel plus efficace

1. Voir ci-dessus, p. 93 et suiv.
2. Comp. II Cor., XII, 4 ; Apoc., II, 7 ; Luc, XXIII, 43.
3. Voir ci-dessus, p. 93, note 1.
4. Le pseudo-Baruch hébreu (voir ci-dessus, p. 216) ne s'étendait que jusqu'au verset 8 du chapitre III inclusivement.

à l'usage des Juifs de la *diaspora*[1]. La fausse lettre de Jérémie[2], à la suite du pseudo-Baruch, est un morceau assez spirituel contre l'odieux et le ridicule des cultes païens.

1. Dans Baruch, v, l'usage du psautier de Salomon, xi, est tout à fait sensible.

2. Ce morceau a été écrit en grec.

CHAPITRE XIII

PHILON.

Au milieu de ce développement presque tout anonyme ou pseudonyme, de ces figures qui ont l'air de faire partie d'un monde intangible, d'écrits courts, frappés en vue de la théopneustie, où l'idée seule est en vedette et où l'auteur disparaît totalement, se détache la personnalité d'un abondant écrivain, mêlé à la vie de son temps, dont les œuvres nous sont en grande partie restées, que nous touchons pour ainsi dire comme un de nous; c'est Philon. Il appartenait à une des principales familles juives d'Alexandrie. Son frère Alexandre Lysimaque remplissait les fonctions d'arabarque et était prodigieusement riche. Dans ses rapports avec les Romains et avec les Hérodes, il joue presque le rôle d'un *rex*, leur rendant des services

d'argent, administrant leur fortune, leur faisant des prêts énormes[1]. Un de ses fils épousa la célèbre Bérénice. Un autre fut ce Tibère Alexandre, qui joua un rôle si important dans la politique romaine du Ier siècle de notre ère.

Philon lui-même était riche et, vers l'an 40 de notre ère, il fut député à Caligula pour les affaires de la synagogue d'Alexandrie[3]. Il était vieux alors; ce qui donne à supposer qu'il naquit quinze ou vingt ans avant Jésus-Christ. Il fut ainsi à la fois l'aîné et le survivant de Jésus[4]. C'est sans doute pendant la jeunesse de Jésus qu'il écrivit ces innombrables livres où le judaïsme était envisagé d'une façon si originale. Quel dommage que, dans ses derniers écrits, il n'ait pas consacré quelques réflexions à ce qui se passait en Galilée! A vrai dire, le premier embryon du christianisme fut si peu de chose que Philon peut-être ne vit et n'entendit jamais rien qui s'y rapportât.

L'érudition grecque de Philon était très considérable. Il savait évidemment tout ce qu'on savait à Alexandrie de son temps. Il lisait une foule

1. Jos., *Ant.*, XVIII, VI, 6; VIII, 1; XIX, V, 1.
2. Voir *Orig. du christ.*, index.
3. Ceci a été raconté dans les *Apôtres*, p. 194 et suiv.
4. Philon écrivit encore après sa légation, *De ratione anim.*, p. 172 (éd. Aucher).

d'écrits maintenant perdus. Aucun autre Juif n'eut une connaissance aussi parfaite de la culture grecque. Son style est le grec classique, non ce style plein d'hébraïsmes et imité des Septante dont se servaient les Juifs. — Son érudition hébraïque, au contraire, était très courte. Il savait à peine l'hébreu [1]. Il travaillait sur la traduction grecque du Pentateuque et des prophètes [2]. Ses étymologies hébraïques sont mauvaises ; mais, après tout, celles des docteurs palestiniens n'étaient pas meilleures. Ses *Interpretationes vocum hebraicarum* ont été le noyau de la collection qui, grossie ou corrigée par Origène, Eusèbe, saint Jérôme, a défrayé la misérable science hébraïque du moyen âge, jusqu'à la Renaissance [3].

La nature de Philon était aussi excellente que son éducation fut accomplie. C'était un bel esprit et un beau caractère, honnête homme, libéral, aimant ses compatriotes et le genre humain tout entier. Les subtilités de ses explications allégoriques lui étaient commandées par les exigences de son apologétique ; sans philologie, sans critique, il l'était assurément ; mais personne alors, dans le

1. Gesenius, *Gesch. der hebr. Spr.*, § 23, p. 80 et suiv.
2. Voir, par exemple, *De prœm. et pœnis*, 16.
3. Schürer, II, p. 865-866.

monde juif, n'en avait plus que lui, et nul, puisque Jésus ne parlait pas encore, n'avait plus de bonté, plus de chaleur d'âme, plus de cœur. Ce sont là de si bonnes choses qu'on oublie qu'elles sont obtenues par une exégèse détestable et des sophismes perpétuels.

Ce qui distingue essentiellement Philon de ses coreligionnaires, même de Josèphe, c'est que, cette culture grecque qu'il possède si bien, il l'aime et l'admire du fond du cœur. Rien chez lui de la jalousie qui caractérise le faux Aristobule, de la haine sombre qui remplit le cœur de Tatien. Saint Justin seul[1] atteint à cette haute sympathie. Philon aime surtout les philosophes et voit en eux la fleur du génie grec. Il a un vrai culte pour Platon ; il l'appelle « très saint[2] » ; la réunion des sages antiques lui apparaît comme un « thiase sacré[3] ». Il n'adhère absolument à aucune secte, il est éclectique à la manière de Cicéron, tour à tour platonicien, stoïcien, pythagoricien, ou croyant l'être. Il est en réalité hellénique, voyant la

1. *Orig. du christ.*, VI, p. 386 et suiv.

2. Τὸν ἱερώτατον Πλάτωνα (non λιγυρώτατον). *Quod omnis probus liber*, II, 447, Mangey. Le proverbe connu ἢ Πλάτων φιλωνίζει ἢ Φίλων πλατωνίζει (saint Jérôme, Suidas, Photius).

3. *De prov.*, II, 48, p. 79, éd. Aucher; *Quod omnis probus liber*, II, 444, Mangey.

lumière dans ce grand soleil de la vérité que la Grèce avait créé et où toute raison a son foyer d'origine, son centre de retour.

Comment avec cela Philon reste-t-il Juif? C'est ce qu'il serait assez difficile de dire, s'il n'était notoire que, dans ces questions de religion maternelle, le cœur a des sophismes touchants pour concilier des choses qui n'ont aucun rapport entre elles. Platon aime à éclairer ses philosophèmes par les mythes les plus gracieux du génie grec, Proclus et Malebranche se croient dans la religion de leurs pères, le premier en faisant des hymnes philosophiques à Vénus, le second en disant la messe. La contradiction, en pareille matière, est un acte de piété. Plutôt que de renoncer à des croyances chères, il n'y a pas de fausse identification, de biais complaisant qu'on n'admette. Moïse Maimonide, au XIIe siècle, pratiquera la même méthode, affirmant tour à tour la Thora et Aristote, la Thora entendue à la façon des talmudistes, et Aristote entendu à la façon matérialiste d'Ibn-Roschd. L'histoire de l'esprit humain est pleine de ces pieux contresens. Ce que faisait Philon il y a dix-neuf cents ans, c'est ce que font de nos jours tant d'esprits honnêtes, dominés par le parti pris de ne pas abdiquer les croyances qui se présentent à

eux comme ayant un caractère ancestral. On risque les tours de prestidigitation les plus périlleux pour concilier la raison et la foi. Après avoir obstinément nié les résultats de la science, quand on est forcé par l'évidence, on fait volte-face et l'on dit avec désinvolture : Nous le savions avant vous.

Retrouver la philosophie grecque dans la Bible, prouver que les belles découvertes de la Grèce, le génie hébreu les avait faites mille ans auparavant, voilà l'effort désespéré de Philon. On peut aussi comparer sa tentative à celle des scolastiques du XIII[e] siècle, encadrant le dogme chrétien dans la logique aristotélique. Moïse a été non seulement le meilleur des législateurs, mais le premier des philosophes. A la fois Grec et Juif, Philon veut gagner les Juifs à l'hellénisme et les Grecs au judaïsme. Sa sincérité d'helléniste et sa vanité de Juif sont ainsi à leur aise. Il n'a pas à déprimer une partie de sa foi pour exalter l'autre. Comment réussit-il en cette tâche impossible? Naturellement, par des subtilités, en se permettant tous les à peu près. Le système des sens cachés, de l'allégorie, qui est presque toujours la revanche de la conscience libre, opprimée par le texte révélé, est poussé au comble de l'arbitraire. La pensée vraie

de l'auteur sacré est tenue pour chose indifférente. Le texte est une matière à divagations. Persuadé que le livre sacré contient la plus haute vérité, Philon, derrière le sens littéral (le côté sensible), voit toujours le sens spirituel (côté intelligible)[1]. L'autel et le tabernacle signifient les objets invisibles et intelligibles de la contemplation. L'Éden, c'est la sagesse de Dieu, les quatre fleuves sont les quatre vertus qui dérivent de cette sagesse. La pluie du ciel qui féconde la terre, c'est l'intelligence, qui, comme une source, arrose les sens, etc. Les esprits étaient si faussés que la signification propre paraissait mesquine, messéante, indigne de Dieu. On croyait servir Dieu en substituant aux choses tout ordinaires du texte des vérités transcendantes ou que l'on trouvait telles, des sens moraux, psychologiques, excellents sans doute, mais que l'auteur primitif n'avait pas eus en vue.

Si c'était là tout Philon, sa place serait dans l'histoire de la folie, non dans l'histoire de l'exégèse. Mais ce n'est pas tout, en vérité. Le cœur chez Philon valait mieux que l'esprit. L'amour du bien déborde en lui ; son judaïsme est ouvert, universaliste. Sa langue philosophique est abon-

1. *Allég. de la Loi*, Mangey, I, p. 43 et suiv.

dante et sonore. Le premier, il a dit des mots admirables, à la fois grecs et juifs, exprimant de très belles choses, et qui sont restés dans la tradition religieuse de l'humanité.

Philon, en effet, nous donne le premier exemple de l'effort qui sera souvent tenté pour réduire le judaïsme à une sorte de religion naturelle ou de déisme, en atténuant le côté de la révélation et en présentant les prescriptions les plus particulières de la Thora comme de simples préceptes de raison naturelle ou d'hygiène bien entendue. Dans une telle manière de présenter les choses, on ne nie pas la révélation ; mais on la dissimule. Les apologistes chrétiens à la manière de Minucius Félix [1] pratiqueront la même méthode; les apologistes de nos jours en abusent. On diminue la pilule pour la rendre plus avalable. Aucun esprit scientifique ne se laisse tromper à ces sophismes ; mais les thèses hybrides ont souvent quelque chose de séduisant pour les lettrés.

1. *Orig. du christ.*, VII, p. 107 et suiv.

CHAPITRE XIV

LE LOGOS.

La théorie des idées de Platon est peut-être la partie de la philosophie grecque à laquelle Philon doit ses concepts fondamentaux. La raison (*Logos*), est l'archétype du vrai, du bien, du bon en soi; au-dessous est la matière inerte, à laquelle l'intelligence suprême donne la forme[1]. Rien ne se crée de rien, rien ne se détruit; mais les formes des choses, toujours variables, Dieu les prend dans les idées éternelles qu'il contemple en lui-même. Le monde est, par conséquent, éternel. Dieu n'est pas précisément créateur. Il ne se repose jamais; sa nature est de produire toujours. La création n'a pas commencé dans le temps[2]. Dieu est le

1. *De mundi opificio*, I, 4, Mangey.

2. *Legis all.*, I, t. II, p. 261, Mangey; *De cherubim*, *De ling. confus.*, t. I, p. 425; *De somniis*, I.

principe de toute action dans chaque être en particulier, aussi bien que dans l'univers; à lui seul appartient l'activité. Tout ce qui existe est pénétré de lui. Il est le lieu universel[1]; car il contient tout. Il est tout[2].

Une telle doctrine aujourd'hui s'appellerait panthéisme; ce n'est sûrement pas dans la Bible que Philon l'a prise. L'exégète alexandrin est bien plus près de la vieille théologie hébraïque dans ce qu'il dit du *Logos* intermédiaire entre Dieu et le monde; « l'ange de Jahvé » lui offrait ici une donnée dont la philosophie juive avant lui avait tiré parti[3]. Pour combler autant que possible l'abîme que le monothéisme sémitique creuse entre Dieu et le monde, on fut amené à la conception d'un intermédiaire, Dieu par un côté, homme par un autre, qui mettait en rapport le fini et l'infini. Philon, combinant avec la Bible la théorie platonicienne des idées, de l'âme du monde, et la formule stoïcienne de la divinité conçue comme la raison agissant dans le monde, donna à cette doctrine un corps qu'elle n'avait pas eu jusque-là. La sagesse

1. Ὁ τῶν ὅλων τόπος.

2. Εἷς καὶ τὸ πᾶν αὐτός ἐστιν (*Leg. all.*, I).

3. Voir ci-dessus, p. 329. L'emploi sacramentel du mot *Logos* n'a que des attaches indirectes avec le platonisme, en particulier avec le *Timée*.

de Dieu, le *Logos*, devient pour Philon le fils aîné de Dieu[1], l'archange ou le plus ancien des anges[2], le Verbe intérieur[3], la raison immanente de Dieu. Quand le Verbe est prononcé[4], il devient actif, effectif; c'est le monde, constitué par un mot de Dieu : « Qu'il soit ». Une fois, au moins, cette émanation de l'Être suprême est appelée : « second Dieu[5] ». Les effets immédiats de la parole divine sont ainsi des paroles (*logoi*)[6] ou des forces[7], sortes d'anges ou de *dæmones*, dont le premier est « l'Homme de Dieu[8] » ou Dieu anthropomorphe, qui sert à mettre la Divinité en rapport avec l'humanité. De telles idées n'étaient pas exclusivement propres à Philon. Le *mémera*[9] des Targums araméens devait son origine à une tendance analogue. La parole de Dieu, distinguée de Dieu, devenait

1. Ὁ πρωτόγονος υἱός.

2. Ὁ ἄγγελος πρεσβύτατος, ἀρχάγγελος.

3. Λόγος ἐνδιάθετος.

4. Λόγος προφορικός. *De confus. ling.*, *Leg. all.*, I; *De profugis.*

5. *Orig. du christ.*, VI, 67. Ὁ πρῶθεός. *De Abrah.*, II, 17 et suiv., Mangey.

6. Τοὺς ἀγγέλους καὶ λόγους αὐτοῦ. *All. de la Loi*, I, 122, Mangey. Cf. *De somniis*, I, 631, Mang., I, 640, Mang. Pour Philon, λόγοι est synonyme de ἰδέαι.

7. Δυνάμεις.

8. Ἄνθρωπος θεοῦ. *De somniis*, t. I, p. 656, Mangey; *De gigantibus*, I, p. 253, Mangey.

9. מאמרא, « parole ».

un agent cosmique. Ces personnifications d'êtres abstraits[1] étaient la mode du jour. Les races les plus diverses y arrivaient, faute de mythologie, ou plutôt par suite de l'affaiblissement que l'action successive des siècles avait amené dans les facultés mythologiques.

Voilà la théorie qui, dès l'Apocalypse de Jean[2], pénétra le langage mystique de l'Église chrétienne, et qui, vers l'an 120 à peu près, produisit le prologue de l'Évangile attribué à Jean[3]. Le *Logos* fut la révélation permanente, le maître qui ne meurt pas, comme la lampe d'Édesse enfermée en un mur, par lequel Socrate a connu le Christ en partie[4], et qui produira dans l'humanité des séries de christs, des séries de prophètes sans fin.

On voit par combien de côtés Philon côtoie la théologie chrétienne. L'action de ce remarquable penseur sur Jésus lui-même paraît avoir été nulle. Jésus ne lisait pas le grec, et des écrits du genre de ceux de Philon n'arrivèrent jamais jusqu'à lui. Il n'en fut pas de même de la seconde et de la troi-

1. Comparez le Κολπία (קול־פי־יה) de Sanchoniathon; en iranien, l'*Honover*.

2. *Orig. du christ.*, VI, 68 et suiv.

3. *Ibid.;* en général, voir l'index, aux mots *Logos* et *Verbe*.

4. Voir surtout ce qui concerne le *Logos* de saint Justin. *Orig. du christ.*, VI, 387 et suiv. Voir ci-dessus, p. 348.

sième génération chrétienne. La théologie judéo-alexandrine triompha sous forme chrétienne ; le gnosticisme en fut l'exagération maladive ; les exagérations furent chassées ; mais l'Église catholique, l'Église moyenne[1], conserva, cette fois comme toujours, la trace profonde des particularités qu'elle avait éliminées.

Un autre dogme chrétien, celui de la grâce, se retrouve dans Philon en traits qui ont beaucoup d'analogie avec la doctrine de saint Paul. Le bien vient tout entier de Dieu ; le mal vient de la matière ou des puissances inférieures qui contribuèrent avec le Verbe à la création du monde. Tout bien doit donc être rapporté à Dieu[2]. Se regarder soi-même comme l'auteur d'une bonne action est un acte d'orgueil ; c'est un vol accompli au préjudice de Dieu. Cette influence bienfaisante de Dieu, qui rend l'homme capable de bien, c'est la *charis*, « la grâce[3] ». Saint Paul a-t-il lu ces passages? Nous sommes loin de le soutenir. Disons seulement qu'il y avait un terrain commun où la théologie

1. C'est le sens du mot καθολικός à cette époque : commun, en dehors des sectes, le contraire de particulier. Le sens de « répandu partout » est venu plus tard.

2. *Leg. all.*, I, 53 init., Mangey; *ibid.*, I, 60 ; I, 131.

3. *De mundi opificio*, *De profugis*, *De nominum mutatione*, *De sacrif. Ab. et Caïni.*

judéo-hellénique, le christianisme de saint Paul et le gnosticisme eurent leurs premiers développements.

Comme pour saint Paul, la descendance d'Abraham est, pour Philon, peu de chose. Le judaïsme de Philon est franchement cosmopolite. Le peuple juif a mérité sa prérogative, parce qu'il est le plus parfait, le plus juste, le plus raisonnable, le plus humain, le plus religieux des peuples. Son culte est le plus conforme à ce que peut désirer l'Éternel[1]. Il doit le choix que l'Éternel a fait de lui à ses vertus et aux vertus de ses ancêtres. En réalité, Dieu n'établit pas de différence entre les hommes[2]. En s'adjoignant au judaïsme et en pratiquant la Loi, on devient enfant d'Abraham.

Le péché originel lui-même est très logiquement dans Philon. L'espace entre Dieu et le monde est rempli d'âmes; les âmes qui se rapprochent le plus de la terre sont les plus sensitives, ce qui les amène à prendre un corps; faute énorme, car le corps c'est le mal, et tous les mauvais instincts de l'homme viennent de là. Le fait d'exister suppose donc une faute primitive, un acte de concupiscence

1. *De specialibus legibus*, Mangey, II, p. 272-274.
2. *De execr.*, § 8.

coupable[1]. L'effort de la vertu est de rompre le mariage fatal, pour que l'âme s'échappe dans sa liberté et sa pureté[2]. La doctrine de la migration des âmes aurait dû sortir de là; Philon n'a pas suivi cette pensée avec sa logique accoutumée[3].

Philon n'a pas, à proprement parler, de messianisme[4]; la croyance à la résurrection lui est également étrangère. Il n'en a pas besoin. La philosophie grecque lui offre pour la récompense des bons et le châtiment des méchants des moyens plus simples. Les imaginations juives d'un bonheur universel sur terre l'obsèdent cependant et l'amènent aux rêves les plus contradictoires. Tous les Israélites que les hasards de l'esclavage ont entraînés jusqu'au bout du monde seront délivrés. Leurs maîtres, pleins d'admiration pour eux, ne pourront supporter la pensée d'être les maîtres de gens qui leur sont si fort supérieurs en vertu. Ainsi devenus libres, poussés à la même heure par un même instinct, ils accourront en Palestine, des terres et des îles les plus éloignées. La colonne

1. Παντὶ γεννητῷ καὶ ἂν σπουδαῖον ᾖ, παρ' ὅσον ἦλθεν εἰς γένεσιν, συμφυὲς τὸ ἁμαρτάνειν ἐστίν. *Vita Mosis*, II, 157, Mangey.

2. *Quis rerum divin. heres*, I, 482, Mangey; *De Abrah.*, II, 37, Mangey; *Leg. all.*, I, 65, Mangey.

3. Zeller, III, 2, 397.

4. Du moins, il ne se sert jamais des mots Μεσσίας ni Χριστός.

lumineuse se mettra à leur tête; elle ne sera visible que pour les justes. Arrivés au terme de leur voyage, ils régneront. Les villes détruites se rebâtiront d'elles-mêmes; les déserts se repeupleront; le pays stérile se couvrira de fruits[1]... Cet âge de bonheur se réalisera quand les hommes se convertiront au judaïsme. Les bêtes féroces se mettront au service de l'homme. Celui qui ne voudra pas de la paix sera exterminé. Comme dans toutes les utopies de suppression universelle de la guerre, en effet, la paix est maintenue par une force armée irrésistible, qui aurait les mêmes inconvénients que le mal qu'on veut empêcher. Les Saints, organisés en une sorte de ligue de la paix et ayant à leur tête un roi terrible tiré par des contresens du texte grec des prophéties de Balaam[2], seront les gendarmes pacifiques des nations. Dieu combattra avec eux; ils n'auront pas de sang à verser; à la fois dignes, redoutables et bons, ils régneront par le respect, la crainte et l'amour. La richesse, le bien-être, la santé, la force du corps seront les caractères de ce règne bienfaisant d'Israël[3].

1. *De execr.*, 8-9. Ce traité doit être réuni au *De præm. et pœnis*.
2. Nombres, XXIV, 7.
3. *De præm. et pœnis*, § 15-20.

L'ancien génie hébreu n'est nullement mystique. Philon l'est au plus haut point. Il admet un degré de clairvoyance religieuse supérieure, où l'on arrive avec l'aide de la grâce divine, et où l'on contemple l'Être éternel face à face[1]. L'extase est l'union de l'âme avec Dieu. L'âme revient ainsi à son origine transcendante. L'extase d'Abraham a lieu au coucher du soleil[2]; car l'esprit divin se lève quand notre conscience individuelle se couche, et réciproquement. Un tel état ressemble à la folie; il est divin en réalité; car Dieu alors se substitue à l'homme, agit par ses organes[3]. Les abus de l'ascèse ne paraissent pas encore chez Philon; ces états merveilleux s'obtiennent par l'enthousiasme, par l'amour et le renoncement à soi-même.

Philon, on le voit, se livrait à des spéculations d'un ordre assez contradictoire. Sa prodigieuse activité intellectuelle ne s'imposait pas d'unité. Ses œuvres formeraient dix volumes considérables, et il s'en est beaucoup perdu[4]. Le Pentateuque est l'objet perpétuel de ses commentaires; il paraît

1. *Quis rerum divin. heres*, I, 482, 508 et suiv., 511; *De Abrah.*, II, 37; *Leg. all.*, I, 65.
2. Gen., xv, 12.
3. *Quis rerum divin. heres*, § 53.
4. Voir plus haut, p. 57.

l'avoir embrassé trois fois, à des points de vue divers, tantôt s'adressant aux non Juifs, tantôt à ses propres coreligionnaires. La vie de Moïse est curieuse comme biographie du législateur hébreu écrite en vue de plaire à des lecteurs païens. Les œuvres apologétiques[1] et historiques[2] ont de l'éloquence. Composées pour les païens, elles visent surtout à montrer aux non Juifs combien de préceptes juifs ils pourraient pratiquer avec avantage[3]. Touchante est la pensée des deux traités parallèles : « Que tout être vil est esclave », « Que tout honnête homme est libre[4] ». Le nombre des Juifs devenus esclaves par suite des guerres du temps était énorme. Philon les console au nom de l'idéalisme transcendant, consolation que ceux-là seuls trouveront vaine qui n'ont jamais souffert injustement.

1. L'*Apologie des Juifs* de Philon ne nous est connue que par Eusèbe. Sur le *Traité de la vie contemplative*, voir ci-dessous, p. 366.

2. L'ouvrage de Philon sur l'état des Juifs sous Tibère, Caligula et Claude et sur la part qu'il prit à ces événements formait 5 livres dont le 3e (*In Flacc.*) et le 4e (*Leg. ad Caium*) ont seuls été conservés. Voir *les Apôtres*, p. 194-197.

3. C'était le sujet des Ὑποθετικά; voir Bernays, *Gesammelte Abhandl.*, I, 262-282.

4. Le premier de ces deux traités est perdu. Philon eut aussi l'intention d'écrire un traité sur la « souveraineté du Sage » (*Quod omnis probus liber*, § 3).

La fortune littéraire de Philon fut des plus singulières. L'école juive d'Alexandrie disparut au Ier siècle de notre ère, et on ne voit pas quels élèves eut Philon dans sa patrie. Il n'exerça non plus aucune action sur le judaïsme palestinien parlant hébreu ; son nom n'est pas prononcé une seule fois dans le Talmud ni dans la tradition juive. Jésus sans doute ne le connut pas. Mais la seconde et la troisième génération chrétienne le lurent beaucoup. Son influence, ou du moins l'influence d'idées analogues aux siennes, est sensible dans les épîtres authentiques de saint Paul, dans l'épître d'un caractère indécis dite Épître aux Éphésiens, et surtout dans les écrits qu'une certaine école attribua à l'apôtre Jean.

Depuis lors, Philon fut fort en faveur dans l'école chrétienne ; on le copia comme un Père de l'Église ; on soutint même qu'il avait été chrétien[1]. Le modèle de l'homélie à la façon des Pères, prenant pour texte un passage de l'Écriture et partant de là pour les développements moraux, remonte à Philon. La théologie chrétienne, héritière et continuatrice de la théologie helléniste, lui dut beaucoup de choses, en particulier son goût désordonné

1. Eusèbe, *H. E.*, III, xvii, 1 ; saint Jér., *De vir. ill.*, 11 ; Photius, cod. 105.

pour l'allégorie. Le gnosticisme sortit en partie de Philon ou du moins développa des idées du même genre que les siennes. On peut dire que Philon, par sa théorie des forces ou puissances (*dynamis*) et par son amour effréné pour les hypostases, fut le père de Valentin. Les néoplatoniciens d'Alexandrie le connurent ; Numénius d'Apamée, en particulier, le prit comme un de ses maîtres[1] ; il exagéra même son admiration, puisqu'il allait, dit-on, jusqu'à prétendre que Philon lui apprenait le véritable esprit du platonisme mieux que Platon lui-même.

Ce qui est vrai, c'est que Philon fut, dans le judaïsme, un phénomène absolument unique. Josèphe est tout autre chose. Bien moins philosophe que Philon, il n'a pas ces coquetteries de spéculation où se plaît l'Alexandrin. Son fond hellénique est arrivé à la forme la plus simple, la plus classique, si j'ose le dire : Dieu et l'immortalité. Les précautions du patriote sont les mêmes ; le caractère moral de Philon nous paraît supérieur ; mais les temps de Josèphe furent si terribles ! Josèphe est plus hébraïsant que Philon ; son grec est celui d'un homme qui, écrivant artificiellement une

1. *Orig. du christ.*, VII, p. 434-435.

langue apprise, emploie concurremment des mots pris de tous les côtés; il nous avoue lui-même qu'il le prononçait mal[1]. Ni l'un ni l'autre n'était dans la direction qui devait engendrer l'avenir. Ce sont des lettrés, et les lettrés font peu de chose. C'est des pauvres conventicules de messianistes et d'égarés de Palestine, gens ignorants, n'ayant pas de philosophie, ne sachant pas un mot de grec, que sortira Jésus.

1. *Ant.*, XX, XI, 2.

CHAPITRE XV

LA VIE CONTEMPLATIVE.

La grande préoccupation de Philon est l'idée d'une vie philosophique parfaite, où l'âme, livrée sans relâche à la méditation de l'infini, s'absorbe en l'objet de ses méditations et s'élève au-dessus de tous les soucis matériels. Les esséniens de Palestine réalisaient à beaucoup d'égards ce programme, et Philon a pour eux la plus grande admiration[1]. Y avait-il des ascètes de ce genre en Égypte? Cela est fort douteux; mais Philon en rêvait, et c'est ce qui l'amena à composer ce traité de la *Vie contemplative*, dont la tournure est si singulière qu'on peut se demander s'il a pour fond quelque réalité[2].

1. *Quod omnis probus liber*, § 12-13, et fragm. de l'*Apol.*, dans Eus., *Præp. evang.*, VIII, XI.

2. Nous tenons pour certain que le traité Περὶ τοῦ βίου θεωρητικοῦ

« Après avoir parlé des esséniens, dit-il, qui aiment et pratiquent la vie active mieux que n'importe qui, je vais parler maintenant de ceux qui ont embrassé la vie contemplative... ». La doctrine de ces philosophes apparaît tout d'abord en leur nom. On les appelle *thérapeutes*, soit parce qu'ils font profession d'une médecine supérieure, ne *guérissant* pas seulement les maladies du corps, mais encore celles de l'âme[1]; soit parce qu'ils ont appris par l'étude de la nature et des saintes lois à *servir* l'Éternel. Ce sont les meilleurs et les plus heureux des êtres. Possédés de l'amour céleste, ils ressentent des transports qui ne s'apaisent que quand ils sont parvenus à voir l'objet de leurs désirs. Dans l'ardeur qui les porte vers cette vie immortelle et bienheureuse, et s'imaginant qu'ils en ont fini avec la vie mortelle, ils ouvrent eux-mêmes leur héri-

ἢ ἱκέτων ἀρετῶν est de Philon. Le style, les pensées sont absolument du penseur alexandrin. Notez la haine contre les éranes (§§ 5-7), qui n'a plus de sens au IIIe siècle. Les ascètes dont il est question dans la *Vie contemplative* sont des ascètes profondément juifs; ils n'ont pas un seul trait spécialement chrétien. On voudrait songer à des bouddhistes; impossible. Un pastiche philonien si bien réussi, au IIIe siècle, serait un fait unique dans l'antiquité. Les faussaires ne s'appliquaient jamais à imiter le style de l'auteur à qui ils prêtaient des compositions apocryphes.

1. Philon paraît tirer le nom des esséniens de אסיא, non de חסיא. Voir ci-dessus, p. 55, note 2; 76, note 7.

tage et donnent ce qu'ils possèdent à leurs enfants, à leurs parents, à leurs amis. « Il faut, en effet, que ceux qui ont acquis les trésors de la vie intellectuelle laissent les biens qui aveuglent à ceux dont la pensée est encore enveloppée de ténèbres. »

Ce sont tous des gens de bonne naissance et de mœurs polies[1]. Débarrassés de tous les soucis du monde, ils abandonnent frères, femme et enfants, et s'enfuient loin de leur patrie et des lieux habités. Ils s'établissent hors des villes, dans des jardins ou des lieux solitaires, non par misanthropie, mais pour éviter les dangers de la société humaine. Ils n'ont pas d'esclaves, regardant l'esclavage comme contraire au droit naturel. « La nature nous a tous engendrés libres; les injustices et l'avarice de quelques hommes ont établi l'inégalité, source de tous les maux et courbé les plus faibles sous le joug des plus forts. »

Cette espèce de sages existe en beaucoup d'endroits de la terre habitée; car il convenait que la Grèce et les pays barbares possédassent également ces modèles de vertu. On les trouve en plus grand nombre en Égypte, dans chacune des provinces qu'on appelle nomes, et surtout aux environs d'Alexandrie. De toutes part les thérapeutes les plus distingués se donnent rendez-vous à une espèce de maison-mère de la secte, située à un endroit

1. *De vita contempl.*, § 9.

très avantageux, au bord du lac Maria[1], sur une colline peu élevée, aussi bien choisie pour la sûreté du lieu que pour la pureté de l'air. La sûreté est fournie par une ceinture de métairies et de villages, et la bonté de l'air provient des brises continuelles qui s'élèvent non seulement du lac à son embouchure dans la mer, mais encore de la mer elle-même, qui est voisine. Les brises de la mer sont subtiles, celles de l'embouchure du lac sont épaisses, et de leur mélange résulte un état atmosphérique très salubre.

Les établissements de thérapeutes, selon la description que nous en donne Philon, n'étaient pas des monastères à la façon de l'Occident, ni des séries de cases contiguës; c'étaient des laures à la façon des couvents du Mont-Athos, ou des espèces de béguinages. Les cases, d'une simplicité extrême, garnies de pauvres nattes, étaient assez éloignées les unes des autres pour que les solitaires ne pussent se gêner, assez rapprochées pour qu'ils pussent se porter secours. Dans chacune était une espèce d'oratoire appelé *semnée* ou *mystère*[2]; là, le solitaire accomplissait les actes les plus sacrés de sa vie religieuse, lisait la Loi, les prophètes, les Psaumes et les autres livres sacrés. Les femmes étaient admises dans l'ordre. Elles gardaient une

1. Le lac Mariout, *Marœotis* des anciens.

2. *De vita contempl.*, § 3. Au lieu de μοναστήριον, lisez μυστήριον (comp. ligne suivante).

rigoureuse virginité, uniquement occupées comme les hommes de la méditation de la Loi.

« La pensée de Dieu leur est toujours présente, même dans leur sommeil. Ils ne voient en rêve que les beautés des Vertus de Dieu et ses Puissances. Beaucoup parlent en dormant et reçoivent dans leurs songes les plus hauts enseignements de la science sacrée[1]. »

Ils prient deux fois par jour, au lever du soleil et à son coucher. La journée est consacrée à méditer sur les saintes Écritures, en cherchant des allégories dans la philosophie des Pères. Les thérapeutes, en effet, sont persuadés que le sens littéral cache toujours un sens mystérieux. Ils possèdent des livres écrits par les anciens fondateurs de la secte, et où le modèle de la méthode allégorique est donné. Ils composent ainsi à la louange de Dieu des cantiques et des hymnes, de vrais psaumes de cadences diverses, qu'ils chantent sur des rythmes graves et variés. Le jour entier est rempli par l'étude; toutes les nécessités du corps sont réservées pour la nuit. Quelques-uns arrivent à ne manger que tous les trois jours ou même plus rarement encore.

1. Trait bien philonien. Cf. le traité Περὶ τοῦ θεοπεμπτοὺς εἶναι τοὺς ὀνείρους.

Telle est leur vie pendant six jours de la semaine. Pendant ces six jours, ils ne sortent pas de leur case, ni même ne jettent un regard dehors. Le septième jour, ils se réunissent dans un semnée commun, divisé en deux par un mur de trois ou quatre coudées. Les thérapeutrides, en effet, sont admises à ces réunions; le mur n'empêche pas les voix de se réunir, et il pare aux inconvénients de la promiscuité.

Les confrères s'assoient par rang d'âge, dans une attitude recueillie. Le plus âgé et le plus consommé en doctrine s'avance et parle gravement, simplement. On l'écoute en silence, sans se permettre autre chose que des signes discrets d'approbation. Philon insiste sur la discrétion que chacun met à soutenir son opinion et à combattre celle des autres. Le contraste avec les controversistes vaniteux de Jérusalem est finement indiqué. On sent que la bonne éducation de Philon et ses manières exquises d'homme du monde avaient été souvent froissées par le verbe haut et le ton tranchant de ces scolastiques impertinents.

Après le service religieux, les solitaires donnent au corps quelque relâche. Ils mangent du pain assaisonné de sel; les délicats y joignent un peu d'hysope. Leur grande fête est la Pentecôte. Le

repas est la partie essentielle de la fête. Ils se réunissent en habits blancs[1], portant sur leur figure les signes d'une joie contenue. D'abord, ils se mettent en rang et prient les mains et les yeux levés au ciel. Puis ils se placent selon l'ordre d'ancienneté dans la secte. Lés femmes prennent part aux repas, séparées des hommes; les premiers à droite, les secondes à gauche. Comme il n'y a pas d'esclaves dans la secte, on choisit pour le service les jeunes gens distingués par leur élégance, leur noblesse et ayant un haut avenir de vertu. Ils entrent dans la salle, vêtus de tuniques longues, sans ceinture, pour écarter toute idée de servilité. « Ces jeunes gens semblent des fils heureux et empressés autour de leurs père et mère. Car ils voient dans les convives des parents communs, auxquels les attache un lien plus étroit que celui du sang. Pour ceux qui jugent sainement des choses, rien ne crée, en effet, une plus forte attache que la pratique du beau et du bien ».

La réunion ressemble d'abord bien plus à une séance académique qu'à un repas. Au milieu d'un profond silence, l'un des solitaires entame une

1. Comme les esséniens. Voir ci-dessus, p. 55. En général, la messe des thérapeutes ressemble fort à celle des esséniens.

dissertation théologico-philosophique. Le sujet en est une question tirée de l'Écriture, ou un doute soulevé par un confrère. La discussion est sérieuse, exempte de tout amour-propre, nul ne cherchant à briller ni à triompher de sa supériorité. « Chacun enseigne à loisir, sans crainte des répétitions ou des longueurs, ne cherchant qu'à faire pénétrer sa pensée dans les âmes ; dans les explications données d'une manière trop rapide et sans pause, il arrive, en effet, que l'esprit de ceux qui écoutent, ne pouvant suivre, reste en arrière et que l'intelligence des choses lui échappe[1]. »

Les commentaires des saintes Écritures consistent en interprétations allégoriques. La Loi leur paraît ressembler à un animal : les préceptes en sont le corps ; l'âme est représentée par l'esprit invisible caché sous le texte. La sagacité consiste à deviner à demi-mot, et, sur le moindre indice, à saisir l'invisible à travers le visible. Quand on croit que le président[2] a assez parlé, un applaudissement unanime marque le plaisir que tous ont éprouvé. Puis le président se lève et chante un hymne qu'il a composé lui-même ou

1. On dirait que Philon veut ici (§ 10) caractériser sa propre manière et faire l'apologie de sa prolixité.

2. Ὁ πρόεδρος.

tiré de quelque ancien poète. La secte possédait, en effet, outre le livre des Psaumes, des recueils d'hymnes de mètres variés, faits pour les processions, les stations et les moments divers du culte. Ces hymnes étaient sans doute en grec et reproduisaient toute la série de la prosodie liturgique. Après le président, chacun chante à son tour, et tous reprennent en chœur les dernières paroles de l'hymne et les refrains.

Quand tous ont chanté leur hymne, les jeunes servants apportent la table du festin sacré. Il ne s'y trouve aucun mets sanglant ; rien que du pain, du sel, de l'hysope pour les gourmets. Le vin n'y figure pas ; on ne sert que de l'eau pure, attiédie pour les vieillards obligés à des précautions. Le pain est fermenté, pour que nulle confusion ne soit possible avec les pains azymes, dits de proposition, qui figurent sur la table dans le vestibule du temple. Ces derniers pains sont destinés aux prêtres, et les laïques doivent s'en abstenir, pour reconnaître le privilège du sacerdoce. Philon, en effet, est loin de supposer que l'ascétisme de ses thérapeutes supprime le culte de Jérusalem, ou les égale aux prêtres. Chez les esséniens, la tendance à se passer des prêtres et à substituer les rites de la secte au culte officiel, surtout aux sacrifices san-

glants, est tout à fait sensible[1]. Philon ne veut pas que ses solitaires commettent la même faute. La supériorité du culte de Jérusalem est hautement reconnue.

Après le repas a lieu la veillée sacrée[2]. Tous se lèvent et se groupent au milieu de la salle, de façon à former deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes. On choisit pour conduire chacun de ces chœurs la personne la plus respectée et la plus exercée dans la musique. Une danse sacrée s'engage, accompagnée d'hymnes chantés en partie, avec des antiphonies et des répons. Des gestes marquent les cadences diverses de ces chants alternants.

Ils dansent ainsi au milieu de saints transports, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, tantôt tournant sur eux-mêmes, selon la loi de la strophe et de l'antistrophe. Lorsque chacun des deux chœurs séparément s'est rassasié de ce plaisir, ivres du vin de l'amour divin, comme il arrive dans les mystères de Bacchus, ils se mêlent, les deux chœurs n'en font plus qu'un, à l'imitation de celui qui fut jadis formé sur les bords de la Mer Rouge, sous la conduite de Moïse et de Marie. Les chants se continuent en versets alternatifs. Les voix graves des hommes se mêlant aux voix aiguës des femmes, produisent une symphonie harmonique et un effet tout à fait musical. Les pensées sont belles, les paroles aussi; les danses sont très graves. Le but des pensées, des paroles et des danses, c'est la piété.

Ils se plongent jusqu'au matin dans cette belle ivresse, qui,

1. Voir ci-dessus, p. 60-62.

2. Παννυχίς.

loin d'alourdir leur tête, d'appesantir leurs paupières, les rend lestes et alertes. Quand ils aperçoivent les premiers rayons du soleil, ils lèvent les mains au ciel et demandent à Dieu un jour heureux, la connaissance de la vérité et la lucidité de l'intelligence. Après cette prière, chacun gagne son semnée, pour y reprendre la culture de la philosophie.

Tout cela doit-il être pris bien au sérieux? Philon, dans ces pages singulières, décrit-il un idéal ou une réalité? Ces thérapeutes du lac Mariout, dont il est le seul à parler, ont-ils réellement existé, ou n'est-ce pas là une Salente idéale, la peinture d'un paradis destinée à édifier et à charmer? Il est fort difficile de répondre d'une manière absolue. Le fond du roman thérapeute est emprunté à l'essénisme, mais avec d'importantes corrections. Peut-être quelques ascètes que Philon vit près du lac Mariout[1] tournèrent-ils ses idées de ce côté. Ce qu'il avait lu des instituts pythagoriques et de la vie stoïcienne flottait peut-être aussi dans son imagination. L'ensemble est une création libre et voulue. C'est l'idéal de la vie parfaite et du parfait bonheur comme le conçoit Philon. La vie du thérapeute est la vie de Philon lui-même, une vie où l'homme fait triompher en lui l'esprit sur les sens, ne s'occupe que de l'âme et devient, par la simpli-

1. Comparez les catochites ou reclus du Sérapeum. *Orig. du christ.*, II, 79, 325; VI, 188, note 2.

fication de tout ce qui touche au corps, citoyen du ciel et du monde[1]. Une telle vie, dans le langage philonien, se résume en « la philosophie », la philosophie, qui, pour un Juif, est surtout la méditation et l'explication allégorique des anciens livres. L'œuvre entière de Philon, c'est l'œuvre d'un parfait thérapeute ; Philon ne vécut pas sur le bord du lac Mariout ; il n'habita pas une petite maison avec un semnée ; mais sa vie fut bien consacrée à la recherche de la vérité ; sans se séparer du judaïsme officiel, il se créa une ascèse personnelle et fut heureux dans la règle qu'il s'était faite. Peut-être quelques amis partagèrent-ils ses goûts. L'invention, l'initiative religieuse étaient à cette époque d'une hardiesse qui nous étonne. On osait tout. Jésus, fondateur de religion, n'a pas été en son temps une apparition isolée. Et la portée de ce que peut oser l'agada, qui donc peut se vanter de l'avoir mesurée?

Dichtung und Wahrheit! voilà bien le traité de la vie contemplative, livre éminemment subjectif, mélange bizarre de vérité et de traits fuyants, sans consistance, décelant l'œuvre d'imagination, roman philosophique, ou, si l'on veut, tableau fait par un

1. *De vita cont*, § 11.

homme qui voyait le monde à travers ses rêves. C'était bien le cas de Philon. Ses thérapeutes sont tous des Philon, nobles, polis[1], pleins d'antipathie pour les pédants grossiers, parfaits de manière. Nulle part on ne sent le peuple, la foule laïque. Cela n'a jamais sérieusement existé. Ce couvent philosophique où, dans une cellule large de quelques mètres carrés, on eût philosophé depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, eût été une annexe de la Morgue. Les gens bien élevés qui s'y seraient enfermés seraient morts en quelques semaines d'inanition et de névrose.

Nous pensons donc que le traité de la *Vie contemplative* fut écrit par Philon comme un appendice du traité *Que tout honnête homme est libre*[2], où il est longuement question des esséniens de Palestine. Cette brillante manifestation du judaïsme, si analogue à ses idées, excite chez lui une sorte de jalousie, et lui inspire le désir de montrer que l'Égypte n'était pas, sous ce rapport, au-dessous de la Palestine. Avec quelques éléments réels, il dressa un tableau que l'histoire aurait tort d'ac-

1. Ἄνθρωποι ἀστεῖοι καὶ εὐγενεῖς, § 9, deux fois.

2. Un trait remarquable c'est la préoccupation de l'esclavage dans *De Vita cont.* (surtout § 2 et § 9), préoccupation dominante aussi dans *Quod Omnis Probus Liber*.

cepter comme un vrai document. Dans l'exposé de l'essénisme, il ne faut faire aucun usage du traité de la *Vie contemplative;* le mot même de thérapeute doit être banni d'une histoire du judaïsme, comme désignant un institut distinct, ayant existé en dehors des aspirations de Philon. Ce qui sort de ces pages singulières, c'est le portrait de Philon lui-même, dans ses plus fines nuances: homme du monde délicat, cœur excellent, épris de l'amour du vrai et du bien, une des âmes, à l'égal de Spinoza, les plus spéculatives et les plus désintéressées qui aient jamais existé. Comme les cigales dont il parle[1], il vécut bien d'air et de chant. Philon fut vraiment un de nos frères; nous aimons le petit couvent philosophique de Mariout comme un joujou cassé de notre enfance. L'objet était mince; mais l'effort était beau; surtout si l'on pense que ce créateur religieux était un simple laïque riche, nullement un prêtre. L'activité religieuse en dehors du sacerdoce officiel, voilà toute l'histoire d'Israël.

Les ressemblances des thérapeutes de Philon avec les moines chrétiens[2] sont frappantes. On a eu tort d'en conclure l'identité; mais le principe

1. *De Vita cont.*, § 4.

2. Genre de vie, costume, humilité (§ 4 fin), etc.

était le même. Les chartreux ont à peu près réalisé ce que rêvait Philon sur les bords du lac Mariout. Si quelqu'un a lu ce livre avec attention, il a dû voir que rien ne s'est développé dans le christianisme qui n'ait eu ses racines dans le judaïsme au Ier et au IIme siècle avant Jésus-Christ.

CHAPITRE XVI

L'AGADA. LES FRAUDES. CRÉDULITÉ

L'imagination du peuple travaillait et créait sans cesse; elle ajoutait à l'histoire biblique des parements sans fin. Les grandes figures d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse[1] se détachaient sur le fond de l'histoire sainte avec une sorte de sécheresse, que nous trouvons grandiose, mais qui alors semblait un défaut. On regrettait que la vieille histoire fût si sobre; on y ajoutait du piquant et de l'édifiant. Il y eut, avant l'ère chrétienne, des livres d'Adam, de Lamech, de Noé[2]; mais on n'a pas assez d'éléments pour les reconstituer. Abraham devenait de plus en plus l'idéal d'un pharisien accompli. On racon-

1. Voir Fabricius, *Cod. pseud. Vet. Test.*, recueil où les vies légendaires sont classées par ordre chronologique ou censé tel.
2. Liste canonique Montfaucon-Pitra, Schürer, II, 671.

tait de lui de bien belles légendes. Son corps, comme celui de Moïse, était l'objet d'un combat entre les bons et les mauvais anges[1]; mais il ne semble pas que, dès l'époque juive, on ait mis sur son compte des révélations[2].

Nous croyons que le Testament des douze patriarches est tout entier d'origine chrétienne[3]. La « Prière de Joseph », au contraire, paraît avoir été un ouvrage juif assez estimé[4].

Moïse fut honoré, sans parler de la Thora, d'une apocalypse de premier ordre[5]. Nous y reviendrons, et, dans ces paroles ardentes, nous croirons par moments entendre Jésus. Aucun récit ne fut plus populaire que celui qui concernait la mort de Moïse. Une bataille s'engageait à propos de son cadavre entre Satan et Michel qui tous deux voulaient se l'arracher[6]. Naturellement, Michel l'emportait haut la main.

1. Origène, *In Luc. hom.* 35, init.

2. Voir cependant Stichométrie de Nicéphore, n° 6.

3. *Orig. du christ.*, VI, p. 268 et suiv. Pour Eldad et Modad, voir *ibid.*, 396-397.

4. Origène, *In Joh.*, t. II, ch. 25; Eusèbe, *Præp. ev.*, VI, XI, 64.

5. Une partie considérable de l'Assomption de Moïse a été découverte en traduction latine, par M. Ceriani, dans un manuscrit de Bobbio, à Milan. Voir Fritzsche, Schürer, etc.

6. Jud., 9. Cette légende était dans la partie perdue du texte

La lutte entre Moïse et les magiciens de Pharaon préoccupa beaucoup les agadistes. Les deux adversaires de Moïse s'appelaient *Ianné* et *Mambré*, deux mots sémitiques[1]. Ces noms eurent du succès chez les païens[2] et chez les chrétiens[3]. Ce n'est que postérieurement au christianisme qu'on leur attribua des écrits que quelques-uns eurent la bonhomie de tenir pour canoniques[4]. La Stichométrie de Nicéphore et les anciennes listes des livres canoniques mentionnent aussi un Testament de Moïse[5], qui s'est perdu.

Le vieux cadre d'Hénoch continuait de plaire[6]; on l'enrichissait toujours de nouveaux ornements. Hénoch était, comme la sibylle de Palestine, l'oracle en permanence toujours prêt à répondre. A côté de l'ancienne apocalypse du temps de Jean Hyrcan,

découvert par M. Ceriani. Sur cette légende dans le judaïsme, voir Schürer, II, p. 635-636.

1. Peut-être ויען, ויאמר, les deux mots fondamentaux de tout dialogue. DIST *Salomon*, *Marcout* RÉPOND. Les deux interlocuteurs étaient sans doute Moïse et le Magicien.

2. Pline, *Hist. nat.*, XXX, I, 1; Apulée, *Apol.*, c. 90; Numénius, dans Eus., *Præp. evang.*, IX, 8.

3. II Tim., III, 8; Evang. de Nicodème, *Acta Pilati*, 5; Origène, *Contre Celse*, IV, 51, etc.

4. Origène, Gélase.

5. Schürer, II, 670-671.

6. Voir ci-dessus, p. 22. Il y eut aussi des livres de Lamech. Liste Montf.-Pitra, n° 3.

il se créa de nombreux petits livres où le vieux patriarche était censé enseigner aux hommes des choses cachées, les mystères des anges et des esprits, toute une astrologie fort médiocre, qui n'était que tautologie, mais qu'on trouvait sublime.

Ces opuscules réunis formèrent la compilation qu'on appelle maintenant « livre d'Hénoch », dont un tiers à peu près nous est parvenu en grec et la totalité en éthiopien. L'original était sûrement écrit en hébreu.

L'histoire des anges adoptée par Hénoch était celle qui résulte, tant bien que mal, du sixième chapitre de la Genèse. De mauvais êtres naissent du commerce des démons incubes avec les filles des hommes ; très intelligents cependant, ces anges déchus font quelques belles inventions et quelques autres très mauvaises. Ils pervertissent le monde et rendent le déluge nécessaire. Hénoch et Noé[1] sont, au milieu d'une humanité corrompue, les témoins de la vérité ; ils prédisent le déluge ; mais les hommes aveugles ne veulent pas les écouter.

1. Il y avait des confusions et des doubles rôles entre ces deux personnages. Comp. Matth., XXIV, 37 et suiv. ; Luc, XVII, 26 et suiv. ; I Petri, III, 20 ; II Petri, II, 5. Cf. *Hénoch*, LXXXIII, 6 ; CVI, CVII. Les passages relatifs à Noé dans le livre d'Hénoch (LIV, 7 ; LV, 60 ; LX ; LXV, 1 ; LIX, 25 ; CVI, CVII, CVIII) paraissent une insertion postérieure aux similitudes. Cf. LVIII, 1.

Ce qui caractérise les livres attribués à Hénoch, c'est un certain goût de la science. Hénoch a la prétention d'enseigner aux hommes les secrets de la création. Une de ses idées favorites, c'est que la science est une récompense. Les justes, les élus, à chaque progrès qu'ils font, reçoivent une connaissance sept fois plus grande de toutes les parties de la création[1]. L'auteur semble supposer qu'il fallait pour cela une révélation, et vraiment les Grecs, qui n'usaient pas, dans leurs recherches scientifiques, du ministère des anges, y réussissaient mieux avec leurs simples facultés. Si l'auteur eût voulu consulter ces savants d'Alexandrie, qui n'avaient pas les moindres lumières surnaturelles, ils lui auraient enseigné une astronomie beaucoup plus avancée, presque le vrai système du monde. Mais on n'avait alors que du mépris pour le droit sens et de l'admiration pour les chimères. Cette sotte astronomie, révélée par Uriel ou je ne sais quel autre archange, valut à Hénoch, dans le monde juif, le titre d'inventeur de l'astronomie[2].

L'opposition des bons et des méchants, qui pour

1. Ch. XCIII, 10, 14 (Laurence, XCII, 12, 23). De tels passages feraient songer à une origine gnostique.

2. Alexandre Polyhistor, dans Eus., *Præp. evang.*, IX, XVII, 8. Comp. livre des Jubilés, Schürer, II, 681.

Hénoch est celle du blanc au noir, l'amène à une eschatologie tout à fait féroce. L'enfer, décrit dans ses détails les plus horribles, est bien une invention de notre auteur. Dante a ici son véritable précurseur. Hénoch se plait à raconter ces hideux supplices ; il en invente ; le feu, du reste, en fait tous les frais ; ce *quemadero* est localisé à un point du monde ; sa géographie est fixée avec un réalisme repoussant[1].

L'angélologie du livre d'Hénoch est absolument ridicule. Outre les Égrégores[2], les quatre anges classiques, Gabriel, Michel, Raphaël, Uriel ou Phanuel, il connaît tout un peuple d'êtres célestes, dont il fabrique les noms sans vergogne[3]. On tombe ici dans le pur galimatias. Voilà, cependant, selon toutes les probabilités, ces noms d'anges dont les esséniens étaient si fiers et qu'ils gardaient avec un soin si jaloux[4]. Ce trait, comme aussi le goût des sciences occultes, est une des particularités qui

1. On voudrait rapporter tout cela aux bas temps gnostiques et manichéens, au temps de l'Ascension d'Isaïe, par exemple ; mais cela est impossible.

2. עירין, en grec Ἐγρήγορει, I, 5, etc.

3. Ch. VII et suiv. Toutes ces bizarreries se retrouvent dans le texte grec, récemment découvert.

4. Le livre des Jubilés, proche parent du livre d'Hénoch, présente une angélologie non moins folle. Comparer les noms des anges.

ont pu faire penser que le livre d'Hénoch, au moins dans certaines parties, était un livre essénien.

L'agada juive présente, on le voit, le caractère le plus puéril. L'imagination fraîche et délicate qui donne tant de charme aux légendes de l'Occident manque aux légendes d'Orient[1]. Un ouvrage fort singulier est cette espèce de bible agadique qui nous est parvenue sous le titre de livre des Jubilés ou Petite Genèse[2]. L'original fut certainement composé en hébreu[3]. L'auteur fait l'usage le plus étendu du livre d'Hénoch[4]. Il écrivait du temps de Jésus ou des apôtres, certainement avant la destruction du temple de Jérusalem en 70.

La forme que l'auteur a choisie est celle d'une révélation censée faite à Moïse sur le Sinaï par l'ange qui se tient devant la face de Dieu. Il suit pas à pas le récit biblique, depuis le commencement

1. Comparez les Vies de saints de l'Église grecque à celles de l'Occident. Quelle différence !

2. Cet ouvrage, fréquemment cité par les Pères grecs et les chroniqueurs byzantins, a été retrouvé en éthiopien. Un fragment d'une traduction latine a été découvert par M. Ceriani dans le manuscrit de Bobbio (maintenant à Milan) qui contient l'Assomption de Moïse. Voir Rœnsch, *Das Buch der Jubilæen*, Leipzig, 1874.

3. Saint Jérôme le lisait en hébreu. Epist. 78 *ad Fabiolam*.

4. Schürer, II, p. 681. Il serait intéressant de rechercher quelles sont les parties d'Hénoch qu'emploie le livre des Jubilés?

de la Genèse jusqu'au chapitre XII de l'Exode, prenant les plus grandes libertés, omettant, changeant, ajoutant selon son bon plaisir. Sa prétention est bien que ce qu'il ajoute au texte soit tenu pour aussi sacré que le texte lui-même. Le texte est révélé sans doute; mais les additions ont été révélées aussi. Dieu, devinant l'intérêt qui s'attacherait un jour à ces matières, veut bien nous apprendre les noms des femmes des patriarches, le nombre des enfants d'Adam, etc. O vieux rédacteur jéhoviste, voilà ce qui devait s'écrire à la marge de votre chef-d'œuvre. Vanité des vanités !

L'esprit du livre est celui des Targums, pieux, apologétique, crédule à l'excès. L'auteur croit à la persistance des âmes sans croire à la résurrection[1]; il est peu messianiste, très attaché à la Loi. Les patriarches l'observaient! C'étaient des saints! La Loi était écrite dans le ciel sur des tables avant d'être promulguée sur la terre; les anges la suivaient! Tout n'est pas dans la Thora; il y eut des livres révélés aux patriarches, que ceux-ci mirent dans des lieux secrets et léguèrent aux hommes pieux des générations futures[2].

1. Schürer, III, 24.
2. Schürer, II, 679.

Voilà qui est capital et qui sûrement répond aux objections que les esprits sensés opposaient à cette forêt de fables qui pullulaient de toutes parts. Les gens raisonnables voulaient qu'on s'en tînt à la Bible hébraïque ancienne, qui seule, selon eux, avait été révélée. Les auteurs d'apocryphes soutenaient, comme l'auteur de la Sagesse[1], comme feront plus tard les gnostiques de l'école judéo-chrétienne[2], que la révélation est continue, que les patriarches en eurent leur part, qu'il y a des livres des patriarches dans des cavernes, dans des cachettes, qu'il s'agit seulement de savoir les trouver[3]. Cette idée, on le voit, élargissait singulièrement le cercle de la révélation ; elle faisait de la prophétie quelque chose qui marche et se développe. Il fut admis que les *nebiim* proprement dits, les trois grands et les douze petits, n'avaient pas épuisé la prophétie, qu'il y avait eu des prophètes avant eux. De là on était facilement amené à conclure qu'il pouvait y en avoir après eux.

Un trait important, en tout cas, est l'air de famille qu'ont entre eux tous ces livres apocry-

1. Voir ci-dessus, p. 327-328.

2. Ecrits pseudo-clémentins.

3. De là le mot *apocryphe*, qui signifie proprement « caché ». Chald. מסתרתא = ἀπόκρυφα. De là on passa facilement au sens de mystérieux. Cf. Dan., II, 22.

phes, Hénoch, Jubilés, Assomption de Moïse, auxquels on peut rattacher le Psautier de Salomon et le Testament des douze patriarches. Ces livres se citent entre eux, se copient[1]. Ajoutons que ces ouvrages ont eu le même sort littéraire et partagé les mêmes causes de vogue et de discrédit, qu'ils vont d'ordinaire ensemble, qu'on les trouve dans les mêmes manuscrits ou dans les mêmes séries de manuscrits[2]. Ces livres appartiennent évidemment à un même parti, caractérisé par ses tendances larges à l'égard du pharisaïsme et ses affinités futures avec le christianisme. Tous, en effet, restèrent dans le canon chrétien, nous ont été conservés par les chrétiens[3]. Cette famille formait évidemment un cercle ayant sa littérature à part. Jésus fut certainement avec elle dans les relations les plus étroites. Si l'on veut prendre le mot essénisme dans un sens large, on peut certes

1. Voir Schürer, II, p. 667, 668; Lucius, *Essenismus*, p. 124, 125, note.

2. Même les traductions latines de l'Assomption et de la Petite Genèse ont été trouvées dans le même manuscrit de Bobbio et ont été faites par le même traducteur (un Irlandais). Il est probable que les deux ouvrages, censés de Moïse, allaient ensemble dans les manuscrits grecs. Je suppose que la version latine est un thème fait par quelque Irlandais dans le genre de Scot Erigène; la latinité en est tout à fait à part.

3. Voir Credner, *Gesch. des Canons*, p. 116-146.

appeler ce cercle religieux le cercle essénien. La brillante angélologie, le goût des livres secrets qu'on y remarque comme dans Hénoch sont bien des traits esséniens ; mais les traits spéciaux de l'essénisme manquent. On exagère en supposant dans la société juive contemporaine de Jésus des partis rigoureusement étiquetés, où tout doit rentrer. Il y avait des tendances très opposées, des groupes, des coteries, rien de plus ; des partis, des écoles, il n'y en avait pas, dans un sens rigoureusement déterminé.

A côté des pharisiens, des sadducéens, des esséniens, des zélotes, il y eut ce qu'on peut appeler les apocalyptistes, les apocryphistes, l'école qui produisit les livres d'Hénoch, l'Assomption de Moïse, le Psautier de Salomon, la Petite Genèse, l'Apocalypse d'Élie, tous les prophètes pseudépigraphes, animés d'un même esprit, qui est à beaucoup d'égards celui de Jésus. Ces apocalyptistes, ces apocryphistes étaient en même temps les messianistes, le parti de la fraude pieuse, du mensonge voulu et cru en même temps. A force de parler du Messie, ils le créèrent. Voilà les origines prochaines du christianisme ; nous sommes ici sur le terreau où poussa Jésus. Aussi ce sont les chrétiens qui gardent cette littérature ; les Juifs orthodoxes, les pha-

risiens en laissent périr les originaux hébreux[1]; on ne les possède que dans les traductions. Les chrétiens mettent ces écrits dans leur canon[2]; ils les continuent, et, pendant deux siècles, produisent une série d'ouvrages du même genre[3]. Ceux qui les composent, ce sont justement les judéo-chrétiens, si bien que le discernement des pseudépigraphes juifs et chrétiens est souvent très difficile à faire. Les chrétiens hellénistes, comme Origène[4], les ont en aversion, les laissent périr, ou même les détruisent exprès. Dans l'Église orthodoxe, ces livres, autrefois si révérés, deviennent de mauvais livres, poursuivis comme dangereux[5]. C'est ainsi qu'il se fait que ces écrits sont si souvent perdus en grec, qu'on ne les a qu'en latin, en syriaque, en

1. La langue des écrits palestiniens de ce temps était l'hébreu de l'Ecclésiaste, du *Pirké aboth*, de la Mischna. La langue parlée était l'araméen des Targums. La plupart des écrits, dès leur apparition, étaient traduits en araméen et en grec. Que la langue vulgaire fût l'araméen, c'est ce que prouvent toutes les gloses du temps (noms propres d'hommes, noms propres de lieux, mots cités, etc.).

2. Credner, Schürer, surtout Stichométrie et Montfaucon-Pitra, Gélase.

3. *Orig. du christ.*, index, au mot *apocryphes*.

4. Origène, *Comm. in Matth.*, XXIII, 37; XXVII, 9.

5. Notez l'antipathie des Pères beaux-esprits contre l'Apocalypse; le fait que le livre d'Hénoch a été écrit en notes tironiennes (écriture cryptographique).

éthiopien surtout, l'Église abyssène ayant gardé une forte empreinte judéo-chrétienne. Le christianisme ne réussit qu'en abandonnant sa première peau. On avait cru pour cela ; on crut malgré cela. Celse se moque déjà des millions d'anges du livre d'Hénoch[1] ; Origène ne voit pas que le christianisme auquel il croit est né en faisant corps avec les niaiseries pour lesquelles il n'a que du dédain.

Les vies des prophètes, comme nous l'avons déjà vu, étaient l'objet d'embellissements d'assez mauvais goût, et où l'on ne craignait pas de pousser le surnaturel jusqu'au grotesque. Le voyage aérien de Habakouk, le déjeuner de Daniel, la scie de bois d'Isaïe[2] sont d'assez pauvres inventions, qui eurent cependant beaucoup de succès. Jérémie surtout, le plus vénéré des prophètes, vit se grossir considérablement les fables qui le concernaient. Il avait été le lien entre l'ancien culte et le nouveau ; il avait eu le secret des cachettes, des retraites mystérieuses, que la nouvelle école goûtait si fort, où étaient renfermés les objets de l'ancien culte[3].

1. Origène, *Contre Celse*, V, 52-55.

2. Première rédaction sans visions en éthiopien. Les visions ajoutées sont d'origine chrétienne. Voir Schürer, II, 683 et suiv. Cf. Hebr., xi, 37.

3. Deuxième lettre en tête de II Macch., ii, 1 et suiv. Cf.

On ne comprendrait pas l'état moral singulier qui a produit toutes ces fables, si on ne songeait à la mauvaise discipline de tout esprit sur lequel, directement ou indirectement, n'a pas passé la culture grecque. Le texte biblique lui-même, si respecté quant à la lettre, était traité quant au sens avec une légèreté sans égale. L'exégèse biblique était arrivée au dernier degré de faiblesse. Il serait exagéré de dire qu'on ne savait plus l'hébreu. Mais les langues anciennes sont pleines de difficultés. Il faut pour comprendre ces vieilles énigmes de la sagacité, de la critique, une étude comparative des langues que les temps modernes ont seuls pu fonder. On savait l'hébreu du temps de Jésus comme les Parsis savaient le zend du temps d'Anquetil, comme les brahmanes savent la langue védique. Une foule de traits des anciens livres n'étaient plus compris, et, ce qu'il y avait de pis, c'est que tout passage non compris était regardé comme mystérieux et rapporté au Messie. Ainsi se forma cette collection de lieux dits messianiques, sur lesquels on raisonnait à perte de vue, et dont les premiers chrétiens, Jésus lui-même, dit-on, abusèrent d'une façon si étrange. Beaucoup de ces

Baruch, fable des vases sacrés et l'épître de Jérémie ; Euthalius, sur Eph., v, 14; saint Jérôme, *In Matth.*, XXVII, 9.

raisonnements, ceux de saint Paul en particulier, se fondaient sur de mauvaises lectures; tous supposaient que l'auteur original n'avait pas eu le sens commun et avait composé en dehors de toutes les lois de l'esprit humain. A vrai dire, on s'inquiétait fort peu de ce qu'il avait voulu dire; c'était là un bien petit souci. Le texte sacré était un grimoire, qu'on prenait en soi-même, indépendamment de l'intention de l'auteur et où l'on cherchait toutes les combinaisons possibles. De là l'étrangeté inouïe de toute l'exégèse du Nouveau-Testament, qui semble un défi au bon sens, soit qu'elle joue sur l'hébreu, soit qu'elle ait pour base la version grecque ou les Targums araméens. De là ces « soixante-dix faces de la Loi », cette variété de sens allégoriques, accommodatices, tropologiques, etc. L'exégèse versait dans l'agada; le texte sacré n'était plus qu'une matière à jeux d'esprit, où chacun taillait à sa fantaisie. Les mots bibliques, pris comme les boules d'un jongleur, pouvaient servir aux thèses les plus opposées; les règles les plus simples du raisonnement étaient, dans ce jeu de bilboquet, totalement négligées[1].

En réalité, par les légendes et les révélations qui

1. Voir, par exemple, Gal., III, 16; IV, 22-25; Rom., X, 6-8; Matth., XXII, 31-32; Epist. Barn., c. 6.

naissaient de toutes parts, la Bible en venait presque à se doubler, et naturellement la partie la plus récente était celle qui avait le plus de vogue, parce qu'elle répondait directement aux besoins du temps. Les anciens prophètes arrivaient presque tous, à côté de leur œuvre authentique, à posséder une série de *Spuria*[1]. Ces écrits furent cités par les écrivains de la première génération chrétienne avec une sorte de prédilection. De là tant de citations du Nouveau-Testament qui se rapportent à des apocryphes[2]. Il y eut, par exemple, une apocalypse d'Élie[3] à laquelle saint Paul a emprunté une de ses phrases le plus souvent citées[4]. On n'imaginait pas d'homme célèbre, de situation tragique (martyre, pénitence, etc.) qui n'eût eu sa révélation[5]. En général, la révélation ou, ce qui revient au même, l'édification, était le but de l'histoire apocryphe. Il était rare que la légende fût inventée par simple goût de l'amusement.

1. Voir surtout la Stichométrie de Nicéphore.

2. Voir ci-dessus, p. 22, note 1.

3. Stich. Nic., n° 8. Cf. *Revue des études juives*, I (1880), p. 108 et suiv.

4. I Cor., II, 9 (cf. Hebr., XI, 37). Origène, Euthalius; saint Jérôme nie. Le passage Éph., V, 14, quoi qu'en dise Épiphane, est d'un autre apocryphe.

5. C'est ce qu'on appelait souvent Μετάνοια (*Pœnitentia*), mot

Répétons pour la vingtième fois que ces écrits, dont la fausseté sautait aux yeux, étaient réputés parfaitement authentiques. On admettait que tel ou tel écrit d'Élie, par exemple, avait pu se conserver en dehors de la Bible ; on lisait ces ouvrages avec avidité. Jésus et ses premiers disciples furent du nombre de ces lecteurs et y puisèrent une partie de leur foi ardente. Les premiers doutes apparaissent chez les chrétiens du IIIe siècle comme Origène, ayant reçu une éducation hellénique[1].

On ne vit jamais siècle si naïvement crédule[2], et ce fut justement le siècle de la grande éclosion de la foi. La faculté qui raisonne dans l'esprit humain paraissait éteinte ; la folie enfantine était le milieu habituel. On affirmait sans raison, comme en rêve; on croyait sans raison. On mentait et on croyait son mensonge; *fingunt simul creduntque*. Les religions ne se fondent que dans ces sortes de milieux. Un *minimum* de rationalisme dans l'air ambiant suffit à les tuer, dans leur jeune âge. L'Amérique, vu son manque de grande culture, a

qui signifiait à peu près révélation : *Pœnitentia Adæ*, *Pœnitentia Joannis et Mambræ*, μετάνοια en *Pistis Sophia*.

1. Par exemple, In Luc. hom. 35, et les passages sur l'Apocalypse d'Elie.

2. Naturellement, il n'est question ici que de la Judée.

seule pu de notre temps fournir le *substratum* d'une religion. Là une imposture peut aller très loin, sans que rien l'arrête. Le premier siècle de notre ère fut en Judée une époque analogue. L'énorme collusion qui servit de base à la foi en la résurrection de Jésus ne fut possible que dans le temps qui faisait croire à Hénoch, à Moïse littérairement ressuscités. Aucun siècle ne fut si facile à tromper. La foi alors était libre ; car elle n'était que l'imagination ; ce sont nos races logiques qui en ont fait un dogme, une chaîne. Rien ne limitait l'agada ; toute combinaison possible des mots du texte sacré était vite affirmée. La pesanteur intellectuelle de nos races occidentales, surtout de la race anglaise, admettant comme premier principe que tous les pays et tous les siècles se ressemblent, ne peut comprendre cela. Les bizarres procédés intellectuels du siècle de l'agada, pour être compris, demandent la critique la plus fine, et ce sont justement les races les plus honnêtes qui sont le plus dépourvues de cette qualité. Il leur sera toujours impossible d'accepter une telle énormité d'imposture dans des développements humains où, par ailleurs, entre comme élément fondamental un sentiment moral très élevé.

Il y avait un mode d'agada bien supérieur, la

parabole, dont il ne paraît pas y avoir eu d'exemple avant Jésus. Ce genre charmant d'enseignement, que le bouddhisme possédait depuis longtemps, le judaïsme ne l'a probablement pas connu[1]. Les paraboles du royaume de Dieu, quand Jésus les prononça, furent une haute nouveauté. Le défaut de l'ancien genre, l'indéfini des contours, y est devenu une qualité, et certes, avoir tiré un chef-d'œuvre du fatras de l'agada juive est un réel tour de force. Le livre des Jubilés ne nous y préparait pas. Si l'on veut se borner à prêter à Jésus des miracles littéraires, nous dirons que celui-ci fut vraiment un miracle de premier ordre.

1. Les paraboles d'Hénoch (voir ci-dessus) sont des compositions d'un tout autre ordre.

CHAPITRE XVII

PROGRÈS DES IDÉES MESSIANIQUES. LE CERCLE FUTUR DE JÉSUS.

Ce qui portait le judaïsme à l'immense travail de renouvellement de la Bible dont nous venons de parler, c'était le progrès des croyances messianiques, qui se continuait chaque jour avec une activité surprenante. Cette activité était à peine visible; la gloire officielle, la vogue, si l'on peut s'exprimer ainsi, allait aux disputes de la Loi; les messianistes étaient des rêveurs inconnus; les docteurs les méprisaient ou plutôt ne les connaissaient pas; mais l'avenir leur appartenait; l'œuvre à laquelle ils travaillaient était vraiment l'œuvre d'Israël.

Parmi les opuscules attribués à Hénoch et qui forment par leur agglomération le livre actuel dit d'Hénoch, il en est deux qu'on peut rapporter au temps d'Hérode ou de la jeunesse de Jésus. Ils

rappellent singulièrement, du moins, quelques-uns des discours qu'on prête à Jésus sur la fin des temps et contre les classes officielles[1]. Ces parties, surtout celles qu'on nomme les Similitudes ou Paraboles, offrent pour les termes la plus grande analogie avec les Évangiles. « Le fils de l'homme », expression empruntée au livre de Daniel[2], y désigne le Messie[3]. Voilà un trait de famille qui, s'il était certain[4], serait de la plus haute importance. Ce qui nous porte à croire qu'en effet, quelques années avant Jésus, l'expression Fils de l'homme servit à désigner le Messie, c'est que les expressions d'Ancien des jours[5] et d'Égrégores, également empruntées par Pseudo-Hénoch au livre de Daniel, ne figurent pas dans les Évangiles; d'où il résulte que la mise en scène daniélique est plus complètement reproduite dans Hénoch que dans l'Évangile. Il est donc probable que l'emploi de cette expression fut antérieur à Jésus, et

1. Ce sont les parties que nous avons désignées par les lettres *b* et *c* (ci-dessus, p. 22-23, note), ch. 37-71 et ch. 94-105.

2. Voir *Vie de Jésus*, p. 135-136.

3. Les endroits sont trop nombreux pour être cités. « Fils de la femme » (LXI, 9) est une singularité, sans conséquence.

4. On peut soutenir que la partie *b* du livre d'Hénoch est d'une main chrétienne; mais cela nous paraît moins probable.

5. *Hénoch*, XLVI, 1, etc.

que Jésus en prit l'usage en lisant la partie du livre d'Hénoch où elle se trouve pour la première fois.

Pour Pseudo-Hénoch, comme pour tous les messianistes, le Fils de l'homme est avant tout un juge, qui va mettre un terme à la déplorable promiscuité où vivent sur cette terre le bien et le mal. Le besoin d'un juge était le premier qu'éprouvait toute conscience morale en ce triste temps. On voulait qu'il eût à son usage l'enfer, les flammes éternelles[1]. Il y a loin, du reste, de l'image assez molle qui résulte des pages d'Hénoch à la figure terrible du Fils de l'homme que les Évangiles ont tracée comme un type séculaire pour l'art chrétien. Le Messie d'Hénoch est avant tout le destructeur des royaumes païens, de ces royaumes qui couvrent la terre et la polluent. Il fondera le royaume des élus, qui sera naturellement le royaume de la justice, et qui ressemble bien, sous la plume de notre auteur, à l'idéal des esséniens[2]; ce sera au moins un royaume très démocratique, sans

1. Hénoch, XCIX, 9, etc.

2. Rappelons que, si le messianisme ne tient aucune place dans l'exposé que Josèphe donne de l'essénisme, cela tient peut-être au parti pris général de cet écrivain de dissimuler tout ce qui touche aux croyances messianiques, croyances selon lui dangereuses et frappées d'absurdité aux yeux des Romains.

luxe, sans hommes exerçant sur leurs semblables une domination quelconque. L'avènement de ce règne nouveau sera l'extermination des puissants, des jouisseurs. Le jugement de Dieu sera la terreur des riches.

Malheur à ceux qui bâtissent leur demeure sur le péché [1], car les fondements de cette demeure seront renversés, consumés par le fer. Malheur à ceux qui possèdent l'or et l'argent! car ils périront...

Ayez donc bon espoir, ô justes! car les pécheurs périront devant vous; vous deviendrez leurs maîtres et vous les gouvernerez comme vous voudrez...

Ne craignez point ceux qui vous tourmentent; car vous serez sauvés, et une lumière éclatante vous environnera, et une parole de paix descendra du ciel sur vous. Malheur à vous, pécheurs! Car vos richesses vous faisaient passer pour des saints; mais votre conscience vous convaincra que vous n'êtes que des pécheurs. Et cette accusation intérieure sera votre condamnation.

Malheur à vous qui vous nourrissez de la fine fleur du froment, qui buvez la meilleure eau, et qui, dans l'orgueil de votre puissance, écrasez le pauvre!...

Malheur à vous, puissants, qui foulez aux pieds la justice! Car voici venir le jour de votre perte. Alors, pendant que vous souffrirez les châtiments mérités par vos crimes, les justes goûteront des jours nombreux et fortunés...

Vous vous dites : « Nous sommes riches, nous vivons dans l'abondance, et nous avons acquis tout ce que nous pouvons désirer. Nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira, car nous avons des monceaux d'argent; nos greniers sont pleins, et les familles de nos fermiers sont aussi nombreuses que les eaux d'une source

1. Ch. XCIV, 7 et suiv.

abondante. » Ces fausses richesses s'écouleront comme de l'eau, et vos trésors s'évanouiront, et ils vous seront enlevés, parce que vous les avez acquis injustement.

Le péché ne vient pas d'en haut; ce sont les hommes qui ont trouvé le secret de faire le mal; mais malheur à ceux qui le commettent.

La femme n'a point été créée stérile; c'est par sa faute qu'elle meurt privée d'enfants.

Mais, j'en jure par le Grand et par le Saint[1], toutes nos mauvaises actions seront manifestées, et aucune ne pourra se soustraire au grand jour.

Ne pensez pas, ne dites pas : Mon crime est caché, mon péché n'est connu de personne; car, dans le ciel, on note exactement devant le Très-Haut tout ce qui se fait sur la terre et toutes les pensées des hommes. On sait chaque jour vos persécutions...

Malheur à vous, qui triomphez dans la persécution des justes, car vous n'aurez point de sépulture.

Malheur à vous qui ne tenez aucun compte de la parole des justes; car pour vous point d'espérance de vie.

Malheur à vous qui écrivez des mensonges, des paroles injustes; car vos mensonges, vos iniquités sont écrites aussi; aucune ne sera oubliée.

Point de paix pour le pécheur! la mort, la mort seule pour le pécheur!...

Dans ces jours, les peuples seront dans l'épouvante; les générations effrayées se lèveront.

Dans ces jours, les femmes enceintes mettront au monde et abandonneront le fruit de leurs entrailles. Les enfants tomberont sous les yeux de leurs mères; et, pendant qu'ils suceront leur lait, elles les repousseront; elles seront sans pitié pour ce qu'elles aiment...

Les gens auront beau adorer les pierres, les images d'or, d'argent et de bois, les esprits immondes, les démons et toutes

1. Imitation de Daniel.

les idoles des temples ; ils n'en obtiendront aucun secours. Leurs cœurs deviendront stupides à force d'impiété ; et leurs yeux seront aveuglés par la superstition. Dans les songes et les visions, ils seront impies et superstitieux, menteurs et idolâtres. Ils périront tous !

Mais dans ces jours-là, bienheureux seront ceux qui auront reçu la parole de sagesse, qui auront cherché et suivi les voies du Très-Haut, qui auront marché dans les sentiers de la justice !...

Malheur à vous qui élevez vos palais à la sueur des autres ; chacune des pierres qui les composent, chaque partie du ciment qui les assemble est un péché.

Malheur à vous qui méprisez l'héritage de vos pères, et qui rendez un culte impie aux idoles ! Non, point de paix pour vous !...

L'horreur des dernières crises dépassera toute imagination.

En ce jour-là [1], les pères seront massacrés avec leurs enfants, et les frères avec leurs frères ; le sang coulera comme les eaux d'un fleuve. Car l'homme n'arrêtera point son bras, prêt à frapper son fils et les enfants de ses enfants ; il croira en cela agir avec miséricorde ; il ne les épargnera pas. Le frère ne craindra point d'égorger son frère plus honoré que lui. Le massacre se continuera sans relâche, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Le cheval aura du sang jusqu'au poitrail, et son char jusqu'à l'essieu.

Ce problème de l'avenir d'outre-tombe, douteux encore pour plusieurs, Hénoch en a vu la solution écrite dans le ciel.

Ne craignez pas, âmes des justes, mais attendez en paix et sécurité le jour de votre mort, comme un jour de justice. Ne

1. Ch. c (Laurence, XCVIII)

pleurez point de ce que vos âmes descendront avec tristesse et amertume dans la demeure de la mort, et de ce qu'en cette vie vos corps n'ont point reçu la récompense que méritaient vos bonnes œuvres... Quand vous mourez, les pécheurs disent de vous : « Les justes meurent donc comme nous ! Quels fruits ont-ils retiré de leurs œuvres ? Voici qu'ils quittent la vie, de la même manière que nous, dans le trouble et dans l'anxiété. En quoi sont-ils donc mieux traités que nous ? Les voilà morts ; jamais ils ne reverront la lumière ! » Mais moi, je vous le dis, ô pécheurs : En avez-vous assez fait de manger et de boire, de dépouiller vos frères ? Rien ne vous a coûté pour acquérir des richesses ; vos jours ont été des jours de joie et de félicité. Mais n'avez-vous pas vu la fin des justes, comme elle est accompagnée de paix et de calme ! « Ils sont morts, direz-vous, et ils sont comme s'ils n'avaient jamais été, et leurs âmes sont descendues à la demeure de la mort. » Je vous le jure, ô justes, par la grandeur de Dieu et sa splendeur, par son royaume et sa majesté ; je vous jure que j'ai eu connaissance de ce mystère, qu'il m'a été donné de lire les tables du ciel ; de voir le livre des saints, de découvrir ce qui y est inscrit à votre sujet.

J'ai vu que le bonheur, la joie et la gloire vous sont préparés, et attendent ceux qui mourront dans la justice et dans la sainteté. Vous recevrez alors la récompense de vos peines, et votre portion de félicité sera bien plus grande que la portion de maux que vous aurez reçue sur la terre.

Oui, les esprits de ceux qui mourront dans la justice vivront et se reposeront à jamais ; ils seront exaltés, et leur mémoire sera éternelle devant la face du Tout-Puissant.

A peine est-il besoin de faire remarquer combien cette déclamation furibonde[1] rappelle les dis-

1. La prolixité du livre d'Hénoch vient peut-être de ce qu'on a juxtaposé plusieurs textes. Cela fait l'effet d'une concordance des Évangiles.

cours évangéliques conçus sur le ton violent, en particulier la grande apocalypse que tous les synoptiques placent dans la bouche de Jésus peu de jours avant sa mort. Jésus avait assurément lu Hénoch; plusieurs des discours qu'on lui prête présentent les croisements les plus singuliers avec des tirades d'Hénoch. Il semble que les premiers rédacteurs de la version synoptique se sont servis du livre d'Hénoch pour composer certains discours de Jésus, et c'est ainsi que s'explique ce fait étrange que quelques paroles mises dans la bouche de Jésus par les synoptiques sont présentées dans l'épître attribuée à saint Barnabé comme étant d'Hénoch[1]. Au groupe littéraire formé par Hénoch, l'Assomption de Moïse, la Petite Genèse, il faut ainsi ajouter les Évangiles synoptiques, l'Apocalypse dite de Jean[2]. Les auteurs et les lecteurs de ces livres appartenaient à la même famille intellectuelle et morale; ils ont fondé le christianisme. Épuisée au point de vue militaire, et pourtant sûre de son droit, la nation, ne pouvant faire appel aux armes, faisait appel à Dieu. De là ces

1. Ὡς Ἐνὼχ λέγει. Voir *Vie de Jésus*, édit. 14e et suiv., p. XLII-XLVIII. Comp. *ibid.*, XIV, XV, XLIV, LV, note; 40 note, 361 note 1; *l'Antechr.*, 70; *l'Egl. chr.*, 498.

2. Notez en particulier, *Hénoch*, I, 6; II; CIV, 2, etc.

objurgations furieuses, cette rage, ces hurlements.

L'opposition contre les classes officielles, surtout contre le sacerdoce, se traduit d'une manière plus vive encore dans l'apocalypse qu'un inconnu du temps d'Archelaüs prête à Moïse. Se sentant près de mourir, Moïse prend à part Josué, l'institue son successeur, lui livre des prophéties pour lesquelles il lui demande le secret le plus absolu. Comme dans toutes les apocalypses, c'est une histoire universelle qui se déroule dans les révélations supposées. L'auteur paraît repousser tout le culte du second temple comme illégal et radicalement vicié par la domination étrangère[1]. On verra s'approcher de l'autel des prêtres souillés, des prêtres qui ne sont pas des prêtres, mais des esclaves fils d'esclaves[2]. On verra des rois prêtres, qui introduiront le crime dans le Saint des Saints[3] (notoirement les Asmonéens); puis un roi méchant, qui ne sera pas prêtre, qui régnera par l'épée, pendant trente-quatre ans (Hérode). Ses fils occuperont le trône après lui, mais moins longtemps que lui. Des cohortes viendront sous la conduite d'un puissant

1. Ch. IV, v. 8. Comp. *Hénoch*, LXXXIX, 73; XC, 28 et suiv., et Josèphe, *Ant.*, XVII, IX, 1; νομιμώτερόν τι ἅμα καὶ καθαρὸν ἀρχιερᾶσθαι ἄνδρα αἱρεῖσθαι.

2. Ch. V, 4. Comparez l'épisode de Jannée, ci-dessus, p. 113 et suiv.

3. Ch. VI, 1.

roi de l'Occident ; une partie du temple sera brûlée ; beaucoup seront crucifiés autour de leur ville[1]. Voilà notoirement la « guerre de Varus », et l'auteur écrit bien peu de temps après cette guerre, puisque Moïse assigne à ce moment la fin des temps, qui est l'objet principal de sa révélation.

Le règne de la justice sera précédé par une orgie des méchants, dévorant le bien des pauvres, et disant encore qu'ils font cela par piété, rendant la justice selon la richesse des plaignants et les cadeaux qu'ils reçoivent, gourmands, débauchés, insolents, disant aux pauvres gens : « Ne me touche pas ; tu me souillerais[2] ». Il s'agit là évidemment de la société officielle du temps de l'auteur, de celle que vit Jésus et qu'il jugea à peu près aussi sévèrement que le visionnaire anonyme.

Cette société sera terriblement punie. Un nouvel Antiochus Épiphane voudra supprimer le judaïsme, forcera les Juifs à pratiquer l'épispasme, à porter des idoles[3], à renier Dieu. Mais un nouveau Macchabée[4] sauvera la vérité; une armée de saints

1. Ch. VI, 9.

2. Ch. VII.

3. Dans les grandes constructions hérodiennes, le Juif était souvent obligé de contribuer à traîner des statues païennes.

4. Ch. IX, 1 et suiv. Le nom de TAXO donné à ce personnage est une énigme. Le texte est probablement altéré. Les sept fils

aimera mieux mourir que renoncer à la foi. Alors apparaîtra le royaume de Dieu; le diable finira, la tristesse disparaîtra avec lui. L'ange Michel[1] vengera Israël; les montagnes seront ébranlées, les hautes collines abaissées, les vallées comblées. Le soleil s'obscurcira, les cornes de la lune seront brisées; sa couleur deviendra celle du sang; les étoiles s'égareront dans leur route; la mer et les fleuves se dessècheront; car l'Éternel vient exercer ses jugements sur les peuples et les idoles. Ce sera le triomphe d'Israël sur cet aigle maudit qui perd le monde; Israël montera sur sa tête, sur ses ailes, le piétinera, le déplumera[2]. Ah! le beau jour!

Les sentiments dominants de l'Assomption de Moïse sont ainsi fort ressemblants à ceux de Jésus. Les deux traits caractéristiques de Jésus, la croyance à la fin prochaine et la haine du sacerdoce, se retrouvent dans l'Assomption de Moïse. Tout cela s'écrivait quand Jésus était adolescent. Jésus sans

supposent une confusion analogue à celle qui sert de base au 2e livre des Macchabées. Les saints qui se cachent dans les cavernes viennent de II Macch., VI, 11. Ce 2e livre des Macchabées était très en vogue dans les sectes de *hasidim*.

1. Ch. x, 2.

2. *Et ascendes supra cervices et alas aquilæ*, x, 8. Allusion à l'aigle qui amena la sédition de Margaloth. Voir ci-dessus, p. 300.

doute a lu ce livre singulier, que nous n'avons plus qu'en lambeaux. En tout cas, un membre de sa famille ou du moins un de ses disciples immédiats, Jude, « frère du Seigneur », s'est servi de notre *midrasch*. Mise à côté des déclamations finales des Évangiles, l'Assomption de Moïse paraît, comme le livre d'Hénoch, un écrit frère de l'apocalypse de Jésus. Les « hommes pestilentiels » contre lesquels l'auteur vomit sa colère[1] sont sûrement les mauvais grands-prêtres du temps d'Hérode et d'Archélaüs[2].

L'expression de « royaume de Dieu » ou de « royaume du ciel » (mots absolument synonymes)[3] n'apparaît guère avant Jésus; mais l'idée était au fond de toutes les théories messianiques. Hérode en était, si l'on ose dire, le repoussoir. Quand les rois de la terre sont si mauvais, on ne voit qu'un remède aux choses de ce monde, c'est que Dieu règne. On s'imagine que les choses n'iront bien qu'alors, sans songer que les fonctionnaires de Dieu seraient des hommes, nullement supérieurs aux fonctionnaires des États profanes. Mais, quand on est mal, on se console de peu ; on rêve l'impos-

1. Ch. VII, *homines pestilentiosi*.

2. Le grand-prêtre changea au moins quatre ou cinq fois sous Archélaüs.

3. L'usage de remplacer le mot Dieu par « le ciel » était général à cette époque.

sible pour échapper aux tristesses du présent.

C'est l'honneur du judéo-christianisme d'avoir donné une voix au pauvre, d'avoir exprimé en termes durs, mais éloquents, la protestation socialiste contre les mauvais riches et les injustices des gens du monde. Les religions qui se prennent au sérieux comme le judaïsme, aboutissent toujours à des mouvements sociaux; car le pauvre saint homme, se sentant aimé de Dieu, se regarde comme un aristocrate et ne peut admettre que le monde soit organisé pour le seul avantage des pécheurs. Il devient ainsi un démagogue par une série d'idées fort logiques. Pour avoir ces sentiments, il n'était pas besoin d'être zélote ou essénien; on était par avance disciple de Jésus. La famille religieuse qui se groupa autour de Jésus avait ses traits caractéristiques près de cinquante ans avant Jésus.

La mythologie du Messie, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec ses terreurs, était d'ailleurs complètement arrêtée. Élie, Jérémie, Moïse en étaient les précurseurs ou les assesseurs. Jean-Baptiste trouvera le terrain préparé; Jésus s'en emparera. *Proles sine matre creata* est une impossibilité et ne convient en rien au christianisme. La cause éloignée du christianisme, ce sont les anciens prophètes d'Israël. La cause prochaine, c'est le mouvement

eschatologique qui, depuis le livre de Daniel, agite si fort l'esprit juif. La cause très prochaine, c'est l'école messianique de Judée, dont les manifestes sont le livre d'Hénoch et l'Assomption de Moïse. La cause immédiate, c'est Jean-Baptiste.

CHAPITRE XVIII

FINITO LIBRO, SIT LAUS ET GLORIA CHRISTO.

Nous arrêtons ici notre récit. La suite des événements de l'histoire des Juifs a été racontée jusqu'aux temps de Marc-Aurèle, dans les sept volumes de notre Histoire des *Origines du Christianisme.* L'histoire du judaïsme, en effet, est tellement inséparable de celle du christianisme, durant les deux premiers siècles de notre ère, que l'on ne peut raconter l'une sans raconter l'autre.

Le christianisme est l'aboutissant, et, pour parler d'une manière un peu anthropomorphique, le but, la cause finale du judaïsme. Le christianisme une fois produit, le judaïsme se continue encore, mais comme un tronc desséché, à côté de la seule branche féconde. Désormais la vie est

sortie de lui. Son histoire, quoique très intéressante encore, n'a plus qu'une importance secondaire, au point de vue général.

Il n'y a dans cette assertion rien qui puisse contrister l'âme israélite la plus convaincue. C'est par le christianisme que le judaïsme a vraiment conquis le monde. Le christianisme est le chef-d'œuvre du judaïsme, sa gloire, le résumé de son évolution. Par le christianisme, les deux éléments qui étaient dans le judaïsme achèvent leur lutte séculaire. Les prophètes, vaincus par la Thora, depuis le retour de la captivité, l'emportent définitivement; les pharisiens sont battus par les messianistes; la *halaka* est vaincue par l'*agada* et les rêves apocalyptiques. Jésus, le dernier des prophètes, met le sceau à l'œuvre d'Israël. Les rêves d'avenir, le royaume de Dieu, les espérances sans fin vont naître sous les pas de cet enchanteur divin et devenir pour des siècles la nourriture de l'humanité.

Ce mouvement de la naissance du christianisme, humble à l'origine, puis d'importance colossale, se groupe autour du nom de Jésus. J'ai essayé, autant qu'il est possible, de percer le triple rideau qui nous dérobe cette figure, réelle d'abord, mais devenue ensuite entièrement fabuleuse. Jésus

a existé[1]. C'était un Juif[2]. La texture mythique a recouvert tout le reste. Si, à l'exemple des évangélistes, nous avons adopté un système de narration qui a sa part de vérité, c'est en ajoutant sans cesse en marge : *Equidem plura transcribo quam credo.* On ne pourra jamais réduire au silence celui qui soutiendra que, sous l'énergie transformante de l'imagination populaire, la plus laide chenille peut devenir le plus beau papillon. Mais il est bien plus probable que la légende évangélique n'est pas fausse tout à fait. Après de constantes réflexions, je persiste à croire que Jésus, comme physionomie

1. La preuve en est dans les épîtres indubitables de saint Paul, surtout dans l'épître aux Galates. Les Évangiles, tout en renfermant du vrai, ne sont pas des livres historiques. Les témoignages juifs et païens sont modernes et douteux. Mais Paul se rattacha à l'Église de Jésus deux ou trois ans après la mort de Jésus et quand la période des apparitions n'était pas encore finie. Or Paul croyait certainement que Jésus avait existé. On pourrait faire une petite *Vie de Jésus* avec les épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates et avec l'épître aux Hébreux, qui n'est pas de saint Paul, mais est très ancienne. Quelques passages de Paul, surtout ce qui concerne la Cène, s'accordent parfaitement avec les Évangiles.

2. Il faut l'étourderie des gens du monde pour que des doutes aient pu être élevés sur ce point. La première fête de l'année chrétienne, c'est la Circoncision. Idée étrange, vraiment, d'un Dieu venant faire un voyage sur la terre et débutant par se faire juif, s'il ne l'était pas!

générale, fut tel que les Évangiles synoptiques nous le représentent. Ses discours étaient, à peu de choses près, les discours conservés dans l'Évangile dit de saint Matthieu ; sa Passion fut, comme lignes générales, ce que nous disent tous les textes ; le *Pater*, le récit eucharistique nous le font voir presque en des photographies instantanées. Même les illusions qui amenèrent la croyance à la résurrection se laissent assez facilement entrevoir, et les hallucinations qui causèrent la conversion de saint Paul sont des faits concevables. S'il nous était donné de voir se passer sous nos yeux cette éclosion prodigieuse, sur une foule de points nous aurions des déceptions ; sur beaucoup d'autres, nous reconnaîtrions la vérité des fables dont nous fûmes bercés et des imaginations que les textes reçus nous avaient suggérées.

Une thèse fondamentale, du moins, en laquelle je me confirme de plus en plus, est que non seulement Jésus a existé, mais qu'il a été grand et beau, d'une grandeur, d'une beauté aussi cachées que l'on voudra, dans un centre aussi petit que l'on voudra, réelles cependant, mille fois plus réelles que les fades grandeurs, que les pâles beautés de la terre. Une personnalité importante en son petit cercle est un postulat absolument nécessaire de

l'histoire évangélique. Pour avoir été aimé à ce point, il a fallu être divinement aimable. La résurrection, surtout, est ici un argument capital. Sur de vagues indices, le troisième jour après sa mort, les femmes de la suite de Jésus, en particulier Marie de Magdala, s'imaginèrent que Jésus était ressuscité et reparti pour la Galilée. Ce fut là sûrement le miracle suprême de l'amour[1]. Il fut plus fort que la mort, il rendit la vie à l'objet aimé. Une ombre pâle comme un mythe, un être vulgaire n'eût pas opéré ce miracle. Faire porter tout le fardeau d'amour des origines chrétiennes sur un pédoncule trop faible pour le soutenir serait contraire à la statique de l'histoire. Jésus a été charmant; seulement, son charme ne fut connu que d'une douzaine de personnes. Celles-ci raffolèrent de lui à ce point que leur amour a été contagieux et s'est imposé au monde. Le monde a adoré celui qu'elles ont tant aimé.

Nous croyons donc la part de la réalité historique assez considérable dans les Évangiles. Mais cette part serait-elle presque nulle, la grande réalité subsiste. Cette réalité, c'est la fondation du christianisme. Les faits de détail sont douteux;

1. Voir les *Apôtres*, p. 8 et suiv.

la marche de l'idée est évidente. Le messianisme, en travail depuis Daniel, est arrivé à maturité en Jésus. Les rêves d'Hénoch, de l'Assomption de Moïse, des Jubilés ont eu en lui leur réalisation. Jésus fut tout pour ceux qui l'aimèrent. Pour ceux qui croient au *Mesih*, il est le *Mesih*. Pour ceux qui sont pour le Fils de l'homme, il est le Fils de l'homme. Pour ceux qui préfèrent le Logos, le Fils de Dieu, l'Esprit, il est le Logos, le Fils de Dieu, l'Esprit. Il est le royaume de Dieu, la résurrection, la vie, le jugement. Il est tout pour tous; comme si, de nos jours, un chef socialiste était assez puissant pour persuader aux partisans de l'organisation du travail qu'il est l'organisation du travail, aux partisans de la solidarité qu'il est la solidarité, aux partisans de la morale indépendante, du collectivisme, de l'anarchie, qu'il est la morale indépendante, le collectivisme, l'anarchie. Toutes les ardeurs secrètes de la conscience juive, aboutissant à un accès suprême, produisirent ainsi cette fièvre éruptive, la plus extraordinaire de l'histoire humaine, et d'où il semble que date une vie nouvelle. Ce fut la crise concomitante d'une seconde genèse, une inoculation profonde de facultés nouvelles et, si j'ose le dire, de virus salutaires et nécessaires à la vie complète. L'acte

générateur, l'acte inoculateur sont toujours accompagnés de fièvre. Pendant ce temps, il faut recouvrir la vie en travail d'un drap mystérieux.

Tout cela se passait au milieu d'un siècle distrait en apparence et livré à toutes les préoccupations de la vanité. La Judée et le monde gréco-romain étaient comme deux univers roulant l'un à côté de l'autre sous des influences opposées. Jusqu'en 1848, le socialisme creusa ses galeries de mine sous un sol dont la surface n'accusait aucune trépidation et se chauffait au soleil, sans se douter du travail qui se faisait en ses entrailles. L'histoire de l'humanité n'est nullement synchronique en ses diverses parties. Tremblons. En ce moment peut-être la religion de l'avenir se fait, et se fait sans nous. Oh ! le vieux sage kimri qui voyait sous terre ! C'est là que tout se prépare, c'est là qu'il faudrait voir.

L'avenir immédiat est obscur. Il n'est pas certain qu'il soit assuré à la lumière. La crédulité a de profondes racines. Le socialisme peut amener, par la complicité du catholicisme, un nouveau moyen âge, des barbares, des Églises, des éclipses de la liberté et de l'individualité, de la civilisation en un mot. Mais l'avenir ultérieur est sûr. L'avenir, en définitive, ne croira plus au surnaturel ; car le surnaturel

n'est pas vrai, et tout ce qui n'est pas vrai est condamné à mourir. Rien ne dure que la vérité. Cette pauvre vérité paraît bien abandonnée, servie qu'elle est par une minorité imperceptible! Soyez tranquilles; elle triomphera. Tout ce qui la sert s'ajoute, se conserve comme un capital faible, mais acquis; rien dans son petit trésor ne se perd. Tout ce qui est faux, au contraire, s'écroule. Le faux ne fonde pas, tandis que le petit édifice de la vérité est d'acier et monte toujours.

Ni le judaïsme ni le christianisme ne seront donc éternels.

Si l'humanité revient à des superstitions, ce ne sera pas à celles-là.

Le judaïsme et le christianisme disparaîtront. L'œuvre juive aura sa fin; l'œuvre grecque, c'est-à-dire la science, la civilisation rationnelle, expérimentale, sans charlatanisme, sans révélation, fondée sur la raison et la liberté, au contraire, se continuera sans fin, et, si ce globe vient à manquer à ses devoirs, il s'en trouvera d'autres pour pousser à outrance le programme de toute vie : lumière, raison, vérité.

La trace d'Israël, cependant, sera éternelle. Israël a le premier donné une forme au cri du peuple, à la plainte du pauvre, à la réclamation

obstinée de ceux qui ont soif de justice[1]. Israël a tant aimé la justice que, ne trouvant pas le monde juste, il le condamne à finir. Comme les anarchistes de nos jours, à ceux qui lui disent : « Le monde, tel qu'il est fait, a des injustices nécessaires », il répond : « Eh bien, il est mal fait ; il faut le briser. » Israël comble ainsi une lacune de la civilisation grecque, où l'esclave est si déplorablement abandonné de Dieu. La Grèce n'a pas de livre d'Hénoch, de diatribe furibonde contre le monde tel qu'il est et tel qu'il est obligé d'être. Le judaïsme et le christianisme représentent dans l'antiquité ce qu'est le socialisme dans les temps modernes. Le socialisme ne l'emportera pas définitivement ; la liberté, avec ses conséquences, restera la loi du monde ; mais la liberté de chacun s'achètera par de fortes concessions faites aux dépens de tous ; les questions sociales ne seront plus supprimées ; elles prendront de plus en plus le pas sur les questions politiques et nationales.

Israël ne sera vaincu que si la force militaire s'empare encore une fois du monde, y fonde de nouveau le servage, le travail forcé, la féodalité. Cela

1. Πεινῶντες καὶ διψῶντες τὴν δικαιοσύνην. Matth., V, 6.

n'est guère probable. Après des siècles de luttes entretenues par les rivalités nationales, l'humanité s'organisera pacifiquement ; la somme de mal sera fort diminuée ; sauf de très rares exceptions, tout être sera content d'exister. Avec d'inévitables réserves, le programme juif sera accompli : sans ciel compensateur, la justice existera réellement sur la terre.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER

ACHEVÉ LE 24 OCTOBRE 1891

TABLE

DU TOME CINQUIÈME

LIVRE IX

AUTONOMIE JUIVE

LIVRE X

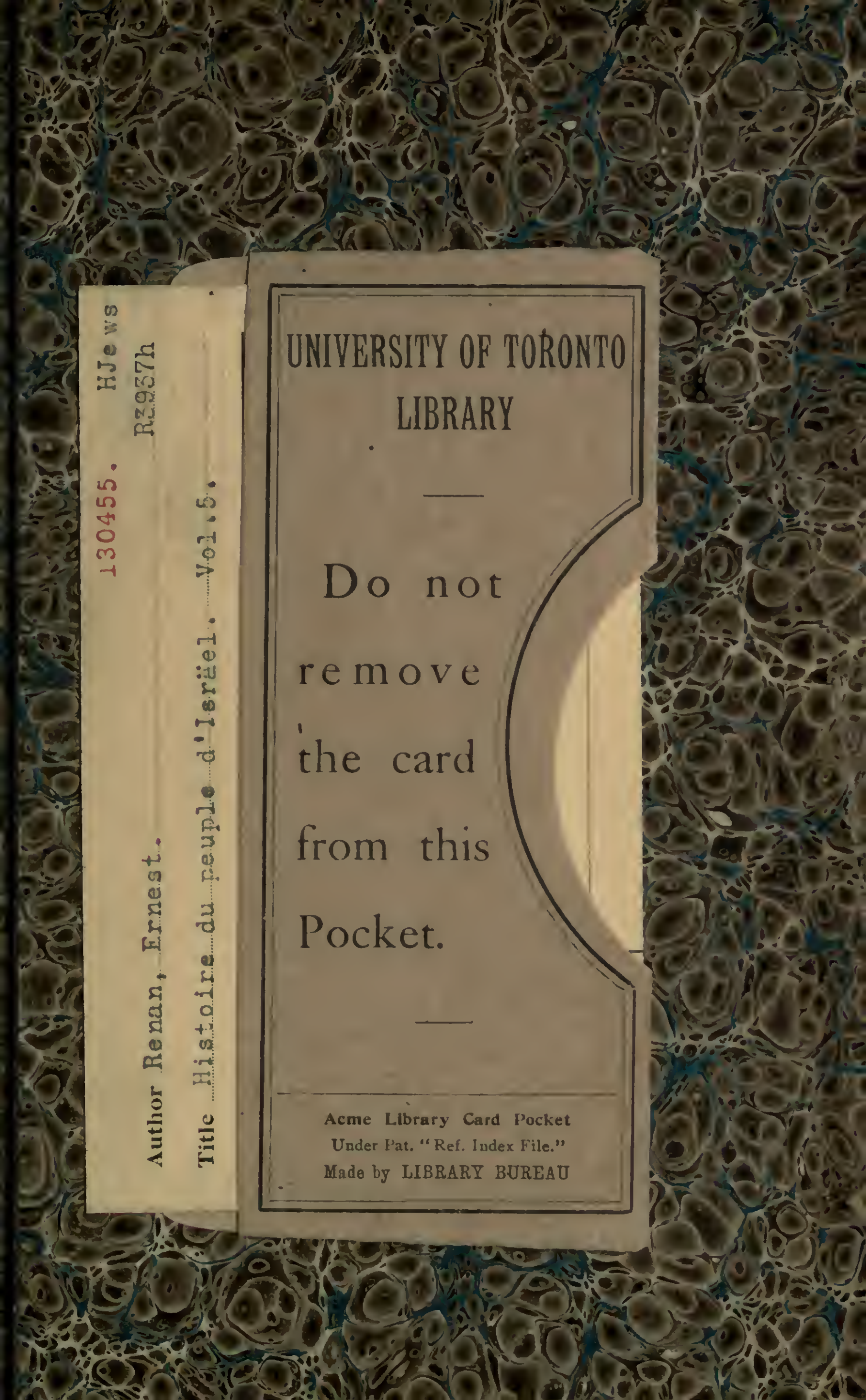
LE PEUPLE JUIF SOUS LA DOMINATION ROMAINE

4671. — L.-Imprim. réun., B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.

p[illegible] of [illegible] 37, 38

Anti-semitism [illegible] 287




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
130455. HJews R2937h
Author Renan, Ernest.
Title Histoire du peuple d'Israël. Vol.5.

